

L

E

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

L

E

DES

N

MÉ

T

Chez J.

AVEC

LETTRES

ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,

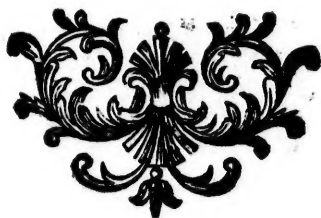
ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DU LEVANT.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des
Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,

BV2290

230454

A2

1780

V.3

ED

PA

LA

MA

u

Je

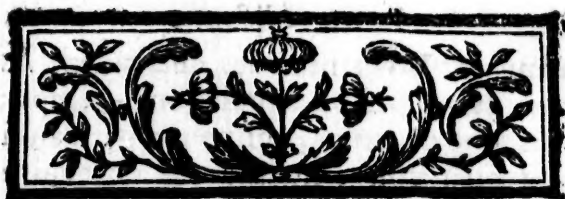
Co

L

No

voyer

T



LETTRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

LETTRE

*du Pere Monier, de la Compagnie de
Jesus, au Pere Fleuriau, de la même
Compagnie.*

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Nous avons l'honneur de vous en-
voyer les Mémoires de nos Missions en
Tome III.

A

Arménie. Vous nous les demandez, & vous les attendez depuis long - temps ; mais tout ce temps, qui nous a paru aussi long qu'à vous, nous a été nécessaire pour les ramasser & pour les vérifier.

Recevez-les, s'il vous plaît, avec la même bonté que si nous avions été plus diligens à vous obéir. Nous souhaitons qu'ils vous soient agréables, & aux personnes auxquelles vous jugerez à propos de les communiquer.

Peut-être que ceux qui les auront lûs, auroient voulu qu'ils fussent plus étendus & plus circonstanciés ; mais nous les prions de considérer que nous sommes des Missionnaires de profession, & non pas des Historiens. Si Saint Paul disoit de lui & des autres Apôtres, qu'il n'étoit pas juste qu'ils abandonnassent le ministère de la parole, pour pourvoir aux besoins des tables, l'exemple de cet Apôtre ne nous autorise-t-il pas à dire avec lui, dans un sens peu éloigné du sien, qu'il n'est pas à propos que nous laissions les fonctions évangéliques de nos emplois dans les Missions, pour aller faire des recherches, qui n'auroient point d'autre fruit que celui de satisfaire la curiosité d'un petit nombre de personnes.

andez, &
- temps ;
paru aussi
nécessaire
vérifier.

t, avec la
s été plus
ouhaitons
z aux per-
z à propos

auront lûs,
us étendus
nous les
us sommes
n, & non
Paul disoit
qu'il n'étoit
t le minis-
urvoir aux
e cet Apô-
dire avec
é du sien,
us laissons
e nos em-
aller faire
ient point
atisfaire la
de per-

Cependant ceux qui se donneront la peine de lire ces Mémoires, ne seront pas tout-à-fait privés du plaisir d'apprendre ce qui s'est passé & ce qui se passe encore aujourd'hui dans des Pays éloignés d'eux. De plus, ils seront édifiés de ce qu'ils y liront, & béniront Dieu de ce que le Christianisme, non-seulement se conserve, mais fait encore du progrès dans une des plus belles Nations du Levant, malgré les efforts de l'enfer, pour y détruire le Royaume de Jesus-Christ.

Nous avons renfermé sous huit Chapitres, qui composent la première partie de ces Mémoires, ce qui nous a paru plus digne de tenir place dans une Histoire d'Arménie; sçavoir, l'Etat ancien & présent de ce Royaume, autrefois très-florissant; son Gouvernement Ecclésiastique, & les moyens dont la Providence s'est servie pour y établir & y conserver le Christianisme.

Comme les Rois & les Patriarches de l'Arménie ont eu la principale part dans l'établissement & dans l'affoiblissement du Christianisme dans ce Royaume, nous avons cru faire plaisir à ceux qui liront ces Mémoires, de leur exposer dans ce Chapitre l'ordre des Rois qui

ont gouverné l'Arménie pendant plusieurs siècles, & celui des Patriarches, qui se sont succédés les uns aux autres sur le Trône Patriarchal, depuis Saint Grégoire, que les Arméniens ont surnommé l'Illuminateur, jusqu'au temps présent. Entre ces Patriarches, on en verra plusieurs, qui ont mérité d'être mis au nombre des Saints; & l'Arménie honore aussi comme Saints quelques-uns de ses Rois.

Les Chapitres suivans expliqueront le Rit des Arméniens schismatiques dans l'administration des Sacremens, & les erreurs où le schisme les a insensiblement conduits.

Enfin, le dernier Chapitre sera en faveur de nos freres qui sont en France, & qui souhaitent & demandent à nos Supérieurs la permission de venir partager avec nous les travaux de nos Missions. Ce Chapitre contient des règles pour annoncer utilement la parole de Dieu aux Arméniens, & nos nouveaux Missionnaires ne pourront mieux faire que de les suivre fidèlement.

Après avoir donné dans la premiere Partie de ces Mémoires des connoissances générales de l'état de l'Arménie, nous exposerons dans la seconde l'état

dant plu-
riarches ,
ux autres
puis Saint
ont sur-
au temps
es, on en
ité d'être
l'Arménie
quelques-

queront le
ques dans
ns, & les
nsiblement

fera en fa-
n France ,
dent à nos
venir par-
le nos Mis-
des règles
parole de
nouveaux
ieux faire

premiere
onnoissan-
Arménie ,
nde l'état

particulier de nos Missions dans quel-
ques-unes de ses plus anciennes villes ;
sçavoir à Trébizonde , à Erzerom , à
Erivan , & à Chamaké. Le récit que
nous ferons , donnera de nouvelles preu-
ves , que c'est parmi les croix que nais-
sent les fruits de la parole divine ; mais
elles ont aussi , ces croix , l'avantage
d'animer & de consoler ses Ministres ,
& d'affermir la foi des Fidèles.

Comme les Missions dont nous par-
lerons , nous obligent d'aller souvent de
l'une à l'autre , quelques-uns de nos Mis-
sionnaires ont pris soin de mettre par
écrit le Journal de leurs voyages. Je suis
de ce nombre ; j'ai fait le Journal de mon
voyage d'Erzerom à Trébizonde , & de
mon retour de Trébizonde à Erzerom ,
j'étois à la suite de Mustapha Aga , que
je dois appeller par justice & par recon-
noissance mon constant protecteur dans
ces Pays , où en certaines occasions
très-importantes , j'ai eu besoin de toute
sa puissante protection.

Un autre de nos Missionnaires avoit
dressé par votre ordre un Mémoire de la
Province de Sirvan ; je l'ai trouvé parmi
ses écrits après sa mort ; il nous a paru
très-exact ; je vous l'envoie avec mon
Journal. Ce Mémoire de la Province de

Sirvan sera suivi d'un autre, qui est un Journal du voyage que fit il y a quelques années le feu Pere de la Maze, de Chamacké à Hispahan, où nous avons une Mission, dont nous ne vous dirons présentement que peu de chose, nous réservant à vous en donner dans quelque temps de plus amples Mémoires.

Le Pere de la Maze fit ce voyage en compagnie du sieur *Jurabe*, Envoyé extraordinaire du Roi de Poïgne au Roi de Perse. Il traversa la Province du Guilan, dont il fit une Carte que j'ai joints à son Journal. Les observations de ces Journaux pourront aider à corriger quelques erreurs que nos Géographes n'ont pû éviter, & qui sont en effet inévitables à tout Auteur qui n'a pu voir d'aussi près que nous, ces vastes Provinces si peu connues.

Je finis ma Lettre, mon Révérend Pere, en vous représentant que la Religion a un grand intérêt que vous multipliez dans l'Arménie & la Perse le nombre des Ouvriers évangéliques. La disette de Missionnaires fait que nous perdons de fréquentes occasions de procurer la gloire de Dieu, & le salut de plusieurs ames qui périssent, parce qu'elles n'ont personne qui leur rompe le pain de la parole de Dieu.

qui est un
y a quel-
Maze, de
ous avons
ous dirons
hose, nous
dans quel-
moires.

voyage en
, Envoyé
Poigogne au
a Province
Carte que je
ervations de
à corriger
Géographes
nt en effet
n'a pu voir
vastes Pro-

Révérénd
que la Reli-
vous mul-
rse le nom-
ues. La di-
e nous per-
ns de pro-
le salut de
parce qu'el-
rompe le

Nous ne cessons point de demander
au Grand Maître de la moisson qu'il
vous donne des Ouvriers pour sa vigne,
& qu'il pourvoie par sa libéralité & par
sa miséricorde à leur subsistance. Nous
espérons qu'il nous accordera en même
temps votre conservation. J'ai l'honneur
d'être dans la participation de vos saints
Sacrifices, &c.

CHAPITRE PREMIER.

Etat ancien de l'Arménie.

STRABON & Ptolémée donnent d'é-
tendue à l'Arménie depuis le mont Tau-
rus, qui la sépare de la Mésopotamie
vers le midi, jusqu'à l'Ibérie; & depuis
la Médie à son Orient jusqu'aux monts
Pariadres & à l'Euphrate, qui la sépa-
rent de la petite Arménie à son Occi-
dent. Dans cette étendue de Pays, dit
Strabon, naissent plusieurs rivières, qui
se partagent entre trois différentes mers;
sçavoir, le Lycus & le Phase, qui se jet-
tent dans le Pont-Euxin; l'Araxe, dans la
mer Caspienne; l'Euphrate & le Tigre,
dans le Golfe Persique.

L'Euphrate & l'Araxe sortent assez

proche l'un de l'autre de la montagne appelée autrefois Abos, au 41 ou 42^e degré de latitude ; le Tigre sort du mont Niphates, vers le 39^e degré.

Toutes ces montagnes sont des parties du Taurus, qui dans sa longueur, prend divers noms.

Les anciens Géographes, & les Historiens Grecs & Latins, font mention de quelques Villes principales de l'Arménie, dont voici les noms.

Artaxata étoit sur l'Araxe. Strabon & Plutarque disent qu'Antiochus le Grand, Roi de Syrie, ayant été obligé de faire sortir de ses Etats Annibal, l'ennemi capital des Romains, ce Général Carthaginois persécuté par sa mauvaise fortune, vint se réfugier auprès du Roi Artaxes ou Arsaces ; & qu'étant auprès de ce Prince, il lui donna le dessein de bâtir cette Ville d'Artaxata, qui fut ainsi nommée en l'honneur du Roi Artaxes son maître & son fondateur.

Tigranocerta étoit située sur une montagne au-delà des sources du Tigre. Carathiocerta étoit entre l'Euphrate & le Tigre, mais plus proche de ce dernier fleuve. Armosata, ou Arsamosata, étoit placée au pied du mont Taurus, & peu éloignée de l'Euphrate. Spanheim &

montagne
ou 42^e
fort du
légré.

des par-
longueur,

& les Hif-
mention
s de l'Ar-

Strabon &
le Grand,
gé de faire
ennemi ca-
al Cartha-
se fortune,
oi Artaxes
rès de ce
n de bâtir
ainfi nom-
rtaxes fon

une mon-
igre. Car-
rate & le
e dernier
ata, étoit
s, & pen
nheim &

Holfterius rapportent une médaille (1)
de cette ville *APMOCAITTHNON* frappée
à l'honneur de Marc-Aurele, ce qui mar-
que qu'elle est une colonie Grecque.

Quant à la terminaison *certa*, *KEPTA*
Hesychius dit qu'elle signifie ville; &
Tigranocerta, d'Etienne le Géographe,
est la ville de Tigranopolis en grec, ou
Tigrane en françois.

Les Arméniens peuvent, avec plus
de raison que les Chaldéens & que les
Egyptiens, vanter leur antiquité; car il
est constant que la terre qu'ils habitent
est la premiere sur laquelle marcherent
les hommes après le déluge en descendant
de l'arche. L'Ecriture nous apprend en
effet que l'arche s'arrêta sur les mon-
tagnes d'Arménie; mais il faut aussi
convenir que Noé & sa famille n'y firent
point alors d'établissement, & qu'ils
passerent en la terre de Sennaar, soit
pour chercher un climat plus doux,
soit pour y aller revoir leur chere pa-
trie. On ne sçait lequel des descendans
de Noé y ramena une colonie; selon
l'opinion commune, ce fut ou Hus, ou
Gether, l'un & l'autre fils d'Aram, &
petit-fils de Sem.

(1) Du Cabinet de M. le Grand Duc.

Au reste, les Arméniens ont, comme les Chaldéens & les Egyptiens, leurs antiquités fabuleuses; mais ils ne les font point remonter au-delà du déluge, ainsi qu'ont fait ces deux peuples; ils ont même conservé mieux qu'eux la tradition de ce rigoureux châtiment de la corruption générale des hommes.

Un de leurs Historiens, nommé Moÿse de Choren, & qui a écrit, dit-on, dans le quatrième siècle (1), raconte qu'Arfaces, qui fonda le royaume des Parthes, ayant donné l'Arménie à Valarfaces son frere, ce Prince voulut s'instruire de ce qui concernoit son nouveau Royaume, & envoya un nommé Mariba consulter les archives de Ninive. Mariba y fit l'heureuse découverte d'un vieux livre avec cette inscription : *Ce volume traduit du chaldéen en grec, par l'ordre d'Alexandre, contient l'histoire originale des premiers hommes, Siçtuan, Titan, Apétustes, & la suite de leurs descendans pendant plusieurs années.*

Or, selon cette ancienne histoire, Haik fut le premier Roi d'Arménie; il étoit fils de Targon, petit-fils de Thiras, arrière petit-fils de Gomer, né de Japhet.

(1) Il n'a écrit que dans le cinquième siècle.

nt, comme
ens, leurs
ils ne les
du déluge,
peuples; ils
qu'eux la
nâtiment de
mmes.
nmé Moyse
-on, dans le
qu'Arfaces,
rthes, ayant
s son frere,
de cè qui
oyaume, &
onsulter les
y fit l'heu-
k livre avec
e traduit du
Alexandre,
des premiers
étustes, & la
ant plusieurs
e histoire;
Arménie; il
s de Thiras,
é de Japhet.
ieme siecle.

Il vainquit & tua Belus, qui prétendoit le soumettre à son Empire, & c'est de lui que la nation a été nommée *Hai-kane*.

Les Historiens Arméniens ajoutent, qu'ils ont eu cinquante-trois Rois de la postérité de *Haik*, & que le dernier, nommé Vahé, fut défait & tué dans un combat contre Alexandre; ils comptent ensuite vingt-sept Rois de la race des Arfacides, à commencer par Valarsaces.

Ce qui paroît certain, c'est que l'Arménie ne fut point sujette aux Rois d'Assyrie, puisque les deux fils de Sennachérib s'y réfugièrent après l'exécration parricide, qu'ils commirent en la personne de leur pere & de leur Roi. Cette longue suite de Rois est contredite par des Historiens très-croyables, & l'on ne peut pas douter que l'Arménie n'ait été une province de l'empire des Medes & des Perles, gouvernée par un Satrape: car Strabon, pour prouver qu'elle est très-propre à élever des chevaux, dit que le Satrape étoit obligé d'envoyer tous les ans vingt mille jeunes chevaux au Roi de Perse; & Xénophon raconte que les dix mille Grecs, qui firent cette fameuse retraite, après la défaite du jeune *Cyrus*, prirent leur route au-dessus

des sources de l'Euphrate, pour éviter d'être arrêtés par les Perses au passage des rivières. Arrien faisant le dénombrement des troupes de Darius à la bataille d'Arbéle, y nomme les Arméniens, & leur donne deux chefs, *Orontes* & *Mithraustes*.

On ne croit pas non plus qu'Alexandre soit entré en Arménie, puisque de la Mésopotamie traversant l'Euphrate, il passa en Assyrie, & combattit Darius proche d'Arbéle, au-dessous du mont Taurus ; & si Quinte - Curce fait voir ce conquérant sur les bords de l'Araxe, ce n'est point l'Araxe qui coule dans l'Arménie : il donne ce nom à deux autres rivières ; l'une qui est dans le Perside, & qui tombe dans le golfe Persique ; l'autre qui arrose l'*Hyrkanie*.

L'Arménie néanmoins subit le sort commun de l'Orient ; car Alexandre la met au nombre de ses autres conquêtes, dans la belle harangue que Quinte-Curce, au livre VI de son Histoire, lui fait faire à son armée, pour l'animer à suivre le cours de ses victoires. Peut-être que la crainte seule de ses armes la lui assujettit, ou qu'il y envoya un de ses Généraux.

Justin compte aussi l'Arménie entre

les gouvernemens, qui, après la mort d'Alexandre, furent ou distribués, ou laissés aux principaux chefs de son armée, & il dit qu'elle échut à Frataphernes.

Frataphernes avoit commandé les Parthes, les Hyrcaniens & les Tapiriens à la bataille d'Arbéle, & il ne s'étoit soumis à Alexandre, qu'après l'avoir vu s'avancer jusques dans l'Hyrcanie, ainsi que nous l'apprenons d'Arrien & de Quinte-Curce.

Comme la plupart de ces Gouverneurs devinrent bientôt autant de Rois, & qu'on voit depuis le temps de Frataphernes une suite de Rois en Arménie, se succéder de pere en fils pendant plus d'un siecle, on ne peut pas douter que Frataphernes n'ait pris le titre de Roi, & qu'il ne l'ait transmis à sa postérité. Orontes fut le dernier qui porta ce titre. Il étoit issu, dit Strabon, d'Hydarnes, un des sept Seigneurs Perses, qui, après s'être défait du Mage Smerdis, aspirèrent à la royauté. Par conséquent Frataphernes venoit d'Hydarnes.

Après la mort d'Orontes, l'Arménie fut partagée entre Artaxes & Zadriades, qui avoient servi dans les armées d'Antiochus-le-Grand, & qui apparemment étoient de la famille d'Orontes.

Artaxerx fut aussi nommé Arsaces, ou plutôt c'est le même nom; il fut la tige des Arsacides, Rois d'Arménie, comme un autre Arsaces le fut des Arsacides, Rois des Parthes. Ce fut ce Prince qui, cinquante ou soixante ans auparavant, s'étoit soulevé contre Antiochus, surnommé le Dieu, Roi de Syrie. Les Historiens Arméniens, qu'on estime moins dignes de créance que les Grecs, décrivent autrement la généalogie de leurs Rois Arsacides. Ils disent qu'Arsaces, qui fit révolter les Parthes contre Antiochus le Dieu, fut pere d'Artaxes, qui le fut d'Arsaces II, & que celui-ci donna l'Arménie à Valarsaces son frere.

Tigranes, fils d'Artaxes, se rendit maître de l'autre partie de l'Arménie, & la posséda toute entiere: profitant ensuite des divisions qui affoiblissoient la Syrie, il la conquit, & conquit aussi la Cappadoce, la Galatie, la Mésopotamie, & battit souvent les Parthes.

Tigranes, victorieux & redoutable dans l'Orient, se faisoit appeller le Roi des Rois; mais il lui fallut plier sous les Romains. Il vit dans son propre pays son armée composée de cent cinquante mille hommes d'infanterie, & de cinquante mille de cavalerie, sans compter

dans ce nombre vingt mille autres soldats armés de frondes & de flèches, se laisser battre & fuir devant Luculle, qui l'attaqua avec dix mille hommes d'infanterie, moins de trois mille de cavalerie, & environ mille autres armés de flèches : il vit la ville de Tigranocerta prise & détruite ; il perdit une seconde bataille, & eut sujet de craindre que sa chere Artaxarta, où il avoit renfermé ses trésors, n'eût un sort pareil à celui de Tigranocerta.

Cette disgrâce lui arriva pour avoir reçu chez lui & favorisé Mithridate, dont il avoit épousé la fille ; mais il comprit alors qu'il lui en coûteroit trop cher pour continuer à demeurer uni avec son beau-pere.

Il alla donc au-devant de Pompée ; aussi-tôt qu'il le sceut arrivé en Arménie : l'ayant joint, il se prosterna en sa présence, & s'ôtant le diadème de dessus la tête, il le mit aux pieds du vainqueur, protestant qu'il ne vouloit le reprendre & ne le tenir que de la grace du peuple Romain. Pompée reçut ses soumissions avec civilité, lui remit le bandeau royal, le déclara Roi d'Arménie, allié & ami du peuple Romain. Une preuve des richesses immenses de Tigranes, c'est que Pompée

lui ayant demandé six mille talens , il poussa sa générosité plus loin , faisant donner sur le champ cent cinquante drachmes d'argent à chaque soldat , mille aux Centurions , & un talent aux Tribuns , c'est-à-dire , qu'en rapportant la livre ou la mine grecque à notre marc fixé à trente livres (1) , il distribua environ 75 livres à chaque soldat , 468 livres 10 sols aux Centurions , 2812 livres 10 sols aux Tribuns. Ce fut ainsi que cet ambitieux Conquérant fut dépouillé de ses conquêtes ; il ne laissa pas cependant de finir paisiblement ses jours dans l'Arménie.

Artavasde , son fils & son successeur , eut une fin plus malheureuse , car s'étant rendu suspect à Marc-Antoine , qui faisoit la guerre aux Parthes , il fut arrêté & mené à Alexandrie , où après avoir été traîné en triomphe , on lui fit perdre la vie dans la prison.

Depuis ce temps-là , l'Arménie fait une partie assez considérable de l'Histoire Romaine , sur-tout à l'occasion des guerres entre les Romains & les Parthes , puis entre les Grecs & les Perses.

(1) Le marc est maintenant plus haut. Les cent cinquante drachmes font 116 livres de notre monnoie ; les mille drachmes , 778 livres ; le talent , 4668 livres.

talens, il
n, faisant
cinquante
ldat, mille
x Tribuns,
nt la livre
arc fixé à
nviron 75
res 10 sols
o sols aux
ambitieux
ses con-
nt de finir
rménie.
uccesseur,
car s'étant
qui faisoit
arrêté &
avoir été
perdre la
nénie fait
l'Histoire
des guer-
thes, puis

haut. Les
livres de
778 livres;

Elle eut d'ailleurs beaucoup à souffrir des invasions des Sarrafins & des Tartares. Enfin, les Turcs & les Persans, après s'être fait long-temps la guerre, se sont accordés à la partager entr'eux.

L'Histoire d'Arménie nous fait remarquer que ce Royaume a eu des Rois de la maison des *Arsacides* jusqu'à *Ar-daches*, qui fut le dernier, & qui régna du temps de l'Empereur Arcadius.

Les continuelles révolutions qui agitent l'Arménie pendant plusieurs années, ont été funestes à la Religion; car elles ont abouti à y introduire le Mahométisme qui y domine, & qui n'a pas peu contribué à faire périr jusqu'aux noms des plus anciennes & célèbres villes, dont les Histoires de Grèce & d'Arménie font l'éloge. Les Grecs parlent des Villes de Théodosiopolis, Léontopolis, & Justinianopolis, honorées du nom des Empereurs Théodose le Grand, Léon & Justinien. Les Arméniens célèbrent leurs villes de Vaarsciabat, Thévin, Charno ou Charni, Manaschiert, Ani, Jocmuds. Vincent de Beauvais fait mention d'une ville qu'il nomme *Ara*, proche du mont Ararat, & où il y avoit, dit-il, mille Eglises, & cinquante mille familles.

Ce qui reste des ces villes a changé

de nom, & ce sont aujourd'hui les villes d'Erzerom, Torzon, Affankala; Béazit, Baybout, Erivan; Naschivan, Zulpha d'Arménie; en sorte qu'on ne peut comparer que sur des conjectures légères l'état présent de l'Arménie, avec celui où elle étoit autrefois.

Les ouvrages de la nature y subsistent encore; mais ceux des hommes y ont été détruits par le temps, ou ont été tellement défigurés, qu'après de longues & curieuses recherches, on ne peut s'assurer d'avoir découvert quelque chose de certain. On ne voit quelques restes d'Antiquité qui soient considérables, que dans un village nommé *Ardachat*, entre Erivan & le mont *Ararat*. L'on croit que ces restes ont été tirés de la ville d'*Artaxarta*.

Si les anciennes villes d'Arménie ont été bâties comme le sont les nouvelles, il n'est pas étonnant qu'il n'en soit demeuré aucun vestige; car elles ne sont construites que de terre soutenue par quelque morceaux de bois, qui y est très-rare & très-cher.

Les murs des villes & les forts sont d'une espèce de brique séchée au soleil, & liée ensemble par le moyen d'un mortier, qui n'est qu'une terre détrem-

ourd'hui les
Affankala;
Naschivan

qu'on ne
conjectures
nénie, avec

y subsistent
es y ont été
té tellement
ues & cu-
eut s'assurer
chose de
restes d'An-
bles, que
chat, entre
L'on croit
de la ville

rménie ont
nouvelles,
en soit de-
les ne sont
utenue par
i y est très-

forts sont
e au soleil,
oyen d'un
re détre-

pée. Tous ces ouvrages sont bientôt détruits par les pluies, & plus encore parce qu'on néglige de les réparer.

L'Arménie est presque toute environnée du mont Taurus, des monts Paryadres & Caspiens, de l'Antitaurus, de Niphate, des monts Gordiens ou d'Ararat. Ces montagnes toujours couvertes de neige & de glace, y entretiennent un froid continuel. La nature du terroir, qui est impregné de sel, contribue à l'augmenter: ainsi ce n'est pas chose rare d'y voir neiger & geler au mois de Juin: par malheur pour ses habitans, le bois y est rare. Pour éviter la dépense d'en aller chercher bien loin, & pour avoir plutôt fait, ils n'allument que du chaume & de la bouze de vache, qu'ils ramassent & font sécher au soleil. Mais pendant que d'un côté ils tâchent à se défendre du froid avec ces matieres combustibles, ils ont à souffrir de l'autre une odeur très-désagréable, qui infecte tout ce qu'on cuit. Toutes ces incommodités n'empêchent pas que le pays ne soit assez bien peuplé, son terroir étant très fertile. Le nombre des villages y est grand, mais les villes y sont peu considérables.

Les Laboureurs n'ouvrent la terre

qu'au printemps, pour faire la récolte vers le commencement de Septembre. Leur usage est de faire les sillons très-profonds; ce qui les oblige d'atteler jusqu'à douze paires de bœufs à leurs charrues. Les vignes sont couvertes de terre pendant l'hiver. Le vin qu'elles donnent, mériteroit qu'on les laissât toujours enterrées, tant il est mauvais. L'eau-de-vie qu'on en tire, ne vaut pas mieux.

Au reste, l'Arménie ne se ressemble pas en toutes ses parties. Pendant que les unes sont exposées au grand froid, les autres souffrent une chaleur excessive. Elle est si grande à Erivan, que ses habitans sont obligés de quitter la ville, pour aller chercher le frais sur les montagnes voisines. L'Arménie étant située entre le 37° & 41° degré de latitude, la chaleur y seroit universelle si elle n'étoit extrêmement tempérée par les neiges abondantes des montagnes qui l'environnent.

CHAPITRE II.

Division de l'Arménie.

L'ARMENIE est inégalement partagée entre les Turcs & les Persans, qui se

la récolte
Septembre.
sillons très-
e d'atteler
ufs à leurs
ouvertes de
vin qu'elles
laisât tou-
vais. L'eau-
pas mieux.
e ressemble
ndant que
and froid,
eur exces-
rivan, que
e quitter la
e frais sur
ménie étant
degré de
universelle
mpérée par
montagnes

la sont disputée par de longues & sanglantes guerres. Les Turcs en possèdent une grande partie, dont *Erzerom* est la ville capitale. Les Persans sont maîtres de l'autre partie, dont la capitale est *Erivan*.

On croit communément qu'*Erzerom* est l'ancienne Théodosiopoli : Procope prétend que Théodose le Grand se contenta de l'honorer de son nom, en la laissant ouverte comme un village ; mais que dans la suite l'Empereur Anastase la ferma de murailles, & la mit en état de défense contre les Perses. Cette opinion qu'*Erzerom* soit l'ancienne Théodosiopoli, ne peut s'accommoder avec la situation que Procope lui donne : car cet Auteur ajoute que Théodosiopoli étoit à 43 stades, c'est-à-dire, à deux lieues environ de la source de l'Euphrate. Or il est certain qu'*Erzerom* en est beaucoup plus éloigné ; car il est situé entre deux rivières, qui vont se joindre à trois journées au-dessous de cette ville, & qui forment l'Euphrate de leurs confluans. L'une de ces rivières coule à une journée d'*Erzerom*, & l'autre à une journée & demie. Quelques-uns prétendent que cette ville est l'ancienne Charni, que d'autres appellent Charni, où

I I.

partagée
s, qui se

Héraclius revenant de sa glorieuse expédition contre les Perses, assembla un Concile des Evêques d'Arménie; mais peut-être que Charno fut le premier & l'ancien nom qui fut ensuite changé en celui de Théodosiopolis.

Quoi qu'il en soit, Erzerom est au pied de la montagne, qui donne naissance aux deux rivières dont on vient de parler, & à quantité de ruisseaux qui viennent l'arroser. La ville a devant elle une belle & fertile plaine qui s'étend entre les deux premiers bras de l'Euphrate. Elle est fermée d'une double enceinte de murailles assez mauvaises, qui ont des tours d'espace en espace. Son Château bâti sur une hauteur n'est guère en meilleur état: il est commandé par une espèce de donjon plus élevé, où l'Aga des Janissaires loge, & commande indépendamment du Bacha.

On tient qu'il y a à Erzerom dix-huit mille Turcs, sept à huit mille Arméniens, & environ cinq cents Grecs. Ces derniers, ramassés ensemble dans un faubourg, travaillent à faire de la vaisselle & des ustensiles de cuivre. Ils y ont une petite Eglise.

Les Arméniens en ont deux dans la ville; ils y exercent toutes sortes de

rieuse ex-
ffembla un
énie; mais
premier &
changé en

om est au
bonne nais-
on vient
ruisseaux
e a devant
qui s'étend
de l'Eu-
double en-
zaïses, qui
pace. Son
n'est guère
mandé par
levé, où
commande

n dix-huit
arméniens,
s derniers,
uxbourg,
le & des
ne petite

x dans la
fortes de

métiers, & font commerce de marchan-
dises. Il n'est pas permis aux Chrétiens
d'avoir des maisons dans le château; &
s'ils y vont pour leurs affaires, ou pour
y travailler, ils sont obligés d'en sortir
avant la nuit.

Cette ville paroît d'autant plus peu-
plée, qu'il y arrive continuellement
des caravanes. Comme c'est le passage
connu pour le plus sûr entre la Turquie
& la Perse, il est aussi le plus fréquenté:
ainsi Erzerom est toujours rempli d'un
grand nombre d'étrangers.

On dit que le Grand-Seigneur tire
chaque année d'Erzerom & de ses dé-
pendances, plus de six cens bourses, &
que le Bacha en a trois cens pour son
compte. Chaque bourse est de cinq cens
cus. Erzerom est environ au 40^e degré
de latitude, & néanmoins l'hiver y est
rude & long; à peine y est-on délivré
du froid au mois de Juin, & il revient
dès le mois de Septembre, de sorte qu'on
peut prendre à la lettre ce que dit Ho-
race:

*Usquè nec Armenis in oris,
Amice Valgi, stat glacies iners
Menses per omnes.*

A deux lieues d'Erzerom ou environ;

& près d'un village nommé Elija , il y a un bain d'eau chaude , qui se renouvelle continuellement par deux sources , qui jettent deux bouillons aussi gros chacun que le corps d'un homme. Le bassin est octogone , environné d'un bâtiment de la même figure , dont la voûte est ouverte au milieu. Ces bains sont très-fréquentés , sur-tout dans un pays où les bains sont si fort à la mode.

D'Erzerom à Erivan , il y a quatorze ou quinze journées de caravanes , les unes plus grandes , les autres plus petites , suivant la commodité des gîtes. On a le choix de deux différentes routes ; l'une par Cars , qui est la dernière place des Turcs en Arménie ; l'autre par Teflis , capitale de la Georgie.

Erivan est la seule place importante que le Roi de Perse possède en Arménie : elle est la conquête de Cha-Séphi , fils de Cha-Abas , qui l'an 1635 l'emporta d'assaut , & fit main-basse sur la garnison Turque , qui étoit , dit-on , de vingt-deux mille hommes.

Erivan n'étoit pas alors où il est aujourd'hui , mais à huit ou neuf cens pas plus loin.

Les Persans ont jugé que cette nouvelle situation seroit plus avantageuse.

Son

Elija , il y
se renou-
ux sources,
si gros cha-
. Le bassin
in bâtiment
a voûte est
s font très-
pays où les
a quatorze
vanes , les
plus petites,
es. On a le
outes ; l'une
e place des
par Teflis ,
importante
n Arménie :
-Séphi , fils
l'emporta
la garnison
de vingt-
il est au-
neuf cens
cette nou-
avantageuse.
Son

Son château est sur un roc escarpé & inaccessible vers le couchant ; le reste est défendu par une triple enceinte de murailles de briques séchées au soleil. C'est la demeure du Kan ou du Gouverneur , & des autres Officiers de la garnison. La ville est au-dessus enfermée d'une double muraille , plus remplie de jardins & de vignes que de maisons. On y compte environ quatre mille ames. Les Arméniens n'en font que la quatrième partie , & ont cependant quatre Eglises.

Au pied du roc sur lequel est bâti le château , on voit une rivière , ou pour mieux dire , un torrent nommé Zengui , qui descend d'un grand lac de vingt-cinq lieues de tour , à deux journées & demie de la ville vers le nord : c'est le lac d'Agtamar. Dans une des Isles qu'il forme , il y a un Monastere où réside un Prélat , qui se donne le titre de Patriarche d'Arménie , quoique sa juridiction soit bornée dans son Isle. On dira en son lieu à quelle occasion fut fondé ce Patriarchat imaginaire. Le Zengui va se jeter dans l'Araxe , à trois lieues au-dessous d'Erivan ; on le passe en cette ville sur un beau pont de trois arches , sous lesquelles on a pratiqué des chambrées pour y aller prendre le frais. Il y a

encore de l'autre côté une petite rivière nommée *Queurboulac*. La ville est de plus arrosée de plusieurs ruisseaux & de fontaines. Cette abondance d'eau n'en donne que de mauvaise à boire, au lieu que celles d'Erzerom sont excellentes; mais en récompense le vin d'Erivan est excellent, & celui d'Erzerom est détestable.

En sortant d'Erivan, on entre dans une charmante plaine, fertile en toutes sortes de fruits & de grains, abondante en ris & coton, avec de beaux vignobles & de gras pâturages. Grand nombre de villages & de jolies maisons de plaisance agréablement situées, donnent à cette ville une vue délicieuse.

On met Erivan entre le 28^e & le 29^e degré d'élévation du pôle (1). Les glaces & les neiges n'y manquent pas pendant l'hiver; mais en été l'air s'enflamme si vivement, & devient si mal-sain, que le Kan & la plupart des habitans sont contraints d'abandonner la ville pour aller respirer un meilleur air sur les montagnes. Elles sont alors couvertes d'un

(1) C'est sans doute une erreur de Copiste, Erivan est entre le 40^e & le 41^e degré de latitude, ou d'élévation du pôle.

per
ten
de
Cur
enc
fond
trou
& p
E
chen
qui
Perf
vent
ché,
voy
la vi
C
Roi
L'op
Kan
valen
cens
plus
toma
dire,
de Fr

(1)
le tom
es vin

te riviere
e est de
aux & de
eau n'en
, au lieu
cellentes ;
Erivan est
n est dé-

e dans une
tes sortes
ante en ris
bles & de
re de vil-
plaisance
nt à cette

e & le 29^e
Les glaces
as pendant
nflamme si
in, que le
s sont con-
pour aller
les mon-
ertes d'un

peuple très-nombreux. Il se loge sous des tentes, & l'on dit qu'on y en dresse plus de vingt mille ; car non-seulement les Curdes qui n'en sont pas éloignés, mais encore d'autres peuples qui viennent du fond de la Chaldée, y conduisent leurs troupeaux pour y consommer les herbages, & pour y éviter les chaleurs.

Erivan est, de même qu'Erzerom, le chemin le plus ordinaire des caravanes qui vont de Turquie en Perse, & de Perse en Turquie, parce qu'elles y trouvent plus abondamment, & à bon marché, les rafraîchissemens si agréables aux voyageurs, & toutes les commodités de la vie.

Cette Province remplit les coffres du Roi de Perse de grosses sommes d'argent. L'opinion commune est qu'elle vaut au Kan plus de vingt mille tomans, qui valent de notre monnoie environ neuf cents mille livres (1). L'abassis fait un peu plus de dix-huit sols six deniers. & le toman contient cinquante abassis, c'est-à-dire, environ cinquante livres monnoie de France.

de Copiste,
gré de lati-

(1) Selon le prix actuel du marc d'argent, le toman vaut 60 livres de notre monnoie ; & les vingt mille tomans font 1,200,000 livres.

A trois lieues d'Erivan , du côté d'Erzerom , est le célèbre Monastere d'Ichmiadzin ou d'Echmiadzin , qu'on nomme aussi le Monastere des trois Eglises , lieu de la résidence ordinaire du Patriarche d'Arménie. Il est composé de quatre grands corps-de-logis , qui forment une vaste cour plus longue que large , dans laquelle l'Eglise Patriarchale est bâtie d'une ancienne & solide structure de pierres de taille. Cette disposition des bâtimens , & celle de l'Eglise , est conforme à l'antiquité. Eusebe , qui nous fait la description de l'Eglise que S. Paulin fit bâtir à Tyr , la place dans une grande cour environnée de bâtimens , pour loger l'Evêque , le Clergé & leurs Officiers.

Echmiadzin , dans son étymologie , signifie *Descente du Fils unique* ; parce que selon une ancienne tradition , Jesus-Christ apparut en ce lieu-là à S. Grégoire l'Illuminateur , Apôtre d'Arménie , à qui l'Eglise est dédiée. On tient encore pour constant dans le pays , que Tiridate , premier Roi Chrétien d'Arménie , avoit son Palais en cet endroit , & qu'il le céda à Saint Grégoire ; que ce Palais étoit au centre d'une grande ville capitale du Royaume , & nommée Vagarsciabat ,

don
tigel
cure
orne
cipa
le p
libér
Il
nom
le n
teurs
c'est
nes
dins
Le
tere
dédié
Saint
deux
main
cruau
gieren
pagne
éviter
cuteu
suite
corde
ricord
tables
Marty
voulo

dont néanmoins il ne reste aucun vestige. L'Eglise de ce Monastere est obscure, mais riche en vases sacrés & ornemens. Comme elle est l'objet principal de la vénération des Arméniens, le peuple, naturellement dévot, fournit libéralement à sa décoration.

Il y a toujours à Echmiadzin un bon nombre de Prélats & de Vertabiets; c'est le nom de leurs Docteurs ou Prédicateurs, qui y vivent comme les Moines, c'est-à-dire, très-frugalement. Les Moines cultivent de grands & beaux jardins, & toutes les terres d'alentour.

Les deux autres Eglises de ce Monastere sont hors de son enclos; l'une est dédiée à Sainte Caïena, & l'autre à Sainte Ripsime. La tradition est que ces deux Saintes étoient nobles Vierges Romaines, & que pour se soustraire à la cruauté de Dioclétien, elles se réfugièrent avec vingt-trois autres compagnes en Arménie, où elles ne purent éviter celle de Tiridate, autre persécuteur des Chrétiens, mais qui fut ensuite Chrétien lui-même par la miséricorde de Dieu: ainsi cette même miséricorde, toujours attentive à nos véritables intérêts, conduisit à la palme du Martyre ces Vierges, qui paroissoient la vouloir fuir.

Le Mont Ararat est trop célèbre pour n'en pas dire un mot. C'est, dit-on, où l'Arche de Noé s'arrêta quand les eaux du déluge commencerent à baisser. Les Arméniens l'ont en grande vénération : si-tôt qu'ils l'apperçoivent ils se prosternent en terre & la baissent. Ils appellent cette montagne *Mesefousat*, c'est-à-dire, montagne de l'Arche. On croit, sur l'autorité de Joseph & de S. Epiphane, que cette montagne est dans l'ancienne Géographie le Mont Gordien, *Mons Gordiaeus*. Son sommet est divisé en deux pointes, toujours couvertes de neige, & presque toujours environnées de nuées & de brouillards qui en dérobent la vue. Au bas de la montagne, ce sont des fables mouvans, entrecoupés de quelques pelouses maigres, où de pauvres Bergers conduisent des troupeaux qui se sentent de la mauvaise pâture. Plus haut, ce sont d'affreux rochers noirs, & entassés les uns sur les autres, où néanmoins des tigres & des corneilles trouvent à se nourrir. On n'y peut parvenir qu'avec d'extrêmes difficultés, à cause de la roideur de la montagne, de l'abondance des fables, & du manque d'eau.

Le Mont Ararat est à dix ou douze

lieu
l'Or

JE
tés
Arn

C
pru
mer
infat
clina
qui
qui
pour
Les
ceux
d'ain
dessu
dire
pas a
des f

(1)
aller d
le Mic

& curieuses.

lieues d'Erivan , tirant entre le Midi & l'Orient (1).

C H A P I T R E I I I.

Etat présent des Arméniens.

JE ne m'arrêterai pas à décrire les qualités qu'on attribue communément aux Arméniens.

On loue en eux un sens droit , leur prudence , leur habileté dans le commerce , leur application continuelle & infatigable au travail , qu'ils aiment d'inclination , un fond de bonté naturelle , qui les lie aisément avec les Etrangers , qui exclut d'entre eux toute querelle , pourvu que l'intérêt ne s'en mêle pas. Les défauts qu'on leur reproche sont ceux de presque toutes les Nations , d'aimer la bonne chere , le vin , & par-dessus tout leur intérêt ; mais il faut dire à leur louange , qu'il n'est peut-être pas au monde un peuple plus susceptible des sentimens de Religion , & plus conf-

(1) C'est encore une erreur de Copiste. Pour aller d'Erivan au mont Ararat , il faut tirer entre le Midi & l'Occident.

tant à les suivre. Ils aiment les discours & les livres de piété. Ils n'épargnent rien pour la décoration de leurs Eglises, qui sont les mieux ornées de tout l'Orient.

Le christianisme qu'ils professent a pour eux de grandes rigueurs, il les oblige à des jeûnes longs & austères, qu'ils observent avec une régularité si scrupuleuse, qu'ils ne s'en dispensent, ni pour cause des longs & pénibles voyages où leur commerce les engage, ni même pour cause de maladie ; leur fidélité à s'acquitter de la prière n'est pas moins édifiante.

On sçait que Cha-Abas I, surnommé le Grand, désespérant de garder l'Arménie contre les Turcs, & ne voulant leur laisser qu'un pays désert, enleva plus de vingt-deux mille familles Arméniennes, & les divisa en plusieurs Colonies, qu'il dispersa dans les diverses provinces de ses Etats. Mais la plus grande partie de ces Colonies ayant été confondues avec les Mahométans dans les régions éloignées, ont eu le malheur avec le temps d'oublier leur origine, & la religion de leurs peres.

Il n'en a pas été ainsi de la Colonie que *Cha-Abas* établit à une lieue, &

s discours
épargnent
rs Eglises,
tout l'O-

ofoffent a
rs, il les
t austeres,
gularité si
ispensent,
z pénibles
es engage,
die ; leur
riere n'est

furnommé
rder l'Ar-
ne voulant
t, enleva
milles Ar-
a plusieurs
es diverses
is la plus
ayant été
étans dans
e malheur
origine ,

a Colonie
lieue , &

comme dans le fauxbourg d'Ispaham
Ce Prince , qui avoit de grandes vues ,
ayant reconnu que ses Etats pouvoient
fournir à un riche commerce ; mais que
les Persans , portés naturellement à l'oi-
siveté & à la profusion , étoient inca-
pables de l'entreprendre & de l'entreti-
enir , résolut de se servir des Arméniens ,
peuple d'un naturel tout contraire , pour
mettre à profit dans ses Etats les richesses
qu'il y trouvoit. Il comprit d'ailleurs
que les Arméniens étant Chrétiens , se-
roient mieux venus dans l'Europe que
toute autre Nation qui ne l'étoit pas. Il
réussit dans ses desseins ; les Arméniens
prirent goût au commerce , & depuis
ce temps-là ils ont porté par-tout le
monde le commerce de la Perse.

Un des premiers fruits qu'ils en reti-
rèrent , fut de se bâtir une ville près
d'Ispaham , capitale de la Perse : ils la
nommerent Zulfa , ou Julfa , du nom
d'une ville de leur premiere patrie , &
cette ville est aujourd'hui considérable :
elle a son Kalanther de leur Nation. Cet
Officier est comme qui diroit parmi nous
un Maire ou un Juge de la Police.

Le commerce ayant fait sortir les Ar-
méniens de leur pays , ils se sont éta-
blis , par des colonies volontaires , dans

presque tous les endroits où ils l'ont exercé; dans la Georgie & les Provinces voisines, dans la Perse, dans la Turquie, dans la petite Tartarie, jusqu'en Pologne, & dans les autres lieux où les guerres qui ravageoient leur patrie les ont contraints de se réfugier; de sorte que les Arméniens, qui, dispersés comme ils le sont, paroissent un peuple infini, réunis ensemble, ne feroient peut-être pas deux ou trois provinces de France.

Les Infideles, qui sont leurs maîtres, exercent sur eux un dur empire; ils les chargent d'impôts & les exigent avec violence, ce qui entretient dans les esprits de toute la nation une timidité qui passe des peres aux enfans. Mais, qui plus est, ils aggravent eux-mêmes leur propre servitude, faisant éclater au-dehors des dissensions & des jalousies mutuelles, qui servent de prétexte à leurs maîtres pour leur faire des avanies, & pour en tirer de grosses sommes.

Il n'y a point de noblesse parmi eux, non plus que parmi les autres peuples d'Orient. L'exclusion qu'ils ont des emplois honorables, ne leur laisse pour toute distinction, que celle d'avoir plus ou moins de biens. Tous apprennent un métier dans leur jeunesse, & cessent de

l'ex
me
fain
U
occ
à la
vig
P
d'el
dan
font
une
gées
sous
d'un
de t
de li
& le
qu'e
nir,
nicat
ces p
temp
Dam
elles
jeune
qu'un
ailler
à-peu
les A

ils l'ont
provinces
Turquie,

u'en. Po-
ux où les
patrie les
, de sorte

és comme
ple infini,
peut-être
e France.

maîtres,
re ; ils les
gent avec
ans les ef-
midité qui
Mais, qui
êmes leur
ter au-de-
ousies mu-
te à leurs
vanies, &
es.

armi eux,
es peuples
t des em-
aisse pour
avoir plus
ennent un
cessent de

l'exercer quand ils se mettent au com-
merce, ou qu'ils ont d'ailleurs de quoi
faire subsister leur famille.

Une grande partie de la nation est
occupée des travaux de la campagne,
à labourer les terres & à cultiver les
vignes.

Pour ce qui est des femmes, il en est
d'elles comme de toutes celles qui sont
dans l'Orient. L'on peut dire qu'elles
sont condamnées, pour ainsi parler, à
une prison perpétuelle. Si elles sont obli-
gées de sortir du logis, c'est toujours
sous l'enveloppe d'un long manteau &
d'un grand voile blanc, qui les couvrent
de telle manière, qu'ils ne leur laissent
de libre que les yeux pour se conduire
& le nez pour respirer. Cependant, afin
qu'elles puissent se visiter & s'entrete-
nir, on leur fait des portes de commu-
nication avec les maisons voisines ; mais
ces portes, bien différentes de celles du
temple de Janus, s'ouvrent quand les
Dames sont en paix, & se ferment quand
elles sont en guerre. Les filles & les
jeunes femmes ne paroissent à l'église
qu'une ou deux fois l'année, quoiqu'elles
aillent bien plus souvent aux bains. Voilà
à-peu-près l'état où se trouvent à présent
les Arméniens,

CHAPITRE IV.

Gouvernement Ecclésiastique.

LE Patriarche, qui fait sa résidence à Echmiadzin, & dont nous avons déjà parlé, est reconnu & honoré par tous les Arméniens, non-seulement de la grande Arménie, mais encore par ceux qui commercent dans la Perse, la Romilie & la petite Tartarie, comme le chef de leur Eglise & de leur Gouvernement Ecclésiastique. Ce Prélat prend lui-même le nom & la qualité de Pasteur catholique & universel de toute la Nation, quoiqu'elle se soit laissée malheureusement diviser entr'elle par un ancien schisme, dont nous dirons l'origine ailleurs.

Outre ce grand & célèbre Patriarchat, trois autres Prélats ont encore le titre de Patriarche, mais ils sont bien moins considérés & moins considérables : le premier de ces trois Prélats réside à Sis ou en Cilicie, & étend sa juridiction sur la petite Arménie & les provinces voisines, sur la Natolie & sur la Syrie. Les deux autres sont à peine connus ; leur pouvoir est borné dans

l'espace d'un Diocèse ; l'un est en Albanie, & l'autre à Agtamar.

Les Arméniens catholiques de la province de Naschivan ont un Archevêque, qui relève immédiatement du saint Siège. Ce Prélat & tout son Clergé sont de l'Ordre de Saint Dominique, mais du rit Arménien. Les Arméniens établis en Pologne, & unis à l'Eglise Romaine, ont aussi un Archevêché à Léopol.

Le grand Patriarche est élu à la pluralité des voix des Evêques qui se trouvent à Echmiadzin. L'acte de son élection est envoyé à la Cour de Perse, pour en avoir l'agrément du Roi. Cet agrément s'achète sous le nom spécieux d'un présent pour Sa Majesté & pour ses Ministres. Mais si l'ambition & la partialité viennent à partager les suffrages, & à causer une double élection, alors le Patriarchat est mis à l'enchère, & adjugé au plus offrant & dernier enchérisseur. Le Roi n'attend pas toujours que l'élection soit faite, il la prévient quand il veut ; & même, sans y avoir égard, il nomme pour Patriarche qui il lui plaît.

Le Patriarche ainsi nommé, ou agréé par le Roi, prend possession de sa dignité, dont il est rare qu'il soit déposé avant sa mort. Lorsqu'il est une fois monté sur

son Siège, il s'attribue un pouvoir absolu sur les autres Prélats, Archevêques & Evêques, avec le droit non-seulement de les nommer & de les consacrer, mais même de les destituer.

Ce droit cependant est bien resserré par le fait, & réduit uniquement à confirmer les élections qui se font par les Eglises particulieres, ou les nominations qui viennent de la part du grand Seigneur ou du Roi de Perse. Le Patriarche consacre la plûpart de ces Prélats à Echmiadzin. Il en consacre même plusieurs autres, sans leur assigner d'Eglise propre, & qui sont à-peu-près comme nos Evêques *in partibus*. C'est pourquoi il a toujours dans son Monastere, & auprès de sa personne, plusieurs de ces Evêques, & quelques autres, forcés par des persécutions d'abandonner leurs Sièges.

Les revenus du Patriarche sont très-considérables, & montent tout au moins à deux cens mille écus, sans que pour être si riche il en soit plus magnifique; car il est vêtu simplement, & porte, comme les Moines, une cuculle & un manteau noir; sa nourriture est frugale, vivant en communauté & comme la Communauté, c'est-à-dire qu'il ne mange

ouvoir ab-
chevêques
seulement
er, mais

en resserré
nent à con-
ont par les
ominations
grand Sei-
Patriarche

Prélats à
même plu-
er d'Eglise
rès comme
st pourquoi
ere, & au-
urs de ces
res, forcés
onner leurs

e sont très-
nt au moins
s que pour
magnifique ;
& porte ,
culle & un
est frugale,
comme sa
il ne mange

Jamais de viande, qu'on ne lui sert que des légumes, qu'il ne boit point de vin, & qu'on ne lui voit ni train ni équipage. Son grand revenu vient en partie des terres appartenantes à son Monastere, & en partie des contributions de tout son peuple : mais ce revenu est presque tout consumé à acheter de la protection à la Cour, à entretenir le Monastere, à réparer & à orner des Eglises, à contribuer aux frais de la Nation, & à payer le tribut pour quantité de pauvres, dont l'indigence seroit une occasion prochaine d'abandonner le christianisme.

Tous les trois ans le Patriarche bénit le saint Chrême, & députe quelques-uns des Evêques qui sont auprès de lui, & sans territoire, pour le porter aux Prélats qui ont des Diocèses, & ceux-ci le distribuent aux Curés. Cette distribution est très-fructueuse au Patriarche ; car chaque Arménien se fait honneur & gloire, dans cette occasion, de faire un présent au Patriarche, selon l'étendue de ses moyens.

Outre un Procureur ou Receveur établi en chaque Eglise par le Patriarche, pour recevoir les gratifications qui lui sont faites, il met continuellement en campagne, soit des Evêques, soit des

Vertabiets , pour lever ses droits & pour porter ses ordres. Ces courses ne sont jamais stériles à ceux qui les font ; ils sont très-bien reçus par-tout , & les présens ne leur manquent jamais.

Chaque Eglise particuliere a son conseil , composé des anciens les plus considérables : ils élisent leur Evêque , & l'élu va se faire sacrer à Echmiatzin.

Ils prétendent avoir droit de le destituer s'ils n'en sont pas contens , ce qui retient leur Evêque dans la crainte continuelle , ou de sa déposition de la part du Conseil , ou de l'excommunication de son Patriarche , laquelle leur est très-sensible.

Les Evêques font leur résidence ordinaire dans les Monasteres , & y vivent en communauté avec les Moines. Leur revenu consiste dans les aumônes & dans les revenans-bons qu'ils exigent pour les ordinations & pour les secondes noces. Ils ne portent point la croix sur la poitrine , comme nos Evêques ; mais ils ont la mitre , l'anneau & la crosse.

Les Vertabiets, ou Docteurs , tiennent un grand rang dans l'Eglise d'Arménie. Ils ne font point de difficulté de prendre le pas sur les Evêques qui n'ont pas le

droits &
cours ne
es font; ils
& les pré-

a son con-
plus con-
èque, &
iazin.

le le desti-
ns, ce qui
ainte con-
de la part
nunication
ur est très-

idence or-
& y vivent
ines. Leur
mônes &
ils exigent
les secon-
at la croix
Evêques;
neau & la

s, tiennent
d'Arménie.
de prendre
ont pas le

dégré de Docteur. Ils portent la crosse,
& ont une mission générale pour prê-
cher par-tout où il leur plaît. Plusieurs
sont Supérieurs de Monastères, & les
autres courent le monde, débitant leurs
sermons, que les peuples écoutent avec
respect.

Pour avoir & porter ce titre hono-
rable de Vertabiets, il ne leur en coûte
que d'avoir été disciple d'un Vertabiet:
celui qui l'a une fois acquis, le commu-
nique à autant d'autres de ses disciples
qu'il le juge à propos. Lorsqu'ils ont
appris le nom des Saints Peres, quelques
traits de l'Histoire Ecclésiastique, sur-
tout de ceux qui ont rapport à leurs
opinions erronées, c'en est assez; les
voilà des docteurs consommés.

Au reste, ces Vertabiets se font rendre
un grand respect: ils reçoivent, étant
assis, les personnes qui les vont voir,
sans en excepter même les Prêtres. On
s'avance modestement vers eux pour
leur baiser la main; & après s'être
retiré à trois ou quatre pas d'eux, on
se met à genoux pour recevoir leurs avis.
Les beaux endroits des sermons qu'ils
font au peuple, sont des histoires fabu-
leuses, souvent mêlées d'invectives
contre les Latins. Leur morale tend

ordinairement à entretenir des pratiques superstitieuses, telle qu'est celle de sacrifier des animaux.

Tous les Prêtres séculiers sont Curés si plusieurs desservent une même Eglise, la paroisse se partage entr'eux. Ils sont mariés avant que de recevoir l'Ordination.

Pour ce qui est de leur science, comme ils sortent ordinairement de la lie du peuple, elle ne va guere plus loin qu'à sçavoir lire couramment le Missel, qui est en Arménien *littéral*, & à entendre les rubriques.

Toute leur préparation pour recevoir l'Ordre de la Prêtrise, se termine à demeurer quarante jours dans l'Eglise; le quarantieme jour ils disent la Messe; elle est toujours suivie d'un grand festin, pendant lequel la Papadie, c'est-à-dire, la femme du nouveau Prêtre, demeure assise sur un escabeau, les yeux bandés, les oreilles bouchées, & la bouche fermée, pour marquer la retenue qu'elle doit avoir à l'égard des saintes fonctions où son mari va être employé. Chaque fois qu'un Prêtre doit dire la Messe, il passe la nuit précédente dans l'Eglise: si l'Eglise a plusieurs Prêtres, l'Hebdomadaire y passe toutes les nuits de la semaine.

es pratiques
elle de sa.

ont Curés
ême Eglise,
ux. Ils sont
oir l'Ordi.

ce, comme
e la lie du
s loin qu'à
Missel, qui
à entendre

ur recevoir
rmine à de-
s l'Eglise ;
t la Messe ;
rand festin,
c'est-à-dire,
e, demeure
eux bandés,
bouche fer-
me qu'elle
es fonctions
yé. Chaque
a Messe, il
ns l'Eglise :
s., l'Hebdo-
nuits de sa

Les Prêtres ne se croient point obligés au Breviaire hors du Chœur ; les plus réguliers se contentent de réciter tous les jours quelque partie du Pseautier. Le Pseautier, l'Antiphonaire, le Lectionnaire, les Hymnes & les Proses, sont autant de livres séparés, & notés pour le chant par des points sur les voyelles. Dans le cours de l'année, les Prêtres ne vont à l'Eglise que le matin, pour les Matines, & le soir pour les Vêpres.

Pendant le Carême, ils y vont encore à midi ; bien que Matines se disent à une ou deux heures avant le jour, il ne laisse pas de s'y trouver un assez grand nombre de séculiers.

Tout le peuple chante ; les jeunes gens qui apprennent à chanter dès leur enfance, mêlent leurs voix avec celles de leurs peres & meres ; mais ce qui est infiniment édifiant, c'est de voir la modestie que tous observent dans leurs exercices de Religion, & dans les lieux saints.

Lorsque les enfans ont appris à lire ; leurs Maîtres d'école les présentent à l'Evêque ; l'Evêque les ordonne dès l'âge de dix ou douze ans ; & après l'Ordination, ils demeurent deux ou trois jours à l'Eglise sans en sortir. On les y fait lire,

ils y jouent, on leur y porte à manger ; & ils y couchent : ils ont toujours leur petit surplis sur le corps , & ils ne le quittent que lorsque les Prêtres les reconduisent chez leurs parens ; les parens & les amis du nouvel Ordonné , ne manquent pas de régaler l'Evêque avec ses Prêtres. L'Evêque ne reçoit que douze sols de chaque Ordonné.

CHAPITRE V.

L'établissement du Christianisme dans l'Arménie.

L'ANCIENNE tradition est , que les Apôtres ayant partagé entr'eux tous l'Univers , pour porter les lumieres de l'Evangile jusqu'aux extrémités les plus reculées & les moins connues , Saint Barthelemi & saint Thadée furent envoyés aux Indes , & ensuite en Arménie , pour annoncer le Royaume de Dieu à *Abgare* , Roi d'Edeffe ; & que ce Prince , touché de leurs paroles , embrassa la foi chrétienne , & la fit embrasser à ses peuples.

C'est par la même tradition que nous sçavons qu'*Abgare* , qui vécut saintement & constamment dans sa foi , eut pour

à manger ;
leur petit
le quittent
conduisent
& les amis
quent pas
s Prêtres.
ze sols de

successeur *Ananus* son fils , lequel , bien différent de son pere , fut un Roi impie , & ennemi des Chrétiens. *Sanatragus* , fils de la sœur d'Abgare , régna après *Ananus* , & apostasia.

C'est à ce Prince apostat , & à son frere *Polimius* , & à un autre petit Roi de Babylone , que l'on attribue la mort des deux Saints Apôtres , Saint Barthelemi & Saint Thadée. Le dernier ordonna Saint Athée Evêque d'Edesse , qui fut couronné du Martyre sous *Ananus* , fils d'Abgare , & qui en alla recevoir la palme dans le Ciel , pendant que Saint Thadée , son maître , combattoit encore sur terre pour la mériter.

V.
ne dans
que les
x tous l'U-
res de l'E-
es plus re-
Saint Bar-
t envoyés
nie , pour
à *Abgare* ,
e , touché
foi chré-
peuples.
que nous
aintement
eui pour

Saint Athée eut pour successeur Théophile dans la même Eglise ; mais depuis Théophile , jusqu'au temps de Constantin , ou environ , la tradition & l'histoire ne font mention d'aucun Roi d'Arménie qui ait fait profession de la foi chrétienne , & même ne nous font appercevoir aucun vestige du Christianisme dans cette nation. Mais le Seigneur qui se ressouvient toujours de sa miséricorde , voulut donner un nouvel Apôtre aux Arméniens , & cet Apôtre fut Saint Grégoire , surnommé l'Illuminateur. Il étoit , disent les Historiens , issu de leurs Rois Arsa-

cides. Son pere, nommé Anac, fut un traître, qui assassina Chosroës, son Roi & son parent, dans le temps que, les armes à la main, il remportoit de continuelles victoires sur Artasiras, Roi de Perse, & qu'il conquéroit l'Assyrie. L'auteur de ce crime énorme fut à l'instant jetté du haut d'un pont dans un fleuve très-rapide, où il fut noyé, & ses enfans furent mis à mort. Grégoire, dont nous parlons, fils d'un tel pere, mais destiné de Dieu, pour être l'Apôtre des Arméniens, fut préservé du sort de ses freres. Il se réfugia à Césarée de Cappadoce, où il fut reçu chez une dame vertueuse, qui prit grand soin de le faire bien instruire de tous les principes, & des saintes pratiques de la Religion chrétienne.

A peine fut-il en état de les enseigner à ses compatriotes, qu'il commença parmi eux son apostolat. Il annonçoit l'Evangile de Jésus-Christ, & en particulier & en public. Les Arméniens, charmés d'entendre un de leurs freres, qui les instruisoit avec tant de science & de zèle, accouroient de toutes parts pour suivre ses instructions.

Tiridate, fils de Chosroës, qui régnoit alors, fut bientôt informé que le

ce, fut un
son Roi
s que, les
oit de con
as, Roi, de
syrie. L'au-
à l'instant
un fleuve
& ses en-
oire, dont
ere, mais
Apôtre des
sort de ses
de Cappa-
dame ver-
de le faire
incipes, &
ligion chré-
es enseigner
amença par
nonçoit l'E-
a particulier
s, charmés
es, qui les
ence & de
parts pour
es, qui ré-
ormé que le

ils d'Anac, l'assassin de son pere, prê-
choit le Christianisme dans ses Etats
avec un succès surprenant. La haine
de ce Prince contre le Christianisme,
& son vif ressentiment du meurtre du
Roi son pere, l'irriterent à l'excès contre
Grégoire. Il le fit arrêter & tourmenter
de toute maniere, jusqu'à le faire cruel-
lement jeter dans un puits infecté, où
le Saint vécut quatorze ans d'un peu de
pain, qu'une bonne & charitable veuve
chrétienne lui apportoit en secret. Sa
fureur contre Grégoire s'étendit jusques
sur tous les Chrétiens de l'un & l'autre
sexe, qu'il persécutoit à toute outrance.
Les saintes Vierges Ripsime & Caïenne,
sorties de Rome pour éviter la persécution
de Dioclétien, & plusieurs autres de leurs
campagnes, réfugiées en Arménie avec
elles, furent les innocentes victimes
de sa cruauté. Mais la main de Dieu,
qui avoit ses vues sur ce Prince, le punit
dans sa miséricorde : on dit qu'il fut
changé en bête, comme un autre Na-
buchodonosor, & qu'il demeura sous
cette humiliante figure, jusqu'à ce qu'il
plût à Dieu que Sainte Ripsime avertît
en songe la sœur de Tiridate, nommée
Sesaroduite, que ce seroit Grégoire,
dont le Roi son frere avoit été le cruel

persécuteur , qui obtiendrait , par ses prières , la délivrance de son triste état , & sa conversion. Ce double miracle de la bonté divine arriva comme il avoit été prédit.

Tiridate , rétabli dans son premier état , & touché vivement de la grace divine , fit à l'instant sortir Grégoire du puits , où il l'avoit fait précipiter. Il se jeta humblement à ses pieds , lui demanda pardon de sa cruauté , le conjura de prier Dieu pour lui , & de l'instruire pour embrasser la Religion chrétienne. Grégoire l'instruisit. Le Roi instruit , ne se contenta pas de faire une profession publique de la Religion des Chrétiens ; mais il fit de plus un Edit pour exciter ses sujets à imiter son exemple , & promit à Grégoire toute sa protection pour l'établissement de la foi catholique dans son Royaume.

Grégoire commença par consulter Dieu sur ce qu'il avoit à faire pour le salut des Arméniens. Il alla à Césarée de Cappadoce pour se faire ordonner Evêque , par Léon , Archevêque de cette ville , & à son retour , il établit son Siège Episcopal à Vagarsciabat , Capitale d'Arménie , & située au lieu où est aujourd'hui le Monastere d'Echmiadzin.

Ses

Se
de l'E
des e
bles.
avec
des E
si gr
assur
au m
nérec
tème

L'a
lant d
des p
fit le
Grég
Saint
Siège
Ils re
& Gr
fibles
d'amin
& de
au non

(1)
des diff
en 311
qu'au c
tin n'é
qu'en 3

To

Ses premières prédications sur le bord de l'Euphrate, produisirent chaque jour des effets surprenans & presque incroyables. L'on voyoit, dit-on, une colonne avec une Croix de lumière sur la tête des Baptisés. Le progrès de l'Evangile fut si grand, que l'histoire de ce temps assure que dans l'année 310, il y eut au moins quatre millions d'âmes régénérées dans les eaux salutaires du Baptême.

L'année suivante 311, Tiridate voulant donner au successeur de saint Pierre des preuves sincères de sa conversion, fit le voyage de Rome, accompagné de Grégoire, & des principaux de sa Cour. Saint Sylvestre occupoit alors le Saint Siège, & Constantin tenoit l'Empire (1). Ils reçurent l'un & l'autre le Roi Tiridate & Grégoire, avec tous les honneurs possibles, & les plus grandes démonstrations d'amitié. Grégoire, en présence du Pape & de l'Empereur, fit la profession de foi au nom du Roi & de ses sujets, reconnut

(1) Cette légende Annénienne souffre bien des difficultés. S. Sylvestre n'étoit point Pape en 311. Il n'est monté sur la Chaire de S. Pierre qu'au commencement de l'année 314. Constantin n'étoit point à Rome en 311; il n'y entra qu'en 312, vers la fin de l'année.

la primauté du Pape, & supplia sa Sainteté de recevoir à sa communion son église & sa nation. Le saint Pape reçut l'un & l'autre avec toute la joie d'un pere, qui voit revenir à soi ses enfans. Il fit plus; car, pour donner à ses nouveaux enfans des marques de sa tendresse, & pour mettre leur Evêque plus en état de leur être utile, il le sacra premier Patriarche des Arméniens, & lui donna le pouvoir d'établir des Patriarches chez les Ibériens, & chez les Albanois.

Le nouveau Patriarche revint de Rome en Arménie, revêtu de cette respectable dignité. Il la regarda comme une obligation qui lui étoit imposée, plus grande que jamais, de s'appliquer totalement au gouvernement de son Eglise. Il la gouverna pendant plus de trente ans, & toujours avec le même zele & la même application. Dieu, de son côté, verfoit ses bénédictions en si grande abondance sur les travaux continuels & infatigables de son serviteur, qu'il eut la consolation, pendant son gouvernement, de sacrer quatre cent trente bons Evêques, de bâtir plusieurs Eglises, d'ordonner de vertueux Prêtres pour les desservir, de détruire le culte

la sa Sain- des Idoles, d'élever la croix de Jesus-
union son Christ sur leurs débris, & de voir,
ape reçut avant sa mort, sa chere patrie soumise
joie d'un à la loi du Messie.

ses enfans. Lorsqu'il se vit avancé en âge, &
à ses nou- qu'il sentit approcher la fin de sa vie, il
de sa ten- ordonna son petit-fils Grégoire, Prêtre &
vêque plus Patriarche de l'Albanie, sur les confins de
il le sacra la Géorgie, & établit son fils Aristarce;
éniens, & sur son Siège patriarchal d'Arménie.

lir des Pa- Enfin, après avoir gouverné seul
& chez les l'Eglise Arménienne pendant trente-trois
ans, & sept autres années suivantes
revint de avec son fils Aristarces & son suc-
e cette res- cesseur, il se retira dans une solitude,
rda comme sur le haut d'une montagne nommée
t imposée, Sépuh, pour vacquer uniquement à la
s'appliquer contemplation des choses célestes, &
ent de son ant sa vie dans cette sainte occupation.
ant plus de ses reliques demeurèrent long-temps
c le même achées : elles ne furent trouvées que
n. Dieu, de sous l'Empereur Zénon ; elles furent
ctions en portées à Tuertan, & transportées en-
vaux conti uite à Constantinople. La main droite
a serviteur du Saint fut demandée par le monastere
pendant son Echmiadzin, où elle est encore au-
quatre cent ourd'hui conservée & honorée. La main
tir plusieurs gauche fut portée à Nérïto ; son chef &
neux Prêtres es autres ossemens sont à Naples, dans
uire le culte une Eglise de religieuses de l'ordre de

saint Benoît. Toute la Nation Arménienne conserve une vénération singulière pour ce grand Saint, qu'elle honore comme son pere & son apôtre envoyé de Dieu, pour lui reporter le flambeau de la foi chrétienne, & rétablir parmi elle le christianisme, qu'elle avoit laissé perdre.

Aristarces ou Aristarque, fils & successeur de saint Grégoire, tint le Siège patriarchal pendant sept ans. Il assista, du vivant de saint Grégoire son pere, au Concile de Nicée. A son retour, il fut massacré en haine de la foi, par les ordres du Prince Archélaüs, qui ne put souffrir les continuels reproches que ce zélé Patriarche lui faisoit de ses désordres scandaleux.

Les Arméniens, fertiles en histoires fabuleuses, en ont fait une dans leur Martyrologe, toutes des plus extravagantes à son sujet. Ils disent que ce Patriarche Aristarces, qui avoit l'extérieur un peu disgracié, parut sans mérite au Concile de Nicée; & que se voyant méprisé des Peres du Concile, il attela des bœufs à une charue, & en laboura les eaux de la mer sur ses bords, & y sema du bled à la vue de tout le monde, mais que ce bled ayant crû & mûri sur les eaux, en moins de rien, & au grand

étonnement des Peres de ce Concile, ils reconnurent la sainteté de celui qu'ils méprisoient, & rendirent tous les honneurs qui étoient dus à l'auteur d'un si grand prodige.

Après la mort, ou plutôt le martyre du Patriarche Aristarces, Vertanes, son frere aîné, monta sur son Siège, & le tint pendant quinze ans. Il avoit eu deux fils avant son ordination, Hésichius & Grégoire.

Hésichius lui succéda, & ne fut assis sur le Siège que six ans. Il finit glorieusement sa vie par le martyre. Son martyre fut causé par le refus qu'il fit au Roi Tiranus, fils de Chosroës II, & petit-fils de Tiridate, de placer des idoles dans son Eglise, contre lesquelles il ne cessoit point de prêcher. Ce Prince, qui trempa ses mains dans le sang du saint Martyr, fut frappé d'un subit aveuglement, qui le jeta dans un si grand désespoir, qu'il se tua lui-même : son fils Arsaces régna après lui, & Panierfes gouverna l'Eglise des Arméniens pendant cinq ans.

Nierfes le Grand, fils d'Ahénogéner, & petit-fils d'Hésichius, lui succéda. Il fut reconnu de toute sa Nation pour un saint Patriarche, rempli de l'esprit de

prophétie. Il lui prédit tous les malheurs qui lui sont arrivés, & dont elle seroit un jour délivrée par le zèle des Disciples de l'Eglise Romaine, qui passeroient les mers pour venir à son secours.

Vers ce temps, l'histoire de cette Nation rapporte que l'Empereur Valentinien envoya une armée contre Sapor, Roi de Perse, & qu'il invita Arsaces, Roi d'Arménie, à prendre les armes avec lui; mais qu'Arsaces ayant refusé de le faire, l'Empereur en fut tellement irrité, qu'il fit entrer son armée en Arménie, y causa de grands désordres, & fit mourir Tiridate, frere du Roi Arsaces. Arsaces en fut si consterné, qu'il envoya le Patriarche Nierces, pour demander la paix à l'Empereur.

L'Empereur l'accorda en sa considération; ensuite de quoi Arsaces épousa Olympiade, sœur de l'Empereur.

Il faut remarquer ici que le nom d'Arsaces étoit apparemment commun à tous les Rois d'Arménie; ce qui fait qu'on ne les distingue pas aisément.

Celui dont nous parlons étoit Chrétien, & c'est, selon toutes apparences, celui à qui Julien l'Apostat écrivit une lettre menaçante, parce qu'il faisoit profession de Christianisme; ses mœurs n'en étoient

es malheurs
elle seroit
es Disciples
seroient les
rs.

e de cette
reur Valen-
tre Sapor ,
ta Arsaces ,
armes avec
refusé de le
ment irrité,
n Arménie,
& fit mourir
ces. Arsaces
voya le Pa
nder la pain

sa confidé-
saces épousa
ereur.
e nom d'Ar-
mmun à tous
ui fait qu'on
nt.
oit Chrétien.
ences , celu
it une lettre
pit profession
s n'en étoient

pas cependant meilleures ; Dieu , ce
semble , l'en punit ; car il permit qu'il
combât entre les mains de Sapor , Roi
de Perse , son vainqueur , qui lui fit
souffrir une dure prison , dans laquelle
se tua lui-même.

Les Historiens Grecs & Latins font de
grands éloges de ce Roi ; mais les Ar-
méniens en parlent très-mal , & comme
d'un persécuteur de leur grand Patriar-
che Nierces , parce que ce saint Prélat
lui reprochoit sa vie licencieuse.

Après la mort d'Arsaces , le Patriarche
Nierces obtint de l'Empereur Théodose ,
la Couronne d'Arménie pour *Pabas* , fils
du dernier Arsaces ; mais le dérèglement
de ses mœurs lui ayant justement attiré
les reproches de Nierces , il conçut
un exécrable dessein d'ôter la vie à celui à
qui il devoit la Couronne. Il le fit empoi-
sonner la quatrième année de son Patriar-
hat , sur la fin du IV^e siècle : Dieu , ce
semble , voulut venger la mort de son ser-
viteur ; car *Pabas* s'étant révolté contre
Théodose , fut vaincu , & mené captif à
Constantinople , où il fut massacré. On
comptoit en ce temps deux mille quarante
monastères en Arménie.

Les Rois successeurs de *Pabas* , tribu-
taires des Persans & des Romains , n'ont

rien fait qui soit digne de l'histoire.

Le dernier des Rois Arsacides fut Ardaches, ou Ardachirus. Après son règne, l'Arménie fut soumise tantôt aux Persans, tantôt aux Grecs, & ensuite aux Sarrafins & aux Tartares: elle voulut de temps à autre se relever de son esclavage; mais il ne lui fut pas possible de rompre absolument le joug des Maîtres qui l'avoient subjuguée.

La foi s'y conserva encore dans sa pureté sous le Patriarchat d'Isaac, de Zaven & d'Asbarakes, & jusqu'au temps du saint Patriarche Isaac II, fils de Nierces le Grand. Ce dernier Patriarche, & le Roi Ardachirus étant toujours demeurés attachés aux Romains, les Grands du Royaume formèrent un parti contre eux en faveur des Perses, & vinrent à bout de les chasser tous deux du Royaume.

Cette révolution funeste à l'Arménie, arriva sous l'Empire d'Arcadius. Cinq ans après, Isaac fut rétabli sur son siège, & le tint onze ans. Il prédit souvent aux Arméniens leurs malheurs, en punition de ce qu'ils abandonnoient leur foi. De son temps vivoit un sçavant & célèbre Moine, nommé *Mesrob* (1) ou Miesrobe, qui,

(1) C'est vers l'an 440 que Mesrob inventa

toire.

les fut Ar-
son règne,
x Persans,
x Sarrafins
de temps
vage; mais
ompre ab-
es qui l'a-

dans sa pu-
e, de Zaven
temps du
de Nierces
rche, & le
s demeurés
Grands du
i contr'eux
rent à bout
pyaume.

l'Arménie,
adius. Cinq
r son siège,
ouvent aux
punition de
foi. De son
ébre Moine,
robe, qui,

efrob inventa

oyant que les caracteres Grecs ne ré-
pondoient pas aux diverses inflexions de
la langue Arménienne, inventa ceux qui
sont aujourd'hui en usage; & on dit
que saint Jean Chrysostôme les approuva.

Isaac voulant laisser de bons disciples
son Eglise, fit choix, avec le Moine
Mesrob, de ceux qui leur parurent les
plus capables d'être perfectionnés dans
les sciences & dans la langue Grecque.

Ils les envoyèrent à Athènes. Trois
d'entr'eux s'y distinguèrent : Moïse le
Grammairien, David le Philosophe &
Mamprée. A leur retour de cette Ville,
ils s'appliquerent, sous sa direction &
celle de Mesrob, à la traduction des
meilleurs Livres Grecs, & on leur at-
tribue celle de l'ancien & du nouveau
Testament en Arménien, ce qui la rend
respectable par son antiquité.

Après la mort du saint Patriarche
Isaac, dixieme & dernier Patriarche de
la race de saint Grégoire l'Illuminateur,
le Patriarchat passa dans des familles
étrangeres. Les deux premiers, qui suc-
cédèrent l'un après l'autre au Patriarche
Isaac, & qu'on doit compter pour on-

les caracteres Arméniens. Quelque temps après
il trouva ceux des Georgiens.

zieme & douzieme Patriarches, furent Suormache & Joseph. L'Histoire Arménienne les nomme ainsi, & place dans ces temps, c'est-à-dire, quatre ans après le Concile d'Ephèse, le Synode des Arméniens, où Théodore de Mopsueste & Dodore de Tarse furent condamnés. Elle nous apprend aussi la sanglante persécution qu'Isdegerdes Roi de Perse, & son fils Veramus, exercerent contre les Chrétiens; plusieurs souffrirent le martyre avec un courage invincible; le Patriarche Joseph fut du nombre. On vit alors le commencement des maux que les saints Patriarches Grégoire & Nierces, avoient prédits aux Arméniens. *Kiui*, troisieme Patriarche, craignant que la Relique de S. Grégoire ne lui fût enlevée, transféra le siège Patriarchal à Thévin, pour se mettre hors de la domination des Rois de Perse. Jean Mantacourt (1), qui lui succéda, mit en ordre les prieres & la Liturgie de l'Eglise Arménienne; il composa plusieurs sermons, prieres & cantiques; il reçut le Concile de Calcédoine, selon le témoignage de Nierces de Lampron. Les six Patriarches qui lui succéderent, furent Papken, Samuël,

(1) C'est Jean surnommé le Mantacune.

Musce
Léon
nion a
saint
Armé
qui o
Foi C
Les
veren
donne
de Th
été tr
domin
Patria
ragher
à The
liabul
se déc
sites,
cette
faire s
à met
& les
comm
Persan
Conci
de l'E
deux c
teroit
été cru

Musce , Isaac III , Christophe I , & Léonce II. Ils persisterent tous dans l'union avec l'Eglise Romaine. Ainsi depuis saint Grégoire , premier Patriarche des Arméniens, on compte vingt Patriarches qui ont conservé , pendant 200 ans , la Foi Chrétienne dans toute son intégrité.

Les malheureux changemens qui arriverent ensuite à l'Eglise d'Arménie , nous donnent juste sujet de croire que la Ville de Thévin , où le siège Patriarchal avoit été transféré , étoit déjà tombée sous la domination des Rois de Perse ; car le Patriarche Nierces , surnommé Achdarghensis , qui fut le vingt-unième , tint à Thévin , vers l'an 520 , un Conciliabule de dix Evêques , dans lequel il se déclara pour l'hérésie des Monophysites , soit qu'il eût de l'affection pour cette hérésie , soit plutôt qu'il voulût faire sa cour aux Persans , qui cherchoient à mettre de la division entre les Grecs & les Arméniens , unis ensemble par leur commune opposition à l'idolatrie des Persans. Il ordonna de plus , dans ce Conciliabule , que les Fêtes de Noël & de l'Epiphanie se célébreroient toutes deux ensemble le 6 Janvier ; qu'on ajouteroit au *Trisagion* , que *Jésus-Christ* avoit été crucifié pour nous ; qu'on rejetteroit

le Concile de Calcédoine , & qu'on ne reconnoîtroit qu'une nature en Jésus-Christ: ce Patriarche hérétique , qui donna naissance au schisme dans sa Nation , eut pour successeurs sept autres Patriarches , qui y maintinrent le même schisme pendant 112 ans; sçavoir, Jean II, Moïse I, Abraham & Jean III, Gomidas & Christophe II. L'ère Arménienne commença sous le Patriarchat de Moïse I, l'an de Jésus-Christ 551. Il faut convenir ici que l'histoire de ces temps est fort obscure, & par conséquent peu certaine dans toutes ses circonstances. J'en rapporterai seulement ce que la tradition lui donne de plus vraisemblable.

Il est certain que les Arméniens pendant ce premier schisme, souffrirent beaucoup des Persans. L'Empereur Héraclius traversant l'Arménie , après avoir fait la guerre au Roi de Perse, & l'avoir vaincu, eut pitié de ce peuple affligé : ayant reconnu que le schisme étoit la principale source de ses maux , il entreprit de le détruire. Il assembla à cet effet , en 622, un Concile à Carny, qu'on appelle aujourd'hui Erzerom. Dans ce Concile , le Patriarche Jéser , & plusieurs Evêques Grecs & Arméniens , après un mois de conférences , rejetterent le Conciliabule

de T
rent
céd
sagie
l'ord
bre,
qu'o
les f
de c
de l'
105
ces
& d
triar
Thé
L'
cesse
bla à
chef
Cali
peu
Evêq
n'y a
une
retra
myst
natu
de l'

(1)
signif

d: Thévin, cassèrent les décrets, reçurent un seconde fois le Concile de Calcédoine, retrancherent l'addition du *Trisagion*, ordonnerent qu'on célébreroit à l'ordinaire la fête de Noël le 25 Décembre, & celle de l'Epiphanie le 6 Janvier; qu'on mêleroit l'eau avec le vin dans les sacrés mysteres; & enfin les Peres de ce Concile se réunirent aux sentimens de l'Eglise Romaine. Cette réunion dura 105 ans, sous les patriarchats de Nierces III, d'Anastase, d'Israël, d'Isaac IV, & d'Elie. Nierces III bâtit le palais Patriarchal à Echmiadzin, & une Eglise à Thévin.

L'an 727, Jean Otznienfis (1) leur successeur, renouvella le schisme; il assembla à Manaskiert, par ordre d'Homar, chef des Sarrafins, & avec le secours du Calife de Babylone, un Conciliabule de peu d'Evêques Arméniens, & de six Evêques Assyriens, où il fit définir qu'il n'y avoit qu'une seule nature en J. C. une volonté & une opération, & qu'on retrancheroit à l'avenir l'eau des sacrés mysteres, pour ne point marquer deux natures en Jesus-Christ, par le mélange de l'eau avec le vin. Comme ce Patriar-

(1) C'est Jean Dotznî. Dotznî en Arménien signifie un serpent.

che étoit aussi hypocrite qu'artificieux ; il trouva le moyen de se faire la réputation d'un Saint ; mais il ne lui en coûta que la peine d'affecter extérieurement un air mortifié , & de faire des ordonnances sévères, dont l'une défendit, dans les jours de jeûne, l'usage du poisson, de l'huile d'olive & du vin, aussi étroitement que la viande & les œufs y étoient défendus. Quoique les Arméniens n'aient pas jugé à propos de s'assujettir à toutes ces dures pratiques, leur auteur ne laisse pas de passer parmi eux , comme un autre illuminateur.

Le schisme renouvelé par ce Patriarche hérétique , dura jusqu'en l'an 862, sous ses successeurs , David I, Tiridate I, Tiridate II, Sion, Isaïe, Etienne I, Joab , Salomon , George I, Joseph II, David II & Jean V.

Le Patriarche Zacharie , qui succéda au dernier en 862, s'efforça de réunir son Eglise à celle de Rome. Il assembla un Concile à Chiraguan, où l'on rétablit tout ce qui avoit été détruit dans les Conciliabules de Thévin & de Manaskiert. On y dressa de plus plusieurs Canons sur différentes matieres , & un entr'autres, qui anathématise ceux qui soutiennent que le Saint-Esprit ne pro-

rtificieux;
la réputa-
en coûta
rement un
donnances
, dans les
poisson, de
si étroite-
s y étoient
ens n'aient
r à toutes
ur ne laisse
comme un

ce Patriar-
n l'an 862,
l I, Tiri-
, Etienne I,
Joseph II,

ui succéda
de réunir
Il assembla
on rétablit
t dans les
de Manas-
s plusieurs
es, & un
ceux qui
rit ne pro-

cede pas du Fils. L'histoire ne donne point à connoître que cette réunion ait été constante. George II succéda à Zacharie, & à George succéda Machdouets. Ce dernier dressa le Rituel qui porte son nom. Il eut pour successeur Théodore I, & à celui-ci succéda Jean VI, qui écrivit une admirable lettre, pour prouver les deux natures en Jesus-Christ. Elisée I, Ananie & Vahan, furent les successeurs de Jean VI, Vahan, de concert avec Grégoire Nariachath, travaillèrent à rétablir la foi Catholique, & à abolir la mémoire des deux derniers Conciliabules hérétiques; mais leur attachement à l'Eglise Romaine, fit chasser Vahan de son siège par les schismatiques.

On a bien de la peine à démêler dans l'histoire, si les Patriarches suivans demeurèrent dans le schisme ou non. Il est cependant plus croyable qu'ils furent tous schismatiques; car, au rapport de saint Nicon, la nation Arménienne étoit alors plus infectée d'erreurs, qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les successeurs de Vahan, furent Etienne II, Kacik I, & Serge I. Mais comme dans tous les temps, Dieu se réserve des serviteurs, qui ne fléchissent point le genou devant

l'idole, sa providence fit voir alors trois hommes d'une éminente vertu, que l'Eglise Romaine reconnoît pour Saints. Le premier fut saint Nicon, qui après avoir travaillé inutilement à rendre sa nation Catholique, secoua la poussiere de ses souliers, & passa en Europe pour y prêcher la vérité: il la confirma par plusieurs miracles, & mourut dans l'isle de Crète. Le second fut saint Macaire, Patriarche d'Antioche; il renonça à sa dignité, visita les Eglises d'Occident, & mourut en Flandre l'an 1012, Le troisieme fut saint Simon, qui vint à Rome, où il fut comblé d'honneurs par le Pape Benoît VIII, & mourut à Mantoue l'an 1016, après s'être rendu célèbre par la sainteté de sa vie, & par ses miracles.

Après la mort du Patriarche Serge I, que nous venons de nommer, Pierre, frere de Kacik, monta sur le siége Patriarchal. Les schismatiques l'en chasserent, pour mettre Dioscore en sa place, & chasserent bientôt après celui-ci pour rétablir Pierre.

Kacik II, successeur de Pierre, voyant le ravage que les Turcs faisoient sans cesse en Arménie, transporta son siége à Sébaste en Cappadoce, l'an 1060, ou environ, pour se mettre sous la protec-

tion
mort
préte
Patriar
re an
se
tant l
re fin
Seigne
olia l'
au Pat
fer, fi
lui fu
Ce
prouv
les plu
& le
naissan
Prince
& une
ans l
lusier
Aya
atriar
chargé
roit
schism
la à
autor
outen

lors trois
tu, que
ur Saints.
qui après
endre sa
poussiere
ope pour
irma par
dans l'isle
Macaire,
onça à sa
ident, &
Le trois
à Rome,
r le Pape
ntoute l'am
re par la
iracles.

Serge I,
, Pierre,
siége Pa-
en chasse-
sa place,
ui-ci pour

re, voyant
ient sans
son siége
1060, ou
a protec-

tion des Empereurs Grecs. Après sa mort, l'Empereur Constantin Ducas, prétendit avoir droit de nommer au Patriarchat vacant; mais ayant été quatre ans sans user de son droit prétendu, il se commit des désordres infinis pendant la vacance de ce siége. Pour y mettre fin, la Princesse Marie, sœur d'un Seigneur Arménien, nommé Kacik, supplia l'Empereur Emmanuel de nommer au Patriarchat vacant, Grégoire Ughaiafer, fils du Prince Maghistros, ce qui lui fut accordé.

Ce choix fut universellement approuvé; car Grégoire avoit les qualités les plus capables de lui concilier l'estime & le respect de toute sa nation: une naissance illustre, étant issu des anciens Princes d'Arménie, un éminent sçavoir, & une piété singuliere qu'il avoit acquise dans l'éloignement du monde depuis plusieurs années.

Ayant été forcé d'accepter la dignité patriarchale, il crut que Dieu l'en avoit chargé, afin qu'il fît au moins ce qui étoit en son pouvoir, pour bannir le schisme, & rétablir la Catholicité. Il alla à Constantinople, pour s'assurer de l'autorité séculiere, établie de Dieu pour soutenir la spirituelle; il supplia l'Em-

pereur Alexis Comnène de l'aider de sa puissance, pour ramener son troupeau de l'erreur à la vérité ; mais Dieu ne permit pas que ses bonnes intentions eussent l'effet qu'il desiroit. Les factions des Schismatiques en empêcherent l'exécution. Tout ce qu'il put faire, ce fut de laisser à son Eglise plusieurs belles traductions de livres grecs & syriaques en sa propre langue.

Pendant que ce Patriarche donnoit tous ses soins pour faire rentrer sa Nation dans le véritable chemin du salut, Cacik, Seigneur Arménien, dont nous venons de parler, & qui étoit de l'illustre Maison des Pacracides, entreprit de relever le Royaume de la petite Arménie. Il prit le titre de Roi ; & non-seulement il s'en rendit le maître, mais il y joignit la Cilicie avec une partie de la Cappadoce. Il eut deux fils, Robin ou Rupin, & Léon. Rupin succéda à son pere ; mais ce fils ne laissant qu'une fille, qui étoit son unique héritière, il pria Léon son frere, en mourant, de prendre la Régence, & la tutelle de sa fille ; mais Léon s'empara des Etats de son frere, dont il étoit Régent, & monta sur son Trône. A peine s'y fut-il assis, qu'il s'y trouva environné des Infidèles, qui me-

naçoie
où il
tins ;
s'attrir
Pape
dinal,
Cour
Vittel
étoit a
nomm
des Ar
Léon
ronne
pereur
Célest
heure
fances
à conc
à tous
de dor
condi
Léon
au Pap
donna
possib
les Pa
Ortho
tretien
Rome
Gre

naçoient de l'attaquer. Dans l'embarras où il se trouva, il eut recours aux Latins ; pour se les rendre favorables, & s'attirer leur considération, il pria le Pape Célestin III. de lui donner un Cardinal, pour faire la cérémonie de son Couronnement. Le Cardinal Conrad de Vittelsback, Archevêque de Mayence, étoit alors Légat en Orient. Sa Sainteté le nomma pour couronner le nouveau Roi des Arméniens.

Léon, pour mieux affermir sa Couronne, envoya un Ambassadeur à l'Empereur Othon. Sa conduite avec le Pape Célestin III. & avec l'Empereur, fut si heureuse, que ces deux Hautes-Puissances lui accorderent le titre de Roi, à condition qu'il feroit apprendre le latin à tous les enfans qui seroient au-dessous de douze ans. On ne sçait point si cette condition fut exigée & observée ; mais Léon, soit par politique, pour plaire au Pape & à l'Empereur, soit autrement, donna toute la protection qui lui fut possible à la Religion Catholique ; & les Patriarches de son temps, qui étoient Orthodoxes, en profiterent, pour entretenir une parfaite intelligence avec Rome.

Grégoire Ughaiafer, dont nous avons

parlé, envoya en 1080 des Ambassadeurs au Pape Grégoire VII, dont il reçut des règles pour gouverner l'Eglise Arménienne dans la Foi Orthodoxe. Basile, son parent & son successeur, les suivit fidèlement. Grégoire III, fils d'une sœur du Grégoire II, & successeur de Basile, envoya deux fois des Ambassadeurs à Rome : la première fois à Innocent II, & la seconde à Eugène III.

Nierces IV, surnommé Glajensis, frère de Grégoire III, lui succéda. Ce fut un Patriarche animé d'un zèle aussi pur qu'ardent pour défendre la foi de Jesus-Christ, & la faire embrasser, s'il l'eût pu, à toute l'Arménie. Il avoit un talent rare pour la poésie, qu'il n'employa que pour des sujets de piété. Il composa plusieurs beaux Livres, & un entr'autres, qui est ici très-commun & très-estimé. Il a pour titre, *Jesus Filius*. (1) Il écrivit de savantes Lettres à l'Empereur Manuel, sur la Trinité & l'incarnation du Verbe. Cet Empereur lui envoya Théorien, Théologien Grec, pour conférer avec lui. Leur conférence est rapportée dans la Bibliothèque des Peres. Ce fut après cette conférence, que ce Théologien

(1) En Arménien *Isous-overti*.

Am bassia.
dont il re-
ner l'Eglise
odoxe. Ba-
effeur, les
fils d'une
ceffeur de
Ambassia-
ois à Inno-
ne III.

ensis, frere
Ce fut un
i pur qu'ar-
fus-Christ,
eût pu, à
talent rare
a que pour
la plusieurs
es, qui est
é. Il a pour
vit de sça-
manuel, sur
Verbe. Cet
en, Théo-
avec lui.
é dans la
fut après
théologien

écrit : *Je suis Romain, & je combattrai toute ma vie avec les Romains contre les Arméniens schismatiques.* La Nation Arménienne le met au nombre des Saints, & ne fut que sept ans sur le Siège Patriarchal.

Après la mort de ce Patriarche, le Siège fut transporté à Sis, Ville de la petite Arménie, l'an 1171, & y demeura 270 ans jusqu'au temps du Moine Syriaque, dont nous parlerons dans la suite.

On croit devoir attribuer cette translation du Siège Patriarchal au trop grand empire que les Grecs vouloient exercer sur les Patriarches.

Ce fut, à ce qu'on croit, Grégoire IV, Eveu du saint Patriarche dont nous venons de parler, qui fit cette translation, & convoqua ensuite un Concile à Tarse, Ville de Cilicie, l'an 1177. Nierces de Lampron, Evêque de Tarse, que les Arméniens appellent le Chrysostôme de l'Arménie, & dont ils célèbrent la fête le 7 Juillet, y présida. Il en fit l'ouverture par un discours très-éloquent & très-pathétique, dans lequel il exposa vivement les malheurs que le schisme avoit causé à sa Nation, & toutes les tentatives qui avoient été faites en dis-

férens temps pour le détruire. Il finit sa Harangue par des paroles si touchantes & si persuasives, que tous les Prélats, & autres convoqués au Concile, se sentirent aussi animés pour la bonne cause, que le Prélat l'étoit lui-même. On devoit, ce semble, beaucoup espérer de si belles dispositions ; mais la mort de l'Empereur Manuel interrompit ce Concile, & en empêcha la conclusion.

L'Histoire Arménienne, fait mention en ce temps, c'est-à-dire en 1221, d'une irruption des Tartares en Arménie.

Ils s'emparèrent de la Géorgie & de la grande Arménie. Ils détruisirent la Ville de Dam, dans laquelle on comptoit mille Eglises, & cent mille familles. Si le schisme n'avoit pas suscité & entretenu une continuelle division entre les Catholiques & ceux qui ne l'étoient pas, les Arméniens auroient toujours été les plus forts contre leurs ennemis ; d'autant plus que leurs Rois & leurs Patriarches étoient en ces temps Catholiques. Les successeurs de Grégoire IV qui convoqua le Concile de Tarse, furent Grégoire V & Grégoire VI. Ce dernier écrivit au Pape Innocent III, successeur de Célestin III, des Lettres pleines de soumissions, où il remercioit sa Sainteté,

e. Il finit fa-
touchantes
les Prélats,
cile, se sen-
bonne cause,
e. On devoit
r de si belles
de l'Empe-
Concile, &

ce que son prédécesseur avoit envoyé
Archevêque de Mayence pour couron-
er le Roi Léon Premier, Roi d'Arménie;
Léon de son côté envoya au Pape un
ambassadeur, & le Pape lui fit présent
de l'étendart de Saint Pierre, contre
les Sarrafins. Les Arméniens prétendent
qu'Innocent III confirma au Roi les pri-
vilèges accordés autrefois par Saint Syl-
vestre en leur faveur.

fait mention
1221, d'une
Arménie.

éorgie & de
truisirent la
on comptoit
familles. Sa-
té & entre
on entre les
étoient pas-
jours été les
ernis ; d'au-
eurs Patriar-

A Grégoire VI, succéderent Jean VII,
David III, Jean VIII, Constantin I. Celui-
ci ayant eû quelque contestation avec
le Patriarche d'Antioche, au sujet de la
jurisdiction, le Pape Grégoire IX lui
ordonna d'obéir au Patriarche d'Antio-
che, qui avoit l'Arménie mineure dans
son Diocèse. Il lui envoya cependant le
Pallium, la Mitre, la Croix & l'Anneau,
l'an 1239. Le Roi Léon I mourut quatre
ans après en 1243. Il ne laissa, ainsi que
son frere, qu'une fille héritiere de ses
états.

Catholiques

IV qui con-
furent Gré-
dernier écri-
successeur de
ines de sou-
sa Sainteté,

Constant, Gentilhomme Arménien,
enleva de force, & la fit épouser à
son fils Hayton. Celui-ci, en vertu de
son mariage avec l'héritiere des Etats de
Léon, se mit en possession du Royaume
d'Arménie. On dit que Constantin son
frere fit mourir 62 Seigneurs Arméniens,

pour délivrer son fils de tous ses concurrents. Ce nouveau Roi ne se croyant pas encore assez affermi sur son Trône, alla trouver le Roi des Tartares, & fit une ligue offensive & défensive avec lui. On prétend même qu'il persuada au Roi Tartare, & à son frere Halson, d'embrasser la Foi Chrétienne. Quoi qu'il en soit, Halson accompagna le Roi d'Arménie avec une puissante armée, pour le délivrer du joug des Sarrafins. Il commença d'abord par se rendre maître de la Perse: il prit de force Babylone, & fit esclave le Calife; puis joignant ses forces avec celles du Roi d'Arménie; ils attaquèrent ensemble les Sarrafins, prirent Alep, Damas, & presque toute la Syrie. Halson, poursuivant ses conquêtes, s'avançoit déjà vers Jérusalem, pour l'assiéger, lorsqu'il apprit la mort du Roi des Tartares, qui l'obligea de s'en retourner promptement. Le Sultan d'Egypte ne manqua pas de profiter du départ de Halson; il attaqua aussitôt son Lieutenant, & le défit. Halson sur ces nouvelles, revint sur ses pas; mais chemin faisant, il fut enlevé par une mort subite. La perte de ce vaillant Capitaine causa celle de l'Arménie; car les Sarrafins y entrèrent avec peu de résistance.

elle

elle de
elle c

Hay

races

qui lu

reco

mais l

moins

ant c

adet

près c

u'il n

rendre

avec le

ableme

qui lui

près a

onnu p

lité d

soluti

son fi

énie;

om po

embrass

quelque

, éto

i avo

paga,

son

oyaum

Ton

elle demeura leur proie, & la Syrie fut celle du Sultan.

Hayton découragé par tant de disgraces, reçut des lettres de Clément IV qui lui offroit du secours, & l'excitoit à recourir encore aux Tartares. Il le fit; mais les Sarrafins n'en ravagerent pas moins ses terres. Son fils aîné combattant contr'eux fut tué, & Léon son cadet fut pris prisonnier. Leur pere, après cette dernière disgrace, vit bien qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, que celui de s'accorder avec le Sultan, qui le reçut plus favorablement qu'il ne l'avoit espéré, & qui lui rendit son fils. Hayton son pere, après avoir regné 45 ans, & avoir connu par sa propre expérience la fragilité des grandeurs humaines, prit la résolution d'y renoncer. Il abandonna son fils Léon tous ses droits sur l'Arménie; & ayant tout quitté jusqu'à son nom pour prendre celui de Macaire, il embrassa la vie solitaire, où il mourut quelques années après. Léon second son pere, étoit un Prince sage, prudent, & qui avoit le talent de se faire aimer. Bogha, Roi des Tartares en Perse, ami de son pere & le sien, lui offrit le royaume de Syrie, qu'il avoit conquis:

il ne l'accepta pas, aimant mieux se conserver les Etats de son pere, & faire tous ses efforts pour en chasser les Sarrafins ses ennemis. Le Pape Grégoire X touché de tous les désordres que cau-
soit ce peuple barbare par ses fréquentes irruptions en Arménie & ailleurs, convoqua un Synode à Lyon, l'an 1273, pour y prendre les moyens de combattre avantageusement les Sarrafins, & de les chasser une bonne fois de tous les pays Chrétiens. Il y invita le Roi Abaga, & Léon II. Abaga y envoya ses Ambassadeurs, qui y reçurent le Bap-
tême des mains du Cardinal Pierre, Evêque d'Ostie, depuis Pape, sous le nom d'Innocent V. Léon, à la priere du Pape, y porta les actes entiers du Concile de Nicée, & de plusieurs autres Synodes, traduits en langue Arménienne. Les Sarrafins, instruits de ce qui se passoit au Synode de Lyon, prévinrent l'effet des résolutions qu'on y devoit prendre, & vinrent fondre tout-à-coup sur l'Arménie. Ils y massacrèrent plus de vingt mille hommes, & emmenèrent dix mille esclaves, tant jeunes filles que garçons. Léon instruit de ce carnage, & plus animé que jamais contre cette Nation sanguinaire, vint demander du

secour
envoy
son p
les c
leur j
masser
ayant
vivem
firent.
eût ét
rience
tares n
mal à
de ses
ment l
ennem
Abag
qui av
toit d'e
cours,
damore
des Sar
pas alo
après s
ler, ap
euteur
sieme f
bien in
Rois d
Sarrafin

secours au Roi des Tartares. Abaga lui envoya aussi-tôt de bonnes troupes, & son propre frere Mangodamore, pour les commander. Léon, de son côté, leur joignit toutes celles qu'il put ramasser dans ses Etats; & tous deux ayant réuni leurs forces, attaquèrent si vivement les Sarrazins, qu'ils les défirent. La victoire de ces deux Princes eût été complete, si le peu d'expérience du jeune frere du Roi des Tartares ne lui eût fait faire une retraite mal à propos, qui lui fit perdre le fruit de ses armes, & qui livra malheureusement les Arméniens à la fureur de leurs ennemis.

Abaga voulant poursuivre la victoire qui avoit échappé à ses troupes, méditoit d'envoyer à Léon un nouveau secours, lorsque lui & son frere Mangodamore moururent empoisonnés du fait des Sarrafins, comme l'on n'en douta pas alors. Argon son fils, lui succéda, après s'être défait de son oncle Tangar, apostat du Christianisme, & persécuteur des Chrétiens. Il étoit un troisieme frere du Roi Abaga. Argon, aussi bien intentionné que son pere pour les Rois d'Arménie, & aussi ennemi des Sarrafins, se lia d'amitié & d'intérêt

avec Hayton , fils de Léon , qui mourut en ce temps-là : ils s'adresserent au Pape Nicolas IV , aux Rois de France & de Sicile , pour se joindre à eux contre les Sarrafins ; mais les Sarrafins plus expérimentés que ces jeunes Princes dans le métier de la guerre , sçavoient toujours profiter du temps qu'on employoit aux préparatifs contre eux. Ils surprirent le jeune Roi Hayton II , ravagerent ses terres , emmenerent prisonnier le Patriarche Etienne III , successeur de Constantin , qui mourut dans sa captivité.

Le Sultan se saisit en même-temps de la main de Saint Grégoire , & l'enleva ; mais on prétend que cette précieuse Relique eut dans son pays l'effet qu'eut l'Arche d'Alliance chez les Philistins. La peste y fit un effroyable ravage , & ce fléau ne cessa que lorsque le Sultan eut renvoyé ce sacré dépôt au Roi Hayton. Le Prince attribua cet événement , & un autre qui le suivit , à la protection du saint Apôtre de l'Arménie ; car le Sultan qui craignoit d'ailleurs l'arrivée de l'armée des Croisés , qui avoit déjà passé la mer , se rendit facile à faire un traité de paix avec Hayton. Hayton , après ce traité , se croyant tranquille dans ses Etats , s'adonna aux exercices

de p
Frere
ration
les h
tion
royal
il pri
penda
Roya
l'habi
Un
maria
clu av
dronic
gner t
noces
dant t
frere ,
brassé
de s'er
en mē
l'espér
les bon
sa prot
celle d
Saint S
passade
soumiss
Saintet
gitime.

de piété; & comme dans ce temps les Freres Mineurs étoient en grande vénération dans l'Orient, & que ce Prince les honoroit singulièrement, sa dévotion le porta à changer son manteau royal en un habit de Saint François: il prit le nom de Jean, sans quitter cependant encore le gouvernement de son Royaume. Alors on vit un Roi avec l'habit de Religieux, manier un sceptre.

Un an après, c'est-à-dire, en 1294, le mariage de sa sœur Marie ayant été conclu avec Michel, fils de l'Empereur Andronic, il prit la résolution d'accompagner sa sœur à Constantinople, où ses noces devoient être célébrées: mais pendant son voyage, Sembat son second frere, sous prétexte que le Roi avoit embrassé la vie religieuse, jugea à propos de s'emparer de son Royaume. Il épousa en même temps une fille Tartare, dans l'espérance que ce mariage lui gagneroit les bonnes graces du Roi des Tartares & sa protection. Il voulut aussi s'assurer de celle du Pape Grégoire VIII qui tenoit le Saint Siège. Sembat lui envoya des Ambassadeurs, pour être les garants de sa soumission filiale, & pour engager Sa Sainteté à le reconnoître pour Roi légitime.

Pendant que cette révolution se passoit en Arménie, Hayton, après les noces de sa sœur, partit de Constantinople, se croyant toujours en paisible possession de ses Etats ; mais il eut nouvelle en chemin, que son frere lui avoit enlevé la couronne, & se l'étoit mise sur la tête.

Alors prévoyant bien tout ce qu'il avoit à craindre d'un frere usurpateur, il crut que le plus sûr pour lui étoit de s'aller réfugier avec son troisieme frere, nommé *Toros*, auprès du Roi des Tartares, & de lui demander du secours pour chasser l'usurpateur. Mais Sembat qui faisoit espionner ses deux freres, trouva le moyen de s'en rendre maître. Il fit assassiner *Toros*, & crever les yeux à Hayton son Roi. Cet indigne frere ne jouit pas longtemps de ses crimes. Car un quatrieme frere, qui se nommoit *Constant*, & qui avoit échappé à la cruauté de l'usurpateur fratricide, lui fit dresser une embuscade, où il perdit la vie. L'Histoire d'Arménie assure ici, qu'Hayton recouvra miraculeusement la vûe, sans nous dire comment ce miracle se fit ; & elle ajoute, qu'après cette guérison inespérée, il reprit possession de ses Etats, en chassa les Sarrafins, avec le secours des troupes que *Cassan*, Roi des Tartares, lui donna ;

& qu'é
mis ,
des T
qui l'a
l'Histo
& con
fant é
pas da
feu la
Chrétie
l'enfan
lui fut
saint
monde
aussi b
& diff
fit rec
opéra
confer
singuli
alliance
Ce
étant c
racles
sonne
débarr
nemen
plus c
il s'éto
posseff

& qu'étant enfin victorieux de ses ennemis, il offrit sa fille en mariage au Roi des Tartares, qui étoit Payen, & qui l'accepta. De ce mariage, continue l'Historien, nâquit un fils très disgracié & contrefait; ce qui fit dire que l'enfant étoit né d'adultere. Il n'en falloit pas davantage pour faire condamner au feu la mere & l'enfant. La mere qui étoit Chrétienne, demanda instamment que l'enfant fût baptisé avant sa mort, ce qui lui fut accordé. A peine eut-il reçu le saint Baptême, qu'à la vue de tout le monde, l'enfant devint aussi beau & aussi bien fait, qu'il étoit auparavant laid & difforme. Ce miraculeux changement fit reconnoître la sainteté de la mere, & opéra la conversion du Roi Cassan, qui conserva toute sa vie une vénération singuliere pour la Reine, & une étroite alliance avec le Roi d'Arménie son pere.

Ce Prince voyant ses états en paix, & étant d'ailleurs infiniment touché des miracles que Dieu avoit opérés en sa personne & en celle de sa fille, voulut se débarrasser des occupations du Gouvernement, pour mener une vie privée & plus conforme à l'habit de Religieux dont il s'étoit revêtu. Il mit son fils Léon en possession du Royaume, qui lui appar-

tenoit par sa naissance ; mais le fils exigea de son pere qu'il demeurât encore auprès de lui, pour l'assister de ses conseils.

Grégoire VII & le 73^e Patriarche, lequel mérita le surnom de Théologien, à cause de son grand sçavoir, fut un Prélat très-zélé pour la Religion, & pour le salut de son peuple. Il profita des conjonctures favorables pour exciter Hayton & Léon III son fils à convoquer un Synode dans la ville de Sis, pour y traiter de la réunion générale de toute la nation Arménienne à l'Eglise de Rome, & pour y corriger les abus qui s'étoient insensiblement introduits dans l'Eglise d'Arménie. Les deux Princes, aussi bien intentionnés que le Patriarche, consentirent à cette convocation ; mais le Patriarche Grégoire n'eut que l'avantage de l'avoir proposée, car il mourut avant l'assemblée du Synode, l'an 1307, après avoir tenu le Siège Patriarchal quatorze ans.

Constantin II, Evêque de Césarée, fut élu son successeur, & comme il étoit aussi bon Catholique que Grégoire VII l'étoit, il pressa la convocation du Synode, qui fut assemblé dans la même année 1307. Il s'y trouva trente-six Evêques, dix Vertabiets, & sept Abbés. Le Roi Léon III y assista avec son pere,

& le
Roya
pour
lue &
Syno
& de
On
nique
l'Anne
veur,
feroie
l'Egli
suivro
autres
on ne
Phuile
mens
mettre
qu'on
Sacrif
Co
node,
à fair
avoien
rétiqu
cerent
contr
dont l
leurs
ce qu

& les autres Princes & Seigneurs du Royaume. La lettre de Grégoire VII pour la convocation du Synode, y fut lue & approuvée. On reconnut dans ce Synode deux natures, deux volontés, & deux opérations en Jesus-Christ.

On reçut les sept Conciles Œcuméniques. On ordonna que les Fêtes de l'Annonciation, de la Nativité du Sauveur, de son Baptême & de l'Epiphanie, seroient célébrées aux mêmes jours que l'Eglise Romaine les célébroit; qu'on suivroit le Ménologe Romain pour les autres Fêtes; que dans les jours de vigile on ne mangeroit que du poisson & de l'huile; qu'on porteroit à l'autel les vêtements propres de chaque Ordre; qu'on mettroit des corporaux sur l'autel, & qu'on mêleroit l'eau avec le vin dans le Sacrifice de la sainte Messe.

Constantin, après la tenue du Synode, heureusement terminé, s'appliqua à faire observer tous les décrets qui y avoient été portés. Mais alors les hérétiques & les schismatiques commencèrent à s'élever & à parler bien haut contre le Synode & les Peres du Synode, dont les sacrés décrets anathématisoient leurs erreurs. Ils protestèrent contre tout ce qui s'y étoit fait, disant que les sus-

frages de ceux qui y avoient assisté , ou avoient été achetés à beaux deniers comptans , ou avoient été forcés. On prétend même que leur animosité fut si entiere , que ce fut à leur sollicitation qu'un Tartare , nommé *Bularsa* , assassina le Roi Léon , & son pere Hayton. Ce qui est vrai , c'est que le pere & le fils périrent de la main de ce meurtrier.

Oseïn succéda à Léon III , en 1316.

Ce Prince , aussi religieux que ses prédécesseurs , crut que pour confondre absolument & honteusement les schismatiques & hérétiques du Royaume , il étoit à propos d'assembler un second Synode dans la ville d'Adana : le Patriarche Constantin fut du même avis.

Le Synode assemblé en 1316 , & composé de dix-huit Evêques , cinq Vertabets , deux Abbés , grand nombre de Prêtres & de sçavans Religieux , le Roi présent , & grand nombre de Seigneurs , confirma tout ce qui avoit été décidé dans le dernier Synode , fit l'éloge des Peres du Concile de Sis , & ordonna l'exécution des décrets qui y avoient été publiés. Les Catholiques en témoignèrent une joie universelle ; mais les hérétiques & les schismatiques , qui ne changent jamais de caractère , & qui

ne sçavent ce que c'est que de se rendre , & de captiver leur esprit sous le joug de la foi , ainsi que l'exige Saint Paul des véritables fideles , dirent une seconde fois du Synode d'Adana , ce qu'ils avoient faussement publié du Synode de Sis.

Constantin , nonobstant les clameurs des schismatiques , pressa l'exécution des décrets des deux Synodes , de Sis & d'Adana. Les quinze Patriarches suivans en firent de même , & demeurèrent constamment unis au Saint-Siège. Leurs noms sont Constantin III , Jacques II , Mekhitar , Mesrob , Constantin IV , Paul I , Théodore II , Géraïed I , David IV , Géraïed II , Grégoire VIII , Paul II , Constantin V , Joseph III & Grégoire IX. Ces Patriarches , tout orthodoxes & zélés qu'ils étoient , ne purent cependant contenir les schismatiques , & bien moins les convertir. Ces hommes rebelles à l'Eglise , & fanatiques dans leur rébellion , ne cessèrent de causer aux Catholiques , & à leurs Patriarches des avanies & des persécutions de la part des infideles ; & ce fut , comme on a sujet de le croire , en punition de leur obstination dans le schisme , & de la guerre qu'ils firent aux Catholiques , que Dieu permit la destruction de leur Monarchie , & la dure ser-

vitute où ils tomberent, & dans laquelle ils gémissent encore aujourd'hui, sous la pesante domination des Turcs & des Persans ; car Ofein II, qui mourut quelques années après le Synode d'Adana, fut le dernier Roi de l'Arménie ; & les Patriarches qui succéderent à Grégoire IX, furent presque tous schismatiques & hérétiques.

Le premier qui lui succéda, fut un Moine nommé Cyriaque, passionné pour le schisme. Il trouva le moyen d'enlever de Sis la sainte Relique de la main droite de Saint Grégoire, & de la reporter à Echmiadzin, où il eut le crédit de se faire élire Patriarche par les schismatiques. Ainsi commença la scission du Patriarchat des Arméniens, qui dure encore aujourd'hui ; car Sis a conservé jusqu'à présent son Patriarche, dont la juridiction s'étend sur la Cilicie & la Syrie, & Echmiadzin a le sien. Celui-là fonde son droit sur une succession non interrompue depuis Saint Grégoire, & celui-ci, c'est-à-dire, le Patriarche d'Echmiadzin, fonde le sien sur l'ancienneté & la prérogative de son Siège, établi par Saint Grégoire, dont il se dit le successeur légitime. Cyriaque ne jouit pas long-temps de sa dignité usurpée ; car il en fut chassé deux ans après son usurpation en 1447.

laquelle
i, sous la
& des Per-
quelques
na, fut le
& les Pa-
goire IX,
ues & hé-
a, fut un
onné pour
d'enlever
main droite
reporter à
de se faire
smatiques.
Patriarchat
re aujour-
u'à présent
on s'étend
chmiadzin
oit sur une
puis Saint
à-dire, le
de le sien
ve de son
ire, dont
Cyriaque
sa dignité
deux ans

Alors trois prétendans au Patriarchat s'en mirent en possession; sçavoir: Grégoire X, Aristarces II & Zacharie. Ils tenoient tous trois ensemble le Patriarchat. Mais Zacharie, qui étoit las de ne pas régner seul, emporta la sainte Relique de la main de S. Grégoire, dans l'Isle d'Aghtamar, où il avoit été Patriarche. Comme on ne manque point de successeurs, ceux qui lui succéderent, s'arrogèrent après lui le titre & le droit de Patriarches d'Aghtamar. Ainsi leur prétention fit alors un troisième Patriarchat. Il faut cependant observer ici, que la division des trois Patriarches est beaucoup plus ancienne, sans qu'on puisse néanmoins en découvrir l'origine. Dans l'information des erreurs des Arméniens, faite devant le Pape Benoît XII, en 1341, sous le règne de Léon IV, les Patriarches de la grande & petite Arménie & d'Aghtamar, sont nommément distingués; & dès-lors cette division des trois Patriarchats que nous venons de nommer, passoit pour être si ancienne, qu'on la faisoit remonter au temps d'Héraclius. Le Patriarche de la grande Arménie y est appelé le Patriarche des Colombes.

On trouve encore une scission plus ancienne dans une Histoire abrégée d'Arménie, écrite au commencement

du huitieme siecle , & imprimée par les soins du Pere Combes , Dominicain , sur un manuscrit de la Bibliotheque du Roi. Ce manuscrit rapporte que Chosroës ayant été rétabli sur son Trône , avec le secours de l'Empereur Maurice , céda à son bienfaiteur une partie de l'Arménie , & qu'alors les Grecs y firent élire un Patriarche uni de sentiment avec eux , nommé Jean , pendant que Moïse étoit toujours reconnu Patriarche des Arméniens , dans l'autre partie de l'Arménie , qui resta aux Perses. Ce Moïse étoit un Jacobite déclaré , & si ennemi des Grecs & de leur rit , qu'on lui entendoit dire souvent : *Dieu me garde de manger ce qui a été mis au four , & de boire de l'eau chaude.* Il vouloit dire : *Dieu me garde d'usér de pain levé à la Messe , & de mettre de l'eau chaude dans le Calice , comme font tous les Grecs.*

Cette ancienne scission du Patriarchat ne dura pas long-temps , & cessa sitôt que Chosroës reprit toute l'Arménie , ce qui arriva vers l'an 606 ou 607.

L'information dont j'ai parlé , qui fut faite devant Benoît XII , nous apprend encore que le Patriarche de la grande Arménie se choisissoit son successeur , & le consacroit , se réservant cependant

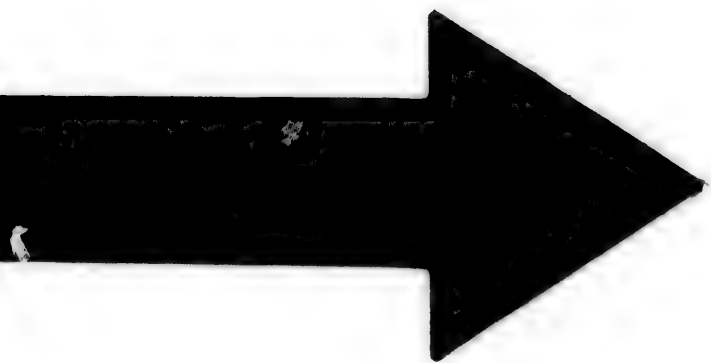
jusqu'à l'ordination , & le mandait à l'écriture des Lettres de l'ordination , lesquelle moyennement payée c'est autre qu'une année , manger , la valeur gros d'argent Sacrement

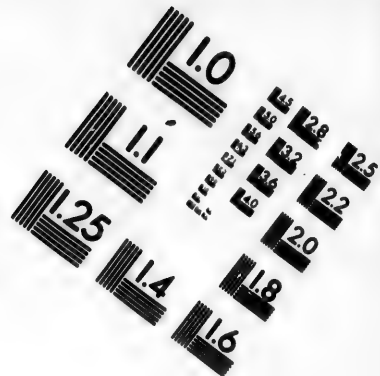
Pour ce che de la cette ma Les Evêques de Perse , Roi en c anneau a au Patriarchat mation le Patriarche l'avoit a gros d'argent mille to un grand Reliquet le maître des Evêques

jusqu'à la mort sa dignité & sa juridiction, & que le nouveau consacré demandoit ensuite au Roi des Tartares des Lettres confirmatives de son élection, lesquelles ne lui étoient accordées que moyennant une grosse somme d'argent payée comptant, sans préjudice d'une autre qu'il devoit payer au Roi chaque année, mais dont il sçavoit se dédommager, en exigeant de chaque Prêtre la valeur d'un florin par an, & de six gros d'argent pour leur admettre les Sacremens.

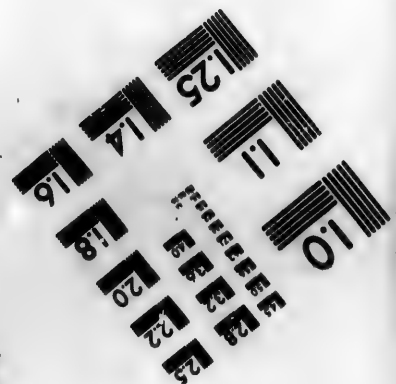
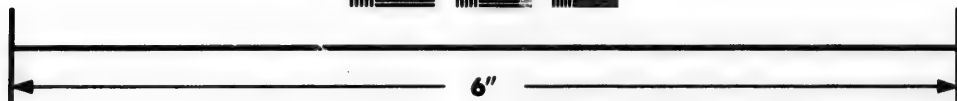
Pour ce qui est de l'élection du Patriarche de la petite Arménie, elle se faisoit en cette manière, ajoute la dite information. Les Evêques assemblés par l'ordre du Roi de Perse, lui présentoient trois sujets. Le Roi en choisissoit un, & lui mettoit un anneau au doigt, qui coûtoit bien cher au Patriarche choisi par le Roi. L'information que je viens de citer, dit que le Patriarche qui étoit alors en place, l'avoit achetée du Roi cinquante mille gros d'argent, & lui en payoit vingt mille tous les ans; mais qu'il trouvoit un grand dédommagement dans la sainte Relique de Saint Grégoire, dont il étoit le maître; car il l'imposoit sur la tête des Evêques qu'il consacroit, & soute-







A resolution test chart featuring several groups of horizontal and vertical lines of varying thicknesses. Each group is accompanied by a numerical value indicating the resolution level. The values include 1.0, 1.1, 1.25, 1.4, 1.6, 1.8, 2.0, 2.2, 2.5, 2.8, 3.0, 3.2, 3.6, 4.0, 4.5, and 5.0. The chart is used to measure the resolving power of imaging systems.



**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20

noit habilement que cette imposition étoit si essentielle à la validité de sa consécration , qu'il ne reconnoissoit pour Evêque que ceux qui avoient reçu de sa main cette imposition , ce qui lui attiroit autant de consécérations d'Evêques à faire , que les autres Patriarches , qui ne pouvoient faire la même cérémonie , en avoient peu.

Il est à présumer que le Patriarche Zacharie , qui enleva secrettement d'Echmiadzin la Relique de Saint Grégoire , pour la transporter à Aghtamar , s'en servit avec le même avantage , aussi-bien que Sergius II , son successeur. Mais Sergius étant mort , Jean IX reporta la sainte Relique à Echmiadzin , l'an 1476 , & y tint le Siège avec Sergius III , son concurrent. Tout le siècle suivant vit tout à la fois deux & trois Patriarches qui occupoient la Chaire Patriarchale , avec tous les inconvéniens qui ne manquent jamais d'arriver dans le gouvernement de plusieurs maîtres , mais au profit des Rois de Perse , qui leur vendoient bien cher leur protection.

En 1593 , David & Melchisédech , qui exerçoient ensemble le Patriarchat , ne pouvant plus payer au Roi de Perse leur tribut ordinaire , appelèrent à leur

secour
nomm
troisier
Cet E
bien i
rance
comm
les det
matiqu
Siège ,
Roi de
fut ob
où il m

Apr
dech f
miadzi
d'accor
profit
y attir
très-dé
teur ,
de la r
de ple
dech ,
but ch
ce Pat
pouvo
ple , &
Isaac
pétiteu

secours l'Evêque d'Hamit, ou Diarbékir, nommé *Sérapion*, & lui donnerent une troisieme place sur leur Siège Patriarchal. Cet Evêque, qui étoit orthodoxe & bien intentionné, l'accepta dans l'espérance de servir l'Eglise catholique; & comme il étoit noble & riche, il paya les dettes du Patriarchat; mais les schismatiques, qui le virent malgré eux sur le Siège, le rendirent suspect à Cha Abas, Roi de Perse. Il en fut si persécuté, qu'il fut obligé de s'enfuir à Tigranocerta, où il mourut en 1606.

Après sa mort, David & Melchisedech se disputant le Patriarchat d'Echmiadzin, *Cha-Abas*, pour les mettre d'accord, & faire en même-temps le profit de sa ville capitale d'Isphaham, en y attirant de toutes parts les Arméniens très-dévots à Saint Grégoire l'Illuminateur, fit apporter en sa ville la relique de la main de ce grand Saint, & donna de plein droit le Patriarchat à Melchisedech, qui s'engagea à lui payer un tribut chaque année de 2000 écus; mais ce Patriarche ayant promis plus qu'il ne pouvoit tenir, s'enfuit à Constantinople, & laissa le Patriarchat à son neveu Isaac V. David, qui avoit été le compétiteur de son oncle Melchisedech,

ayant appris sa fuite, vint au plutôt à Ispaham, pour y disputer à Isaac la place qu'il prétendoit devoir lui appartenir. Mais pendant qu'ils se débatoient ensemble de la dignité Patriarchale, Cha-Abas, Roi de Perse, fit venir à Ispaham un Vertabiet, nommé Moïse, qui apprit à ses Officiers l'art de blanchir la cire. Ce service lui mérita les bonnes grâces de Cha-Abas, & celles de Cha-Séfi, son successeur & son petit-fils; en sorte qu'Isaac, devenu odieux aux Arméniens, & étant mort à Echmiadzin, où il s'étoit réfugié, le Roi donna le Patriarchat à Moïse. Moïse étoit orthodoxe; il employa les trois années de son Patriarchat à rétablir l'Eglise Patriarchale & le Palais du Patriarche, & mourut l'an 1632, après avoir donné pendant sa vie & à sa mort des marques d'une édifiante piété.

Philippe, très-zélé Catholique, lui succéda. Il se rendit si agréable au Roi, qu'il en obtint la permission de rapporter à Echmiadzin la sainte relique de Saint Grégoire, qui avoit été transférée à Ispaham par ordre du Roi, & qui y avoit été conservée pendant l'espace d'environ 30 ans. Il fit réparer l'Eglise des Saintes Ripsime & Caiene. Ensuite

il alla
s'étant
nommé
alliance
à Echm

Jacob
que son
Patriar
Rome,
sance a
Rome,
sa profes

Eléaz
tholique
leurs M
grand a
qui com

Naha
les meil
mainten
avec le
politiqu
plaire a
ques, le
bonne y
il mour

Alexa
succéda
Catholic
brebis to
rieux.

il alla par dévotion à Jérusalem , où , s'étant trouvé avec le Patriarche de *Sis* , nommé *Niers* , ils firent entre eux une alliance très-étroite ; puis étant revenu à *Echmiadzin* , il y mourut l'an 1655.

Jacob III , aussi fervent Catholique que son prédécesseur , tint après lui le Patriarchat : il entreprit le voyage de Rome , pour témoigner sa parfaite obéissance au saint Siège ; mais étant arrivé à Rome , il y mourut , après y avoir laissé sa profession de Foi.

Eléazar Glaiotse , pareillement Catholique , favorisa les Missionnaires & leurs Missions. Les Missions reçurent un grand accroissement sous son Pontificat , qui commença en 1680.

Nahabiet , son successeur , parut avoir les meilleures intentions du monde pour maintenir la Foi catholique , & l'union avec le saint Siège ; mais sa mauvaise politique , qui lui faisoit craindre de déplaire au Roi de Perse & aux Schismatiques , le retint dans l'inexécution de la bonne volonté qu'il avoit témoignée , il mourut en 1706.

Alexandre , Evêque d'*Ispham* , lui succéda : il fit une guerre secrète aux Catholiques , cachant sous la peau d'une brebis toute la malignité d'un loup fureux.

Afavadour, qui est aujourd'hui sur le Siège Patriarchal, est un Prélat pacifique, qui laisse vivre les Catholiques en liberté. Il est le cent vingtième Patriarche. Au reste, dans ce nombre de Patriarches qui ont gouverné l'Eglise Arménienne, il est aisé de remarquer que le Sauveur des hommes l'a toujours chérie, malgré la résistance d'un grand nombre d'Arméniens aux lumières de l'Evangile, dont la Providence avoit voulu les éclairer; car il leur a envoyé de temps en temps de très-zélés Patriarches Catholiques, qui ont fait tous leurs efforts pour ramener à Jesus-Christ ceux de leurs ouailles que le schisme en avoit séparés. Leurs travaux, par la grace de Dieu, n'ont pas été sans fruit; & à ce sujet je rapporterai, pour finir ce Chapitre, un mémorable événement, que l'Histoire Ecclésiastique d'Arménie place en 1330, & qui est encore un sujet de bénir Dieu de tout ce qu'il continue d'opérer pour le salut de cette Nation, qui lui est chère.

Un saint Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, nommé Barthelemy, natif de Boulogne en Italie, ayant été sacré Evêque, & envoyé en Perse par le Pape Jean XXII, établit sa résidence en la ville

de Mara
de Taur
cellules.
de sa f
der con
Toutes
vinrent
nommé
d'Eri
sçavant
méniens
Docteur
disciples
eux qu'i
plus pro
Evêque
& conno
tous les

Ce je
maître,
gué non-
neveu d
par l'opi
dition fir
parfaite
avec lui
jeune D
n'avoit j
chaire d
quelle d

de Maraga , à deux journées de la ville de Tauris , & y bâtit quelques pauvres cellules. La réputation de sa sainteté & de sa science le firent bientôt regarder comme un homme extraordinaire. Toutes les merveilles qu'on en publioit vinrent à la connoissance d'un Abbé , nommé Isaïe , qui faisoit sa demeure près d'Erivan. Cet Abbé passoit pour le plus sçavant homme qu'il y eût parmi les Arméniens : il avoit donné le degré de Docteur à trois cens soixante-dix de ses disciples ; il fit choix de celui d'entre eux qu'il estimoit le plus capable & le plus propre à être envoyé auprès de cet Evêque Latin , pour conférer avec lui , & connoître au vrai si le Prélat méritoit tous les éloges qu'on en faisoit.

Ce jeune Docteur député par son maître , s'appelloit Jean de Kerna , distingué non-seulement par sa naissance , étant neveu du Prince de Kerna , mais encore par l'opinion que l'on avoit de son érudition singulière. Le saint Evêque le reçut parfaitement bien , conféra volontiers avec lui ; mais il connut bientôt que le jeune Docteur , tout sçavant qu'il étoit , n'avoit jamais appris ce que c'étoit que la chaire de Saint Pierre , & encore moins quelle devoit être l'union des membres

avec leur chef, pour faire un corps parfait, c'est-à-dire, quelle devoit être l'union des Chrétiens avec le Vicaire de Jesus-Christ, Chef visible de son Eglise, laquelle est son corps mystique. Ainsi le Prélat comprit que toutes les conférences qu'il auroit avec Kerna porteroient à faux, s'il laissoit ce jeune Docteur dans l'ignorance d'un dogme qui le séparoit de l'Eglise de Jesus-Christ. Il s'appliqua donc à lui expliquer ce que le Sauveur nous a appris dans son Evangile sur cet article ; ce que les Peres, tant Grecs que Latins, nous ont dit de la nécessité de cette union des membres avec leur chef, & de notre humble soumission à l'Eglise & à ses décisions, pour fixer la légèreté & les incertitudes de nos esprits, pour les empêcher de se laisser emporter à tout vent de doctrine, & enfin pour rendre notre Foi inébranlable. Le jeune Docteur qui avoit l'esprit bon & droit, & nullement du caractère de ces demi-sçavans, si prévenus en faveur de leurs opinions, qu'ils prétendent avoir droit de les donner aux autres pour leur servir de regles, écouta avec docilité les instructions de l'Evêque Barthelemy ; il chercha à s'instruire de la vérité, conférant souvent avec le Pré-

lat. Il
lui étoit
enfin
certitu
avoit
entre
suite
Docteur
res, p
freres
les tén
par éc
autres
jugea
vérité
dans c
convain
rentrer
été cell
toit sur
les plu
à Kern
moyens
que Di
eut l'eff
teurs se
noissoie
capacit
Arrivé
Barthel

lat. Il étudia en son particulier ce qui lui étoit enseigné dans les conférences : enfin il se convainquit lui-même de la certitude des dogmes que le Schisme lui avoit fait ignorer : il en fit abjuration entre les mains du saint Evêque; & ensuite Dieu voulut se servir de ce jeune Docteur, éclairé des véritables lumieres, pour les porter à ceux de ses confreres & de sa Nation, qui étoient dans les ténèbres de l'erreur. Il commença par écrire une lettre dogmatique aux autres Docteurs de sa connoissance qu'il jugea les mieux disposés à écouter la vérité & à la suivre. Il leur expliquoit, dans cette lettre, les raisons solides & convaincantes qui l'avoient obligé à rentrer dans l'Eglise Romaine, qui avoit été celle de leurs peres, & il les invitoit sur la fin de sa lettre, dans les termes les plus touchans, à venir se joindre à Kerna, pour prendre ensemble les moyens de procurer à sa Nation la grace que Dieu venoit de lui faire. Sa lettre eut l'effet qu'il souhaitoit : douze Docteurs ses anciens condisciples, qui connoissoient & révéroient le mérite & la capacité de Kerna, vinrent le trouver. Arrivé à Kerna, il y invita l'Evêque Barthelemy, qui s'y rendit volontiers.

Le Prince de Kerna son oncle fit toute la dépense de cette assemblée. Les douze Docteurs embrassèrent les sentimens de l'Evêque & de Jean de Kerna. Ils firent plus ; car s'étant mis sous la direction du Prélat, ils formerent entre eux une association, qu'ils appellerent la Congrégation des Freres unis, ou des Freres de l'union : ils prirent la regle de Saint Augustin, avec les constitutions & l'habit des Freres Prêcheurs, au camail & au scapulaire près, qui étoient noirs. Ils s'appliquerent ensuite à la traduction de plusieurs livres latins en la langue du pays, & de ceux particulièrement qui étoient les plus utiles à la Nation. Puis ils allerent prêcher, dans différentes parties de l'Arménie, les vérités de l'Evangile de Jesus-Christ. Ils y combattirent le schisme & l'erreur avec un succès extraordinaire. Ils habitoient tous ensemble dans un même Monastere, qui étoit dans l'Evêché de Maraga, dont Barthelemy étoit Evêque : mais le nombre des Freres de l'union s'étant de beaucoup augmenté, ils se bâtirent quatre autres Monasteres : l'un à Teflis en Georgie ; l'autre à Caffa dans la Chersonese : un troisieme à Saltance en Perse, & le quatrieme à Naschivan. Ce dernier est le

le se
porte
vince
possee
unis
incorp
que. C
à leurs
avons
l'inébr
tiens d
glise Ro
Pend
propres
dans leu
Provinc
des Miss
les fidel
ramener
eu le ma
naissance
séparés p
de leur c
pour jo
que nou
Jesus-Ch
temps à
& croîtr
vance d
plus sév
Ton

le seul aujourd'hui qui subsiste, & qui porte le titre d'Archevêché. Cette province de Naschivan a le bonheur de posséder les dignes successeurs des Freres unis ou de l'union, qui furent en 1356 incorporés à l'Ordre de Saint Dominique. On doit à la sainteté de leur vie & à leurs soins évangéliques, ce que nous avons déjà dit de la fervente piété & de l'inébranlable attachement des Chrétiens de la province de Naschivan à l'Eglise Romaine.

Pendant que Dieu leur donne leurs propres compatriotes pour les maintenir dans leur foi, il envoie dans les autres Provinces de l'Arménie & de la Perse des Missionnaires François, pour cultiver les fideles qu'il s'y est réservés, & pour ramener au sein de l'Eglise ceux qui ont eu le malheur d'en être éloignés par leur naissance, ou qui s'en sont volontairement séparés par la corruption de leur esprit & de leur cœur. Il faudroit être sur les lieux, pour jouir avec nous de la consolation que nous avons de voir ce troupeau de Jesus-Christ, tout persécuté qu'il est de temps à autre, s'augmenter en nombre, & croître en piété, & dans l'exacte observance de leurs saintes pratiques, bien plus sévères ici qu'en Europe.

Ceux qui vivent au-delà de nos mers, beaucoup plus occupés de leurs grandeurs & des biens du siècle que de leur salut, seront peu touchés de l'exemple des Catholiques du Levant, & prendront peu de part aux travaux des Missionnaires : nous les plaignons autant que nous avons de reconnoissance pour ceux qui entrent dans les desseins de Dieu, par l'ordre duquel nous avons quitté la France, & qui veulent bien partager avec nous le fruit de nos bonnes œuvres.

CHAPITRE VI.

Du Rit des Arméniens schismatiques.

LE Rit de cette Nation consiste particulièrement dans la Liturgie, dans les Sacremens, dans les Fêtes, dans les Jeûnes, dans le Chant, & dans les Prières publiques. J'en ferai autant d'articles.

ARTICLE PREMIER.

De la Liturgie.

Dans les Eglises, le pavé est couvert de nattes ou de tapis; la coutume est

de qu
qu'on
sans H
de ma
tout a
fait de
du bo
blent
voile c
est sépa
qu'on t
Messe.
en un
on n'e
Autel.
che dan
n'y céle
toujour
veille d
Pâques.
Le ce
dont la
aube est
bras un
manche
coude :
les extr
du Prêtr
d'argent
sur les é

de quitter par respect ses souliers lorsqu'on y entre. Les Autels sont de pierre, sans Reliques; simples, étroits, & faits de maniere qu'on peut aisément tourner tout autour. Le Crucifix est peint, ou fait de nacre de perles enchassées dans du bois. Le Calice & la Patene ressemblent aux nôtres. On les couvre d'un voile de crespou, sans pale. Le sanctuaire est séparé de l'Eglise par un grand rideau, qu'on tire pendant le mystere de la sainte Messe. Il est rare qu'on dise deux Messes en un jour dans la même Eglise; mais on n'en dit jamais qu'une sur chaque Autel. Le prêtre qui la doit dire, couche dans l'Eglise pendant la semaine. On n'y célèbre que des Messes hautes, & toujours à la pointe du jour; mais la veille de l'Epiphanie, & la veille de Pâques, les Messes se disent le soir.

Le célébrant porte un bonnet rond, dont la pointe se termine en croix; son aube est étroite & courte; il a sur chaque bras un manipule, qui est une espece de manche, qui ne monte que jusqu'au coude: son étole est ornée de croix; les extrémités en sont étroites. L'amict du Prêtre est comme un collier de Moine, d'argent ou d'or, d'où pend une toile sur les épaules, il est ensuite revêtu d'une

chape. Les Prêtres assistans n'ont simplement qu'une chape sur leurs habits.

Les Diacres ont une aube, sans ceinture, & une étole sur l'épaule gauche, qui pend devant & derriere. Les Sous-Diacres & les Clercs ont un surplis, ou une aube étroite, qui descend jusqu'aux talons. Le surplis ou l'aube sont marqués de croix, peintes en fleurs sur la poitrine, sur les deux manches, & sur le milieu du dos, avec quatre autres croix plus petites aux quatre coins.

Les cérémonies des Prêtres à l'Autel, sont celles-ci : le Prêtre habillé, se lave les mains, dit l'Introït au pied de l'Autel, & fait seul sa confession, en termes presque semblables aux nôtres. Le Prêtre assistant dit *Misereatur* ; le célébrant étant monté à l'Autel, le baise trois fois ; l'Archidiacre lui porte l'Hostie, qui est d'un pain sans levain, & le Prêtre la place dans un trou fait exprès dans la muraille, semblable à celui où l'on met les burettes dans quelques-unes de nos Eglises. Il y pose aussi le calice, après y avoir mis du vin pur, & sans eau. Le Diacre dit du milieu de l'Eglise ces paroles : *bénissez, Seigneur*. Le célébrant poursuit seul, disant : *Bénédiction & gloire au Pere & au Fils* ; & récite le

Pseau
les Cl
avec l
Dieu,
été cr
nous :
lit le
propre
ple, &
votre
paroles
Messe.

Le D
le Sym
gile, e
schiisme
cède du
ensuite
le Diac
processi
tent : D
la rédem
se prost
l'Autel,
du côté
de paix.
la paix
pureté ;
de com
dez à l

Pseaume, l'Antienne & l'Hymne du jour ; les Clercs chantent trois fois le *Trisagion*, avec l'addition de Pierre Gnaphée : *Saint Dieu, saint fort, saint immortel*, qui avez été crucifié pour nous, ayez pitié de nous : les Clercs ayant fini, le célébrant lit le Pseaume, la Prophétie, & l'Epître propre du jour ; il se tourne vers le peuple, & dit : *La paix soit avec vous ; & avec votre esprit*, répondent les Clercs : ces paroles se répètent sept fois pendant la Messe.

Le Diacre lit l'Evangile du jour. Dans le Symbole, qui se chante après l'Evangile, en parlant du Saint-Esprit, le schisme a supprimé ces mots : *Qui procède du Pere & du Fils*. Les oblats se font ensuite en cette manière. Le célébrant, le Diacre & les Clercs, les portent en procession autour de l'Autel, & chantent : *Le corps du Seigneur, & le sang de la rédemption est en présence*, & le peuple se prosterne. Le Prêtre étant remonté à l'Autel, & s'étant lavé les doigts, se tourne du côté du Diacre, & lui donne le baiser de paix. Le Diacre dit alors : *Donnez-vous la paix mutuellement, dans le baiser de pureté ; & vous qui n'êtes pas dignes de communiquer aux mystères, descendez à la porte, & priez*. Le célébrant

étant venu à la consécration , il prononce d'abord ces paroles : *Prenant le pain dans ses saintes , divines , immortelles , immaculées & agissantes mains , il bénit , rendit graces , rompit , donna à ses Disciples choisis , saints & assis....*

Le Prêtre continue , & profere les paroles sacramentelles , telles que nous les proferons sur le pain & sur le vin , qu'il élève pour être adorés du peuple. Après la consécration , & quelques prieres faites avec des bénédictions , le célébrant leve le voile qui couvre le calice , & prenant l'Hostie en main , dit trois fois : *Par ceci , tu seras véritablement le pain béni , le corps de Notre Seigneur & Sauveur Jesus-Christ.* Il ajoute , & dit trois fois : *Ton Saint-Esprit coopérant ;* & couvre le calice. Après ces paroles , le Prêtre prie pour tous les états réguliers & séculiers. Le Diacre en chantant fait mention des Saints , & en particulier des saints *Thadée & Barthélemi , Grégoire l'Illuminateur* , auxquels il joint *Jean Orodniéti , Grégoire Dukeratsi , & Barsam* , tous trois hérétiques. Il fait aussi mémoire d'*Abgare , Constantin , Tiridate & Théodose.*

L'Oraison Dominicale est chantée par le peuple. Après l'Oraison , le Prêtre se tourne deux fois vers le peuple , & lui

mont
bord
la sec
vénéra
& Sau
descen
la vie.

L'A
dont m
& le C
Comm
au peu
foi , &
contre
vrai ;
nous c
Nous
Corps
en rém
ponder
Seigne
vient a
comme
chante
peuple
tant :
Le Dia
& les
dons g
suite v

montrant l'Hostie sur le calice, dit d'abord : *les choses saintes aux saints* : & à la seconde fois il ajoute : *m. gez le saint vénérable Corps & Sang de Notre Seigneur & Sauveur Jesus-Christ avec sainteté, lequel descend du Ciel, habite parmi nous ; il est la vie.*

L'*Agnus Dei* se dit dans les termes dont nous nous servons, ou approchant, & le Célébrant fait la Communion. La Communion étant faite, le Diacre dit au peuple : *Approchez avec crainte & avec foi, & communiquez au Saint : j'ai péché contre Dieu. Nous croyons au Pere, Dieu vrai ; nous croyons au Fils, Dieu vrai ; nous croyons au Saint-Esprit, Dieu vrai. Nous confessons & croyons que c'est le vrai Corps & Sang de Jesus-Christ, qui nous sera en rémission de nos péchés.* Les Clercs répondent & chantent : *notre Dieu & notre Seigneur nous a apparu ; béni celui qui vient au nom du Seigneur.* Alors le peuple communie ; le Célébrant le bénit, & chante : *faites vivre, Seigneur, votre peuple ; les Clercs poursuivent en chantant : nous sommes remplis de vos bontés.* Le Diacre ajoute : *avec foi & avec paix ;* & les Clercs avec lui disent : *nous rendons grâces.* Le Célébrant marche ensuite vers le milieu de l'Eglise ; il y fait

quelques prières, & les finit en se tournant du côté du peuple, disant : *la plénitude de la Loi & des Prophetes ; vous êtes le Christ Dieu* : puis il monte à l'autel, & après trois adorations, *Seigneur Jesus-Christ*, dit-il, *ayez pitié de nous*. L'Evangile de S. Jean se récite à la fin de la Messe, selon la coutume de l'Eglise Latine.

Pendant la Messe les Officians ne font aucune gémflexion, mais seulement des inclinations: le Célébrant bénit le peuple plus de cinquante fois, étendant la main sans tourner le corps. Le Diacre prononce presque autant de fois, & en même temps ces paroles : *Bénissez, Seigneur*.

Avant la Messe, les Arméniens font une profession de foi qui est hérétique. Elle commence par un exorcisme, & finit par une confession de toutes sortes de crimes les plus capables de choquer les oreilles pieuses & chastes.

Pour ce qui est de l'office divin qu'on récite dans les Eglises Arméniennes, l'ancienne langue de la nation, qu'on peut appeller un Arménien littéral, y est seul en usage ; mais son intelligence est réservée aux Ministres des Autels, lesquels, très-souvent, ne savent autre chose

que le
rit fin
des au
encore
mens,
corrige
on le v

L'Ev
tre le
d'abord
l'Eglise
le Psea
prieres.
dent, i
puis s'é
trois fo
la créan
foi, & d
est le co
de l'Egl
marche
Prêtre y
récite à

que le lire. C'est non - seulement par ce rit singulier, que la nation se distingue des autres sociétés Chrétiennes; mais encore par l'administration des Sacre- mens, où ils ont introduit des abus à corriger, & d'autres à abolir, comme on le va voir.

ARTICLE II.

Des Sacremens.

Du Sacrement de Baptême.

L'Evêque, ou le Prêtre, qui adminis- tre le Sacrement de Baptême, reçoit d'abord l'enfant hors de la porte de l'Eglise, qu'on tient fermée: il y récite le Pseaume cent trentieme, & diverses prieres. Ensuite se tournant vers l'occi- dent, il répète trois fois l'exorcisme; puis s'étant tourné vers l'orient, il fait trois fois les demandes ordinaires, sur la créance des principaux articles de la foi, & dit le Pseaume *Confitemini*, qui est le cent dix-septieme. Alors la porte de l'Eglise s'ouvre; & étant ouverte, on marche vers les fonts Baptismaux. Le Prêtre y oint l'enfant d'huile bénite. Il récite à haute voix le Pseaume, *Vox*

Domini super aquas, & le troisieme chapitre de saint Jean, où Jesus-Christ instruit Nicodeme de la nécessité d'une régénération spirituelle que le saint Baptême opere en nous ; puis il y bénit l'eau des Fonts. Il y plonge le Crucifix, & y répand le saint Chrême, disant trois fois *Alleluia*, avec ces paroles : *Que cette eau soit bénite, ointe & sanctifiée.*

Après ces premieres cérémonies, le Prêtre demande le nom qu'on donne à l'enfant ; & le nommant alors par son nom, il le plonge entièrement trois fois dans l'eau des fonts, disant à chaque immersion : *N. serviteur de Jesus-Christ, qui se présente de sa propre volonté au Baptême, est maintenant baptisé par moi, au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit. Vous êtes racheté par le Sang de Jesus-Christ délivré de la servitude du péché ; vous êtes fils adoptif du Pere céleste ; cohéritier de Jesus-Christ, temple du Saint-Esprit.* Cette forme convient mieux avec la nôtre que celle des Grecs, en ce qu'elle indique le Ministre qui baptise ; mais c'est un abus de la répéter à chaque immersion ; car le Sacrement ayant son intégrité, & par conséquent son efficacité dès la premiere immersion, c'est pécher contre son unité, de réitérer

deux
font
ment
Un
presc
fére
moins
premi
à la t
troisie
répéti
tution
saints
Arien
person
cées s
noncé
person
A c
ajoute
mérite
jour a
le fair
trop s
dant c
Quelq
mettre
soutien
le Bap
faire à

deux fois l'immersion & les paroles qui sont la matiere & la forme du Sacrement.

Un autre Rituel Arménien que j'ai vu, prescrit une différente maniere de conférer le Baptême, mais qui n'est pas moins condamnable. Le Prêtre dit à la premiere immersion, *au nom du Pere*; à la seconde, *au nom du Fils*; & à la troisieme, *au nom du Saint-Esprit*. Cette répétition *au nom*, est contraire à l'institution de Jesus-Christ, dans laquelle les saints Peres remarquent, contre les Ariens & les Macédoniens, que les trois personnes de la sainte Trinité sont énoncées sous le mot *au nom*, une fois prononcé, pour marquer l'unité des trois personnes en essence.

A ces erreurs des Arméniens, il faut ajouter un nouveau reproche qu'ils méritent, qui est d'attendre le huitieme jour après la naissance d'un enfant, pour le faire baptiser; car il n'arrive que trop souvent que l'enfant meurt pendant cet espace de temps sans Baptême. Quelques-uns de leurs Docteurs, pour se mettre à couvert de ce juste reproche, soutiennent que dans cette occasion, le Baptême n'est pas absolument nécessaire à l'enfant; & c'est ce qui a donné

occasion de les accuser de ne pas croire le péché originel. Cependant il est certain que la nation en général croit la nécessité du Baptême.

Du Sacrement de Confirmation.

La Confirmation se donne aux enfans, incontinent après le Baptême : le même Prêtre administre l'un & l'autre Sacrement : tel est l'usage ordinaire des Eglises du Levant. Leur Chrême n'est pas seulement composé d'huile d'olive & de baume, ils y ajoutent le suc de différentes aromates confondu dans du vin. Comme l'huile d'olive est très-rare dans le pays, quelques Eglises y avoient substitué l'huile de sésame ; mais ils l'ont retranchée, n'étant pas une matiere convenable.

La bénédiction du saint Chrême est attribuée au seul Patriarche des Arméniens ; il en envoie chaque année une portion aux Evêques, pour en faire la distribution aux Prêtres. Ceux-ci craignant souvent d'en manquer, y ajoutent une huile étrangere, & s'exposent à l'altérer considérablement. Le Rituel prescrit aux Ministres de la Confirmation, de faire premièrement le signe de

la cro
l'enfa
pron
au no
vous,
Pere,
Il r
trois p
onctio
dit : L
vos ye
jamais
oreille
vous sa
Dieu.
fication
une ga
sur vos
l'onctio
nom d
œuvres.
sanctifié
& reno
traillies.
L'onctio
nom de
pousser
pieds,
dirigera
Apr

la croix avec le Chrême sur le front de l'enfant qui vient d'être baptisé, & il prononce ces paroles : *La suave onction, au nom de Jesus - Christ, est répandue sur vous, le sceau des dons célestes au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit.*

Il ne répète point l'invocation des trois perionnes de la sainte Trinité aux onctions suivantes. A celle des yeux, il dit : *L'onction de la sanctification éclaire vos yeux, afin que vous ne vous endormiez jamais dans le sommeil de la mort. Aux oreilles, l'onction de la sanctification, pour vous faire entendre les Commandemens de Dieu. Aux narines, l'onction de la sanctification vous soit au nom de Jesus - Christ une garde à votre bouche, & une porte forte sur vos levres. Dans le creux des mains, l'onction de la sanctification soit en vous au nom de Jesus - Christ la cause des bonnes œuvres. Sur la poitrine, l'onction de la sanctification formera en vous un cœur pur, & renouvellera l'esprit droit dans vos entrailles. Sur la paume des mains, il dit ; L'onction de la sanctification vous fera au nom de Jesus - Christ un bouclier, pour repousser les flèches du malin esprit. Sur les pieds, il dit : L'onction de la sanctification dirigera vos pas à la vie éternelle.*

Après toutes ces onctions faites, le

Ministre met une couronne sur la tête de l'enfant, & le communie étant encore à la mammelle.

Du Sacrement de l'Eucharistie.

Les Arméniens administrent le Sacrement de l'Eucharistie d'une manière qui leur est particulière. Le Prêtre ne consacre qu'une seule Hostie, quelque grand que soit le nombre des communians. Leur hostie est ronde, mais trois ou quatre fois plus épaisse que les nôtres. Après avoir compté ceux qu'il doit communier, il rompt l'Hostie en autant de petites parties qu'il y a de communians; il les fait tremper toutes dans le Sang de Jésus-Christ; & les en tirant avec les doigts, il les porte dans la bouche des communians qui se présentent à lui, étant tous debout.

Cette manière de donner la Communion, avoit commencé à s'introduire dans l'Eglise Latine vers la fin du onzième siècle; mais les Papes Pascal & Urbain s'y opposèrent: le premier écrivit contre cette pratique à Ponce, Abbé de Cluny; & le second la défendit dans le Concile de Clermont. La raison est que selon l'institution de Jésus-Christ, la

partie
en le
qu'en
bert
de Co
munie
noit
crée,
Les C
cette
de co
ment
tion,
dont
enfants
qu'ils
No
non p
contra
nions
passer
ou n'e
née;
jour d
plusie
Verta
autori
par le
disent
ils cr

participation de son Sang se doit faire en le buvant. C'est par la même raison, qu'environ l'an 1053, le Cardinal Humbert désaprouva la pratique de l'Eglise de Constantinople, de donner la Communion dans une cuilliere, qui contenoit une particule de l'Hostie consacrée, & trempée dans l'espece du vin. Les Grecs gardent encore aujourd'hui cette pratique, & les Arméniens celle de communier les enfans immédiatement après le Baptême & la Confirmation, nonobstant le grand inconvénient, dont ils sont souvent témoins, que les enfans rejettent la particule de l'Hostie qu'ils ne peuvent avaler.

Nous ne nous taisons pas sur cet abus, non plus que sur un autre qui lui est contraire; c'est la rareté des Communions parmi les adultes; car plusieurs passent les années sans s'en approcher, ou n'en approchent que deux fois l'année; sçavoir, le Samedi-Saint, & le jour de l'Epiphanie. Le malheur est que plusieurs de leurs Evêques & de leurs Vertabietz, qui sont leurs Docteurs, autorisent cette coupable négligence, par leur mauvais exemple, car à peine disent-ils la sainte Messe une fois l'année. Ils croient beaucoup faire que d'assister

en certains jours à celles des simples Prêtres , sans vouloir y communier , sous prétexte que ce seroit avilir leur dignité de recevoir la Communion de la main d'un Prêtre leur inférieur.

Quant à leur maniere de donner le saint Viatique aux malades , leur Rituel ordonne que le Prêtre sera précédé de la Croix & d'un encensoir : il récite des Pseaumes , des Epîtres & des Evangiles , le Symbole de la foi , auquel il ajoute le *Trisagion*. Je ne sçai pourquoi ils ont pour pratique de ne donner la Communion , même aux malades , que quarante jours après la précédente Communion.

Du Sacrement de la Pénitence.

L'incapacité des Prêtres Arméniens a introduit plusieurs abus intolérables dans l'usage du Sacrement de Pénitence. Le Confesseur , pour avoir plutôt fait , & pour recevoir sa rétribution , a par écrit une longue liste de péchés qu'il récite , sans y supprimer les plus énormes. Le pénitent , soit qu'il s'en connoisse coupable ou non , répond : *j'ai péché contre Dieu*. Si un Confesseur , mieux instruit de son devoir , interroge son pénitent ,

il ne
lui fer
à s'ac
plutôt
comm
alors l
vère ,
pénite
pénite
le que
d'autr
plique
qui est

Pour
tabiets
commu
roient
pieds d
lution

Les
vent p
différen
ploient
solus ,
forme d
Armén
pour les
qu'il vo
vous av
avez ou

il ne lui dira mot sur l'accusation qu'il lui fera de péchés griefs; mais s'il vient à s'accuser de quelques faits, qui sont plutôt des superstitions que des péchés, comme d'avoir tué un chat ou un oiseau, alors le Confesseur prenant un ton sévère, fait de rudes réprimandes à son pénitent, & lui impose de rigoureuses pénitences. Il n'oublie pas sur-tout de le questionner s'il n'a point de biens d'autrui; car si le cas y écheoit, il s'applique, ou à son Eglise, la restitution qui est due à l'homme volé.

Pour ce qui est des Prélats & des Verbiagers, qui ne daignent pas recevoir la communion d'un inférieur, ils se croiroient trop humiliés qu'on les vît aux pieds d'un Prêtre pour recevoir l'absolution de leurs péchés.

Les termes dont les Arméniens se servent pour prononcer l'absolution, sont différens de ceux que les Grecs y emploient. Les termes de ceux-là sont absolus, & ceux des derniers ont une forme déprécatoire. Voici la formule des Arméniens: *Que Dieu, qui a de l'amour pour les hommes, vous fasse miséricorde; qu'il vous accorde le pardon des péchés que vous avez confessés, & de ceux que vous avez oubliés; & moi, par l'autorité que me*

donne l'Ordre sacerdotal, selon les divines paroles, tout ce que vous avez délié sur la terre, sera délié dans le Ciel; avec les mêmes paroles, je vous absous de tous vos péchés, que vous avez commis par pensées, paroles & œuvres, au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit.

Du Sacrement de l'Extrême-Onction.

Les Arméniens reconnoissent l'Extrême-Onction pour un des sept Sacremens institués par Jesus-Christ; mais ils en ont presque aboli l'usage, sous prétexte que l'Extrême-Onction ayant, disent-ils, la vertu d'effacer les péchés, les peuples se prévalaient de cette opinion, pour s'exempter de la peine de confesser leurs péchés, & de faire pénitence. Ainsi, pour corriger cet abus, ils ont supprimé le Sacrement de l'Extrême-Onction.

Il faut cependant remarquer ici, que dans les Eglises d'Orient, on l'administre indifféremment aux sains & aux malades; car, disent-ils, Jesus-Christ l'a instituée pour guérir les maladies du corps & de l'ame; & c'est pour nous instruire de ce double effet du Sacrement, qu'on l'appelle l'onction des infirmes; or, il arrive assez souvent que le corps étant en santé,

l'ame
péchés

Mai
bien fin
leur m

Un
avertit

apport
des on

main,

la tête

de ce P

par ce

Evangi

du Per

répète

deux a

dernier

uns de

propres

l'Extrê

encore

de tou

les avo

de beu

la fem

pieds

beurre

le pay

de con

l'ame est malade par la grieveté de ses péchés.

Mais les Arméniens ont une pratique bien singulière à l'égard des Prêtres après leur mort.

Un Prêtre vient-il de mourir, on en avertit aussitôt un autre Prêtre, qui apporte le Saint Chrême, & qui en fait des onctions en forme de croix sur la main, sur le front, & sur le haut de la tête du cadavre, disant : *Que la main de ce Prêtre soit bénie, ointe & sanctifiée par ce signe de la Sainte Croix, par cet Evangile & par le Saint-Chrême, au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit.* Il répète la même formule, en faisant les deux autres onctions : c'est dans cette dernière cérémonie, concluent quelques-uns de leurs Docteurs, que consiste, à proprement parler, le Sacrement de l'Extrême-Onction. Les Arméniens ont encore pour pratique de laver les pieds de tous ceux qui sont à l'Eglise. Après les avoir lavés, les Prêtres les oignent de beurre, en mémoire du parfum que la femme pécheresse répandit sur les pieds du Sauveur. Ils se servent de beurre faute d'huile, qui est rare dans le pays : l'Evêque le bénit avant que de commencer le lavement des pieds,

& dit, en le bénissant : *Seigneur, sanctifiez ce beurre, afin qu'il soit un remède contre toutes les maladies ; qu'il donne la santé à l'ame & au corps de ceux qui en reçoivent l'onction.* Leur rubrique porte que cette pratique est recommandée par les Apôtres inspirés du Saint-Esprit.

Du Sacrement de l'Ordre.

Le rit que les Arméniens observent dans les Ordinations, est conforme, plus qu'aucun autre des Eglises d'Orient, à l'Eglise Romaine. Aussi se glorifient-ils de l'avoir reçu du Pape Saint Grégoire le Grand, pour lequel ils conservent une singulière vénération.

Les prières que fait l'Evêque en donnant les Ordres, sont belles & édifiantes. Elles ne s'éloignent pas, ou fort peu, du sens de celles que l'Eglise Romaine emploie dans les Ordinations : ainsi, je ne rapporterai ici que ce qu'il peut y avoir de différent entre leur usage & le nôtre.

La tonsure chez les Arméniens est, comme parmi nous, l'entrée dans l'état ecclésiastique, avec cette différence, que le rit Romain ne donne aucun office au tonsuré dans l'Eglise, & que le rit

Arménien
l'Eglise
l'Evêque
un ba
de nett
temps
que von

Les
Ordres
celui d
disting
de l'E
main,
portier
l'Evêque
ayant
qui son
sont do
que vou
glise. L
porte,
vêque,
dans la
Faites
nent av
tissement

L'ha
& rien
sans cei
de l'Ev

Arménien le charge du soin de tenir l'Eglise propre & nette ; c'est pourquoi l'Evêque met entre les mains du tonsuré un ballet , & lui dit : *Recevez le pouvoir de nettoyer l'Eglise de Dieu , & qu'en même temps le Seigneur vous nettoie des péchés que vous avez pu commettre.*

Les Grecs confondent les autres quatre Ordres , qu'on appelle moindres dans celui de Lecteur. Mais les Arméniens les distinguent , & celui qui les reçoit reçoit de l'Evêque , ainsi que dans le rit Romain , ce qui doit être de son office : le portier reçoit les clefs de l'Eglise , & l'Evêque lui dit : *Comportez-vous comme ayant à rendre compte à Dieu des choses qui sont fermées sous la clef , & qui vous sont données ; soyez vigilant , priez tandis que vous ouvrez & fermez la porte de l'Eglise.* L'Evêque ensuite le conduit à la porte , & le Diacre dit trois fois à l'Evêque , *enseignez le.* L'Evêque met la clef dans la serrure , disant aussi trois fois : *Faites ainsi.* Les autres moindres se donnent avec les cérémonies & les avertissemens qui leur sont propres.

L'habit de Soudiacre est une aube , & rien plus. Celui du Diacre est l'aube sans ceinture , & une étole. Ils reçoivent de l'Evêque ce qui est propre de leur

Ordre, & l'Evêque leur donne en même temps les instructions convenables à leurs emplois.

L'ordination des Prêtres Arméniens a des cérémonies particulières que je rapporte ici. Elle commence par le chant de plusieurs Pseaumes, & d'autres prières; l'Evêque s'informe ensuite des qualités du Diacre qui lui est présenté, de ses mœurs, de sa capacité, de sa naissance, qui doit être d'un mariage légitime. Son information faite & jugée favorable, l'Evêque impose sa main droite sur la tête du Diacre, & prononce les paroles suivantes : *Seigneur, Dieu tout puissant, créateur de toutes choses, Rédempteur vivant, & réparateur des hommes, qui par votre bonté infinie, accordez à votre sainte Eglise les graces & les dons visibles & invisibles, nous nous adressons aujourd'hui à votre charité bienfaisante envers les hommes, vous suppliant d'accorder à celui-ci votre serviteur, que par cette vocation & cette imposition de mes mains, il reçoive l'Ordre de Prêtrise; qu'il reçoive dignement votre Esprit saint, & le don de bien gouverner par la grace de notre Seigneur & Rédempteur qui nous appelle tous par une vocation sainte, selon les Ordres différens, pour servir Dieu, & pour glorifier avec action de*

*graces
mainte*

Ainsi

L'E

deux r

sur la

lui me

mitre s

une ch

accomp

prieres

action.

l'Evêq

il lui d

voir de

Jesus-C

lorsqu'il

lié sur t

que vous

dans le

lui fait

le front

avec le

en disan

reçu le

saint S

Jesus-C

les mort

L'ord

la béné

graces le Pere , le Fils , & le Saint-Esprit , maintenant & toujours , & dans les siècles. Ainsi soit-il.

L'Evêque , après cette priere , fait deux nouvelles impositions de sa main sur la tête du Diacre qu'il ordonne ; il lui met l'étole sur le col , une espee de mitre sur la tête , un amiect sur les épaules , une chape au lieu d'une chasuble ; il accompagne ces actions de différentes prieres , & toutes conformes à chaque action. Mais il faut remarquer que lorsque l'Evêque lui donne & met la ceinture , il lui dit : *Recevez du Saint-Esprit le pouvoir de lier & de délier , que notre Seigneur Jesus-Christ donna aux saints Apôtres , lorsqu'il leur dit : Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le Ciel , & ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le Ciel.* Ces paroles finies , l'Evêque lui fait une onction dans les mains & sur le front , & lui présente ensuite le calice avec le vin , & la patene avec l'hostie , en disant : *Recevez , prenez ; car vous avez reçu le pouvoir de consacrer & de faire le saint Sacrifice , au nom de notre Seigneur Jesus-Christ , tant pour les vivans que pour les morts.*

L'ordination du Prêtre finit enfin par la bénédiction que l'Evêque lui donne en

ces termes : Que la bénédiction de Dieu ; Pere , Fils & Saint . Esprit , descende sur vous , qui avez reçu l'accomplissement de l'ordre de Prêtrise , pour offrir le Corps & le Sang de Jesus-Christ pour la paix & pour la rémission des péchés. Ainsi soit-il.

Il y auroit ici une question à examiner , & que je ne fais que proposer ; sçavoit si la partie essentielle de l'ordination des Prêtres Arméniens consiste dans l'imposition des mains de l'Evêque sur la tête du Prêtre ordonné , ou dans la tradition du calice & de la patene : si on décidait qu'elle consiste dans la tradition du calice & de la patene , il s'ensuivroit que le pouvoir de lier & de délier seroit donné au Prêtre avant le pouvoir de consacrer , le Prêtre ayant déjà reçu de l'Evêque la ceinture , & par conséquent le pouvoir de lier & de délier , avant que d'avoir touché au calice & à la patene , auquel cas il y auroit un contretemps & un abus manifeste. Cette raison donne sujet de croire que les Arméniens mettent la partie essentielle de l'ordination sacerdotale dans l'imposition des mains de l'Evêque sur la tête du Prêtre ordonné laquelle précède le temps où l'Evêque lui donne la ceinture & le calice avec la patene à toucher ; en effet ,
lorsque

lorsqu
paten
roles
confac
nez ,
sacrer

Les
aucun
tout le
féré da
Foi qu'
avant, l
en ces
Christ u
sée ; &
Peres ,
cile de C
à Flavie
sainte qu

Les e
reposer
meres ,
pour le
vent ép
matrim
l'Eglise
grand r
Ton

lorsque l'Evêque lui met le calice & la patene entre les mains, il lui dit ces paroles, qui supposent que le pouvoir de consacrer lui a été donné : *recevez & prenez, car vous avez reçu le pouvoir de consacrer & de faire le saint Sacrifice, &c.*

Les Hérétiques qui ne perdent jamais aucune occasion de faire glisser partout le venin de leur hérésie, ont inséré dans leur Rituel une profession de Foi qu'ils font prononcer aux Ordinands, avant leur Ordination, & qui est conçue en ces termes : *Nous croyons en Jesus-Christ une personne & une nature composée ; & pour nous conformer aux saints Peres, nous rejettons & détestons le Concile de Calcédoine, la lettre de Saint Léon à Flavien : nous disons anathème à toute secte qui introduit deux natures.*

Du Sacrement de Mariage.

Les enfans des familles Arméniennes se reposent absolument sur leurs peres & meres, ou sur leurs plus proches parens, pour le choix de la personne qu'ils doivent épouser, & pour les conventions matrimoniales. Le mariage se célèbre à l'Eglise ; les contractans s'y rendent de grand matin ; la future épouse y est con-

duite par sa famille ; son visage est couvert d'un grand voile , qui la cache aux yeux de tous les assistans , & c'est à l'Eglise seulement que son futur époux la voit pour la première fois. Le Rituel contient de très-belles Oraisons , pour la bénédiction de l'anneau des fiançailles : la bénédiction nuptiale que le Prêtre donne ensuite aux fiancés , est exprimée en ces termes : *Bénissez, Seigneur, ce mariage d'une bénédiction perpétuelle, & accordez-leur par cette grace, qu'ils conservent la Foi, l'Espérance & la Charité ; donnez-leur la sobriété, inspirez-leur de pieuses pensées, conservez leur couche sans souillures, afin que fortifiés de toute part, ils persévèrent dans votre bon plaisir.*

Après la célébration du mariage, ceux qui y ont été invités reconduisent les nouveaux mariés chez les parens de l'épouse, avec des cris de joie, & des frappe-mens de mains, qui en font les marques publiques. La cérémonie des noces finit en présentant un bassin à tous les conviés, qui y mettent leur présent, selon leurs facultés, & chacun d'eux reçoit un mouchoir des mains de l'épouse.

Les noces chez les Arméniens sont

oëse
Qui
emp
appe
tract
n'est
profe
dans
nité
degré
épou
du ma
sieme
ne fau
les co
maines
L'emp
légale
lui de
trois
cheme
nes,
tous le
même
Les A
nombr
previe
appelle
Il y
Prêtril

défendues depuis le Dimanche de la Quinquagésime jusqu'à la Pentecôte. Les empêchemens de leurs mariages, qu'on appelle dirimans, sont ceux-ci : contracter avec une personne infidelle, qui n'est point baptisée; avoir embrassé la profession religieuse; être déjà engagé dans le mariage; être lié de consanguinité & d'affinité, jusqu'au quatrieme degré, avec la personne qu'on voudroit épouser. Le mariage entre les parens du mari & de la femme, jusqu'au troisieme degré, est défendu. Deux freres ne sauroient épouser les deux sœurs, ni les cousins germains des cousines germaines, ni même issues de germains. L'empêchement provenant de l'adoption légale, se termine au second degré; celui de l'adoption spirituelle, s'étend au troisieme. Mais pour borner cet empêchement à un petit nombre de personnes, toute une famille ne prend pour tous les enfans qui en naissent, que le même parrain, & la même marraine. Les Arméniens ne mettent point au nombre des empêchemens, ceux qui proviennent du crime, ni ceux qu'on appelle simplement empêchans.

Il y a sujet de douter si l'Ordre de Prêtrise est chez eux un empêchement qui

rend un second mariage nul & invalide ; ou s'il n'est seulement qu'illicite ; la raison de douter est , qu'un Prêtre qui contracte un second mariage après la mort de sa première épouse , en est puni par la dégradation , sans passer cependant pour concubinaire. On le dépouille des honneurs , privilèges , fonctions & habits du Sacerdoce ; & il n'est admis que comme Laïque à la participation des Sacremens.

Pour ce qui est des troisiemes noces , les Arméniens les réprouvent , & les jugent illégitimes de droit divin ; mais leur pratique y est contraire ; car si un particulier s'obstine à demander dispense pour un troisieme mariage , & sur un refus , menace de se faire Mahométan , alors son Curé , sans avoir recours ni au Patriarche , ni à son Evêque , la lui accorde promptement. Les Arméniens croient avoir remédié à de grands désordres , par la coutume établie parmi eux , & qui tient lieu de loi , qui est qu'un homme veuf ne peut épouser qu'une veuve en secondes noces.

A l'occasion du Sacrement de mariage , dont nous venons de parler , je rapporterai ici une pratique extraordinaire de cette Nation ; mais qui lui est commune

avec
Armé
Bapté
& vo
Fête.
rigou
peuple
d'une
Le Pa
Vertab
de s'y
nie pa
& leq
& qu'i
nit enf
verse
les Arn
gros b
les seu
est au
pressen
titieux
au milie
parties
pour s
la tête.
servent
vier ,
demi-g
s'y plo

avec d'autres Nations du Levant. Les Arméniens célèbrent la mémoire du Baptême de Notre Seigneur le 6 Janvier, & voici de quelle maniere ils font cette Fête. Ils s'y préparent par un jeûne très-rigoureux. Le jour de la Fête, ces peuples courent en foule sur le bord d'une riviere, ou d'un ruisseau voisin. Le Patriarche, ou un Evêque, ou un Vertabiet en son nom, ne manque pas de s'y rendre. Il commence la cérémonie par la lecture de plusieurs prieres & leçons tirées des saintes Ecritures, & qu'ils appliquent à cette Fête. Il bénit ensuite les eaux de la riviere, & y verse du saint Chrême. Alors, disent les Arméniens, les eaux bouillonnent à gros bouillons; merveille dont ils sont les seuls qui s'apperçoivent. Mais ce qui est au vu de tout le monde, c'est l'empressement avec lequel ce peuple superstitieux & grossier se jette à corps perdu au milieu des eaux, & y va chercher les parties du saint Chrême quiURNagent, pour s'en frotter les yeux, le visage & la tête. Leur dévotion en ce jour est si fervente, que le froid du mois de Janvier, souvent excessif, & les eaux à demi-glacées, ne les empêchent pas de s'y plonger. Ce trait de superstition &

plusieurs autres semblables, qu'on ne rapporte pas, font voir de quelle extravagance sont capables ceux qui se laissent dominer par le schisme. Comme cette Fête ridicule ne manque jamais d'y attirer une grande foule de peuples de toutes Nations, & que les désordres en sont inséparables, les Magistrats Turcs s'y transportent pour y remédier, & sçavent toujours se faire bien payer de leur présence.

ARTICLE III.

Des Fêtes & jeûnes des Arméniens.

Les Arméniens ont très-peu de Fêtes pendant l'année, qui ne soient précédées par plusieurs jeûnes, & comme ils ont un grand nombre de Fêtes, la plus grande partie de l'année se passe aussi en jeûnes. Mais ce qui est infiniment à leur louange, c'est qu'ils les observent avec une régularité si exacte & si sévère, que ni l'âge, ni les maladies, ni le travail journalier, ni les longs & pénibles voyages, ne leur font point une raison pour s'en dispenser. Les plus réguliers sont à jeun jusqu'à trois heures après midi; ceux qui le sont moins, avan-

cent
l'usag
ceufs
culier
& qu
relâch
usoit
vin. E
jeûnes
de lég
laquell
de nav
sont on
encore
la vian
s'appell
nombre
prévien
que lo
Romain
ropéens
effémin
de faire
Eglise.
Je ne
détail p
& de t
roit en
ce qui
méniens

cent leur repas. Mais tous s'interdisent l'usage de la viande, du poisson, des œufs, du laitage, & d'un mets particulier fait avec des œufs de poisson, & qu'on nomme *Caviat*. Ce seroit un relâchement parmi eux, si quelqu'un usoit de l'huile d'olive, & buvoit du vin. Enfin, on peut dire que dans leurs jeûnes, ils ne vivent que d'herbes & de légumes cuits dans l'huile de sésame, laquelle ne vaut pas mieux que l'huile de navette. Outre les jeûnes qui leur sont ordonnés pendant l'année, ils ont encore cinq jours, où le seul usage de la viande leur est défendu; & ces jours s'appellent *Nevagadik*. Au reste, le grand nombre de jeûnes qu'ils observent, les prévient si fort en faveur de leur Eglise, que lorsqu'ils la comparent à l'Eglise Romaine, ils traitent les Chrétiens Européens, d'hommes lâches, sensuels & efféminés, & prennent de-là occasion de faire l'éloge de la sainteté de leur Eglise.

Je ne m'arrêterai point ici à faire un détail particulier de leurs jours de jeûne, & de toutes leurs Fêtes, le récit en seroit ennuyeux. Je rapporterai seulement ce qui mérite d'être remarqué. Les Arméniens ne disent point de Messes les

jours de jeûnes : ils ne la célèbrent que les jours de Fête , parce que dans ces jours ils ne jeûnent point. Les Mercredis & Vendredis sont jours de jeûne , à moins qu'une Fête particuliere ne les en dispense. Ils n'ont pendant l'année que quatre Fêtes non mobiles, qui sont l'Epiphanie, la Circoncision de Notre-Seigneur, la Purification de la Sainte Vierge, & son Annonciation. Si le 15 Août n'est point un Dimanche, la Fête de l'Assomption est renvoyée au Dimanche suivant. Il en est de même de la Fête de l'Exaltation de la sainte Croix, qui ne doit être célébrée qu'un Dimanche. Ces deux Fêtes sont précédées de plusieurs jours de jeûne. Le Samedi qui précède la Fête de l'Assomption, est employé à dire anathème au Concile de Calcédoine, & à Saint Léon. Ils font la Fête des trois cens dix-huit Peres du Concile de Nicée avec la même cérémonie le samedi, veille de la Nativité de la Sainte Vierge, renvoyée au Dimanche suivant, lorsque le 8^e Septembre est un jour ouvrable.

La Fête de Saint Serge soldat, & de son fils, tous deux martyrs, & de leurs quatorze Compagnons, est célèbre parmi eux. Ils la solennisent le Samedi de de-

Vant
de c
ment
garço
nouri

Le
s'appe
vie,
jours
le San
Carên
culier
minato

Le
des Ra
l'Eglise
Palme
un Prê
dans l'
ficiant
frappe
Ouvrez
porte d
invoque
& le
ponder
que je
Seigneur
lui. L'
réponde

vant la Septuagésime. Elle est précédée de cinq jours de jeûne, si rigoureusement observés, que plusieurs filles & garçons s'abstiennent de presque toute nourriture pendant ces jours-là.

Le Dimanche de la Quinquagésime s'appelle *Parięsfentan*, c'est-à-dire, bonne vie, comme si ce jour annonçoit les jours de salut, le Carême commençant le Samedi suivant. Tous les Samedis du Carême sont destinés à des Fêtes particulières. Celle de Saint Grégoire l'Illuminateur se fait le cinquieme Samedi.

Le Dimanche suivant, qui est celui des Rameaux, est solemnisé comme dans l'Eglise Romaine par la bénédiction des Palmes, & la Procession. A son retour, un Prêtre accompagné du Diacre, entre dans l'Eglise, & en ferme la porte. L'Officiant, qui est à la tête de la Procession, frappe à la porte, & chante les paroles: *Ouvrez-nous, Seigneur, ouvrez-nous la porte des miséricordes, à nous, qui vous invoquons les larmes aux yeux.* Le Prêtre & le Diacre qui sont dans l'Eglise, répondent: *Qui sont ceux qui demandent que je leur ouvre? Car c'est ici la porte du Seigneur, par laquelle les Justes entrent avec lui.* L'Officiant, & ceux qui l'assistent, répondent: *Ce ne sont pas seulement les*

Justes qui entrent, mais aussi les pécheurs qui se sont justifiés par la confession & la pénitence. Ceux qui sont dans l'Eglise, répliquent : C'est la porte du Ciel, & la fin des peines, promises à Jacob. C'est le repos des Justes, & le refuge des pécheurs : le Royaume de Jesus-Christ, la demeure des Anges, l'assemblée des Saints, un lieu d'asyle, & la maison de Dieu. L'Officiant & les Diacres ajoutent : Ce que vous dites de la sainte Eglise, est juste & vrai, parce qu'elle est pour nous une mere sans tache, & que nous naissons en elle enfans de lumiere & de vérité. Elle est pour nous l'espérance de la vie, & nous trouvons en elle le salut de nos ames.

Après ce pieux & touchant dialogue, la porte de l'Eglise s'ouvre, la Procession entre, & l'Office finit par d'autres prieres très-édifiantes. Les jours suivans & celui de Pâques n'ont rien qui leur soit singulier. Les saintes pratiques de l'Eglise Romaine, pendant la Semaine Sainte, ne sont point observées, & ne sont point en usage. Ils célèbrent la Messe le Jeudi-Saint, & plusieurs y communient.

La seconde Férie de Pâque est employée à visiter les cimetières, où ils lisent des prieres & des Evangiles. Depuis Pâques jusqu'à l'Ascension, ils n'ont

point
vend
derni
céleb
partic
cinq j
la Fêt
Saint
ils fon
Patria
date l'
cens
de Sa
Jonas
de plu
cien T
saint S
les Ar
jeûne
d'Artz
grosse
& les
crime
jeûne
fondé
font.
d'un E
en tou
rivée
de fon

point de jeûne ni les mercredis, ni les vendredis. Depuis l'Ascension jusqu'au dernier jour de l'année, les Arméniens célèbrent plusieurs Fêtes qui leur sont particulières, & qui sont précédées par cinq jours de jeûne. Les principales sont la Fête de l'Invention des Reliques de Saint Grégoire l'Illuminateur; celle où ils font mémoire du jour auquel ce saint Patriarche fut retiré du puits où Tiri-date l'avoit fait jetter; la Fête des deux cens Peres du Concile d'Ephèse; celles de Saint George, des Archanges, de Jonas, de saint Jacques de Nisibe, & de plusieurs hommes illustres de l'Ancien Testament. J'ai parlé de la Fête de saint Serge soldat, qui est célèbre parmi les Arméniens; mais je n'ai rien dit du jeûne qui la précède, & qu'ils appellent d'*Artzibut*. Ce jeûne fait le sujet d'une grosse querelle qui est entre les Grecs & les Arméniens; car ceux-là font un crime aux Arméniens de faire un tel jeûne, & voici l'histoire sur laquelle est fondé le reproche que les Grecs leur font. *Artzibut*, disent-ils, étoit le chien d'un Evêque qui précédait son maître en tous lieux, & qui annonçoit son arrivée: l'Evêque fut si affligé de la mort de son chien, qu'il ordonna cinq jours

de jeûne pour le pleurer. C'est donc pour pleurer ce chien, disent les Grecs aux Arméniens, que vous jeûnez ces cinq jours. Une fable aussi absurde que celle-ci, ne méritoit pas que Saint Nicon & le Patriarche Isaïe en fissent un chef d'accusation. Mais ce qu'il y a ici de réel, c'est que le mot d'*Artzibut*, signifie un avant-coureur, ou un Messager, & que le jeûne de Saint Serge venant dans la semaine de la Sexagésime, annonce que le Carême suit de près.

Il ne nous reste plus qu'à parler de l'Office, & du chant de l'Eglise Arménienne, pour finir tout ce qui regarde son rit. Les Prêtres ont pour Bréviaire le Pseautier; ils le récitent en psalmodiant en différens tems, soit dans le chœur, ou chez eux. Ils chantent dans le chœur des Hymnes, des Leçons tirées des saintes Ecritures, des Oraisons, & autres Prières. Pendant le Carême, ils vont trois fois à l'Eglise, le matin, à midi & le soir: les autres jours ils n'y vont que deux fois, le matin pour y dire Matines & la Messe lorsqu'ils la doivent célébrer, & le soir pour dire Vêpres. Leur chant est très-pesant, & imite en cela leur langue: ils sont persuadés qu'il n'y en a pas de plus beau que le

leur
voye
en c
pren
l'Egli

L'E
& qu
leur so
seule
cobite
riens &
Ils con
est Di
corps
nature
humai
change
& fan
Ils avo
fert la
volont
france
que se
& imm

leur, ils le notent par des points sur les voyelles, & s'accordent parfaitement en chantant. Ils ont grand soin d'apprendre à leurs enfans tous les chants de l'Eglise.

CHAPITRE VII.

Des erreurs des Arméniens.

L'ERREUR capitale des Arméniens; & qui est l'origine & le fondement de leur schisme, est de ne reconnoître qu'une seule nature en Jesus-Christ. Ils sont Jacobites, & conviennent avec les Syriens & les Coptes dans la même créance. Ils confessent avec eux que Jesus-Christ est Dieu & homme parfait, ayant un corps & une ame comme nous; que la nature divine s'est unie avec la nature humaine, sans qu'il se soit fait aucun changement dans l'une ou l'autre nature, & sans aucun mélange & sans confusion. Ils avouent que selon la chair il a souffert la fatigue, la faim, la soif; que c'est volontairement qu'il s'est livré aux souffrances de sa Passion, & à la mort. Mais que selon sa divinité, il étoit impassible & immortel. Leur confession de Foi qu'ils

récitent très-fréquemment, contient ces articles. Ils disent anathème à Eutichès, comme ils le disent à Nestorius, & ils le condamnent comme complice d'Apollinaire, en ce qu'il a nié que le Sauveur fût homme comme nous. Quand donc sur l'aveu qu'ils font, que Jesus-Christ est Dieu & homme, l'un & l'autre parfait, & qu'il a souffert selon la chair, & non selon la divinité, on veut les obliger à conclure nécessairement de cette doctrine, qu'il y a donc deux natures en Jesus-Christ. Ils se retranchent alors dans la comparaison de notre corps & de notre ame, lesquels, disent-ils, ne composent par leur union naturelle, qu'une seule nature. Ce fut pour les chasser de ce retranchement, qui leur paroît un fort imprenable, que *Théorien*, Théologien Grec, employa dans ses Conférences avec *Nierfes*, Patriarche de *Sis*, des argumens abstraits & métaphysiques, qui sont rapportés dans la Bibliothèque des Peres. Mais comme notre Foi n'a point besoin, pour la défendre, de toutes ces subtilités, qui réduisent souvent les opinions combattues de part & d'autre à une pure question de nom, *Théorien* se servit bien plus à propos de l'autorité des saintes Ecritures & des Peres,

qui pr
deux n
auroit
tuosité
dont
conver
que le
s'est fai
que l'a
que Di
ils ne d
fet que
par un
qu'elle
ils'agit
l'union
hyposth
des deu
appelle
laquelle
l'ame.

Saint
dans fo
Sévérie
un bel
l'usage
compar
doit y
Cyrille
exemp
tique.

qui prouvent solidement l'existence de deux natures en J.C. Le Théologien Grec auroit pu faire voir au surplus la défec-
tuoſité de la comparaifon en queſtion, dont les Arméniens mêmes doivent convenir ; car ils avouent, & il eſt vrai, que le Verbe s'eſt fait chair, que Dieu s'eſt fait homme. Mais ils n'oſent pas dire que l'ame ſe faſſe corps. Ils confeſſent que Dieu eſt né, & qu'il eſt mort ; mais ils ne diront pas, & ne diſent pas en effet que l'ame ſoit étendue, & formée par un arrangement de la matiere, & qu'elle meurt : ainſi la comparaifon dont il s'agit ne va pas plus loin qu'à expliquer l'union des deux ſubſtances dans une ſeule hypothèſe ; mais l'union hypſtatique des deux natures en J. C. opere ce qu'on appelle la communication des idiômes, laquelle n'a pas lieu entre le corps & l'ame.

Saint *Euloge*, Patriarche d'Alexandrie, dans ſon troiſième Diſcours contre les Sévériens, dont *Phothius* nous a conſervé un bel extrait, explique parfaitement l'uſage légitime qu'on doit faire de cette comparaifon, & les juſtes bornes qu'on doit y donner ; & il remarque que ſaint Cyrille ne l'a employée que comme un exemple imparfait de l'union hypſtatique.

De ce faux principe d'une seule nature en J. C. les Arméniens, de concert avec les autres *Monophysites*, concluent qu'il n'y a qu'une opération en J. C. & qu'une volonté, entendant par ce mot de volonté, l'action de la volonté, & non pas la faculté: c'est ainsi qu'ils abusent de l'expression d'actions théandriques, qu'ils ne s'accordent pas entr'eux & que quand il est question d'expliquer leurs sentimens, ils se contredisent mutuellement, les uns parlant le langage des Eutychiens, & les autres celui des Monophysites, tous hérétiques condamnés dans le Concile de Chalcédoine. Mais ce qui est certain, c'est que le schisme n'avoit pas fait grande fortune avant le Conciliabule de Thévin. Ses plus zélés partisans n'étoient que quelques Moines & quelques Evêques, qui n'osoient pas même prêcher publiquement leurs erreurs. Cependant ils n'en étoient pas moins affectionnés à leur parti, & ils cherchoient les moyens de l'augmenter. Ils trouverent à propos un certain Prêtre né avec des talens, tout propre à être un chef de parti. Il se nommoit *Jacques Zangales*, homme adroit, séduisant, parlant bien, populaire, se donnant des airs de modestie & d'humilité qui ca-

choien
pluseu
Evêqu
soient
persua
firent.
il com
les vill
réputat
voyé c
lui, jo
faisoit
faisoit
nombr
devint
appelle
ducteur
leur et
Thévin
Nierses
firma l
avoit
damna
doine
dura p
Pou
Armén
leur de
trent
questio

choient une ambition sans mesure. Il eut plusieurs conférences avec quelques Evêques & quelques Vertabiets qui pensoient comme lui. Il fit si bien qu'il leur persuada de le sacrer Evêque, ce qu'ils firent. Revêtu qu'il fut de cette dignité, il commença à dogmatifer, parcourant les villes & les villages. Il se donnoit la réputation d'un homme éclairé & envoyé de Dieu : cette opinion conçue de lui, jointe à son art de bien parler, le faisoit écouter volontiers du peuple ; il faisoit chaque jour quelque conquête ; le nombre de ses disciples s'augmentoît, & devint si fort, qu'on commença à les appeller *Jacobites*, du nom de leur séducteur *Jacques Zangales*, & ce nom leur est demeuré. Le Conciliabule de Thévin, convoqué par le Patriarche Nierfes, surnommé *Achdaraghensis*, confirma les erreurs dont Jacques Zangales avoit déjà infecté les peuples. Il condamna de plus le Concile de Chalcédoine, & forma enfin le schisme, qui dura plus d'un siècle.

Pour ne parler présentement que des Arméniens qui sont sous nos yeux, nous leur devons la justice de dire qu'ils n'entrent point dans toutes ces sortes de questions. Ils s'en tiennent en général à

ce qu'on leur a dit , qu'il n'y a qu'une nature en Jesus-Christ , sans en sçavoir davantage. Car pour ce qui est des autres erreurs qu'on reproche aux Arméniens , & dont nous allons parler , on les doit moins imputer à la Nation , qu'à quelques-uns de ses Docteurs qui veulent se signaler dans leur pays , en dogmatifant contre l'Eglise Romaine , & qui croient en même temps qu'il est de leurs intérêts d'inspirer à leurs compatriotes du mépris & de l'aversion pour les Catholiques Romains.

Quelques-uns de ces Docteurs Arméniens , soutiennent avec les Grecs que le Saint-Esprit ne procède que du Pere , & nullement de la seconde personne de la sainte Trinité. Ils ne peuvent pas cependant ignorer que les Eglises Arméniennes chantent le jour de la Pentecôte une Prose contenue dans un de leurs livres nommé *Hiachouft* , où sont ces mots : *Guériffez , Seigneur , le Seigneur des vertus , & vrai Dieu , source de lumieres & de vie , Esprit saint , procédant du Pere & du Fils.*

Comme une erreur conduit toujours à une autre , ils enseignent de plus que Dieu differe la récompense des Justes , & la punition des pécheurs jusqu'après le Jugement dernier ; & cependant dans

les prie
Dieu qu
dans le
& ajout
gloire a

A ces
tent d'a
travaga
toutes l
du mon
aux enf
depuis
gatoire,
corps se
l'air. O
niens ,
honneur
le Chri
daïques
prescrit
fication
tous les
immond
du pour
de cette
pables
de la ch
sang. C
le sacrif
à la por

les prieres publiques ils demandent à Dieu qu'il place les ames des défunts dans le Royaume du Ciel avec les Saints, & ajoutent que les Saints sont dans la gloire avec les Anges.

A ces erreurs grossieres, ils en ajoutent d'autres qui ne sont pas moins extravagantes ; sçavoir , que Dieu créa toutes les ames dès le commencement du monde , que Jesus-Christ descendant aux enfers en retira les damnés , que depuis ce temps-là il n'y a plus de Purgatoire, & que les ames séparées de leurs corps sont errantes dans la région de l'air. On reproche de plus aux Arméniens , & non sans raison , que se faisant honneur d'être Chrétiens , ils défigurent le Christianisme par des pratiques Judaïques. En effet , ils observent le temps prescrit par la loi de Moïse pour la purification des femmes. Ils s'abstiennent de tous les animaux que la Loi a déclarés immondes , dont ils exceptent la chair du pourceau , sans pouvoir dire la raison de cette exception. Ils se croiroient coupables d'un péché , s'ils avoient mangé de la chair d'un animal étouffé dans son sang. Comme les Juifs , ils offrent à Dieu le sacrifice des animaux qu'ils immolent à la porte de leurs Eglises par le ministère

de leurs Prêtres. Ils trempent le doigt dans le sang de la victime égorgée, ils en font une croix sur la porte de leurs maisons, le Prêtre retient pour lui la moitié de la victime, & ceux qui l'ont présentée en consomment les restes. Il n'y a point de bonne famille qui ne vienne offrir son agneau aux Fêtes de l'Epiphanie, de la Transfiguration, de l'Exaltation de la sainte Croix & de l'Assomption de la sainte Vierge, qu'ils appellent le jour du sacrifice général. Ils font de pareilles offrandes à Dieu pour en obtenir la guérison de leurs maladies, ou d'autres bienfaits temporels. Mais ils ne s'aperçoivent pas qu'en faisant ces sacrifices, ils se condamnent eux-mêmes, car ils prononcent ces paroles contenues dans leur Rituel: *nous sçavons, Seigneur, que vous ne voulez plus de victimes.* Ceux qui sont intéressés à les maintenir dans ces pratiques, ne manquent pas de leur citer l'exemple de l'Eglise Romaine, qui bénit des agneaux dans les fêtes Paschales. Mais nous leur faisons remarquer la différence de leur pratique à la nôtre, car notre seule intention est de bénir des viandes qui nous sont données pour notre nourriture, mais non pas d'offrir à Dieu des sacrifices qu'il a abolis lort-

qu'il no
s'immo

Saint

le Leva

duite él

sur un n

dans les

les erre

retranch

endroits

du versé

Luc, o

& la su

jardin d

a cru a

ment av

teurs se

n'admet

Jésus-C

Jésus-C

en effet

22^e cha

Pierr

d'Antio

après lu

contrain

même

avoit se

cette ou

fit infér

qu'il nous a donné son Fils unique, qui s'immoie continuellement pour nous.

Saint Nicon, célèbre Missionnaire dans le Levant, dont nous avons la vie, traduite élégamment par le Pere Sirmond, sur un manuscrit grec, & qui a été insérée dans les annales de Baronius, met entre les erreurs des Arméniens, l'an 560, le retranchement qu'ils ont fait de deux endroits de l'Evangile; le premier est du verset 43^e du 22^e chapitre de saint Luc, où cet Evangéliste narre l'agonie & la sueur du sang de Jesus-Christ au jardin des Olives. Ce saint Missionnaire a cru apparemment que ce retranchement avoit été fait par quelques Docteurs schismatiques, qui non-seulement n'admettoient qu'une seule nature en Jesus-Christ, mais qui soutenoient que Jesus-Christ avoit été impassible. Erreur en effet condamnée par ce verset 43^e du 22^e chapitre de saint Luc.

Pierre le Foulon, Patriarche intrus d'Antioche, & quelques autres Docteurs après lui, donnerent dans une hérésie contraire, soutenant que la divinité même avoit été crucifiée, & qu'elle avoit souffert; & ce fut pour favoriser cette ovinion impie, que cet hérésiarque fit insérer dans le *Trisagion* des Armé-

niens , c'est-à-dire , dans la priere qui répète trois fois , *saint Dieu , saint fort , saint immortel* , les paroles suivantes , qui *avez été crucifié pour nous , faites-nous miséricorde*. Mais les Evêques Arméniens Catholiques anathématisèrent cette hérésie dans les Conciles de *Sis & d'Adana*, proscrivirent cette addition hérétique , & ordonnerent qu'on chantât publiquement le Trisagion en cette maniere : *saint Dieu , saint fort , saint immortel , Jesus-Christ qui avez été crucifié pour nous , faites-nous miséricorde*. Dans cette priere Catholique , on reconnoît sa divinité & son humanité ; on distingue deux natures en sa personne , l'une immortelle & exempte de douleur , l'autre souffrante & mortelle.

L'autre endroit retranché de l'Evangile , que saint Nicon reproche aux Arméniens , est l'histoire de la femme adultère , en saint Jean , chap. 8. Mais comme cette histoire ne se trouve point dans quelques anciens manuscrits Grecs , ni dans les exemplaires à l'usage de l'Eglise d'Antioche , la traduction Arménienne qui aura été faite apparemment sur ces exemplaires , ne doit point être responsable de cette omission , d'autant plus que cette histoire n'a aucun rapport à

leurs
doit p

A c
Armén
dans l
dont n
précéd
péter ;
ce qui
rance d
On sça
depuis
séparati
une vér
maine
honte à
le succe
a conf
peine q
ancien
Chrétie
les téné
autres ,
dans leu
qui pro
fruits ,
maturit
la grace
ne cesse
& aime

leurs sentimens particuliers , & ne les doit point par conséquent intéresser.

A ces erreurs que l'on impute aux Arméniens , il faut ajouter leurs abus dans l'administration des Sacremens , dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent , & qu'il seroit inutile de répéter ; mais nous ne devons pas omettre ce qui nous donne une consolante espérance de leur réunion à l'Eglise Romaine. On sçait que le schisme les en sépare depuis bien des années ; mais malgré leur séparation , ils conservent un respect & une vénération pour la sainte Eglise Romaine & pour son Chef, qui peut faire honte à des Catholiques. Ils l'appellent le successeur de saint Pierre , à qui Dieu a confié son troupeau. Ils avouent sans peine que le Siège de Rome est le plus ancien & le premier Siège du monde Chrétien , qu'il est la lumière qui chasse les ténèbres. Ces sentimens , & plusieurs autres , que la bonté divine conserve dans leurs cœurs , est comme un germe qui produit de temps en temps de bons fruits , mais qui ne viennent pas tous en maturité. Ils y viendront un jour avec la grace de Dieu. C'est pourquoi nous ne cesserons pas de cultiver cette bonne & aimable Nation portée naturellement

à la piété, & à tous les exercices de la Religion les plus sévères. Nous prions les personnes qui liront ces mémoires, de nous aider du secours de leurs prières, afin qu'il plaise à Dieu bénir nos travaux évangéliques, & ceux de nos successeurs, que notre Compagnie ne manquera jamais de vous donner. C'est en leur faveur que sera le dernier Chapitre qui finira ces Mémoires,

CHAPITRE VIII.

Maniere de traiter avec les Arméniens.

UN de nos plus anciens Missionnaires qui a eu le bonheur de travailler pendant bien des années, & avec de grands fruits en Arménie & en Perse, nous a laissé d'excellentes regles pour traiter avec les Arméniens. Je ne puis rendre un plus grand service à nos jeunes Missionnaires, que de leur faire part de ces avis importants.

Les ouvriers appelés de Dieu, pour annoncer son Royaume aux Arméniens, doivent commencer par gagner leur estime & leur confiance. Pour y parvenir, ils ne peuvent les traiter avec trop de

de d
truct
faire
leur e
& ce
teron
prend
cours
fiance
cemen
à rece
la foi
Il fa
Armén
vir des
lement
sont for
est la p
peuple
il s'agit
fance l
en eux
nions p
ment ne
& se fo
Protesta
bien se
eux. Le
ne pou
roient n
Tome

de douceur & de bonté dans les instructions qu'ils leur feront ; il faut leur faire bien entendre qu'ils ne prétendent leur enseigner que la doctrine de l'Eglise, & celle de leurs ancêtres. Ils vous écouteront alors volontiers, & se laisseront prendre, pour ainsi dire, par vos discours, qui bien loin de jeter de la méfiance dans leur esprit, attireront doucement leurs cœurs, & les disposeront à recevoir avec docilité les vérités de la foi que vous leur expliquerez.

Il faut faire une grande différence des Arméniens, qui ne sont, pour me servir des termes de l'Ecole, que matériellement hérétiques, d'avec ceux qui le sont formellement : la classe des premiers est la plus nombreuse ; car c'est celle du peuple qui ne sçait pas seulement de quoi il s'agit, ou qui n'en a qu'une connoissance légère & confuse. On ne trouve en eux nulle prévention pour des opinions particulières ; ils croient bonnement ne différer de nous que par le rit, & se font honneur d'être aussi séparés des Protestans que nous le sommes. Il faut bien se garder d'entrer en dispute avec eux. Les disputes, dit notre Missionnaire, ne pourroient qu'être inutiles, & seroient même dangereuses. Elles seroient

inutiles, parce que ce peuple grossier & ignorant n'a besoin que d'instructions; mais elles seroient dangereuses, parce qu'elles les mettroient en garde contre nos instructions; & ils iroient incontinent consulter leurs Docteurs, pour apprendre d'eux les réponses qu'ils auroient à nous faire. Leurs Docteurs, intéressés à les éloigner de nous, ne manqueroient pas alors de leur faire d'affreuses peintures des Missionnaires. Ils leur défendroient de nous recevoir chez eux, & les exciteroient à nous susciter des persécutions & des avanies. Le Missionnaire sage & prudent doit donc se contenter d'inspirer au peuple l'horreur du vice, l'amour de la vertu, le desir de remplir les devoirs de son état, & le disposer à croire ce que l'Eglise Catholique nous enseigne.

Pour ce qui est des hérétiques que nous avons dit être formellement hérétiques, c'est-à-dire, de ceux qui savent bien que leurs opinions ont été condamnées par l'Eglise, & en particulier par le Concile de Chalcédoine, & qui, nonobstant la condamnation de leurs erreurs, y persisteront opiniâtrément il faut leur mettre sous les yeux les saintes Ecritures, & les Livres des Peres Grecs

qu'ils
douce
établi
hérét.
les c
nouve
les an
Peres.
Mai
vent q
raisons
qu'ils c
tables r
vera trè
les Prê
ceux-là
ouailles
ou de d
lent poi
les Evêc
de leur
des grac
à sa Co
la conv
est très-
pendant
pas sans
en temp
qui von
& se réc

qu'ils respectent ; leur faire voir avec douceur & charité les vérités qui y sont établies, & qui détruisent leurs dogmes hérétiques. Il faut leur faire remarquer les contradictions manifestes de leurs nouveaux Catéchismes & Rituels, avec les anciens qui servoient de regle à leurs Peres.

Mais comme il n'arrive que trop souvent que des intérêts particuliers, & des raisons de politique entrent dans le parti qu'ils ont pris, il faut démêler les véritables motifs de leur conduite ; on trouvera très-souvent, particulièrement dans les Prêtres & dans les Evêques, que ceux-là, dans la crainte de perdre leurs ouailles, & les profits qu'ils en retirent, ou de déplaire à leurs Evêques, ne veulent point abandonner le schisme ; & que les Evêques, pour être bien dans l'esprit de leur Patriarche, & pour en recevoir des graces, font gloire d'être attachés à sa Communion. Il faut convenir que la conversion de ces intéressés politiques est très-difficile ; mais elle n'est pas cependant impossible : car nous ne sommes pas sans la consolation de voir de temps en temps des Evêques & des Curés, qui vont de bonne foi abjurer le schisme & se réconcilier à l'Eglise Romaine. Ainsi

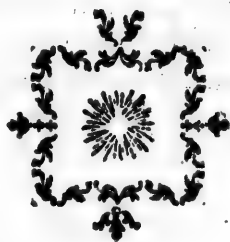
il faut, en priant beaucoup, attendre avec patience que le grain semé en terre y germe & vienne à maturité. Sur-tout il ne faut pas se fâcher contre votre adversaire, l'accuser de schisme ou d'hérésie. Vous vous fermeriez pour toujours la porte de son cœur; il faut guérir votre malade avec du baume & de l'huile, & ne pas aigrir sa plaie avec du vinaigre.

A l'égard des Arméniens & Arméniennes, qui se présentent pour revenir à nous, il est de conséquence de bien examiner les motifs de leur démarche pour n'y être pas trompé. Il faut se faire bien instruire de quelle maniere ils ont vécu, étudier le caractère de leur esprit, pour connoître s'ils ne sont point légers & changeans; il faut voir comment ils écoutent nos premières instructions, & quels fruits ils en retirent; il faut éprouver leur constance à demander l'absolution de leur schisme & de leurs erreurs, & ne la leur accorder que lorsqu'on pourra moralement s'assurer qu'on donnera à l'Eglise Catholique un disciple fidele & constant. Sans ces sages précautions, on s'exposeroit à ne voir que des conversions précipitées, qui aboutiroient à des rechûtes scandaleuses,

Po
comm
diffim
leurs
éprou
mes;
neur,
de bon
instruit
nous le
de cour
qu'on n
Enfin
cellent
conserv
Nations
de mod
ceur &
time &

Pour ce qui est des Arméniennes, comme la curiosité, l'inconstance & la dissimulation, entrent assez souvent dans leurs résolutions, elles ont besoin d'être éprouvées plus long-temps que les hommes; il faut cependant dire à leur honneur, que lorsqu'elles reviennent à nous de bonne foi, & qu'elles ont été bien instruites par d'anciennes Catholiques qui nous les amènent, elles font voir plus de courage, de ferveur & de fermeté qu'on n'en voit dans les hommes.

Enfin notre Missionnaire finit ses excellentes regles par un avis, qui est de conserver toujours avec les différentes Nations du Levant, un air de gravité, de modestie, & en même-temps de douceur & de charité, qui gagne leur estime & leur confiance.



L E T T R E

*Du P. * * *, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Camus, de la même Compagnie.*

A Constantinople, en l'année 1739.

M O N R É V É R E N D P E R E ,

La paix de N. S.

Je ne sçaurois assez-tôt vous faire part de l'édifiant spectacle, qu'un jeune Arménien Catholique, âgé de 22 ans, vient de donner à toute la ville de Constantinople. Ce jeune homme, dans une partie de plaisir, s'étoit livré à l'intempérance du vin; ses compagnons de débauche profiterent de l'état d'yvresse où il étoit, pour l'engager à embrasser la Loi Mahométane, & à prendre le turban. Quand les fumées du vin furent dissipées, & qu'il revint à son bon sens, il en conçut le plus vif repentir, mais inutilement; car, quand on a une fois confessé Mahomet, & qu'on s'est

couv
de re
été ca
le tin
oser p
Enf
les re
me fa
ressent
remed
confei
fris m
Il me
auroit
eût dû
qu'il a
tantino
apostasi
moin d
tion éto
vêteme
regardé
métism
mourir
pour u
crime,
scandal
donner
Je c
solution

couvert la tête du turban , il n'y a plus de retour. Le regret & la honte d'avoir été capable d'une démarche si criminelle, le tinrent caché près de deux mois sans oser paroître.

Enfin, ne pouvant plus tenir contre les reproches de sa conscience, il vint me faire part de la vive douleur qu'il ressentoit de son crime, & chercher le remède qui pouvoit le calmer. Je lui conseillai de se dépayser, & je m'offris même à lui en faciliter les moyens. Il me répondit que c'étoit un parti qu'il auroit pris depuis long-temps, si sa fuite eût dû réparer suffisamment le scandale qu'il avoit donné ; mais que tout Constantinople ayant été témoin de son apostasie, devoit être pareillement témoin de sa pénitence : que sa résolution étoit prise de quitter le turban & le vêtement à la turque; que dès-lors il seroit regardé comme un déserteur du Mahométisme; qu'infailiblement on le seroit mourir ; & que par sa mort soufferte pour une pareille cause, il expieroit son crime, & répareroit parfaitement le scandale qu'il avoit eu le malheur de donner.

Je crus devoir examiner si cette résolution n'étoit pas l'effet d'un mouve-

ment passager de ferveur, & si l'on pouvoit compter sur sa fermeté. Je lui représentai donc que Dieu n'exigeoit pas tant de lui, & qu'il se contenteroit de son repentir & de sa pénitence; que ce seroit peut-être le tenter que de s'exposer de la sorte; que la mort étoit beaucoup plus terrible de près que de loin; qu'il pouvoit souffrir une mort douce & paisible, mais qu'il manqueroit peut-être de force & de courage dans de longs & cruels supplices. Il m'écouta tranquillement, & quand j'eus cessé de parler, il me pria d'écouter sa confession, de lui administrer ensuite la Sainte Eucharistie, parce qu'il n'attendoit que cette grace pour aller déclarer ses sentimens.

Après l'avoir bien éprouvé, & m'être assuré de sa constance autant qu'il étoit possible, je louai sa résolution, & je lui dis tout ce que le Seigneur m'inspira pour le fortifier & l'encourager à suivre une inspiration, que je ne doutois plus qui ne vînt de Dieu. M'étant assis pour le confesser, il se jeta à mes pieds, & accusa ses péchés avec les plus grands sentimens de piété & de douleur. Depuis son apostasie il s'étoit corrigé de tous les défauts auxquels

la jeu
confe
sentai
penda
donna
sur le
qu'il
Seigne
pirer;
répon
& fan
dont l

Qu
& fin
de not
c'est ai
moi, c
d'entre
habit A
amis
étoit r
que n
version
totalen
confisc

De
Beziste
belle,
il y e
les Ar

la jeunesse de ce pays est sujette. Sa confession étant achevée, je lui présentai mon crucifix, qu'il baïsa en répondant un torrent de larmes. Je lui donnai ensuite quelques avis, non pas sur les réponses qu'il devoit faire lorsqu'il seroit interrogé juridiquement, le Seigneur s'étant engagé de les lui inspirer ; mais sur la manière dont il devoit répondre, c'est-à-dire, avec modestie, & sans laisser échapper aucune parole dont les Turcs pussent s'offenser.

Quand il eut reçu la Communion & fini son action de grace, il sortit de notre maison, vêtu à l'Arménienne ; c'est ainsi qu'il avoit toujours paru devant moi, quittant son habit Turc avant que d'entrer dans notre maison, & prenant un habit Arménien qu'un Catholique de ses amis lui fournissoit. Cette précaution étoit nécessaire, car s'il eut été prouvé que nous eussions travaillé à la conversion d'un Turc, la Mission seroit totalement perdue, & notre maison confisquée & changée en Mosquée.

De notre Maison il alla droit au Bezistein ; c'est une espèce de Halle fort belle, où se trouvent les Marchands : il y eut bientôt réglé ses affaires, car les Arméniens Catholiques, charmés &

édifiés de la résolution qu'il prenoit, sans vouloir entrer dans aucune discussion, lui firent la remise de tout ce qu'il leur devoit, lui de son côté remit à ses créanciers toutes leurs dettes. D'une autre part, les Marchands Turcs, les uns par amitié les autres par la compassion qu'excitoit sa jeunesse, firent tous leurs efforts pour le détourner de son dessein, ou du moins pour l'engager à se tenir caché. Il leur répondit à tous d'un air modeste & d'un ton ferme, que le plus grand bonheur auquel il aspireroit étoit de mourir pour la Religion sainte, qu'il avoit eu le malheur d'abandonner. Quelques Soldats de la garde qui passoient par là, ayant entendu ce discours, lui déchargèrent cinq ou six grands coups de bâton sur la tête, qui le mirent tout en sang, & le conduisirent à la prison.

Il entra dans la prison avec des transports de joie qui étonnerent tous les prisonniers. Il se mit en prières jusqu'à la nuit, & avant que de prendre un peu de sommeil, il demanda en grace à un Arménien qui étoit en prison pour dettes, de le réveiller à une certaine heure, pour reprendre ses prières. Le lendemain plusieurs Turcs le visiterent, & mirent en œuvres les promesses & les

mena
curen
de la
nulle
mene

Ce
de sa
mit d
s'il vo
jeune
& lui
biens
le gara
nels, s
Religio
tant p
Maître
promp
la mo
vous d
& la p
en ce
qu'on
condu

Ava
Grand
passage
nuques
Armén
des pr

menaces pour le faire changer. Ils reçurent tous la même réponse. L'Aga de la prison, voyant qu'il n'y avoit nulle espérance de le gagner, le fit mener au Divan du Grand Visir.

Ce Ministre, touché de sa jeunesse & de sa physionomie aimable, lui promit des charges & une grosse pension s'il vouloit changer de sentiment. Le jeune homme le remercia de ses offres, & lui répondit que sa faveur, & les biens dont il vouloit le combler, ne le garantiroient pas des supplices éternels, s'il mouroit hors du sein de la Religion Catholique. Le Ministre insistant plus que jamais, prit un ton de Maître, & lui dit que s'il n'obéissoit promptement, il alloit le condamner à la mort. C'est la seule grace que je vous demande, repartit le jeune homme, & la plus grande que je puisse recevoir en ce monde. Alors le Visir fit signe qu'on lui tranchât la tête, & il fut conduit au lieu du supplice.

Avant que de sortir du Serrail, le Grand Seigneur s'étant trouvé sur son passage, accompagné du Chef des Eunuques, celui-ci s'approcha du jeune Arménien, & lui fit de la part du Prince des promesses bien plus magnifiques que

celles du Visir. Ces promesses n'eurent d'autre effet, que de faire mieux connoître le courage du jeune homme, & de lui procurer l'honneur de confesser Jesus-Christ, en présence du Sultan. Quoiqu'il fût chargé de fers il tira son Chapelet de son sein, & le recita pendant tout le chemin, la joie qu'il goûtoit intérieurement se répandant jusques sur son visage. Lorsqu'il fut arrivé à la grande porte du Serrail, qui étoit le lieu de son supplice, il se mit à genoux, fit le signe de la croix, & tenant les yeux élevés au Ciel, sans faire paroître la moindre émotion, il reçut un seul coup qui lui trancha la tête.

Son corps demeura exposé dans la rue, selon l'usage : tous les Catholiques allèrent lui rendre leurs devoirs, & au moyen de quelque argent ils recueillirent son sang dans des mouchoirs. Son visage, loin d'être défiguré par la mort, parut si beau, que les Turcs même en témoignèrent leur surprise. Il devoit demeurer trois jours sur le pavé, selon la coutume qui s'observe à l'égard de ceux qui ont fini leur vie par le dernier supplice ; mais les Marchands d'Angoura ses compatriotes, obtinrent à force d'argent la permission de l'enlever des

le le
au C
qui v
touch
On
l'env
vêqu
cette
Cong
rogé
qui, d
souff
digne
veaux
dans l

le lendemain. Ils le porterent en triomphe au Cimetiere, suivis d'un peuple infini, qui vouloit lui baiser les pieds, & faire toucher différentes choses à son corps. On conserva secrètement sa tête pour l'envoyer à Angoura. M. notre Archevêque a dressé un procès-verbal de cette mort pour l'envoyer à la Sacrée Congrégation, & pour cela il m'a interrogé juridiquement. C'est le troisieme qui, depuis que je suis dans cette ville, a souffert pour le même sujet une mort si digne d'envie : & ce sont trois nouveaux Protecteurs, que cette Mission a dans le Ciel. Je suis avec respect, &c.



L E T T R E

*A Monseigneur le Marquis de Torcy,
Ministre & Secrétaire d'Etat, sur le
nouvel établissement de la Mission des
Peres Jésuites dans la Crimée.*

M O N S E I G N E U R ,

On m'ordonne de la part de votre Grandeur, de lui envoyer un détail suivi des commencemens & des progrès de la Mission que nous venons d'ouvrir dans la Crimée sous la puissante protection du Roi, que vous avez bien voulu nous ménager. C'est un tribut que nous payons avec joie, & que nous reconnoissons devoir autant à la gloire de votre ministère, qu'à la générosité & à l'étendue de votre zèle.

Chargé par Sa Majesté de l'administration des affaires étrangères, votre Religion a cru devoir mettre dans ce rang l'affaire du salut d'une infinité de pauvres étrangers de presque toutes les nations Chrétiennes de l'Europe, qui

gémir
rend
exact
avez
Mont
dès la
& pa
détail
rivera
miere
que j'
des m
les au
je tâc
Au
un Fra
premie
tares,
quelqu
choses
se trou
nité de
tout se
ses co
absolu
nous a
un Jésu
la per
menço
auprès
qu'il n

gémissent ici dans l'esclavage. En vous rendant par cette lettre un compte exact de tout le bien que vous nous avez mis en état de leur faire, souffrez, Monseigneur, que je reprenne les choses dès la première naissance de la Mission; & pardonnez-moi, s'il vous plaît, le détail trop étendu, dans lequel il m'arrivera peut être d'entrer; c'est une première Lettre, dans laquelle il me semble que j'ai mille choses à dire des gens & des mœurs de ce nouveau pays; dans les autres lettres qui suivront celle-ci, je tâcherai d'être moins long.

Au mois de Juillet de l'année 1706 un François, nommé le sieur Ferrand, premier Médecin du Kan des petits Tartares, étant venu à Constantinople pour quelques affaires, nous raconta mille choses touchantes du pitoyable état où se trouvoient dans la Crimée une infinité de Chrétiens de tout âge & de tout sexe, faits esclaves dans les diverses courses des Tartares & destitués absolument de tout secours spirituel. Il nous ajouta, que deux ans auparavant un Jésuite Polonois, à qui il avoit obtenu la permission d'entrer en Crimée, commençoit déjà à y faire de grands biens auprès des esclaves de sa nation, mais qu'il n'y avoit vécu que dix mois, une

grande peste survenue vers la fin de 1704 l'ayant emporté avec plus de vingt mille de ces pauvres gens. Nous sçavions déjà une partie de tout cela; nous sçavions de plus, que les autres Chrétiens du pays étoient aussi à plaindre que les esclaves, & il y avoit longtemps que nous regrettions de n'être que quatre Jésuites pour la vaste & laborieuse Mission de Constantinople. Nous en avons même conféré très-souvent avec notre Ambassadeur M. le Marquis de Feriol, que son zèle pour la Religion, & sa grande charité pour les malheureux, rendoient très-sensible au délaissement de la Crimée. Touchés plus que jamais de ces dernières nouvelles, nous proposâmes à M. de Feriol de détacher quelqu'un de notre petit nombre, & de l'envoyer au secours de ces Chrétiens abandonnés; ce qu'il accepta de tout son cœur. Mon bonheur voulut que ce fut sur moi que tomba le choix, & jamais je n'oublierai les traits de sa générosité vraiment digne d'un Ambassadeur du Roi. Non seulement il honora de sa protection la nouvelle Mission que j'allois commencer, mais il voulut encore se charger du soin de la soutenir à ses propres frais, & de la faire goûter à Sa Majesté;

Vous
pleine
vous
de tr
son a
de ri
abond
nécess
en éta
Je
même
Ferran
naviga
douce
danger
grand
cette r
bas fon
qui re
même
leurs b
coups
d'anné
nombr
neuf g
rurent
Par
nous f
que l'o
Crimé
l'on fa

Vous sçavez, Monseigneur, les lettres pleines d'ardeur & de Christianisme qu'il vous en écrivit alors; il en écrivit aussi de très-pressantes au Kan des Tartares son ancien ami, auxquelles il joignit de riches présens; & m'ayant pourvu abondamment de tout ce qu'il crut nécessaire à mon voyage, il me mit en état de partir incessamment.

Je m'embarquai le 19 Août de la même année en la compagnie du sieur Ferrand. C'étoit la belle saison, où la navigation de la mer noire est aussi douce & aussi sûre, qu'elle est rude & dangereuse dans les autres temps. Le grand danger qu'il y a à naviger sur cette mer, vient de la quantité de ses bas fonds, & de son peu d'étendue, ce qui rend les vagues si hautes, & en même temps si courtes, que les meilleurs bâtimens résistent à peine à leurs coups redoublés, & qu'il n'y a point d'année qu'il ne s'en perde un grand nombre. Il y a huit ou dix ans que neuf galeres du Grand-Seigneur y périrent toutes à la fois.

Par le beau temps que nous avions, nous fîmes assez vite les deux cents lieues que l'on compte de Constantinople à la Crimée. Le trajet seroit moins long, si l'on faisoit canal en droiture; mais il

faut employer beaucoup de temps à chercher les bouches du Danube. Dès que nous eûmes pris terre, nous ne songeâmes qu'à nous rendre promptement à Bagchsaray, qui est la capitale du pays, & la demeure ordinaire du Kan. Les lettres & les beaux présens de M. de Feriol nous firent avoir une audience fort prompte, qu'il accompagna de beaucoup de caresses. Le Kan, nommé Sultan Gazi Guiray, me parut un Prince d'environ quarante ans, fort bien fait de sa personne, l'air noble, le regard perçant, les traits du visage très-réguliers; en cela bien différent des autres Tartares, qui ont presque tous le visage fort difforme. Sa personne & tout ce qui l'environnoit, avoient plus l'air guerrier que magnifique. Ce qui me charma, fut la bonté avec laquelle il me reçut. Il me fit quantité de questions sur le Roi & sur les guerres de France, auxquelles il me paroissoit s'intéresser fort: il me parla aussi de M. l'Ambassadeur avec de grandes démonstrations d'estime & d'amitié. Je pris ce moment-là pour lui demander la permission d'assister les esclaves & les autres Chrétiens de ses Etats. Il me l'accorda sur-le-champ d'une manière aussi étendue, & aussi favorable que je pouvois la désirer.

Le K
d'un fo
de Pa
gardé
l'Empi
males
titres
Grand
à sa v
ne jam
lui sub
son fan
tarie,
pas él
comme
les gra
son &
naissan
gens,
& à le
vent de
causer
étoient
ne le so
assez p
pension
manqu
depuis
de ses t
quelqu

Le Kan de la petite Tartarie est maître d'un fort grand pays. Il prend la qualité de *Padicha* ou d'Empereur, & il est regardé comme l'héritier présomptif de l'Empire Turc, au défaut des enfans mâles des Osmans. Avec tous les grands titres il ne laisse pas d'être vassal du Grand-Seigneur, qui le met & le dépose à sa volonté, observant cependant de ne jamais faire mourir le déposé, & de lui substituer toujours un des Princes de son sang. Ces Princes du sang de Tartarie, qu'on nomme Sultans, ne sont pas éloignés des affaires, ni enfermés comme ceux de Turquie; on leur donne les grands emplois, & chacun a sa maison & son apanage. Le droit de leur naissance leur attache quantité de braves gens, qui se dévouent à leurs intérêts & à leur fortune; ce qui cause souvent des mouvemens dans l'Etat, & encauseroit de plus fréquens, si ces Sultans étoient riches; mais ordinairement ils ne le sont gueres. Le Kan lui-même l'est assez peu pour un Souverain. Quand les pensions de la Pologne & du Czar lui manquent, ainsi qu'elles lui ont manqué depuis la paix de Carlowits, les rentes de ses terres, une partie des douanes, & quelques légers impôts font presque tout

son revenu. Il est vrai qu'il n'a pas aussi de grandes dépenses à faire. Sa garde, de près de deux mille hommes, est entretenue par le Grand-Seigneur. Les plus nombreuses armées ne lui coûtent rien ni à lever, ni à faire subsister. Les Tartares sont tous soldats; le rendez-vous n'est pas plutôt assigné, qu'ils y viennent au jour marqué avec leurs armes, leurs chevaux & toutes leurs provisions. L'espérance du butin, & la licence de piller, leur tient lieu de solde.

Après les Sultans il y a les Cherembeys, qui sont comme la haute Noblesse & les dépositaires des Loix du pays. Leur emploi est de maintenir la liberté des peuples, autant contre les vexations des Kans, que contre les invasions de la Porte, toujours attentive à réduire de plus en plus les Tartares, dont l'humeur remuante & belliqueuse lui donne de continuelles inquiétudes. Ce corps de Noblesse, distingué d'ailleurs par ses grands biens & par ses fréquentes alliances avec la Maison Royale, a son chef qu'on nomme Bey, ou Seigneur par excellence. Ce Bey a, comme le Kan, son Kalga & son Nouradin. Les Cherembeys entrent de droit dans toutes les délibérations

de co
aucun
pation
les My
homme
Conse
comp
Offici
son V
avec l
meure
temps
qui ils
elles s
ces ha
sont l
affaires
Civil
Tartar
gent &
me pa
les vi
espère
dûeme
le liv
de lui
Cela
barbar
saires
dans l

de conséquence, & le Kan ne décide aucune affaire d'Etat sans leur participation. Après les Cherembeyns viennent les Myrzas, qui sont comme nos Gentilshommes titrés, & qui ont aussi part aux Conseils. Outre cela le Kan a son Divan, composé à peu-près des mêmes hauts Officiers que celui du Grand-Seigneur, son Visir, son Mufti, son Kadiasker, avec la différence que ces Charges demeurent à ceux qui les ont, autant de temps que dure le regne du Kan de qui ils les tiennent, & qu'en Turquie elles sont plus changeantes. Pendant que ces hauts-Officiers sont en place, ils sont les Juges immédiats de toutes les affaires civiles & criminelles. Pour le Civil, la Justice est administrée en Tartarie, comme ailleurs, à force d'argent & d'amis. Pour le Criminel, comme par exemple, pour les assassinats, & les violences, il n'y a nulle grace à espérer. Dès que le coupable est déclaré dûement convaincu, la coutume est de le livrer à sa partie adverse, qui tire de lui telle vengeance que bon lui semble. Cela va quelquefois à des excès d'une barbarie outrée, mais qu'on croit nécessaires à imprimer le respect des Loix dans les âmes féroces des Tartares,

qu'on a encore bien de la peine à contenir par tous ces spectacles de terreur.

Les Tartares soumis à l'obéissance du Kan, portent les différens surnoms de Précops, de Nogais, & de Circasses. On appelle Tartares Précops ceux qui habitent la grande Presqu'isle de Crimée, qui est la Chersonèse Taurique des anciens. On lui donne 70 ou 80 lieues de longueur sur environ cinquantes lieues de largeur. Sa figure ressemble assez à celle d'un triangle, dont la base du côté du midi présente une chaîne de hautes montagnes, qui sur un front presque égal s'avancent dans le pays à une profondeur de huit ou dix lieues; les deux côtés sont de grandes plaines fort ouvertes, où les vents s'engouffrent, & soufflent avec fureur. Il n'y a dans toute la Crimée que six ou sept villes qui en méritent le nom. Caffa, Bagchfaray, Karasou, Guzlo, Orkapi, & la nouvelle forteresse de Yegnikalé.

Caffa, autrefois Théodosie, l'emporte sur toutes les autres villes pour sa beauté, pour sa grandeur, & pour son commerce : elle est demeurée entre les mains des Turcs depuis l'an 1475 que Mahomet II l'ôta aux Génois, qui l'avoient prise eux-mêmes sur les Grecs

penda
Empe

Bag

séjour

milieu

de mi

Kan

à env

en tira

la mé

tendue

Guz

de l'ist

l'abord

& du

Ork

petite

avec u

ment t

n'a gué

de larg

Turcs.

A q

restes d

a donn

n'est p

ruine,

ça & l

La f

phore

pendant les divisions de leurs derniers Empereurs.

Bagchsfarray, capitale du pays, & le séjour ordinaire du Kan, est située au milieu des terres. C'est une ville de près de mille feux, mal-bâtie & mal-tenue.

Karasou, qui est aussi dans les terres, à environ 25 lieues de cette capitale, en tirant vers Caffa, est à peu-près de la même grandeur, & aussi mal entendue.

Guzlo, ville maritime à l'Occident de l'Isthme, a une fort bonne rade. C'est l'abord des Bâtimens de Constantinople & du Danube.

Orkapi, ou la Porte-or, est une fort petite ville, à la gorge de l'Isthme, avec un fortin & un mauvais retranchement tiré d'une mer à l'autre. L'Isthme n'a guères plus d'un bon quart de lieue de largeur. Cette Ville appartient aux Turcs.

A quatre lieues de Caffa on voit les restes de l'ancienne ville de Crim, qui a donné son nom à tout le pays : ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruine, parmi lesquelles il y a encore ça & là quelques maisons qu'on habite.

La forteresse Yegnikalé, sur le Bosphore Cimerien, a été nouvellement

bâtie par les Turcs; les fortifications n'en furent achevées qu'en 1706. Elle a été élevée pour arrêter les incursions des Moscovites, qui, lorsqu'ils avoient Azak, auroient pu venir par-là infester toute la mer Noire jusqu'au voisinage de Constantinople. Cette nouvelle Forteresse est une Place fort irrégulière, & de peu de défense du côté de la terre. Ce qu'elle a de meilleur est une grande plateforme qui bat sur tout le passage du Bosphore. Il y a dessus une longue rangée de canons de fonte d'un très-gros calibre, & quelques-uns de 200 livres de balles. Ces boulets énormes, dont les Turcs se servent dans leurs Fortereses maritimes, sont d'une pierre grise très-dure & très-pesante.

On qualifie encore du nom de ville, Mankoup, Baluklava, Kers, qui ne sont dans le vrai que de très-médiocres Bourgs. Dans toute l'enceinte de la Crimée il n'y a pas plus de douze cens tant bourgs que villages, quoique nos Géographes lui en donnent libéralement quatre-vingt mille. La preuve en est toute claire : on ne compte en tout le pays que 24 Kadiliks ou Paillia-ges, & le plus fort Bailliage ne comprend pas plus de cinquante bourgs ou villages.

Les

Les
font
on a
Les j
beau
manq
plée p
fonds
à des
assez t
furieu
du ver
Le
ture d
Crimée
les mo
sur-tou
cent à
sont pas
sonnes.
assez bi
des plus
heure à
froid &
peu qua
taisie le
moder,
langue e
gé &
notre F
Tom

Les terres, quoique bonnes & grasses, ne sont pas pourtant cultivées; celles dont on a soin produisent d'excellent bled. Les jardins & les pâturages occupent beaucoup de terrain. Les eaux vives manquent dans les plaines; on y a suppléé par quantité de puits fort profonds, qui en fournissent abondamment à des villages entiers. Le climat seroit assez tempéré, si les vents étoient moins furieux; mais en hyver le froid perçant du vent du Nord n'est pas supportable.

Le commerce des étrangers, la culture du pays, & les habitations de la Crimée semblent avoir un peu adouci les mœurs des Tartares Précops. C'est sur-tout dans les villes qu'ils commencent à devenir plus traitables. Ils ne sont pas même si mal-faits de leurs personnes. Ils ont la taille médiocre & assez bien prise; leur constitution est des plus robustes; accoutumés de bonne heure à souffrir la faim & la soif, le froid & le chaud, ils se contentent de peu quand ils ont peu; & quand la fantaisie leur prend, ils font, sans s'incommoder, les plus grands excès. Leur langue est un jargon de Turc mal arrangé & mal prononcé, tel que seroit notre François dans la bouche d'un

Suisse; il ne faut que s'y faire un peu; on n'a pas de peine à l'attraper. Leur Religion est le Mahométisme, tel que les Turcs le professent: ils ont comme eux leurs Mosquées & leurs gens de Loi, à qui ils portent grand respect. Quoique la pluralité des femmes leur soit permise, il s'en trouve peu qui en ayent plus d'une; ils aiment mieux entretenir de bons chevaux pour la guerre. La même Loi leur interdit l'usage du vin; ils ne font pourtant pas scrupule d'en boire quand ils en trouvent. Ils disent qu'il est parfaitement bien déiendu aux hommes d'une profession tranquille, tels que sont les gens de Loi, & les Marchands; mais qu'il donne du cœur aux soldats, tels qu'ils sont tous. Quand ils n'en ont pas, ils lui substituent une autre boisson très-forte & très-enyvrante, qu'ils font avec le lait aigre & le millet fermenté, & qu'ils appellent *Bosa*. Leur nourriture ordinaire est la viande, le lait & une pâte qu'ils font avec de la farine de millet détrempé dans de l'eau. Ils ne mangent ni légumes ni herbages; ils disent que c'est la nourriture des bêtes. La chair de cheval est pour eux un mets exquis; ils la préfèrent au bœuf & au mouton, viandes, selon eux, trop

fades
de l
les c
de la
Quan
vale,
Les
ils for
ment
vol n'e
est qu
dre ce
action
personn
tonades
on n'en
mourir.
Précops
vingt ou
Les T
les dése
Scythes
farouche
pays con
thme de
espaces
depuis le
ban, qui
Cirkasses
ment ba

fades. Leur maniere de l'apprêter est de lui donner une légère cuisson sur les charbons, ou s'ils sont en voyage, de la laisser bien faisander sous la selle. Quand ils ont avec cela du lait de cavale, leur repas leur semble délicieux.

Les Précops ont deux grands défauts; ils sont hardis menteurs, & extrêmement intéressés. De Tartare à Tartare le vol n'est ni permis ni puni; le voleur en est quitte pour la honte, & pour rendre ce qu'il a pris, à moins que son action n'intéresse le Public ou quelque personne d'autorité : car alors les bastonnades ne lui sont pas épargnées; mais on n'en vient jamais jusqu'à le faire mourir. Le contingent des Tartares Précops en temps de guerre est de vingt ou trente mille hommes.

Les Tartares Nogais sont errans par les déserts à la maniere des anciens Scythes, dont ils ont retenu l'humeur farouche, & toute la rudesse. Leur pays commence depuis la sortie de l'Isthme de Crimée, & s'étend sur des espaces immenses en Europe & en Asie, depuis le Budziak jusqu'au fleuve Kouban, qui les sépare d'avec les Tartares Circassés. Les Nogais sont naturellement barbares, cruels, vindicatifs,

méchans voisins & plus méchans hôtes. On lit tout cela dans l'air de leur visage, qui est affreux & difforme. Ils naissent les yeux fermés, & sont plusieurs jours sans voir. Leur langue n'est pas si mêlée de Turc que celle des Précops. Ils n'ont parmi eux ni villes ni bourgs, ni habitations fixes. Leurs maisons sont des chariots couverts, sur lesquels ils transportent incessamment d'un lieu à l'autre leurs familles & leurs bagages. Quand ils veulent faire halte, quelque part, ou pour la commodité de quelque rivière, ou pour l'abondance des pâturages, ils dressent leurs tentes, qui sont des espèces de grandes huttes couvertes de feutre, autour desquelles ils font des parcs de pieux pour la sûreté de leurs familles, & de leurs troupeaux. Ils ont un chef, à qui ils donnent le nom de Bey, & qui a sous lui plusieurs Mirzas. Ceux du Budziak sont gouvernés par un Seigneur de confiance que le Kan a soin de leur envoyer, & qui est quelquefois un Sultan. Ils sont tous Mahométans. Leur nourriture est le lait, la chair, & le Boza, dont ils font des débauches outrées. Quand il leur meurt un cheval, ou qu'il s'estropie, c'est pour eux un grand festin,

où il
boive
le Ka
breuf
besoin
Chaqu
cheva
pour
visions
les Esc
aux Pr
Leursm
& aux
sent, il
Les
Nogais,
jets du K
en four
de jeune
peuples
ont leur
lent ave
mœurs,
sauvages
près, qu
eux des
ils font
chez eux
Précops
fertile; l'

où ils invitent leurs amis, & où ils boivent à crever. C'est des Nogais que le Kan tire ses troupes les plus nombreuses. Ils peuvent fournir dans un besoin jusqu'à cent mille hommes. Chaque homme a ordinairement quatre chevaux, celui qu'il monte, un autre pour changer & qui porte ses provisions, & les deux autres pour charger les Esclaves & le butin. Alors malheur aux Provinces sur lesquelles ils tombent. Leurs marches ressemblent aux incendies & aux ouragans; par-tout où ils passent, ils n'y laissent que la terre nue.

Les Tartares Circasses voisins des Nogais, sont plutôt tributaires que sujets du Kan. Leur tribut consiste en miel, en fourrures, & en un certain nombre de jeunes garçons & de jeunes filles. Ces peuples ont le sang parfaitement beau. Ils ont leur langue particulière, qu'ils parlent avec beaucoup de douceur. Leurs mœurs, quoique toujours farouches & sauvages, ne le sont pas tant, à beaucoup près, que celles des Nogais. Il y a parmi eux des vestiges de Christianisme, & ils sont carresse aux Chrétiens qui vont chez eux. Leur pays, que les Tartares Précops nomment *l'Adda*, est bon & fertile; l'air y est très-pur, & les eaux y,

sont fort bonnes. Ses limites , sont au Nord , le fleuve Kouban & les Nogais ; au Midi , la mer noire ; à l'Orient , la Mingrelie ; à l'Occident , le Bosphore Cimmérien , & partie du Limen , ou mer de Zabaches. L'Adda est presque moitié plaines & moitié montagnes. Les Circasses des montagnes font leur demeure dans les bois , & ne sont pas si sociables que les autres ; ceux des plaines ont des villages & quelques petites villes sur la mer Noire, où il y a du commerce. Les Beys ou Seigneurs qui les gouvernent , trafiquent de leurs vassaux ; & les peres & meres , de leurs enfans. Les Circasses passent pour être plus adroits à manier les armes à la chasse , que vaillans à s'en servir dans le combat ; néanmoins en 1708 ceux des montagnes eurent le courage de refuser au Kan le tribut annuel qu'ils avoient coutume de lui payer. Le Kan marcha contre eux avec une armée de Nogais , qui fut défaite , s'étant engagée imprudemment dans des défilés coupés de ravines & de bois , où la cavalerie ne pouvoit agir. Depuis cela ils ont pris des liaisons avec les Moscovites , sans pourtant vouloir se soumettre à eux.

Outre les Précops , les Nogais & les

Circasses
tares
au Kan
en un
qu'ils
temps

A la
de tou
circon
voyag
suivit
Kan , r
Mission

Je n
permiss
mençai
servir.
déplora
cette ch
contagie
avoient
esclaves
pouvoie
vingt m
la même
des bien
La rigue
vage , le
du pays
vieilli fa

Circasses , il y a encore quelques Tartares Kalmouks , qui se disent soumis au Kan. Toute leur soumission consiste en un tribut annuel de fourrures de prix , qu'ils lui apportent à Orkapi en certains temps de l'année.

A la suite de cette lettre on trouvera de tous ces pays des connoissances plus circonstanciées dans la relation d'un voyage de Circassie , où le sieur Ferrand suivit Sultan Kalga Guyray , frere du Kan , regnant l'an 1702. Revenons à ma Mission.

Je n'eus pas plutôt obtenu du Kan la permission dont j'ai parlé , que je commençai à prendre des mesures pour m'en servir. On ne peut se figurer un plus déplorable état que celui où je trouvai cette chrétienté désolée. Les maladies contagieuses des années précédentes avoient fait périr plus de quarante mille esclaves. Ceux qui restoit , & qui pouvoient encore aller à quinze ou vingt mille , attendoient tous les jours la même destinée , sans aucun sentiment des biens ou des maux de l'autre vie. La rigueur & l'ancienneté de leur esclavage , les vices énormes & l'infidélité du pays barbare où la plupart avoient vieilli sans Prêtres , sans parole de Dieu ,

sans sacremens ; tout cela les avoit comme abrutis. Quelques-uns s'étoient faits Mahométans , & beaucoup pensoient de ce côté-là : plusieurs étoient devenus schismatiques ; ceux qui avoient conservé leur religion , l'avoient comme oubliée , & n'en pratiquoient plus les devoirs.

Les autres Chrétiens du pays , Grecs & Arméniens , quoique libres , & ayant leurs Prêtres & leurs Eglises , n'en étoient ni mieux secourus , ni plus gens de bien. Les Prêtres & le peuple , aussi dépravés & aussi perdus les uns que les autres , vivoient dans une profonde & crasse ignorance ; l'esprit d'avarice , les superstitions , le libertinage des mœurs dominoient par-tout.

Au milieu de cette confusion étrange ; je fus plus de six mois à voir aucun jour qui me consolât. Je travaillois beaucoup , & j'avançois peu. De quelque côté que je me tournasse , je ne trouvois par-tout qu'indifférence & que froideur pour les choses du salut. J'ai toujours regardé comme un effet de l'inspiration du Ciel , la facilité que je trouvai dans les Arméniens à me laisser prendre un logement parmi eux , & à m'accorder pour mes fonctions une petite portion de leur pau-

vre E.
près h
rassém
je me
La nou
parler
dans l'
fit que
quelqu
grand n
jours p
leurs n
rêter q
tout-à-
remord
on cher
Confess
puis le
De la
les escl
gne , q
Franc,
le Chap
choit ,
les sacr
niens ;
France

(1) En

vre Eglise à demi-ruinée. C'est-là qu'après bien des peines je commençai à rassembler quelques esclaves errans que je me mis à instruire des vérités du salut. La nouveauté d'entendre publiquement parler de Dieu, & prêcher la pénitence dans l'Eglise Arménienne de Bagchsaray, fit que ces premiers furent suivis de quelques autres, & ceux-ci d'un plus grand nombre. Plusieurs qui étoient toujours pressés de se rendre aux ordres de leurs maîtres, & que je ne pouvois arrêter que quelques momens, trouverent tout-à-coup du loisir; insensiblement les remords de la conscience se réveillèrent; on chercha à les appaiser par de bonnes Confessions; les plus courtes étoient depuis le siège de Vienne (1).

De la ville, le bruit se répandit parmi les esclaves des habitations de la campagne, qu'il y avoit à Bagchsaray un Pere Franc, venu de Constantinople pour être le Chapelain des Catholiques; qu'il prêchoit, qu'il disoit la Messe, & donnoit les sacremens dans l'Eglise des Arméniens; que c'étoit l'Ambassadeur de France qui l'envoyoit, & que le Kan

(1) En 1683.

lui-même lui en avoit expédié la permission.

De ces esclaves des campagnes, les uns avoient des maîtres durs & avarés, qui les tenoient occupés à un travail sans relâche ; les autres étoient une espece d'affranchis, qui, n'ayant point de maître certain, se faisoient, pour vivre, les esclaves de tout le monde ; la troisième forte étoit une multitude de vieillards accablés d'années, ou estropiés, dont personne ne vouloit plus, parce qu'on n'en pouvoit plus tirer de service. Ces pauvres gens, rejetés de tous, étoient incessamment à chercher leur vie par les villages, & autour des maisons où ils avoient autrefois servi, & d'où ils ne pouvoient gueres s'éloigner sans s'exposer à mourir de faim. Rien de tout cela ne pouvoit favoriser le dessein où j'étois de rassembler & de ramener à Dieu tous ces malheureux ainsi dispersés ; mais l'opposition la plus forte fut celle que je trouvai dans les funestes engagements que plusieurs avoient pris dans l'esclavage, & dont ils ne sçavoient comment sortir. C'étoit beaucoup de mariages illicites entre personnes déjà mariées dans leur pays, leurs maîtres infideles les ayant, disoient-ils, forcés, par mille mauvais

traite
fendu
davan
leurs
dont
oblig
Maho
filles.
cemen
de ces
miers
les All
ciles,
en les
qu'ils p
leur co
& avec
je me
huit na
Polono
de Cro
Jusques
hortati
langue
voulus
que tou
marqua
ques na
leur pr
& de le

traitemens à contracter ces mariages défendus, dans la vue de se les attacher davantage, & encore pour augmenter leurs familles de nouveaux esclaves, dont ils trafiquoient ensuite, ou qu'ils obligeoient, encore jeunes, à se faire Mahométans, particulièrement les petites filles. Tout cela fit que dans les commencemens il ne me vint pas grand monde de ces habitations champêtres. Les premiers qui firent quelque nombre, furent les Allemans, que je trouvai assez dociles, & à qui je recommandois toujours en les renvoyant, de m'amener le plus qu'ils pourroient des autres esclaves de leur connoissance. Ils le firent avec zèle & avec succès. De-là à quelques mois je me vis entouré de gens de sept ou huit nations différentes, d'Allemans, de Polonois, de Hongrois, de Transilvains, de Croates, de Serviens, de Russiens. Jusques-là, j'avois toujours fait les exhortations en Allemand, qui étoit la langue courante des premiers venus. Je voulus continuer; mais je m'aperçus que tous ne m'entendoient pas: je remarquai même entre eux à ce sujet quelques naissances de jalousie de nation. Je leur proposai de changer de méthode, & de les prêcher désormais en petit Tar-

tare, qui étant la langue de leurs maîtres, devoit être entendue de tous. Cet expédient leur plut, & à moi encore plus qu'à eux, à cause des Grecs & des Arméniens à qui cette langue est familiere en Crimée, & que par-là j'espérai d'attirer aux Instructions. En effet, depuis ce jour-là je vis les Arméniens venir en foule, & se mêler sans distinction parmi les esclaves. Alors, sans paroître avoir intention de parler à eux, je commençai à leur dire avec liberté tout ce que je voulus, & tout ce qu'il étoit nécessaire qu'ils entendissent; ainsi, à la faveur de cette maniere de prêcher indirecte & enveloppée, la Mission devint commune aux uns & aux autres, Dieu en a tiré sa gloire.

Il n'y eut que les Polonois qui me donnerent plus de peine. Peu d'entre eux avoient pu apprendre l'idiôme Tartare, qui est, comme j'ai dit, un jargon de Turc corrompu. Je ne crus pas perdre montemps que de me mettre avec quelque soin à apprendre de leur langue ce qu'il m'en falloit pour les entendre & être entendu d'eux. Dieu donna visiblement sa bénédiction aux petits efforts que je fis pour cela, & je m'en trouvai trop bien payé par l'esprit de pénitence qu'il

lui p
comm
croya
bles f
dans
Je vo
loin,
depuis
sur le
avoien
sentati
plus au
presqu
amenor
entraîn
visible
sister. C
choient
d'accor
mais qu
liberté
dès qu'i
roit plu
ils n'en
ne pour
esclaves
autres c
cipice,
pas de
loir disp

lui plût de répandre sur cette nation, comme sur toutes les autres. Il n'est pas croyable les vives agitations & les troubles salutaires qui se mirent tout-à-coup dans les consciences les plus endurcies. Je voyois des inconnus venir de fort loin, & m'avouer, en gens frappés, que depuis la nouvelle de mon arrivée, & sur les récits de leurs camarades, ils avoient l'esprit tourmenté de mille représentations terribles, qui ne leur laissoient plus aucun repos. D'autres venoient, sans presque sçavoir eux-mêmes ce qui les amenoit, étant, disoient-ils, comme entraînés malgré eux par une main invisible, à laquelle ils ne pouvoient résister. Quelques-uns moins sinceres cherchoient à composer avec moi, tombant d'accord qu'ils étoient en mauvais état; mais qu'ils attendoient dans peu leur liberté, & que je pouvois compter que dès qu'ils l'auroient, rien ne les empêcheroit plus de changer de vie; qu'au reste ils n'en vouloient pas faire à deux fois; ne pouvant, ajoutoient-ils, demeurer esclaves & être fideles à Dieu. Quelques autres déjà sur le bord du dernier précipice, & prêts à franchir le terrible pas de l'apostasie, se mêloient de vouloir disputer, pour trouver, comme ils



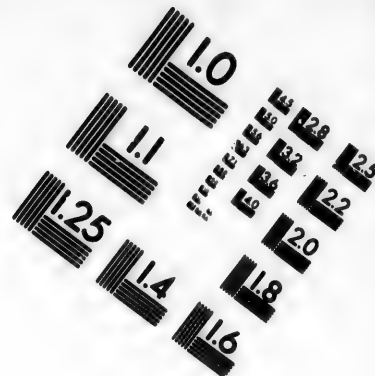
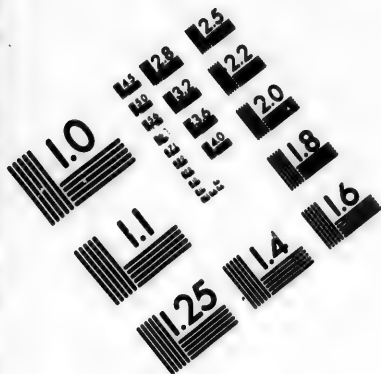
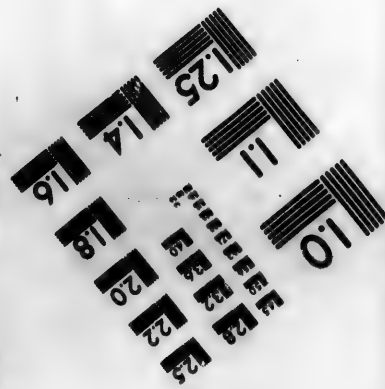
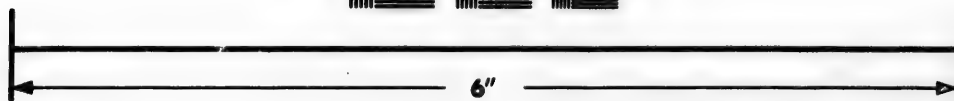
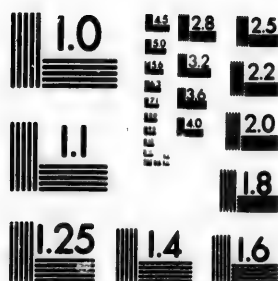


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

18
20
22
25

10
01

me l'ont avoué depuis, l'éclaircissement à quelques restes de doutes qui les tourmentoit, & qui étoient comme des liens par où la miséricorde de Dieu les tenoit encore. J'eus la consolation de voir les consciences se calmer, & les tentations d'incrédulité s'évanouir peu-à-peu dans ceux que je pus réduire à une vie chrétienne & réglée. Tous n'en vinrent pas là d'abord; il y en a eu qui se sont défendus long-temps, & j'en sçai qui résistent encore à Dieu avec obstination. Je les suis toujours de l'œil & de la voix, & je ne cesserai de les suivre que quand Dieu lui-même ne les suivra plus.

J'ai eu moins de peine à remettre dans le bon chemin cette troupe de vieillards impotens & hors de service, dont j'ai parlé. L'extrême misère & la caducité les rend plus dociles; mais ce n'est pas une petite peine que de leur rappeler ce qu'ils doivent savoir pour approcher des sacrements. Dès qu'ils me sçurent à Baghsaray, ils vinrent m'assiéger de toutes parts, demi-morts de faim, & presque tous nus. Je les reçus comme de pauvres abandonnés, que le monde rebutoit, mais que la miséricorde de Dieu n'abandonnoit pas, & qu'elle m'envoyoit pour les

sancti
les f
le lo
je l
aum
rités
four
user
servi
ils o
Tout
efface
faire l
avec
mand
forme
la cha
ans de
tares
être p
& j'ai
d'espr
l'Eglis
ils réu
fort o
esclav
être to
ces bo
plus, a
ou tre

sanctifier sur la fin de leurs jours. Avec les secours que je tâche de leur procurer le long de la semaine, chaque Dimanche je leur distribue à l'Eglise une légère aumône, qui sera plus forte quand les charités de notre pieuse France m'en auront fourni les moyens. J'ai été obligé d'en user ainsi pour les rendre plus assidus au service divin & aux instructions, dont ils ont entierement perdu l'habitude. Toutes leurs idées de Religion sont si effacées, qu'il a fallu leur apprendre à faire le signe de la Croix, & les remettre avec les petits enfans aux premières demandes du Catéchisme. Quelques personnes zélées, dont je bénirai à jamais la charité, me fournirent il y a trois ans de quoi racheter des mains des Tartares quatre petits garçons qui alloient être pervertis. Deux ont été dépayés, & j'ai gardé ici les deux qui ont le plus d'esprit, que je forme au service de l'Eglise, & à l'office de Catéchiste, où ils réussissent à merveille. Quand j'étois fort occupé, je leur donnois ces vieux esclaves à instruire. Il y avoit de quoi être touché jusqu'aux larmes, de voir ces bonnes gens de quatre-vingt ans & plus, apprendre de deux enfans de douze ou treize ans à dire leur *Pater*, & à

répéter les Commandemens de Dieu. Vers ce temps-là la Mission eut des contre temps, dont quelques-uns l'auroient déconcertée, & les autres l'auroient entièrement fait tomber, si Dieu ne l'avoit soutenue.

Le premier vint de la trop grande bonté du Sultan Gazikan. Ce Prince me faisoit quelquefois appeller pour l'entretenir sur divers sujets qui étoient de son génie, & souvent il me faisoit écrire beaucoup de choses secrètes, qui marquoient bien de la confiance. Un jour qu'il avoit six beaux chevaux à envoyer à M. de Feriol, il proposa au sieur Ferrand de l'envoyer lui-même au Roi avec des Lettres de créance, & de me joindre à lui pour expliquer ses intentions à Sa Majesté. Je frémis en apprenant cette nouvelle, qui déroutoit absolument tous les projets de zèle que je me faisois, & rendoit inutiles toutes mes peines. Après bien des délibérations & bien des prières, je me hasardai à prendre un parti qui me réussit. Ce fut représenter au Prince avec le plus de respect qu'il me fut possible, que sans qu'il se privât de son Médecin, qui lui étoit si nécessaire & si attaché à sa personne, il y avoit une autre voie pour écrire au Roi, éga-

lemer
celle
que c
que c'
parloi
Grand
ils avo
répon
que je
goûta,
là; ain
De-
autre c
pense e
Ce fut
la mort
grace v
vivacit
de Mos
Ali Pac
avoit in
Dewlet
sa place
fit, fut
au succ
ciers av
zibeline
ries, le t
ou ordre
tan Dew

lement sûre & beaucoup plus noble que celle de deux particuliers comme nous ; que cette voie étoit son Ambassadeur ; que c'étoit par lui que le Roi notre maître parloit au Grand-Seigneur , & que le Grand-Seigneur parloit au Roi, quand ils avoient quelque chose à se dire. Cette réponse eut heureusement tout l'effet que je m'en étois promis ; le Kan la goûta , & il prit effectivement ce parti-là ; ainsi je n'en eus que la peur.

De-là à quelque mois j'eus à essuyer un autre coup plus accablant , & auquel je ne pense encore qu'avec une vive douleur. Ce fut la déposition subite , & ensuite la mort de ce généreux Prince. Sa disgrâce vint d'avoir proposé avec trop de vivacité le renouvellement de la guerre de Moscovie , que le grand Visir d'alors , Ali Pacha , si connu par ses violences , avoit intérêt de ne pas vouloir. Sultan Dewlet Guiray son frere fut installé à sa place. Toute la cérémonie qu'on y fit , fut que le Grand-Seigneur envoya au successeur un de ses premiers Officiers avec le sabre & le bonnet de martre zibeline , orné d'une attache de pierres , le tout accompagné d'un hattichérif ou ordre de sa Hauteffe , par lequel Sultan Dewlet Guiray étoit établi Kan des

Tartares à la place de Sultan Gazi Guiray. Cet ordre du Grand-Seigneur ayant été lu aux Chérembeys assemblés en Divan, le Prince déposé se démit de sa souveraineté, & l'autre en fut revêtu avec autant de tranquillité que si ç'avoit été une chose concertée entre les deux freres.

Le Grand-Seigneur, comme je l'ai dit, ne fait jamais mourir les Kans qu'il dépose; il les envoie seulement en exil hors de la Tartarie. L'isle de Rhodes est ordinairement le lieu où on les transfere, & où ils sont traités avec tous les égards dus à la dignité de leurs personnes. Il arrive même très-souvent qu'on les rappelle, & qu'on les remet sur le Trône. Sultan Gazi Guiray fut relégué à Guinguenay Saray, un de ses Palais de campagne, à vingt-cinq lieues de Constantinople, d'où j'ai sçu qu'il continuoit ses liaisons avec M. de Ferrol. Il songeoit même à l'aller voir *incognito* en partie de chasse, lorsqu'il fut soudainement frappé de peste avec toute sa maison. De cent trente officiers ou domestiques qui la composoient, il en mourut d'abord quatre-vingt. Le Prince, sa femme & sa sœur furent emportés en un seul jour. La Sultane Validé, femme de Selim Guiray, & seulement sa mere adoptive,

âgée
sienn
fort
gnard
ne se
avoit
Prince
grets
avec p
Kan.

Le
dit per
conspé
tions,
Le nou
& je n
Je cour
M. de
déjà tou
je m'y
ne donn
faire l'o
Kan m'
rien, &
la peine
à son V
faire rai
Cette
courage
tout que

âgée d'environ cinquante ans, Circassienne de nation, & femme d'un esprit fort élevé, se donna un coup de poignard dans sa douleur ; heureusement il ne se trouva pas mortel. Sultan Gazi avoit les sentimens nobles, & dignes d'un Prince. Tous les Tartares eurent des regrets infinis de sa perte : ils desiroient avec passion de l'avoir de nouveau pour Kan.

Le changement de Souverain me rendit pendant quelques semaines plus circospect & plus réservé pour mes fonctions, sans cependant les interrompre. Le nouveau Kan ne me connoissoit pas, & je n'avois de lui aucune permission. Je courus vite à mon asyle ordinaire, M. de Feriol ; mais sa vigilance avoit déjà tout prévu & tout applani. Lorsque je m'y attendois le moins, & que pour ne donner aucune prise, je continuois à faire l'œuvre de Dieu à petit bruit, le Kan m'envoya dire que je ne craignisse rien, & que si quelqu'un me faisoit de la peine, j'eusse à en porter mes plaintes à son Visir, qui avoit ordre de me faire faire raison.

Cette déclaration me releva fort le courage, & la Mission n'en devint partout que plus florissante. Les Catholiques

& les Chrétiens du pays s'y affectionnerent avec plus de cœur que jamais ; convaincus , disoient-ils , que Dieu s'intéressoit visiblement à la maintenir malgré les révolutions du pays. Une des preuves pour moi des plus convaincantes de la protection divine sur elle , fut qu'elle ne souffrit rien du rappel de M. de Feriol son Fondateur & son Pere , dont il sembloit que l'éloignement dût la faire tomber. Ce digne Ambassadeur , après douze ans d'un ministère également glorieux & utile à l'Etat & à la Religion , fut remplacé par M. le Comte des Alleurs , dans qui je trouvai le même appui & le même zèle. Il ne m'en falloit pas moins pour me soutenir & me consoler dans la perte que je venois de faire.

Au temps de Sultan Gazi , il y avoit des mesures prises entre le Prince & M. de Feriol pour l'érection d'une Chapelle Françoisé , & le Kan y avoit donné son consentement ; mais sa déposition avoit tout suspendu. M. des Alleurs a repris ce projet avec le Kan d'aujourd'hui , & il le conduit fort heureusement. Il nous a déjà obtenu du Prince la permission d'aggrandir notre maison , d'y faire prier les Chrétiens , & de leur y

lire l'E
veut c
Dan
semen
lide ét
mis à
sion, o
la ferv
accabl
gé de r
des Ins
rales ,
très-no
longue.
vriers
fessions
veaux
auroit
les Dim
dont je
Confess
la sainte
plication
ploi de
roient
qui le m
roient l
& aux in
j'aurai u
cence le

lire l'Evangile : ce qui, en style du pays, veut dire, avoir chez soi une Eglise.

Dans l'attente du dernier accomplissement d'une œuvre si nécessaire au solide établissement de la Religion, je me mis à donner quelque forme à ma Mission, où de jour en jour je voyois croître la ferveur & le travail. Pour n'en être pas accablé, seul comme j'étois, je fus obligé de régler les temps de l'Office divin, des Instructions & des Confessions générales, qui devenoient à tout moment très-nombreuses, & d'une discussion fort longue. J'établis donc que les jours ouvriers seroient pour ces grandes Confessions, & pour les Instructions des nouveaux venus ; & que ces jours-là il n'y auroit point d'assemblées réglées ; que les Dimanches & les Fêtes de précepte, dont je distribuai des catalogues, les Confessions courantes, la célébration de la sainte Messe, les Instructions, & l'explication de l'Evangile, feroient l'emploi de la matinée ; que ceux qui auroient des Maîtres plus traitables, & qui le matin auroient communie, assisteroient l'après dîner au reste du Service, & aux instructions du Catéchisme. Quand j'aurai un soleil pour exposer avec décence le S. Sacrement, & terminer par

un Salut les dévotions de la journée, je suis sûr d'y avoir beaucoup de monde en prieres autour de Notre-Seigneur, & des Chrétiens du pays encore plus que d'autres. On ne sauroit croire combien ils sont frappés de nos cérémonies Romaines. Nos jours extraordinaires sont les principales solemnités de l'année, & les fêtes de Notre-Dame. Alors la foule est si grande, & les dévotions si empressées, que je ne sçai ni ou me mettre ni à qui répondre. Par la miséricorde de Dieu, je n'ai encore vû aucun de ces jours de bénédiction, qui n'ait été marqué par quelque changement de vie exemplaire, ou par quelque abjuration publique.

Depuis cet ordre établi, & constamment observé, autant que la condition des Esclaves a pu le permettre, la Mission a si visiblement changé de face, qu'aujourd'hui moi-même je ne la reconnois plus. A ce froid glaçant & à cette indifférence désespérante qu'on avoit pour son propre salut, a maintenant succédé, dans la plupart, un zele & une ardeur qui s'étend jusqu'aux Protestans, qui sont ici hommes & femmes en assez grand nombre. Quelques-uns sont Calvinistes, la plupart sont Luthériens. Les

Tarta
Franc
leur i
Chrét
liques
chés,
se fon
gner le
résie.
dont il
quitter
dit tou
amenen
& ils n
voyent
point e
aye réc
ou fix.

Je ne
porté ju
de-là un
d'argent
disoit-il
thériens
de suivr
tant que
cours il
convertis
roient fer
n'en prêt

Tartares leur donnent à tous le nom de Francs comme à nous. Ce nom, dans leur idée, ne contient autre chose que Chrétiens d'Occident. Mes bons Catholiques, délivrés du poids de leurs péchés, & touchés du zèle de les réparer, se font une affaire très-sérieuse de gagner leurs camarades engagés dans l'hérésie. Il n'y a point de pieux artifices dont ils ne s'avisent pour les engager à quitter leurs erreurs. Quand ils leur ont dit tout ce qu'ils sçavent, ils me les amènent pour les instruire plus à fond, & ils ne les quittent point qu'ils ne leur voyent faire abjuration. Jusqu'ici je n'ai point encore vu d'année que je n'en aye réconcilié à l'Eglise au moins cinq ou six.

Je ne sçai comment le bruit en a été porté jusqu'à Bender; mais il est venu de-là un Ministre Suédois, bien fourni d'argent & bien équipé, pour faire, disoit-il, rentrer en eux-mêmes les Luthériens pervers, & empêcher les autres de suivre leur exemple. Voyant pourtant que par ses largesses & par ses discours il faisoit peu de chemin, que les convertis, même les Suédois, demeuroient fermes, & que les non-convertis n'en prêtoient pas moins l'oreille à mes

instructions, il trouva moyen de faire entendre au Kan que je contrevenois à la loi de Mahomet, dont un des articles étoit de laisser chacun dans sa Religion, & de ne point obliger les Chrétiens à passer d'une secte à l'autre. Je découvris toute cette intrigue par le sieur Fer- rand, qui actuellement traitoit le Prince d'une fistule. Je répondis que je n'étois pas dans le cas de la Loi; que je n'introduisois point de secte nouvelle dans la Crimée, que je ne faisois que rappeler les Luthériens à la Religion des François qu'ils avoient quittée par libertinage. Le Kan, fort satisfait de ma réponse, fit dire au Ministre que c'étoit par son ordre que le Pere François ap- prenoit aux Esclaves à faire leurs pri- res, & qu'il eût à ne se plus mêler de ses affaires.

J'ai encore de grands sujets de bénir Dieu du progrès que fait la Foi Catho- lique parmi les Arméniens. Les nouveaux convertis de cette Nation vont déjà à plus de quatre-vingts dans le seul Bag- chsaray. Ils iroient à beaucoup davan- tage, sans les mesures que je suis obligé de garder, pour ne pas trop effarou- cher le faux zele des autres qui sont encore hérétiques, & qui dans cette capitale

cap
plus
Cela
ticul
fort
autre
à pa
qu'ils
un bo
& for
ble, q
seils v
Catho
ce que
sonne
consult
général
mauvai
de lui-r
avec pe
fonction
Eglises d
de liber
en prop
siens de
sion, sou
A l'éga
liques, l
aux agu
leur cach
Tom

capitale font beaucoup plus remuans & plus hardis que dans les autres villes. Cela ne va pourtant qu'à quelques particuliers, gens fort peu capables, mais fort entêtés, & qui ne se distinguent des autres que par une grande confiance à parler haut, sans trop sçavoir ce qu'ils disent. Leur Archevêque, qui est un bon Prélat, d'un esprit fort simple & fort borné, a du moins cela de louable, qu'il ne se laisse pas aller aux conseils violens. Il n'a nulle aversion des Catholiques, & il me laisse assez faire ce que je veux. Il sçait mieux que personne tous ceux qui viennent, ou me consulter, ou me faire des confessions générales, sans leur en montrer plus mauvais visage. Bien plus; il m'a donné de lui-même un écrit signé de sa main, avec permission expresse de faire mes fonctions de Religion dans toutes les Eglises de sa dépendance, avec autant de liberté que si elles m'appartenoient en propre, & défense à quiconque des siens de me troubler dans cette possession, sous quelque prétexte que ce soit.

A l'égard de ceux qui se font Catholiques, leurs surveillans ont tant de gens aux aguets, qu'il n'y a pas moyen de leur cacher long-temps leur conversion.

Alors les reproches & les menaces durent les jours entiers ; mais cela passe , & tout en demeure aux simples paroles. Les hérétiques Arméniens, quelques démonstrations de chagrin qu'ils donnent, ont toujours dans l'ame un grand fond de respect pour la Religion Catholique. On ne les entend presque jamais l'attaquer , comme font quelquefois les autres Schismatiques de l'Orient. Au contraire, ils disent qu'elle est bonne & sainte, mais que la leur ne l'est pas moins , & qu'il faut que chacun demeure comme il est. Je suis néanmoins persuadé qu'avec le respect de la Religion Catholique , il entre aussi un peu d'intérêt dans cette modération. Ils voyent le sieur Ferrand toujours en crédit auprès des Kans & de la Noblesse ; ils se souviennent que c'est lui qui m'a amené dans la Crimée sous la protection d'un de nos Ambassadeurs ; & ils ne peuvent ignorer que M. l'Ambassadeur d'aujourd'hui , dont eux & leurs confreres de Constantinople peuvent avoir besoin à tout moment , est mon zélé protecteur. Quand ils auroient quelque mauvaise volonté, il est certain que toutes ces considérations les retiendroient, & les empêcheroient de se porter à rien de violent. J'espere de la bonté

de l
Nat
rée
plus
par
A
ver
la têt
sion,
terval
Le te
est à
jusqu'e
tions a
n'aller
tions o
trop d'i
manque
Ma mar
ville vo
de-là. I
ce desse
kapi, to
l'une de
que éga
comme
d'embr
rive à c
incontin
mon arr

de Dieu, & de la docilité de cette bonne Nation, qui ne demande qu'à être éclairée, qu'avant qu'il soit peu ils ne seront plus conduits par d'autres intérêts que par celui de leur salut éternel.

Au reste, l'attention que j'ai à cultiver Bagchsaray & ses environs, comme la tête & le siege principal de la Mission, ne m'empêche pas d'aller par intervalle au secours des autres endroits. Le temps ordinaire de mes excursions est à diverses reprises, depuis Pâques jusqu'en Automne. Dans ces expéditions ambulantes, j'ai pour maxime de n'aller jamais me montrer aux habitations où sont les Esclaves; il y auroit trop d'inconvéniens, & leurs Maîtres ne manqueroient pas d'en prendre ombrage. Ma maniere est de me rendre à quelque ville voisine, & de les faire appeller de-là. Les villes les plus commodes à ce dessein sont Karafou, Guzlo & Orkapi, toutes à vingt-cinq ou trente lieues l'une de l'autre, & à une distance presque égale de Bagchsaray, qui en fait comme le centre; ce qui ne laisse pas d'embrasser un grand pays. Dès que j'arrive à quelqu'une de ces villes, je fais incontinent sçavoir aux environs, & mon arrivée, & le temps que j'y dois

être. Les assemblées se font tantôt plus nombreuses & tantôt moins, selon la bonne ou mauvaise humeur des Maîtres Tartares. La méthode que j'observe dans tous ces endroits, est la même qu'à Bagchsaray, sur-tout pour les prédications, où la foule est toujours grande de la part des Arméniens. Si au lieu d'adresser la parole aux Esclaves en patois Tartare, je voulois ne prêcher que pour eux en pur Turc, les Eglises ne seroient pas assez grandes; mais il n'est pas encore temps d'y aller si à découvert. Je me trouve mieux du voile sous lequel je continue à me tenir caché; les fruits n'en sont gueres moindres, & je ne fais crier personne.

Comme les Arméniens réfléchissent beaucoup, & qu'ils ne prennent gueres leur parti qu'après y avoir long-temps pensé, je ne recueille ordinairement à un voyage qu'après avoir semé à l'autre. J'ai dans Karasou & dans Guzlo un bon nombre d'orthodoxes fervens, qui à chaque tournée m'amènent toujours quelque nouveau prosélyte, qu'ils ont gagné pendant mon absence. Karasou est pour cela ma ville choisie. La grande ferveur s'y est mise à l'occasion d'un Luthérien de Dantzik, dont je reçus il y

a cin
Eglis
ordo
core
rasou
accou
joye,
veau
venoi
laisser
C'étoi
fis, en
qui les
duré l
Luthér
plus de
tions,
rasou.
A G
fut l'an
l'Ascen
solé &
Le nom
menté d
grande
mieres
respecté
nom de
Pélerin
Chrétien

a cinq ou six ans l'abjuration en pleine Eglise , & avec toutes les cérémonies ordonnées en pareil cas. On n'avoit encore jamais rien vu de semblable à Karasou. Tous les Chrétiens de la ville y accoururent. Plusieurs en pleuroient de joye , & c'étoit à qui féliciteroit le nouveau Converti de la grace que Dieu venoit de lui faire. Je ne crus pas devoir laisser refroidir ces bons mouvemens. C'étoit la veille de mon départ. Je leur fis, en forme d'adieu , une exhortation qui les toucha , & dont l'impression a duré long-temps. La conversion de ce Luthérien a comme frayé le chemin à plus de douze autres de différentes nations , dans le seul département de Karasou.

A Guzlo , où ma dernière tournée fut l'an passé , pendant les dix jours de l'Ascension à la Pentecôte , j'ai été consolé & édifié au-delà de mes espérances. Le nombre des Catholiques a été augmenté de cinq dames Arméniennes d'une grande vertu , de deux acolytes des premières familles , & de deux vieillards respectés dans la nation , & honorés du nom de Haggi. Ce nom , qui signifie Pèlerin sacré , se donne en Orient aux Chrétiens qui ont fait le pèlerinage de

Jérusalem. Les Mahométans le donnent aussi entr'eux à ceux qui ont été à la Mecque. Trois autres Catholiques de moindre considération me furent déferés, comme ayant molli par respect humain dans quelques occasions où il s'agissoit de se déclarer pour ce qu'ils étoient. Ils vinrent à repentance avec beaucoup de confusion; & en réparation de leur faute, ils firent plus que je ne demandois. Pendant ces dix jours, je fus si occupé, que je ne pus vacquer à l'entière instruction de six pauvres Esclaves impotens, cinq Polonois & un Vénitien, que leurs Maîtres avoient chassés. Ils couchoient dans les rues, & ils ne pouvoient plus marcher. En m'en allant je les fis voiturer à Bagchfaray, pour y être soulagés & instruits avec les autres.

Sur la fin de l'Automne dernière, j'ai retourné à Karasou. Je voulois y aller un peu plutôt, mais mon voyage fut retardé par les grands mécontentemens que le Sultan de cette ville prit tout-à-coup contre les Chrétiens. Dès que je scûs le différend terminé, je m'y rendis en diligence, mais non assez à temps pour donner les derniers Sacremens à un Polonois & à une Servienne, nouveaux

Cath
mand
vif re
par la
nois,
pour
de foi
chand
ville.
un affr
plaisan
Armén
en libe
Il reco
pour g
donna
nienne
Catholi
C'est
de Kar
Pere Cu
dé, &
patience
fit expé
& regag
le trou
beaucou
rite; il
& n'aur
tôt au

Catholiques , qui moururent en les demandant avec de grandes instances. Le vif regret que j'en eus fut un peu adouci par la mort précieuse d'un autre Polonois , qui sembloit n'attendre que moi pour aller à Dieu , & par la profession de foi d'un Esclave Ruffien , & d'un Marchand Grec , des plus accrédités de la ville. Je fis encore rentrer en lui-même un affranchi Allemand , qui par une complaisance mal - entendue pour un Prêtre Arménien , son Maître , qui l'avoit mis en liberté , avoit embrassé sa Religion. Il reconnut publiquement sa faute ; & pour gage de sa persévérance , il me donna son fils né d'une femme Arménienne , pour l'élever dans la Religion Catholique.

C'est pendant cette dernière course de Karasou , que j'appris l'arrivée du Pere Curnillon , que j'avois tant demandé , & qu'on m'envoyoit enfin. L'impatience de le voir & de l'embrasser me fit expédier vite ce qui me restoit à faire , & regagner au plutôt Bagchsaray , où je le trouvai en bonne santé. Ce Pere a beaucoup de vertu & beaucoup de mérite ; il possède bien la langue Turque , & n'aura pas de peine à se rompre bientôt au petit Tartare. J'avois en vérité

besoin d'un tel secours , après plus de six ans d'une solitude qu'il faut avoir éprouvée comme moi pour en sentir tout le poids , & aussi pour concevoir la grande douceur qu'il y a de se trouver deux dans un pays perdu comme celui-ci.

Monsieur l'Ambassadeur , toujours zélé pour l'établissement d'une chapelle , m'a envoyé par le Pere une patente de Consul. Il est constant que c'est-là le plus court moyen d'obtenir de droit ce que nous souhaitons. Cependant comme un Consul est une nouveauté dans la Crimée , où les Chrétiens d'Occident n'ont ni ne peuvent avoir de vaisseaux de leurs bannieres , la matiere est délicate à proposer , avant que d'avoir pris quelques mesures. Une des plus efficaces dans ce pays-ci , où les présens font plus de la moitié des affaires , seroit de nous envoyer de France un globe terrestre , une pierre d'aiman armée , une ou deux bonnes lunettes d'approche , & autres choses de cette nature , qui font fort du goût des Princes Tartares.

J'avois trop de joie de l'arrivée de mon cher compagnon ; Dieu voulut la tempérer en me faisant craindre pour sa vie. Il tomba malade quelques jours

après
qui l
Mais
& il
dans
venon
afflige
dainer
quoiqu
nniver
son m
pour tr
près d
femme
nous a
mens.
faites,
Russes
la Reli
quente
pour p
celles d
la prév
Elle m
fervens
diment
Esclave
mes seul
si bien,
qu'ame

après son arrivée, d'une fièvre opiniâtre qui l'a tourmenté près de quatre mois. Mais son courage a suppléé à ses forces & il le falloit de ce caractère généreux dans les fâcheuses conjonctures où nous venons de nous trouver. La peste qui affligeoit déjà le pays, est devenue soudainement vive & ardente. Ses ravages, quoique grands, n'ont pas été néanmoins universels. Guzlo a perdu la moitié de son monde. Bagchfaray en a été quitte pour trois mille morts. Nous avons perdu près de cent Catholiques, hommes & femmes, dont, grâces à Dieu, aucun ne nous a échappé pour les derniers sacrements. Entre les pertes que nous avons faites, je regrette sur-tout deux femmes Russes, qui faisoient grand honneur à la Religion. L'une, naturellement éloquente, avoit une grace particulière pour persuader, & ramener à l'Eglise celles de sa Nation que l'ignorance ou la prévention retenoient dans l'erreur. Elle me valoit seule quatre des plus fervens Catholiques; s'introduisant hardiment dans les maisons, & parmi les Esclaves ses compatriotes, où les femmes seules ont droit d'entrer; elle faisoit si bien, qu'elle m'amenoit toujours quelqu'une à convertir. Peu de jours avant

que d'être prise du mal, elle m'en avoit amené cinq.

L'autre étoit remarquable par la vivacité de sa foi, & par une certaine ardeur qui la transportoit, & qui embrasoit les plus insensibles quand on la mettoit sur les choses de Dieu. Atteinte du mal & frappée à mort, son maître, qui étoit un prêtre Arménien, s'offrit plusieurs fois à lui donner la Communion, lui disant que j'étois trop occupé aux autres mourans, & que je ne viendrois pas à elle. Il y viendra, répondoit-elle toujours, il y viendra, & je recevrai encore une fois de sa main le corps de mon Sauveur, comme le reçoivent les Catholiques, enfans de Dieu & de la sainte Eglise. J'eus encore le temps d'aller lui donner cette dernière consolation, qu'elle reçut avec une foi dont je fus moi-même infiniment consolé.

Pendant près de deux mois, la peste gaignoit si vite, que les Tartares eux-mêmes, quoique de leur naturel assez intrépides, & de plus Mahométans, ne laissoient pas de quitter la place comme les autres, & de fuir en diligence. Pour nous, il faut l'avouer, ce ne fut ni la bravoure, ni l'intrépidité qui nous retint à la ville, où nous étions continuel-

lem
rans
con
que
nous
toit
enter
Eglis
pensé
dre
surve
heure
toien
morts
les c
de len
pour
avion
la fin
raison
quoiqu
de m
roit d
lieu d
par l'E
Ce
qui ne
dessus
impre
quons

l'enterrement parmi les malades & les mourans ; ce fut uniquement le devoir & la conscience ; & nous pouvons bien dire que c'est Dieu seul , qui par sa bonté nous a sauvés. Notre grand danger n'étoit pas tant à assister les mourans & à enterrer les morts, qu'il étoit en pleine Eglise, où nous ne pouvions nous dispenser de dire nos messes, & d'entendre tous les jours les confessions des survenans. Les Arméniens, dans les heures les plus fréquentées, y apportent à la fois jusqu'à cinq ou six corps morts, faisant leurs obsèques & toutes les cérémonies mortuaires avec autant de lenteur, & aussi peu de précautions pour eux & pour nous, que si nous avions tous été de pierre ou de fer. A la fin pourtant nous leur fîmes entendre raison, & ils convinrent avec nous, quoiqu'un peu tard, que dans un temps de mortalité, comme celui-là, il suffiroit de porter les corps des maisons au lieu de la sépulture, sans les faire passer par l'Eglise.

Ce terrible fléau de la justice divine, qui ne fait presque que d'être retiré de dessus nous, a laissé dans les esprits des impressions de terreur dont nous remarquons de bons effets. Kassa, Karasou,

Guzlo, cent autres endroits de la Crimée nous ont donné jusqu'à Pâques une très-violente occupation par les continuelles allées & venues de ceux que le péril avoit effrayés, & que ni la fatigue, ni les voyages n'ont-pu empêcher d'accomplir promptement ce qu'ils avoient promis à Dieu.

De l'Eglise de Bagchsaray deux freres Arméniens ont abjuré leurs erreurs. Ils sont fils du premier Papas de la ville, qui, avant la peste, paroissoit le plus animé contre nous. Leur exemple a été suivi par trois Acolytes de la même Eglise, par trois autres séculiers, le pere & les deux enfans, & par trois familles entieres, faisant à elles trois quinze personnes, quatre autres personnes de familles différentes prennent actuellement les instructions pour en faire autant.

A ces fêtes de Pâques, le concours d'Esclaves a été prodigieux. Leurs maîtres, encore effrayés, n'ont osé les empêcher d'aller prier Dieu. Il en est venu que je n'avois encore jamais vus. Tout pauvres qu'ils sont, ils avoient trouvé moyen de se fournir chacun d'un cierge. Ils rangerent tous ces luminaires autour de l'Autel, en action de grâces, disoient

ils,
avoit
blic
myste
Messe
& une
la Fo
aussi R
toit pe
tresse,
parce
bien i
nous a
Hongro
pays fe
trois an
elle se r
& dema
juration
Bagchsa
femmes
comme
voyoier
les press
& sa fe
voir dan
Par l
année &
soixante
l'Eglise,

ils, de ce que la colere de Dieu les avoit épargnés, & en témoignage public de la sincérité de leur foi pour le mystere de la Résurrection. A la grande Messe, un jeune Allemand Luthérien, & une femme Russe firent profession de la Foi Catholique. Une autre femme aussi Russe, qui, depuis trente ans, n'étoit point sortie de la maison de sa maîtresse, fut remise au Dimanche suivant, parce qu'elle n'étoit pas encore assez bien instruite. Mais la conversion qui nous a le plus consolé, a été celle d'une Hongroise Calviniste. Elle étoit en son pays femme de Ministre, & il y avoit trois ans entiers qu'elle résistoit : enfin, elle se rendit la seconde fête de Pâques, & demanda d'elle-même à faire son abjuration devant tout le monde. Il y a à Baghsaray beaucoup d'hommes & de femmes de cette secte qui la regardoient comme leur héroïne, & qui nous renvoyoient à elle toutes les fois que nous les pressions de se convertir. Son exemple & sa ferveur ne peuvent manquer d'avoir dans peu de très-bonnes suites.

Par la grace de Dieu, entre cette année & la précédente, nous comptons soixante-huit personnes reconciliées à l'Eglise, & quarante-trois nouvelles con-

fessions générales, entre lesquelles il y en a eu une de soixante-ans, & trois de quarante-cinq à cinquante. Parmi tout cela, j'ai admiré deux traits bien singuliers de la miséricorde divine. Le premier a été sur un noble Polonois qui venoit d'avoir la liberté après trente ans d'esclavage, & qui, avant que de reprendre le chemin de son pays, vint de l'extrémité de la Crimée me trouver à Baghsaray, pour se mettre bien avec Dieu. Il fut plusieurs jours à faire une revue exacte de toute sa vie; après quoi il se confessa, & reçut Notre-Seigneur avec de grands sentimens de piété. Il ne songeoit plus qu'à partir, & il avoit déjà fait ses adieux, lorsqu'il fut arrêté par une indisposition subite, qui en peu de jours le mit à l'extrémité. Il voulut se confesser & communier encore une fois, louant & remerciant Dieu à haute voix, de l'avoir, disoit-il, conduit à Baghsaray pour y mourir en Catholique.

L'autre exemple est d'une jeune femme Allemande, qui depuis cinq ans s'étoit laissé aller aux sollicitations d'un Tartare puissant, avec qui elle vivoit publiquement comme s'il eût été son véritable mari. J'étois instruit de tout

ce co
ché
l'hor
si att
jamai
elle
Tarta
fut tra
& de
d'où
la voi
larmes
me cri
me ve
devan
quelqu
je, si
cœur.
ques-ic
jamais
horreu
disposé
nécessa
qu'elle
d'espr
vécut
jours &
par sa
a pu a
ses deu

ce commerce, & j'avois souvent cher-
 ché les occasions de lui en remontrer
 l'horreur ; mais elle avoit toujours été
 si attentive à éviter ma rencontre, que
 jamais je n'avois pu lui parler. Enfin,
 elle tomba malade. De la maison du
 Tartare, qui étoit hors de la ville, elle
 fut transportée dans une maison Turque,
 & delà dans une maison Chrétienne,
 d'où elle m'envoya conjurer de venir
 la voir. J'y vais ; je la trouve toute en
 larmes, & presque mourante. Mon Pere,
 me cria-t-elle, en me voyant approcher,
 me voilà sur le point d'aller paroître
 devant Dieu ; y a-t-il encore pour moi
 quelque pardon à espérer ? Oui, lui dis-
 je, si vous le demandez de tout votre
 cœur. Mon Pere, repliqua-t-elle, jus-
 qu'ici je n'ai osé vous parler ; mais
 jamais je ne vous voyois que je n'eusse
 horreur de moi-même. Après l'avoir
 disposée par les actes & la préparation
 nécessaire, j'entendis sa confession,
 qu'elle me fit avec beaucoup de présence
 d'esprit, & de grands gémissemens. Elle
 vécut encore trois jours pleurant tou-
 jours & criant miséricorde ; heureuse si
 par sa pénitence, quoique tardive, elle
 a pu apaiser la justice de Dieu. Je cite
 ces deux traits, parce qu'ils sont récents,

& qu'ils ont fait grand bruit parmi les Chrétiens. J'en pourrois citer plusieurs autres de moindre éclat, & plus anciens, mais qui ne m'ont pas moins fait sentir l'attention de la divine Providence à ménager aux plus grands pécheurs les précieux momens de la conversion. Si quelque chose est capable d'adoucir les peines d'un Missionnaire, c'est certainement le consolant témoignage qu'il ne peut s'empêcher de se rendre en ces occasions, que s'il ne s'étoit trouvé actuellement à portée de secourir ces âmes, telles & telles auroient péri sans secours.

C'est là, Monseigneur, où en est aujourd'hui la nouvelle Mission de la Crimée, que vous avez bien voulu prendre sous votre protection.

Ce que je viens d'avoir l'honneur de vous en rapporter, n'en est encore qu'une première ébauche, telle qu'un homme aussi foible que moi a pu la tracer, travaillant tout seul dans un pays aussi rude à défricher que l'est celui-ci. Maintenant qu'il m'est venu du secours, & que j'ai lieu d'espérer qu'on n'en demeurera pas là, elle va prendre, avec l'aide de Dieu, une forme toute nouvelle. Tout s'y dispose favorablement. Les Tartares s'accoutument à nous voir chez-eux. Leurs

Esclav
leur
nous
depuis
font s
lontier
dent t
leur in
Cathol
tous la
mencé
tionner
s'il vou
poser c
me sug
Le p
dit le
ici touj
d'un gr
tience,
étions s
coureri
plus re
une inf
n'ont p
il ne n
eux. D
roient
& le tro
faray,

Esfclaves, qui font leur grande richesse, leur disent à tout propos mille biens de nous; & ils remarquent, disent-ils, que depuis qu'ils nous fréquentent, ils en sont servis plus fidèlement & plus volontiers. Les Chrétiens du pays perdent tous les jours les préjugés qu'on leur inspire dès l'enfance contre la créance Catholique. Beaucoup l'embrassent, & tous la respectent. L'ouvrage est commencé; il ne s'agit plus que de le perfectionner, & de l'affermir. Permettez-moi, s'il vous plaît, Monseigneur, d'en proposer quelques moyens que l'expérience me suggere.

Le premier moyen, & sans contredit le plus nécessaire, est d'entretenir ici toujours trois ou quatre Missionnaires d'un grand courage, d'une grande patience, & d'une grande charité. Si nous étions seulement trois Prêtres, nous parcourerions tour-à-tour les Cantons les plus reculés de la Crimée, où il y a une infinité de Chrétiens dispersés, qui n'ont pû encore venir à nous, & où il ne nous a pas été possible d'aller à eux. De ces trois Peres deux marcheroient tout l'été aux Villes éloignées, & le troisieme demeureroit fixe à Bagcharay, où tous se rejoindroient pendant

l'hyver. Que si quelqu'un de ces Perès étoit Médecin, & qu'il eût un peu de bons remèdes, il auroit entrée par-tout à la faveur de la Médecine, & il feroit des biens immenses aux Villes & aux habitations de la campagne, où il ne faudroit plus tant craindre d'aller nous montrer. Connoissant le pays comme je le connois, je suis persuadé qu'il n'y auroit point d'année qu'il ne fût à portée de baptiser, & de mettre au ciel des troupes de petits enfans, & qu'il n'assistât à la mort quantité d'adultes. Jusqu'ici j'ai été souvent jusqu'aux portes de Kassa, où est le fort des Esclaves Chrétiens, à cause du grand peuple & du grand commerce, sans avoir pû y entrer. C'est une Ville Turque où il n'y a pas de sûreté pour les Francs, depuis les démêlés de la Porte avec les Polonois & les Moscovites. Si j'avois eu avec moi un Missionnaire Médecin, ou que je l'eusse été moi-même, je sçai, à n'en pas douter, que depuis cinq ou six ans qu'on m'invite à aller-là, j'aurois plus fait de bonnes œuvres dans cette seule grande Ville, que dans tout le reste de la Crimée.

Le second moyen de donner des fondemens solides à la Mission, est d'avoir

une C
torité
avons
Kan ,
sadeur
ger , i
l'agré
change
le Co
pas là
dire la
les fon
dans le
étrange
les em
cinq E
autres
pelle d
Les A
leur se
toute
les don
qui for
cette c
pour l
nouvel
dans l
gneur,
de tem
pelles ,

une Chapelle Franque , établie par autorité publique à Baghsaray. Nous avons déjà en notre faveur la parole du Kan , qui l'a promise à M. l'Ambassadeur ; mais comme le Kan peut changer , il seroit nécessaire d'avoir aussi l'agrément des Chérembeys , qui ne changent jamais , & qui représentent le Corps de la Nation Tartare. Ce pas là une fois fait , nous pourrions dire la Religion Catholique établie , & les fonctions des Missionnaires autorisées dans le pays. C'est ainsi que les Arméniens étrangers comme nous , y ont obtenu les emplacements séparés de quatre ou cinq Eglises. Nous ne demandons nous autres que l'ouverture d'une seule Chapelle dans l'enceinte de notre maison. Les Arméniens ont leurs Eglises pour leur seule Nation , notre Chapelle sera toute à l'usage des Esclaves , qui sont les domestiques des Tartares , & ceux qui font valoir leurs terres. D'ailleurs , cette condescendance des Mahométans pour les Esclaves Chrétiens , n'est ni nouvelle , ni prohibée. A Constantinople , dans le propre Bagne du Grand-Seigneur , les Esclaves Chrétiens ont de de temps immémorial deux grandes Chapelles , que les Peres Jésuites desservent

par autorité publique. A ces raisons générales, que nous tâcherons, avec l'aide de Dieu, de faire goûter aux Puissances, il faut encore ajouter pour le bien des Ames en particuliers. 1°. Que n'ayant point de Chapelle à nous, toutes nos fonctions portent uniquement sur la bonne volonté des Arméniens à nous souffrir avec eux dans leur Eglise. Or, cette bonne volonté peut changer du jour au lendemain; & si, comme il peut fort bien arriver, le caprice leur prenoit de nous exclure de leur Eglise, à qui aurions-nous recours? Je sçai beaucoup de particuliers de cette Nation, & parmi eux beaucoup de personnes du sexe, qui ont dans le cœur de bons sentimens, qu'elles voudroient produire au-dehors, afin de mettre leur conscience en repos; ce qui n'est pas praticable dans leur église, où elles ne manqueroient pas d'être insultées. Nous ne pouvons aller dans leurs maisons, ni encore moins souffrir qu'elles viennent dans la nôtre, tant que nous n'aurons pas un lieu séparé, & consacré à une Chapelle. 2°. Les Grecs, qui font ici un grand peuple, ont une aversion naturelle des Arméniens, & jamais on ne les voit dans leurs Eglises. C'est ce qui fait que jusqu'à présent nous

en avo
tholiqu
difficil
& où
Un
tionner
d'intére
la Missi
gement
& hors
n'est pl
point d'
morts d
pagnes
pour le
plus que
geons d
nous av
que pou
cela va
étions a
charité
vre lieu
leur do
se couv
pain noi
une fort
qu'on m
ne mou
certain d

en avons si peu ramené à la créance Catholique , quoique cela ne fût pas trop difficile , si nous avions où les assembler & où les instruire en particulier.

Un troisiemé moyen de nous affectionner de plus en plus les Tartares , & d'intéresser la bonté de Dieu à soutenir la Mission , seroit de pourvoir au soulagement de ces pauvres vieillards errans & hors de service , dont j'ai parlé. Rien n'est plus digne de compassion. Il n'est point d'hyver qu'on n'en trouve plusieurs morts de faim & de froid par les campagnes , & Dieu sçait en quel triste état pour le salut. Nous en rassemblons le plus que nous pouvons , & nous partageons de grand cœur avec eux ce que nous avons pour notre subsistance ; mais que pouvons-nous tous seuls , & à quoi cela va-t-il pour chacun d'eux ? Si nous étions assez heureux pour intéresser la charité des Fidèles à leur assurer un pauvre lieu de retraite , où chaque année on leur donnât un morceau de bure pour se couvrir , & chaque jour un peu de pain noir , ils regarderoient cela comme une fortune ; outre le salut de leurs ames qu'on mettroit par-là en sûreté , aucun ne mourant plus qu'il ne fût assisté ; il est certain que les Tartares seroient frappés

de cet exemple d'humanité chrétienne, & qu'il leur inspireroit un nouveau respect pour notre sainte Religion.

Ne me rendrai-je point importun, si j'ose suggérer un quatrième moyen de charité, aussi méritoire du moins que les précédens, & qui doit bien toucher ceux qui ont encore quelque zèle, pour empêcher la perte des Ames qui ont tant coûté à leur Sauveur ? C'est le rachat de quantité d'enfans Chrétiens, garçons & filles, nés de parens esclaves, ou amenés de nouveau par les Tartares au retour de leurs courses ? Ces petits innocens, abandonnés à eux-mêmes, & à toute la brutalité de leurs Maîtres, n'apprennent dès leur tendre jeunesse que le vice. A peine ont-ils atteint l'âge de dix ans, qu'on commence à les corrompre, & à les mettre en vente, & le plus souvent à les pervertir. Le moyen le plus ordinaire qu'on emploie pour les rendre Mahométans, est de les faire jeûner dans le temps du Ramadan, & de les battre, quand pressés de la faim, on les voit porter quelque chose à la bouche, ne fût-ce que de l'herbe. Après ce jeûne forcé on les circoncit, & les voilà perdus. Pour les petites filles, on les met dans le Harem, ou appartement des femmes,

Dès
faut
Avan
de les
de gue
écus. L
en ser
à Con
çons se
Chrétie
& nos
meroi
tiendric
pres à r
le servi
ferions
nous aic
impressi
droits où
mêmes.
crier to
maisons
de ses b
les posse
tile pour
Tels f
paux mo
prendre
ligion da
peut-être

Dès qu'elles y sont une fois entrées, il faut compter qu'elles n'en sortent plus. Avant qu'on en vienne-là, il est facile de les acheter, & de les sauver. En temps de guerre ces enfans ne coûtent que vingt écus. Les petites filles seroient envoyées en service dans des familles Catholiques à Constantinople ou ailleurs. Les garçons seroient mis en métier chez de bons Chrétiens du pays, où avec le temps, & nos Instructions journalieres, ils formeroient un corps de Fidèles. Nous retiendrions auprès de nous les plus propres à réussir dans les Lettres, & dans le service de Dieu, dont ensuite nous ferions de fervens Catéchistes, qui nous aideroient à porter les premières impressions du salut dans bien des endroits où nous ne pouvons paroître nous-mêmes. Que ne puis-je aller répéter & crier tout cela aux portes de tant de maisons opulentes que Dieu a comblées de ses biens, & où peut-être ceux qui les possèdent, en font un usage fort inutile pour l'heure de leur mort !

Tels sont, Monseigneur, les principaux moyens qu'il me paroît qu'on peut prendre pour établir solidement la Religion dans la Crimée, d'où il ne seroit peut-être pas si difficile de la répandre

dans le pays des Nogais, où il y a un monde d'Éclaves Chrétiens, qui sont comme perdus dans ces vastes Contrées, & auxquels personne ne pense.

On pourroit encore essayer de l'introduire dans la Circassie, où il y a partout des marques qu'elle y a autrefois pénétré.

Votre Grandeur a eu la bonté de me faire proposer quelques questions touchant ce pays-là. Je joins à cette Lettre les questions & leurs réponses, selon ce que j'ai pu démêler de plus constant & de plus vrai, sur le rapport de gens qui y ont été. Je suis avec un profond respect, &c.

A Baghsaray, le 20 Mai 1713.

R É P O N S E

A quelques questions faites au sujet des Tartares Circasses.

I. **D**E qui ils dépendent, si c'est du Grand-Seigneur, ou du Czar, ou de quelques autres Princes particuliers, qui soient eux-mêmes indépendans?

Réponse. On distingue aujourd'hui les Circasses

Circ
des
com
ban.
remo
Les
Beys
un ce
de m
jeunes
trouve
Tartar
Prince
l'autori
ils sont
Les
il y a c
ne : m
par stra
soutien
veulent
Kabarta
forte, se
de ses m
ques lia
dépendr
rien à v
plaine,
II. So
métans,
Ton

Circasses de la plaine, & les Circasses des montagnes. Ceux de la plaine sont compris entre Taman & le fleuve Kouban. Ceux des montagnes s'étendent en remontant vers la source de ce fleuve. Les premiers sont gouvernés par des Beys de leur nation, qui payent au Kan un certain tribut annuel de fourrures, de miel, & d'une certaine quantité de jeunes Esclaves des deux sexes. Il se trouve parmi eux beaucoup de Sultans Tartares sans emploi, qui vivent en Princes particuliers, & qui ne prennent l'autorité du commandement que quand ils sont les plus forts.

Les Circasses des montagnes étoient, il y a cinq ans, comme ceux de la plaine : mais depuis 1708 qu'ils défirent, par stratagème, l'armée Tartare, ils se soutiennent comme ils peuvent, & ne veulent plus entendre parler de tribut. Kabarta, qui est la contrée la plus forte, se fie sur ses défilés, & sur l'âpreté de ses montagnes. Ils ont à présent quelques liaisons avec le Czar, mais sans dépendre de lui. Le Grand-Seigneur n'a rien à voir sur la Circassie, ni de la plaine, ni des montagnes.

II. Sont-ils tous Chrétiens ou Mahométans, ou partagés en fait de religion,

& quel est le plus grand nombre des uns ou des autres ?

Réponse. Les Beys sont généralement Mahométans, bons ou mauvais, & ils ne le sont que par complaisance pour les Tartares, avec qui ils ont des rapports continuels. Pour le peuple, il n'est ni Chrétien, ni Mahométan ; il n'a l'usage ni du Baptême, ni de la Circoncision. Ils ont une langue particuliere & toute différente des autres Tartares. Je l'entends quelquefois parler ici. Elle me paroît d'une assez grande douceur.

III. Quel reste de religion trouve-t-on parmi eux ?

Réponse. Il y en a qui s'informent du temps de notre Carême, & qui le gardent. Ils connoissent les saints noms de Jesus & de Marie. Ils n'invoquent pourtant le premier que sous le nom d'*Allah*, Dieu, qui est commun à la Trinité ; d'où on pourroit conclure, qu'ils ont encore quelque idée grossiere & fort imparfaite des mysteres de la Trinité & de l'Incarnation. Au reste, on ne voit plus parmi eux d'autre exercice de religion, que quelques assemblées superstitieuses qu'ils font en de certains temps sous de grands arbres, auxquels ils attachent des bougies, pendant que celui

qui
trois
tant
ralen
de po
IV.

Rép

je vie
écrire
secour
sistent
nent pa
ou Arr
attire
chands
zele, il
culieres
chose.

V. Q
réduire
moyens
cela ?

Répon

ral de
casses, i
On pou
culte su
vérité
mettron
à leurs

qui leur sert de Papas, fait à leur tête trois fois le tour de l'arbre en marmottant quelques prieres. Ils mangent généralement & publiquement de la chair de pourceau.

IV. N'ont-ils nuls secours spirituels ?

Réponse. Ces especes de Papas, dont je viens de parler, ne savent ni lire ni écrire ; toute leur morale & tous les secours qu'ils donnent au peuple, consistent en ce peu de prieres qu'ils tiennent par tradition. Pour les Prêtres Grecs ou Arméniens, que l'avidité du gain attire quelquefois à la suite des Marchands, comme ils n'ont ni capacité ni zele, ils songent à leurs affaires particulières, sans s'embarrasser d'autre chose.

V. Quelle apparence y a-t-il de les réduire à la foi Catholique, & quels moyens y auroit-il à prendre pour cela ?

Réponse. Sur le rapport presque général de ceux qui ont pratiqué les Circassés, ils ne sont pas éloignés de nous. On pourroit prendre occasion de leur culte superstitieux pour leur insinuer la vérité de nos saints mysteres. Ils permettront même qu'on donne le Baptême à leurs enfans ; mais on ne pourroit le

conférer prudemment qu'à ceux qu'on verroit en prochain danger de mort, la plupart étant destinés à passer aux mains des Turcs & des Tartares, dont ils prennent la religion. J'ajoute que dans les conjonctures présentes, un Prêtre Franc ne pourroit gueres travailler à la conversion des Chrétiens Circaïsses de la plaine. Il y a toute apparence que les Tartares en prendroient ombrage, & que les Sultans répandus par-tout s'y opposeroient comme à une nouveauté dangereuse. Je crois pourtant qu'à un Missionnaire qui auroit la réputation de Médecin, & qui seroit bier venu du Kan, il ne seroit pas impossible de se faire souhaiter par les Sultans, & à l'ombre de leur protection, de visiter les Circaïsses malades, auprès desquels on pourroit toujours gagner quelque chose, ne fut-ce qu'à éclairer les adultes mourans, & à baptiser les petits enfans qu'on verroit n'en pouvoir pas échapper.

Avec le temps les choses pourront changer, & il faut espérer que Dieu, touché de miséricorde pour ce pauvre peuple, fera naître quelque occasion plus favorable de pénétrer dans ce pays abandonné.

De
T
la

L'A

Che
d'hui
pour
fils,
trois
dispu
Gran
place
dans
seule
lonois
rendu
de l'A
Kan,
au ret
pour se
y finir
Le Gr
Kan po
qui fut
Kan de

VOYAGE

*De Crimée en Circassie par le pays des
Tartares Nogais, fait l'an 1702 par
le sieur Ferrand, Médecin François.*

L'AN 1702, Haggi Selim Guiray Kan, Chef de la famille des Kans d'aujourd'hui, envoya Sultan Kalga en Circassie, pour faire la guerre à un autre de ses fils, qui s'y étoit retiré après avoir régné trois ans sur les Tartares, prétendant disputer le Trône à son pere, que le Grand-Seigneur venoit d'y remettre à sa place. Sultan Selim est ce Kan si fameux dans la dernière guerre. Il battit en une seule campagne les Moscovites, les Polonois & les Allemands, qui s'étoient rendus maîtres de la plus grande partie de l'Albanie. Après avoir été deux fois Kan, il avoit volontairement abdiqué au retour de son voyage de la Mecque, pour se retirer à Cérès en Macédoine, & y finir tranquillement le reste de ses jours. Le Grand-Seigneur venoit de le faire Kan pour la troisième fois, & c'est-là ce qui fut cause de la révolte de son fils le Kan déposé. Je ne décrirai pas ici cette

guerre ; je dirai seulement que Sultan Kalga vainquit son frere , qu'il le fit prisonnier dans le dernier combat qu'il lui donna ; & qu'usant de sa victoire avec générosité , il se contenta de le ramener en Crimée auprès de leur pere , qui le reçut avec toute sorte de douceur.

La curiosité me porta à suivre Sultan Kalga dans cette expédition. J'en obtins la permission du Kan son pere. Nous nous mîmes en marche avec 40000 hommes , & après vingt journées de chemin à travers le pays des Tartares Nogais , dont plusieurs nous joignirent , nous entrâmes en Circassie.

Etant au milieu des terres des Nogais , Sultan Kalga m'ordonna d'aller voir un Mirza qui étoit malade , & qui campoit à deux lieues de notre armée. Mon escorte étoit de trente *Seymens* , qui sont les cavaliers de la garde du Kan , armés de fusils , de sabres & de flèches. Je partis avec un domestique du Mirza , qui nous servit de guide. Après une heure de marche , nous vîmes dans la plaine environ 300 Nogais le sabre à la main , divisés en deux troupes , qui sembloient se battre. Il y avoit auprès des Nogais deux chariots couverts. J'hésitai si je passerois outre , & ayant demandé au

garde
me
la fi
chan
l'aut
ces c
si les
Il me
table
mou
d'où
ce qu
mâles
feroie
C'est
les N
enfant
la por
chaud
disent
qu'il n
cet en
Les
but an
lui en
grand
voyer
quatre
un pré
deux o

garde ce que c'étoit que ce combat, il me dit que c'étoit un mariage, & que la fiancée devoit être dans un des deux chariots qu'on menoit d'un camp à l'autre. Quand nous fûmes plus près de ces deux bandes, je m'informai du guide si les Nogais se battoient ainsi sans sujet. Il me répondit que ce n'étoit pas un véritable combat, mais une simple escarmouche, pour se faire de légères plaies, d'où il pût sortir quelques gouttes de sang, ce qui seroit un présage que les enfans mâles qui viendroient de ce mariage, seroient un jour de braves guerriers. C'est une autre coutume établie parmi les Nogais, qu'à la naissance de leurs enfans, les parens & les amis viennent à la porte du pere faire un grand bruit de chaudrons & de marmites, pour effrayer, disent-ils, & faire fuir le diable, afin qu'il n'ait aucun pouvoir sur l'esprit de cet enfant.

Les Tartares Nogais payent pour tribut annuel au Kan 2000 moutons qu'ils lui envoient en trois différentes fois. Au grand Bairam, ils sont obligés de lui envoyer souhaiter les bonnes Fêtes par quatre de leurs principaux Mirzas, avec un présent de quelques chevaux & de deux oiseaux de proie dressés pour la

chasse. Le Kan donne à chacun de ces Mirzas un habit complet.

La justice de ce pays est brève. Quand un Nogais a blessé mal-à-propos un de ses camarades, on fait venir tous les voisins du coupable, & les parens & amis du blessé avec un fouet à la main, on bat le criminel jusqu'à le laisser souvent pour mort. Si c'est un assassinat, on fait mourir le meurtrier sans miséricorde sur le tombeau du défunt; mais si c'est un duel dans les formes, & qu'on prouve que tout s'est passé sans aucune supercherie, qui est mort est mort.

Les Nogais passent leur vie sous des tentes, n'ayant ni villes ni villages. On ne trouve dans tout leur pays que les restes d'une ancienne ville, où il y a plusieurs tombeaux de marbre avec des inscriptions Grecques & Latines à demi-effacées. Il y a une Palanque près de la rivière qui vient des environs d'Azak, où ils tiennent une garde pour veiller sur les Kosques, & pour les empêcher d'entrer à l'improviste dans leur pays.

Leurs tentes sont faites avec de grands cercles, & couvertes de feutre; elles ont la figure d'un moulin à vent. La cheminée ressemble à un paravent qui tourne avec le vent, pour n'être pas

inco
la te
form
chem
Noga
avec
Quan
faire
de la
serve
chez
préfèr
S'il y
disting
cheva
Dans
secs &
qui se
qui fo
laiden
tions.
Ces
des ci
cheva
Ils en
de tro
vision
présen
voulan
de la

incommodés de la fumée. On distingue la tente d'un Mirza, des autres, par la forme d'un sabre qui est au-dehors sur la cheminée. La nourriture ordinaire des Nogais est de millet. Ils le font bouillir avec de l'eau pure, & l'appellent *Tzorba*. Quand ils veulent célébrer une fête, ou faire un mariage, ils tuent un cheval, de la chair ils en font des hachis, & ils servent la tête entière, comme on fait chez nous la hure d'un sanglier. Ils préfèrent cette viande à toute autre. S'il y a dans la troupe une personne distinguée, on lui sert le boyau gras du cheval, qui est le mets par excellence. Dans leurs courses, ils en portent de secs & de fumés, dont ils régalent ceux qui se distinguent dans le combat, ou qui font le plus gros butin, qu'ils ne laissent pas de partager par égales portions.

Ces Tartares peuvent soutenir la faim des cinq à six jours sans manger. Les chevaux ont cela de commun avec eux. Ils entreprennent souvent des courses de trois mois, sans porter aucune provision, contents de ce que le hasard leur présente. Un jour un Tartare Nogais voulant passer de Gulzo, port de mer de la Crimée, à Constantinople, il de-

manda au Capitaine du bâtiment sur lequel il devoit s'embarquer, combien dureroit le trajet. Le Capitaine lui répondit qu'avec le vent favorable qui souffloit, il espéroit le faire en cinq jours. Le Nogais retourna chez lui & mangea tout ce qu'il crut pouvoir lui suffire pour ce temps-là. Le vent ayant changé sur la route, & les cinq jours étant expirés, il fut trouver le Capitaine, & lui dit : tu m'avois promis que nous serions dans cinq jours à Constantinople; nous en sommes encore bien loin. J'ai mangé à Guzlo pour ce temps-là, à présent que je n'ai plus rien dans l'estomach, il faut que tu me nourrisse.

Il n'y a point de montagne dans le pays des Nogais. Ce sont de grandes plaines arrosées de quelques rivières, dont ils cultivent les bords, & y sement leur millet. Ils font peu de séjour dans un même lieu. Ils ne s'arrêtent quelque temps que dans les endroits où ils sement; & leur récolte faite, ils se transportent ailleurs. Dans les courses qu'ils font, quand ils approchent d'une ville, ils disent qu'ils en sentent l'air de plus de deux lieues, celui qu'ils respirent à la campagne étant infiniment plus pur que celui des villes.

En
de fo
mes;
soixan
butin
ennen
Les
un oi
qui pu
dre ac
qu'ils
traditi
Voie
aller à
les tre
reuses.
l'âge d
non plu
vieme
dans ce
qui se t
lui, &
Ils préte
de leurs
n'a vu
leurs gu
dans ces
ces ann
Il leur es
là de co

En temps de guerre, ils sont obligés de fournir au Kan quarante mille hommes; mais ils en fournissent toujours soixante, ne pouvant vivre que par le butin qu'ils font sur les terres de leurs ennemis ou de leurs voisins.

Les Gentilshommes portent toujours un oiseau sur le poing. Il n'y a rien qui puisse les engager à faire la moindre action qui déroge à leur noblesse, qu'ils ne connoissent pourtant que par tradition.

Voici la maxime qu'ils observent pour aller à la guerre. Ils regardent toutes les treizième années comme malheureuses. Un Nogai n'y va point avant l'âge de quatorze ans. Il n'y va point non plus dans sa vingt-six, trente-neuvième année, &c. Il ne porte même dans ces années aucune sorte d'armes, qui se tourneroient, disent-ils, contre lui, & qui lui procureroient la mort. Ils prétendent tenir cette révélation d'un de leurs Prophètes, & ils assurent qu'on n'a vu revenir dans le pays aucun de leurs guerriers qui soit allé en course dans ces années malheureuses. Ils passent ces années dans le jeûne & la prière. Il leur est encore défendu dans ce temps-là de contracter mariage, ou de porter

sur leur corps le poids d'une livre pesant ; mais cette année climatérique passée, ils font un grand festin à leurs parens & amis, où ils s'enyvrent avec excès d'une boisson qu'ils nomment *Bosa*, faite de millet fermenté, & qui a la force de l'eau-de-vie. J'en ai vu boire à un Nogai jusqu'à trente pintes en une heure de temps. Un Bey me convia à un de ces repas, où il y avoit plus de trois cens Tartares. Il tua pour nous régaler sept de ses meilleurs chevaux. Jamais on n'a tant bu de *Bosa*. Ceux qui en avoient bu le plus, furent se coucher le dos contre terre & le visage exposé au soleil. Après avoir dormi quelque temps en cette posture, ils rejoignoient la troupe, se plaignant d'un violent mal de tête. Pour s'en guérir, ils se remirent à boire, & y passerent la nuit.

Les Nogais n'ont ni bled, ni vin, ni sel, ni huile, ni épiceries. Le millet & le lait de leurs jumens est leur nourriture la plus ordinaire. Ils ne laissent pas d'avoir des bœufs, des moutons & de la volaille. Ils font bouillir le lait jusqu'à ce qu'il devienne dur comme une pierre; alors ils le mettent en pelotes, & le font encore sécher au soleil. Quand ils veulent s'en servir, ils le délayent avec de

l'eau
parc
leur
A
gais
que
pays
les
mer
Géon
le Bo
les se
il y
assez
en tin
cuirs
se pa
moiti
pour
mauv
mura
les an
qui a
côte.
monta
petite
Teme
Armé
Carat
rouck

l'eau, & en font une boisson qui leur paroît délicieuse dans les grandes chaleurs.

Après avoir traversé le pays des Nogais, nous entrâmes dans la Circassie, que les Tartares appellent l'Adda. Ce pays confine, du côté du nord, avec les Nogais; du côté du sud, avec la mer Noire; du côté de l'est, avec la Géorgie, & du côté du couchant, avec le Bosphore Cimmérien & le Golfe qui les sépare de la Crimée. Sur ce Golfe, il y a une Echelle ou Port de mer d'un assez grand trafic, nommé Taman. On en tire du caviar, de la mantegue, des cuirs, du miel, de la cire, &c. La douane se paye moitié au Grand-Seigneur, & moitié au Kan. Chacun en retire trois pour cent. La ville est fortifiée d'un mauvais Donjon, & entourée de vieilles murailles pleines de brèches, qui sont les anciennes fortifications des Génois, qui autrefois ont occupé toute cette côte. A dix lieues de Taman, en remontant au nord, on trouve une autre petite ville assez marchande, appelée Temerouck, où il y a des Grecs, des Arméniens & des Juifs, qui paient leur Caratch au Kan. Assez près de Temerouck on voit un vieux château nommé

l'Adda, du nom du pays, où il y a six pieces de canon, & où il faut payer une seconde douane destinée à l'entretien du Gouverneur & de la garnison. Ce château sert à contenir les pirateries des Cosaques, & à empêcher les descentes des Corsaires Moscovites. C'est par-là que passent tous les Esclaves qu'on amene de Circassie. Il y a un Cady, dont il faut prendre un billet nommé *Pendik*, qui déclare l'Esclave pris ou vendu légitimement, qui marque son âge, & trace tous ses traits, pour le rendre reconnoissable, en cas qu'il vienne à fuir. Sans ce *Pendik* les maîtres desdits esclaves seroient traités de voleurs par-tout où ils passeroient; & lorsqu'ils les vendent, ils en remettent le *Pendik* à celui qui les achete.

La province de l'Adda s'étend jusqu'à une riviere nommée Caracouban, qui lui sert de limites, avec une grande peuplade de Tartares Nogais, qui sont d'une difformité extraordinaire, & qu'on appelle Nogais Noirs à cause de leur air affreux. Ces Tartares ont leur chef particulier, qui prend la qualité de Bey. Lui & les siens reconnoissent le Kan, mais quand ils sont ennuyés de la paix, ils ne demandent pas ses ordres pour

faire
d'où
nombr
ans,
entren
cents
envoy
s'en p
le Cz
ses pr
gais,
du C
assemb
tout d
que les
de resp
n'ayan
guerre
lâcher
cepend
préfail
gais qu
Kan ay
tous le
ne laiss
& qu'o
sous pe
cens c
Les No
Ils men

faire des courses sur les terres du Czar, d'où ils ramènent toujours un grand nombre d'esclaves. Il n'y a que deux ans, que dix mille de ces Nogais noirs entrèrent en Cosaquie, où ils firent huit cents esclaves. Le Czar l'ayant appris, envoya un de ses Boyards au Kan pour s'en plaindre. Le Kan, pour satisfaire le Czar, envoya le Boyard avec un de ses principaux Agas au Bey de ces Nogais, avec ordre de rendre les sujets du Czar qu'ils avoient pris. Le Bey assembla son Divan, où il fut résolu tout d'une voix, de dire à l'Aga du Kan, que les Nogais noirs avoient beaucoup de respect pour ses ordres; mais que n'ayant d'autre métier que celui de la guerre, ils ne pouvoient se résoudre à lâcher leur proie; qu'ils permettoient cependant aux Moscovites d'user de représailles, & de prendre autant de Nogais qu'il en pourroient rencontrer. Le Kan ayant sçu leur refus, ordonna dans tous les lieux de sa dépendance qu'on ne laissât passer aucun de ces esclaves, & qu'on se gardât bien de les acheter, sous peine d'en perdre le prix, & de cinq cens coups de bâton pour l'acheteur. Les Nogais prirent bientôt leur parti. Ils menèrent leurs esclaves en Perse, à

plus de trois cens lieues delà, où ils les vendirent le double de ce qu'ils auroient pu faire en Turquie. On peut juger si de tels voisins doivent être fort agréables aux Circassies.

Le côté de la Circassie par où nous entrâmes, est plein de hautes montagnes & de profondes vallées, ombragées de quantité de grands arbres. La capitale de ce canton est Cabartza. C'est delà que le Kan de Crimée tire ses plus grandes richesses en esclaves. Tout le monde y est d'une beauté enchantée. On n'y voit personne marqué de la petite vérole, par la maniere dont ces peuples gouvernent leurs enfans dans leur jeunesse.

Il y a un Bey qui commande dans cette province sous l'autorité du Kan, & qui a plusieurs autres Gouverneurs sous lui. Ils sont obligés de donner pour tribut au Kan trois cens esclaves, savoir, deux cens jeunes filles & cent garçons, qui ne passent pas l'âge de vingt ans. Souvent les Beys donnent leurs propres enfans, pour encourager les peres & meres à ne pas soustraire les leurs.

Lorsque les Beys Circassies ne sont pas d'accord entre eux, ils envoient de-

mande
un Pri
différen
retour
fait pr
beau &
cassie
femme
autres

Les
mieux
les jou
la volai
Leur pa
ture des
péturie
molasse
moules
que brû

Le p
fruitiers
de bon
bon &
choses,
cassie,
donner
que les

Ces p
Ils se d
ont lo

mander au Kan un Aga , & quelquefois un Prince du sang pour décider leurs différends. Ces Commissaires ne s'en retournent pas les mains vuides. On leur fait présent de ce qu'il y a de plus beau & de mieux fait. Enfin , en Circassie on fait un trafic d'hommes & de femmes , comme l'on fait ailleurs des autres marchandises.

Les Tartares Circasses se nourrissent mieux que les Nogais. Ils mangent tous les jours du bœuf , du mouton , & de la volaille , & presque jamais du cheval. Leur pain est peu différent de la nourriture des Nogais. Il est de farine de millet pétrie à l'eau , dont ils font une pâte molasse , qu'ils cuisent à demi dans des moules de terre , & qu'ils mangent presque brûlante.

Le pays est beau & rempli d'arbres fruitiers , mais sans culture , & arrosé de bonnes eaux. L'air y est aussi très-bon & très-sain. Je crois que ces deux choses , qui sont particulieres à la Circassie , peuvent beaucoup contribuer à donner aux Circasses cette fleur de beauté que les autres Tartares n'ont point.

Ces peuples estiment fort les Chrétiens. Ils se disent descendus des Génois , qui ont long-temps possédé la principale

partie de ce grand pays. Ils montrent encore en divers endroits les ruines des villes qu'ils y avoient bâties.

J'avois porté avec moi un habit François & une perruque, suivant les ordres du Kan. Quand je parus à Karbatha dans cet équipage, tout le monde couroit après moi, me regardant comme un homme extraordinaire. La vénération qu'on avoit pour moi redoubla lorsqu'on sçut que j'étois le premier Médecin du Kan; & pour l'augmenter encore, je me dis Génois de naissance. Les Circassies venoient en troupes m'admirer. Je soutenois cette bonne opinion par un air grave & sérieux, quoique je n'eusse pas plus de trente-deux ans. Le Bey charmé de ma sagesse & de mon prétendu pays, me proposa de me faire épouser une de ses nièces, à qui il donneroit pour dot trente esclaves, à condition toutefois que je ne m'éloignerois pas de la Circassie plus loin que la Crimée, & que je lui en donneroie ma parole en présence du Kan. Je me débarrassai de ses offres du mieux qu'il me fut possible, à quoi je n'eus pas peu de peine, tant ses poursuites étoient vives & pressantes. Ce Bey & toute sa famille étoient les meilleurs gens du monde. J'eus envie de les bap-

tiser;
les in
notre
la lan
interp
qui je
je ren
désesp
occasi
un de
saray.

Ou
quatre
tares,
Greco
y rega
sage q
des Ju
on ne
gion,
beauc
de leu
qu'ils
& qu'i
grands
votion
tre, fa
présen
gion d
Mahor
tans,

tiser ; mais comme il falloit auparavant les instruire des principaux mysteres de notre Religion , & que ne sçachant pas la langue , il falloit m'en rapporter à mon interprete , qui étoit Mahométan , & à qui je ne voulois pas confier mon dessein , je remis ce projet à une autre fois , ne désespérant pas de trouver quelque autre occasion de retourner en ce pays-là avec un de nos Peres Missionnaires de Bachsaray.

Outre les naturels , il y a en Circassie quatre sortes de nations ; celle des Tartares , qui est la dominante ; celle des Grecs & des Arméniens , qu'on ne doit y regarder que comme des gens de passage que le commerce y attire ; & celle des Juifs qui y résident. Pour les Circasses , on ne sçauroit dire quelle est leur Religion , n'ayant ni Prêtres , ni livres. Ils ont beaucoup de vénération pour les corps de leurs peres & de leurs autres parens , qu'ils mettent dans des cercueils de bois , & qu'ils suspendent aux branches des plus grands arbres. Ils ont aussi quelque dévotion pour les images qu'on leur montre , sans s'informer du sujet qu'elles représentent. Les esclaves suivent la religion du maître qui les achete. S'il est Mahométan , ils deviennent Mahométans , & ainsi des autres.

Les Beys fournissent quinze mille hommes au Kan lorsqu'ils en sont requis; mais les Circasses sont peu propres à la guerre, quoiqu'ils soient fort adroits à tirer de l'arc; & on peut dire que ce sont les moins belliqueux de tous les Tartares.

Les Circasses, qui sont un si beau peuple, ont, comme j'ai dit, pour voisins les Nogais noirs, qui sont horribles. Ils ont encore assez près d'eux, mais d'un autre côté, les Tartares Kalmouks, qui sont des monstres de nature. Quand on les regarde en face, on ne sçait de quelle couleur est leur visage, ni où sont leurs yeux & leur nez. Une partie de ces Kalmouks est tributaire du Kan, & l'autre partie du Czar. Ils sont obligés tous les ans au grand Bairam d'envoyer une députation au Kan de Crimée, pour lui souhaiter les bonnes fêtes, & lui apporter le tribut, qui consiste en deux chariots couverts, l'un attelé de quatre chevaux, & l'autre de deux chameaux, dans lequel il y a deux pélisses de martres zibelines, une pour le Prince, & l'autre pour la Sultane Validé sa mere, ou pour la premiere de ses femmes. Ils donnent aussi des pélisses de martres à Sultan Kalga, à Sultan Nouradin, & à Orbey,

qui son
freres d
mier V
présent
belle ap
& à la

Le C
princip
la porte
font av
appelle
Turc O
cette la
à la ter
propre à
& de so
siège, &
espece d
tient tou
dant Ori
années d
vint l'as
ou Cosa
plusieurs
canon. S
Selim, a
ses armé
corps de
Prince C
pieces d

qui sont les trois premiers Princes fils ou freres du Kan , de même qu'à son premier Visir, & au Moufti. La péliſſe qu'on préſente au Moufti eſt toujours la plus belle après celles qui ſe donnent au Kan & à la Sultane Validé.

Le Chef de la députation eſt un des principaux Kalmouks. Quand ils ſont à la porte Or , à l'iſthme de la Crimée, ils ſont avertir le Kan de leur arrivée. On appelle en François Porte-Or , & en Turc Orkapi , la petite ville bâtie ſur cette langue de terre qui joint la Crimée à la terre ferme. C'eſt un poſte plus propre à faire payer les douanes d'entrée & de ſortie , que capable de ſoutenir un ſiége , & qui n'a pour déſenſe qu'une eſpece de redoute , avec un boyau qui tient toute la largeur du paſſage. Cependant Orkapi ſe défendit il-y a quelques années contre le Prince Gallichin , qui vint l'aſſiéger avec 100000 Moſcovites ou Coſaques , & qui la battit pendant pluſieurs jours avec trente pieces de canon. Sultan Kalga , fils aîné de Sultan Selim , alors Kan , & Généraliſſime de ſes armées, vint la ſecourir avec un gros corps de Tartares; & dans la retraite du Prince Gallichin , il lui prit vingt-ſept pieces de canon , qu'ont voit encore

aujourd'hui à Guzlo , port de mer de Crimée.

Dès que le Kan est averti que les Députés Kalmouks sont à Orkapi , il leur envoie un Chiaoux, avec ordre de les faire entrer & de les défrayer jusqu'à la Capitale. Ils sont admis à l'audience le second jour. Le Kiaia du Visir va les prendre à leur logement , & les conduit au Palais avec leurs présens. On leur donne le Kaftan, ensuite deux Capigis Bachis les prennent chacun par-dessous les bras, & ils sont menés de la sorte jusqu'à l'appartement. Alors ils se prosternent jusqu'à terre , & lui baissent le bas de la veste. Le Kan leur dit qu'ils sont les bien-venus. Le premier Député l'assure de la fidélité de tous les Kalmouks, & offre les présens. Un moment après on les fait tous passer à l'appartement du Visir , où ils sont régalez de café , de sorbec & de parfum , suivant la coutume des Turcs. Le Kan leur fait fournir pendant leur séjour à Bagchsaray une subsistance journalière nommé *Taym* , en pain , viande , volailles , épicerie , beurre , bois , orge & paille pour leurs chevaux. Il leur donne des vestes de drap à l'audience de congé.

Le Czar est lui-même obligé d'envoyer

tous les
oiseaux
sont es
Traité
mille é
empêch
curfion
ledit T
Czar ti
à la po
des pre
particul
Bairam.

Le C
le tribut
a quelq
Kan lui
affaires,
ces cont
un nom
faisoit d
pour ce
en faire
à la tête
meuroit
de Song
vaincu,
tribut ,
de Carl
ayant ra

tous les ans au Kan des Tartares deux oiseaux de proie nommés Songurs, qui sont estimés mille écus piece. Avant le Traité des Karlowits il lui payoit cent mille écus en pélisses, ou en argent, pour empêcher les Tartares de faire des excursions sur ses terres. Il fut réglé par ledit Traité que ce tribut seroit aboli. Le Czar tient pour l'ordinaire un Résident à la porte du Kan, qui lui fait souvent des présens de la part de son Maître, particulièrement au grand & au petit Bairam.

Le Czar porte toujours impatiemment le tribut des deux Songurs. Il dit, il y a quelque temps, à un Mirza, que le Kan lui avoit envoyé pour quelques affaires, qu'il vouloit éprouver ses forces contre lui à la première guerre, avec un nombre égal de troupes, & qu'il faisoit discipliner dix mille Moscovites pour ce combat; que le Kan pouvoit en faire de même; qu'ils combattroient à la tête de leurs armées; que s'il demuroit victorieux, il n'envoyeroit plus de Songur au Kan; & que s'il étoit vaincu, il consentoit de rétablir l'ancien tribut, sans aucun égard pour le Traité de Carlowits. Le Mirza à son retour, ayant rapporté cette parole, le Kan fit

dire au Czar qu'il acceptoit ce défi, sans attendre un renouvellement de guerre, & donna en même temps un rendez-vous au Czar dans les déserts qui séparent la Crimée de l'Ukraine, où il se trouva au jour nommé avec dix mille Tartares; mais le Czar manqua au rendez-vous, soit qu'il fût occupé d'autres affaires, soit qu'il crût qu'il ne convenoit pas à sa dignité de combattre avec dix mille hommes, ou qu'il ne trouvât pas ses troupes encore assez aguerries.

Le Kan, après l'avoir attendu quinze jours, s'en revint à Bagchsaray sans ostentation, & sans permettre aux Tartares de ramener aucun esclave pour se payer de leur perte. Ce Kan étoit Sultan Haggi Selim Guiray, pere de Sultan Gazi Guiray, qui régne aujourd'hui, l'an 1707.

Avant que de finir cet écrit, où je mets les choses telles que je les sçai, mais sans autre arrangement que celui que me fournit ma mémoire, je suis bien aise de dire, & on ne fera peut-être pas fâché d'apprendre la raison pourquoi le surnom de *Guiray* est affecté aux Kans de Tartarie. C'est une anecdote de cette famille Royale que j'ai apprise de la propre bouche de Sultan Haggi Selim,

Prince

Prince
dans
Il
petits
grand
tous le
d'un f
reur,
passion
plusieur
parmi
enfin la
le choi
tr'eux q
de la ra
sur le T
jeune P
qu'il fit
certaine
lui, &
jeune K
ricier &
sa recon
demanda
Le bon I
richesses
plus, ma
neur, il
& d'obli
à le port
Tome

Prince d'un très-grand sens, & fort verlié dans les antiquités de sa maison.

Il y a près de deux siècles que les petits Tartares se trouverent dans une grande confusion de guerres civiles, où tous leurs Princes périrent, à l'exception d'un seul âge de dix ans, qu'un Laboureur, nommé Guiray, sauva par compassion. Les Tartares se partagerent en plusieurs factions, & la guerre devint parmi eux longue & sanglante. S'en étant enfin lassés, & ne pouvant s'accorder sur le choix d'un Prince, ils convinrent entr'eux que s'ils en pouvoient trouver un de la race de leurs Kans, ils le mettroient sur le Trône. Alors Guiray présenta le jeune Prince, qui avoit dix-huit ans, & qu'il fit reconnoître à plusieurs marques certaines. Les Tartares se soumirent à lui, & la tranquillité fut rétablie. Le jeune Kan voulant donner à son nourricier & à son libérateur des marques de sa reconnoissance, le fit appeller, & lui demanda quelle grace il désiroit de lui. Le bon Laboureur lui dit qu'à son âge les richesses & les emplois ne le touchoient plus, mais que sensible encore à l'honneur, il le prioit de prendre son nom, & d'obliger les Princes ses descendans à le porter; & c'est depuis ce temps-là

que les Princes Tartares joignent le nom de Guiray à leur nom de Circoncision.

L E T T R E

Du Pere Stephan, Missionnaire de la Compagnie de Jesus en Crimée de Tartarie, au Pere Fleuriau de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

Notre Mission à *Baghsarey*, Capitale de la *Crimée de Tartarie*, devant son établissement à feu M. le Marquis de Feriol, ci-devant Ambassadeur à la Porte Ottomane, & à vos soins, & à vos sollicitations en France, il est juste de vous en donner souvent des nouvelles. Le peu de commodités que nous avons pour faire passer nos Lettres en Europe, est cause que vous n'en recevez que rarement. C'est donc avec joie que je profite de l'occasion qui se présente très-à-propos, pour me donner l'honneur de vous écrire, & vous faire sçavoir l'état présent de notre Mission.

M
avez
des
lors
nous
vinc
Nos
devo
lorsqu
nairer
gouve
craint
tous n
envoie
pas per
Il l'a c
tres de
éprouv
J'aur
Pere,
le réci
ces de
Il fa
mée de
culiere
Grand
cier, qu
à-dire,
commu
Tartare

Mes dernières Lettres, si vous les avez reçues, vous aurez déjà instruit des troubles, qui commençoient dès-lors à nous faire perdre la paix, dont nous jouissions dans cette grande Province. L'œuyre de Dieu s'y faisoit. Nos Catholiques s'acquittoient de leurs devoirs avec liberté & avec ferveur, lorsque les passions, qui naissent ordinairement dans les cœurs de ceux qui gouvernent, nous ont donné de justes craintes pour notre Mission, & pour tous nos Disciples. Mais le Maître, qui envoie ses ouvriers dans sa vigne, n'a pas permis, que son héritage fût détruit. Il l'a conservé, & a consolé les Ministres de son Evangile, après les avoir éprouvés pendant quelque temps.

J'aurai l'honneur, mon Révérend Pere, de vous faire en peu de mots le récit de tout ce qui s'est passé ici ces dernières années.

Il faut vous dire d'abord que la *Crimée de Tartarie* est une Province particuliere, gouvernée sous les ordres du Grand Seigneur par un principal Officier, qui prend le titre de *Padicha*, c'est-à-dire, Empereur, ou Roi; on le nomme communément dans le Pais le *Kan* des Tartares.

Le Grand Seigneur dispose de cette Place importante ; mais en vertu d'un ancien privilège de la Crimée , il est obligé , pour la remplir , de faire choix d'un Sujet tiré d'une ancienne & nombreuse Famille de cette Province, laquelle s'appelle *Guiray*. Cette Famille se dit être dans son origine, Famille Royale ; ceux qui en sont , portent tous le nom de *Guiray* ; & avec ce nom , dont ils sont jaloux , ils prétendent avoir autant de droit , que le *Kan des Tartares* de se faire appeller *Padicha* , c'est-à-dire Empereur , comme nous l'avons déjà dit. Mais ce titre , dont ils se glorifient , ne les rend pas plus riches. J'en ai vû plusieurs d'entr'eux , qui menoient une vie misérable , se sçachant cependant bon gré de s'appeller *Guiray*. Ils sont tous la cour au Grand Visir , dans l'espérance de pouvoir obtenir par son moyen la dignité de *Kan des Tartares* ; celui qui a été assez heureux pour y parvenir , ne peut pas s'assurer de se la conserver au-delà de cinq ou six ans ; il la perd même quelquefois plutôt. Car le Grand Seigneur , qui a toujours droit de le révoquer quand bon lui semble , use , de son droit , lorsque le *Kan* y pense le moins ; soit pour tenir toujours les *Guirays* en

re
en
ch

mo
car
con
se l
rem
vrai
& f
il a
du C
de la
mille
la Fa
en po
fet le
les P
vexa
des a
Ils s'
sent
rinbey
Il a f
différ
& il
à un
Si l
il ne

respect, & sous sa dépendance; soit pour empêcher qu'ils ne se rendent trop riches, & par conséquent trop puissans.

Mais cette précaution, bien loin de modérer l'avidité des *Kans*, l'augmente; car celui qui est en place, & qui sçait combien peu doit durer son Regne, se hâte d'employer son industrie, pour remplir promptement ses coffres. Il est vrai qu'il faut qu'il le fasse secrettement, & sans faire crier contre lui; car alors il a non-seulement à craindre de la part du Grand Seigneur, mais encore de celle de la plus noble & la plus puissante Famille de toute la Crimée. On la nomme la Famille des *Chirins*. Ces *Chirins* sont en possession de se dire & d'être en effet les dépositaires des Loix du Pays, les Protecteurs des Peuples contre les vexations trop ordinaires des *Kans*, & des autres Officiers du Grand Seigneur. Ils s'élisent un Chef, auquel ils obéissent fidelement. Ce Chef s'appelle *Chirinbey*, c'est-à-dire, Chef des *Chirins*. Il a son Conseil, qui décide de tous les différends qui naissent entre les *Chirins*, & il ne leur est pas permis de s'adresser à un autre Tribunal.

Si le *Kan* cite devant lui un *Chirin*, il ne le fait que du consentement du

Chirinbey, & celui-ci se trouve en personne chez le *Kan*, pour être témoin de tout ce qu'il fait. Si de plus on doit y traiter de quelque affaire importante, qui regarde les intérêts de la Crimée, on y appelle les Principaux d'entre les *Chirins*, lesquels ont souvent arrêté des entreprises du *Kan*, & même du Grand Seigneur.

Enfin, cette Famille s'est rendue si accréditée, que, lorsqu'elle est mécontente du gouvernement du *Kan*, elle demande à la Porte sa déposition, & elle s'est mise en possession de recevoir pour son Successeur, que le Sujet qui lui plaît.

Ce cas vient d'arriver, & nous a causé bien des allarmes. J'en dirai ici les occasions & les suites.

Les *Chirins* fatigués des vexations du *Kan* & de ses Officiers, s'en étoient souvent plaints inutilement. Le *Chirinbey* de son côté ne cessoit pas d'en parler bien haut au *Kan* même, pour l'obliger à changer de conduite ; mais voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur lui & ses Officiers, & que ses plaintes au contraire ne servoient qu'à augmenter les mauvais traitemens qu'on faisoit aux *Chirins*, il prit la résolution d'aller à

Cont
Visir
le K
der f

Le
Gran
si bie
senta
ment

voulu
Seigne
veau
dema
lui pe
l'écou
Rebut
son vo
s'en re
d'agir

Si-t
vince
& aux
de pre
Mahom
qu'apr
la *Tar*
& étar
Sérail

Le
march

Constantinople , pour y porter au Grand Visir les cris de toute la *Crimée* contre le *Kan* & ses Officiers , & pour demander sa révocation.

Le *Kan* étoit une des créatures du Grand Visir. Il le protégeoit hautement, si bien que, lorsque le *Chirinbey* se présenta devant lui , il reçut très-froidement ses plaintes. En vain , le *Chirinbey* voulut-il les porter au Trône du Grand Seigneur. Chaque jour on avoit un nouveau prétexte pour le remettre au lendemain. Tant de remises & de difficultés lui persuaderent qu'on ne vouloit pas l'écouter , & encore moins le satisfaire. Rebuté & irrité du mauvais succès de son voyage, il partit sur-le-champ pour s'en retourner en Crimée, bien résolu d'agir par voie de fait.

Si-tôt qu'il fut de retour en sa Province, il donna ordre aux plus nobles & aux plus vaillans d'entre les *Chirins* de prendre les armes, & les fit jurer par *Mahomet*, qu'ils ne les mettroient bas , qu'après avoir chassé leur *Kan* de toute la *Tartarie* ; cela fait, il monta à cheval , & étant à leur tête, il marcha vers le Sérail du *Kan*.

Le *Kan* fut bien-tôt averti de cette marche à laquelle il ne s'attendoit pas.

Il fit à la hâte rassembler la garde qui étoit sous son commandement, & quelques Musulmans ennemis des *Chirins*. On dressa promptement par son ordre toutes les pieces de canons qui défendoient le Serrail. Il fit avec grand bruit tous les préparatifs qu'il put faire en si peu de temps, à dessein d'intimider les *Chirins* & leur Chef. Mais ceux-ci, sans s'épouvanter, s'avançoient au nombre déjà de quatre mille hommes bien armés. Le *Kan* qui se croyoit bien sûr de la victoire, en donnant seulement de l'effroi à son ennemi, fut effrayé lui-même à la vue d'une armée bien supérieure à la sienne. Dans le danger évident, où il se trouvoit, de tomber entre les mains des *Chirins*, qui lui auroient fait un mauvais parti, il crut qu'il n'y avoit de salut pour lui, que de fuir tout doucement, & de gagner diligemment *Constantinople*, pour instruire le Grand Visir son protecteur, de tout ce qui venoit de se passer en Crimée, & pour rendre sa cause bonne en prévenant ses adversaires.

Le *Chirinbey*, instruit de la fuite du *Kan*, marcha sur ses pas avec son armée, & le poursuivit jusqu'à ce qu'il fût sorti de toute la *Tartarie*.

Après avoir défait la *Crimée* de cet

Offici
révo
temp
gédia
reté.

Le
la Po
son P
front

Le
ment
trepri
procu
gneur.

Dan
vivem
moit
Chef,
noit
torité
ce Pri
l'indép
s'effor
préten
résolu
d'ache
la pet

Pou
bruit
Chiri

Officier, dont il n'avoit pu obtenir la révocation, il campa pendant quelque temps avec ses troupes, & ne les congédia que lorsqu'il se crut en toute sûreté.

Le *Kan* fugitif de la *Crimée*, arriva à la Porte Ottomane, & eut recours à son Protecteur, pour le vanger de l'affront qui venoit de lui être fait.

Le Grand Visir le reçut favorablement; & après l'avoir entendu, il entreprit sa défense, & à cet effet il lui procura une audience du Grand Seigneur.

Dans cette audience, il se plaignit si vivement de l'esprit de révolte qui animoit continuellement les *Chirins* & leur Chef, & il exagéra tellement ce qui venoit de lui arriver, au mépris de l'autorité suprême du Grand Seigneur, que ce Prince jaloux depuis long-temps de l'indépendance, que la Noblesse *Chirine* s'efforçoit d'usurper à la faveur de leurs prétendus privilèges, prit à l'instant la résolution de détruire cette Famille, & d'achever de subjuguier absolument toute la petite Tartarie.

Pour en venir à l'exécution & sans bruit, il fit sçavoir aux *Chirins* & au *Chirimbey*, qu'il vouloit bien consentir

à leur demande , & leur donner un nouveau *Kan*.

Sa Hauteſſe fit choix , pour remplir cette place , du beau-frere du Chef des *Chirins* , qui ſe nomme *Bengli Guiray* , Seigneur qu'il connoiſſoit propre à exécuter ſes ordres , & qu'il jugea devoir être agréable aux *Chirins* , parce qu'il avoit épouſé la propre ſœur de leur *Chirinbey*. Le Grand Seigneur , après l'avoir ſecretement inſtruit de ſes intentions , le fit partir inceſſamment pour aller prendre poſſeſſion de ſon gouvernement. A ſon arrivée , les deux beaux-freres ſe donnerent de grandes & de mutuelles marques d'amitié. Chacun paroifſoit content , & la Trimée commençoit à jouir de la tranquillité qu'elle avoit perdue depuis quelque temps. Six mois ſe paſſerent , les deux beaux-freres vivant en apparence en très-bonne intelligence. Le *Chirinbey* y alloit de bonne foi ; mais le *Kan* n'y alloit pas de même ; car pour préparer l'exécution des ordres qu'il avoit reçus en ſecret du Grand-Seigneur & de ſon Viſir , il commença par ſ'affurer de quelques Emiſſaires *Chirins* , parmi leſquels il ſçavoit qu'il y avoit des mécontents : il ſe les attacha par intérêt , & ſ'en ſervit pour inſpirer au

peu
défi
res
ſon
qu'il
ce a
parti
de ce
torit
les p
ciers
leurs
les é
au K
d'un
& au
nomb
Le
plaiſi
ſentir
le C
lui ,
faire
en ef
nant
com
temp
perſu
ſon
le C

peuple, toujours disposé à la révolte, des défiances de leur *Chirinbey*. Ces Emissaires murmuroient dans les maisons contre son gouvernement ; ils se plaignoient qu'il abusoit de son crédit & de son alliance avec le *Kan*, au préjudice des intérêts particuliers des *Chirins* ; qu'il se prévaloit de cette alliance, pour usurper trop d'autorité sur eux ; qu'il défendoit foiblement les petits contre les vexations des Officiers publics ; qu'il s'enrichissoit de leurs dépouilles. Ils excitoient ceux qui les écoutoient volontiers, à s'adresser au *Kan* pour les soutenir dans le choix d'un autre Chef. Ces discours séditieux & autres semblables, augmentoient le nombre des mécontents.

Le *Kan* entendoit ces nouvelles avec plaisir ; mais pour mieux dissimuler ses sentimens, il avertit, comme par amitié, le *Chirinbey*, de ce qui se disoit contre lui, & lui promit de s'employer pour faire cesser ces mauvais bruits. Il le fit en effet pendant quelques mois, contenant ses Emissaires ; mais ces bruits recommencerent plus vivement quelque temps après, jusques-là que par la persuasion de ses Emissaires, on vint à son Tribunal porter des plaintes contre le *Chirinbey*.

Sur ces plaintes, le *Kan* fit prier son beau-frere de le venir voir; mais celui-ci, qui avoit déjà commencé à s'appercevoir que son beau-frere n'agissoit pas d'aussi bonne foi qu'il l'avoit cru, ne jugea pas à propos de faire cette visite, dont il avoit sujet de craindre les suites. Le *Kan* prit de là occasion de se fâcher contre le *Chirinbey*, & résolut de le faire venir chez lui de force, ayant refusé d'y venir de bon gré; & voici comme il s'y prit.

Le *Chirinbey* bon Musulman, avoit la coutume d'aller tous les jours à la Mosquée, accompagné de peu de personnes; le *Kan* disposa des hommes de la garde pour le surprendre à son retour de la Mosquée.

Le *Kan* ne put donner ses ordres si secretement, que son beau-frere n'en eût avis. Celui-ci qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une semblable & si prompte trahison, & qui se voyoit d'ailleurs hors d'état de pouvoir se défendre, jugea sensément, que le parti le plus sûr, étoit de monter promptement à cheval avec quelques domestiques, & de se retirer hors de la Crimée, pour ne pas demeurer à la merci d'un pareil ennemi; ce qu'il exécuta sur le champ.

La
incont
du *Ch*
lui; m
aller c
sorti de
qu'on
rinbey s

Tou
appris
allé en
dans le

Je vo
Pere, c
la terre
crainte
dions la
donnoit
lement
notre r
truite
plus à

Mais
fait vo
de not
cette o
son affi
que no
au mo
venir à

La garde qui le devoit arrêter, vint incontinent instruire le *Kan* de la fuite du *Chirinbey*. Le *Kan* fit courir après lui; mais avec ordre qu'on le laissât aller où il voudroit, si-tôt qu'il seroit sorti de la Crimée; car son dessein étoit qu'on dît dans le public que le *Chirinbey* s'étoit lui-même banni de son pays.

Tout fut ainsi exécuté. Nous avons appris depuis ce temps-là qu'il étoit allé en *Circassie*, pour se retirer ensuite dans le pays d'*Aberas*.

Je vous laisse à penser, mon Révérend Pere, quelle fut dans cette conjoncture la terreur de nos Catholiques & notre crainte pour notre Mission. Nous perdions la protection que le *Chirinbey* nous donnoit, & nous nous croyions continuellement exposés à voir notre Chapelle & notre maison pillée, & peut-être détruite par les Schismatiques, ennemis plus à craindre que les Turcs mêmes.

Mais la providence, qui a souvent fait voir les effets de ses soins à l'égard de notre Mission, nous a donné dans cette occasion une nouvelle marque de son assistance, d'autant plus sensible, que nous devions moins nous attendre au moyen dont elle s'est servie pour venir à notre secours; vous en jugerez,

mon Révérend Pere, par ce que je vais vous en dire.

Le nouveau *Kan* étoit venu en *Crimée*, avec l'incommodité d'une petite plaie à son bras. Il n'avoit trouvé jusqu'à présent personne qui l'en eût guéri parfaitement. Il apprit par occasion que les Missionnaires établis en cette ville, recevoient souvent des remedes de France; qu'ils en assistoient gratuitement les malades, & que les malades qui en usoient s'en trouvoient très-bien.

Le *Kan* qui vouloit guérir, envoya chez nous pour nous prier de lui porter de nos remedes. Le Pere de la *Tour* continuellement occupé des œuvres de charité auprès des malades, & qui se charge de la distribution de nos remedes, lui porta ceux qu'il jugea les plus convenables à sa playe, dont il avoit pris soin de se faire instruire, le *Kan* le reçut avec toute la bienveillance qu'un malade témoigne à un Médecin dont il attend la guérison.

Le Pere de la *Tour* lui apprit la maniere de se servir des remedes qu'il lui laissa.

Quelques semaines après, le *Kan* l'envoya chercher, pour lui dire la satisfaction qu'il avoit de l'onguent qu'il lui

avo
une
app
liere
vian
chac
mod
mon
son
du
pour
Kan
bien
pouv
qu'il
Le
sion
donne
uniqu
Missio
tente
sûrem
servic
besoin
Le
corde
que d
l'expé
lut lui
du Pe

avoit apporté; & pour lui en donner une marque, il lui assigna, ce qu'on appelle en *Crimée*, une pension journalière, c'est-à-dire, huit cens *dragmes* de viande, trois pains, & deux chandelles chaque jour. Cette pension a fort accommodé notre Maison; car vous sçavez, mon Révérend Pere, qu'elle n'est pas à son aise: mais le succès des remèdes du Pere de la *Tour* fit encore mieux pour notre Mission; car, lorsque le *Kan* fut entièrement guéri, il appella son bienfaiteur, & lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour son service, l'assurant qu'il ne pourroit rien lui refuser.

Le Pere de la *Tour* profita de l'occasion si favorable, que la Providence lui donnoit, pour demander au *Kan* une unique grace, qui étoit d'honorer sa Mission & celle de ses Freres d'une Patente de protection, afin qu'ils pussent sûrement & librement continuer leurs services à tous ceux qui en auroient besoin, & qui s'adresseroient à eux.

Le *Kan* fut ravi de pouvoir lui accorder une faveur, qui ne lui coûtoit que du papier. Il ordonna sur le champ l'expédition de cette Patente, & il voulut lui-même la remettre entre les mains du Pere de la *Tour*.

Vous ne sçauriez croire, mon Révérend Pere, tous les avantages que nous retirons de cette Patente. Elle nous donne la facilité de faire nos fonctions dans notre Maison, & au-hehors.

Les *Arméniens* & les *Grecs* viennent librement chez nous, & nous allons chez eux les instruire, eux & leurs enfans, baptiser ceux-ci, & administrer les Sacremens de l'Eglise aux autres; assister les moribons, & en un mot rendre tous les services qui dépendent de notre ministère.

Après vous avoir fait part, mon Révérend Pere, de cette dernière marque de l'assistance divine, qu'il plut à Dieu d'accorder à notre Mission, je reviens au récit de tout ce qui suivit la fuite du *Chirinbey*.

Quelque temps après sa fuite, dont le *Kan* n'avoit pas manqué de donner avis au Grand Visir, il reçut ordre du Grand Seigneur de lever dans la Petite *Tartarie* dix mille *Tartares*, pour aller en Perse venger le sang *Tartare* qui venoit d'y être répandu. Le principal motif de cette levée étoit d'affoiblir les forces de la *Crimée* par dix mille hommes de moins qui l'auroient défendue.

Le *Kan*, qui, selon les apparences,

s'étoit
l'exéc
ment.
mille
qui le
il ent
absolu
à bout
rins le
Chirin
bellio
il fit tr
les aut
Tartar
pourr
périr
déjà a
sont m
de *Chi*
hors d
la Por
C'es
guerre
& puis
leurs a
Vou
rend P
Mission
vous d
de pro

s'étoit fait donner l'ordre de cette levée , l'exécuta promptement & ponctuellement. Il fit marcher en campagne les dix mille Tartares. Après cette expédition , qui le rendoit le plus fort dans la Crimée , il entreprit de la réduire sous l'Empire absolu du Grand Seigneur. Pour en venir à bout , il fit faire la recherche des *Chirins* les plus riches & les plus attachés au *Chirinbey* ; & , sous prétexte de leur rébellion aux ordres du Grand Seigneur , il fit trancher la tête aux uns , & envoya les autres dans différens coins de la Petite *Tartarie* , si déserts & si stériles , qu'ils n'y pourroient pas vivre longtems sans y périr de misere ; en effet , nous avons déjà appris que plusieurs d'entr'eux y sont morts : ce qui reste ici présentement de *Chirins* sont si misérables , qu'ils sont hors d'état de donner de l'inquiétude à la Porte.

C'est par ces moyens que le *Kan* , sans guerre civile , a détruit cette nombreuse & puissante famille des *Chirins* , & tous leurs anciens privilèges avec eux.

Vous me demanderez ici , mon Révérend Pere , quel a été l'état de notre Mission pendant ce tems d'allarmes ; je vous dirai qu'à la faveur de nos Patentes de protection , personne ne nous a dit

mot; que les Grecs & que les Arméniens sont venus à l'ordinaire chez nous; que nous avons été chez eux, & que nous avons même la consolation de voir, que la ferveur des Catholiques, malgré la crainte des persécutions si ordinaires en ce pays, augmente bien loin de diminuer. Ils aiment la priere, & ils la font aimer en les voyant prier. Ils approchent très-souvent de nos saints mysteres. Ils ont une docilité admirable pour ceux qui les gouvernent; l'union entr'eux est si parfaite, qu'ils s'appellent freres. Si leur commerce fait naître quelques procès entr'eux, ils s'en rapportent volontiers à un tiers, & s'en tiennent à sa décision. Ils ont un grand soin de l'éducation de leurs enfans, & ils les accoutument par leur exemple & par leur conduite à un continuel travail. Au surplus, la Catholicité est gravée si avant dans leur cœur, qu'on les trouveroit toujours prêts à perdre plutôt leurs biens & leur vie même, que la Religion, dont ils font une profession ouverte.

Les Catholiques d'une petite ville qui est à douze lieues d'ici, nommée *Cassa*, viennent de nous donner des preuves éclatantes de la sincérité de leur foi.

Le *Bacha* de cette ville voulant s'enri-

chir, f
de le fa
ils l'af
riches
jours d
Bacha,
fit dem
Officier
la priso
sammen

La c
grande
par leur
de leur
pour fa
doit. L
que mo
feroit e
soin de
de la vi
faisoit,
Moufti
ayant e
nie, d
opposé
envoya
l'heure
reçu, &
alloit d
faisoit,

chir, fut conseillé par des Schismatiques de le faire aux dépens des Catholiques ; ils l'assurèrent qu'ils étoient les plus riches du pays, & qu'ils avoient toujours de l'argent caché chez eux. Le *Bacha*, pour profiter de cet avis, leur en fit demander par son Lieutenant ; cet Officier leur fit entendre qu'il y alloit de la prison, s'ils ne satisfaisoient pas incessamment le *Bacha*.

La crainte du cachot étoit bien moins grande pour eux, que celle de s'attirer, par leur refus, la perte du libre exercice de leur Religion. Ils se cotisèrent tous pour faire la somme qu'on leur demandoit. Le Lieutenant leur fit espérer, que moyennant cette somme on les laisseroit en paix. Mais la Providence prit soin de les venger, quelque temps après, de la violence & de l'injustice qu'on leur faisoit, car le *Kasiosken*, c'est-à-dire le Moufti, Général de toute la Crimée, ayant été informé de cette injuste avan-
 nie, déposa le *Cadi*, pour ne s'être pas opposé à cette vexation du *Bacha*, & envoya ordre au *Bacha* de restituer sur l'heure l'argent qu'il avoit injustement reçu, & l'avertit en même temps qu'il y alloit de sa tête, s'il forçoit, comme il faisoit, par ses vexations, les sujets du

Grand Seigneur, de sortir de ses Etats pour aller en Pologne, & dans d'autres Royaumes, mettre leurs biens & leur vie en sûreté.

Cette action de justice a bien consolé nos Catholiques, & a augmenté leur confiance en Dieu, qui daigne prendre leur cause en main, & leur donner souvent des preuves de ses soins paternels. Nous les recommandons à vos saints sacrifices, & à ceux de tous nos Peres. Je vous demande en particulier pour moi le secours de vos prieres. J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

R E L A T I O N

Abrégée du voyage que M. Charles Poncet, Médecin François, fit en Ethiopie en 1698, 1699 & 1700.

JE partis du *Caire*, Capitale de l'Egypte, le 10 Juin de l'année 1698, avec Hagi Ali, Officier de l'Empereur d'Ethiopie, & le Pere Charles-François Xavier de Brevedent, Missionnaire de la Compagnie de JESUS. Nous nous embarquâmes sur le Nil à *Boulack*, qui est à demi-

lieue de
étoient
rans, n
pour no
qu'on fa
quand la
favorabl
haute Eg
merce d
tient cin
Spahis e
excursio
ce pays.

Le res
Sennar &
lieue au-
pâmes d
que tout
& nous
mois sou
beaucoup
sont infu
péens, c
soleil es
heures d
avons d
avoir ac
tes les p
les dése
tâmes c

lieue de cette ville. Comme les eaux étoient basses & nos Pilotes fort ignorans , nous employâmes quinze jours pour nous rendre à *Manfelout* , quoiqu'on fasse ce voyage en cinq jours , quand la riviere est grosse & le vent favorable. *Manfelout* est une ville de la haute Egypte , favorable pour le commerce des toiles. Le Grand Seigneur y tient cinq cens Janissaires & deux cens *Spahis* en garnison , pour empêcher les excursions des Arabes qui désolent tout ce pays.

Le rendez-vous des caravanes de *Sennar* & d'*Ethiopie* est à *Ibnali* , demi-lieue au-dessus de *Manfelout*. Nous campâmes dans ce village pour attendre que toute la caravane se fût assemblée , & nous y demeurâmes plus de trois mois sous nos tentes , où nous souffrîmes beaucoup ; car les chaleurs de ce pays sont insupportables , sur-tout aux Européens , qui n'y sont pas accoutumés. Le soleil est si brulant , que depuis dix heures du matin jusqu'au soir , nous avions de la peine à respirer. Après avoir acheté des chameaux & fait toutes les provisions nécessaires pour passer les déserts de la Lybie , nous quitâmes ce désagréable séjour le 24 Sep-

tembre sur les trois heures après midi, & nous allâmes coucher à une lieue & demie de-là, sur le bord oriental du Nil, dans un lieu nommé *Cantara*, où il nous fallut encore camper pendant quelques jours pour attendre les Marchands de *Girgé* & de *Siout*, qui n'étoient pas encore arrivés.

Un Parent du Roi de *Sennar* m'invita d'aller à *Siout*, & m'envoya un cheval arabe. Je passai le Nil sur un pont fort large & bâti de belles pierres de taille. Je crois que c'est le seul pont qui soit sur cette riviere, & j'y arrivai en quatre heures de chemin. Je vis les restes d'un ancien & magnifique amphithéâtre avec quelques mausolées des anciens Romains. La ville de *Siout* est environnée de jardins délicieux & de beaux palmiers, qui portent les plus excellentes dattes que l'on mange en Egypte. Ayant trouvé à mon retour tout le monde assemblé, nous partîmes le deuxieme d'Octobre de grand matin, & nous entrâmes dès ce jour-là dans un désert affreux. On court de grands dangers dans ces déserts; parce que les sables étant mouvans, s'élèvent au moindre vent, obscurcissent l'air, & retombant ensuite en forme de pluie,

ensevel
ou du
qu'ils c

L'on
marche
qui déc
tous les
a les C
tête de
signal p
frappan
met en
avant le
meaux
soient p
peut pe
s'en éca
ger évi
duisent
paroisse
ne lui f
détour.
di, on
charger
un peu
suint sa r
res de
les cam
jour du
la moine

ensevelissent souvent les voyageurs ,
ou du moins leur font perdre la route
qu'ils doivent tenir.

L'on garde un grand ordre dans la
marche des caravanes. Outre le Chef
qui décide de toutes les disputes & de
tous les différends qui surviennent , il y
a les Conducteurs qui marchent à la
tête de la caravane , & qui donnent le
signal pour partir & pour s'arrêter , en
frappant sur une petite tymbale. On se
met en route trois ou quatre heures
avant le jour ; il faut que tous les cha-
meaux & toutes les bêtes de charge
soient prêtes en ce temps-là ; on ne
peut perdre de vue la caravane , ni
s'en écarter sans se mettre dans un dan-
ger évident de perir. Ceux qui la con-
duisent sont si habiles , que quoiqu'il ne
paroisse aucune trace sur le sable , ils
ne lui font jamais prendre le moindre
détour. Après avoir marché jusqu'à mi-
di , on s'arrête une demi-heure sans dé-
charger les chameaux , & l'on prend
un peu de repos , après quoi l'on pour-
suit sa route jusqu'à trois ou quatre heu-
res de nuit. Comme on garde dans tous
les campemens le rang qu'on a eu le
jour du départ , il n'y a jamais sur cela
la moindre dispute entre les voyageurs.

Nous arrivâmes le 6 d'Octobre à *Helaoüé*; c'est une assez grosse bourgade, & la dernière qui dépende du Grand Seigneur. Il y a une garnison de cinq cens Janissaires & de trois cens *Spahis*, sous un Officier qu'on appelle en ce pays-là *Kachif-Helaoüé*. L'endroit est fort agréable, & répond parfaitement à son nom, qui signifie *pays de douceur*. On y voit quantité de jardins arrosés de ruisseaux, & un grand nombre de palmiers toujours verts. On y trouve de la coloquinte, & toutes les campagnes sont remplies de fené, qui croît sur un arbrisseau haut d'environ trois pieds. Cette drogue, dont on ne croit pas se pouvoir passer en Europe, n'est d'aucun usage en ce pays-là. Les habitans d'*Helaoüé* ne se servent dans leurs maladies que de la racine de l'*Ezula*, qu'ils font infuser dans du lait pendant une nuit, & qu'ils prennent le lendemain après l'avoir fait passer par un tamis. Ce remède est très-violent, mais il est à leur goût, & ils s'en louent beaucoup. L'*Ezula* est un gros arbre, dont la fleur est bleue. Il se forme de cette fleur une espèce de ballon ovale plein de coton dont les gens du pays font des toiles assez fines.

Nous

No
luoüé
car no
ne tro
chaleu
ces de
peut y
bientôt
nuits c
qui ca
pays-là
prenner
deux jo
Chabbé
& trois
primes
excellen
ce désen
ne trou
ni herbe
& où l'
de sable
de chan
ne sçai
voyage

(1) Cha
Chabbé q
dola, qui
l'ancienne
Tom

Nous demeurâmes quatre jours à *He-laouié* pour prendre de l'eau & des vivres ; car nous devions passer un désert où l'on ne trouve ni fontaines, ni ruisseaux. La chaleur est si grande, & les sables de ces déserts sont si brûlans, qu'on ne peut y marcher nuds pieds, sans les voir bientôt extraordinairement enflés. Les nuits cependant sont assez froides ; ce qui cause à ceux qui voyagent en ce pays-là, de fâcheuses maladies, s'ils ne prennent de grandes précautions. Après deux jours de marche nous arrivâmes à *Chabbé* (1), qui est un pays plein d'alun, & trois jours après à *Selyme*, où nous primes de l'eau pour cinq jours dans une excellente source, qui est au milieu de ce désert. Ces vastes solitudes, où l'on ne trouve ni oiseaux, ni bêtes sauvages, ni herbes, ni même aucun moucheron, & où l'on ne voit que des montagnes de sable, des carcasses & des ossemens de chameaux, impriment en l'âme je ne sçai quelle horreur, qui rend ce voyage ennuyeux & désagréable. Il seroit

(1) *Chabbé* signifie en Arabe de l'alun. C'est à *Chabbé* que commence le Royaume de *Gordola*, qui dépend de celui de *Sennar*. Note de l'ancienne édition.

bien difficile de traverser ces terribles déserts sans le secours des chameaux. Ces animaux sont six & sept jours sans boire & sans manger ; ce que je n'aurois jamais pu croire , si je ne l'avois observé avec exactitude. Ce qui est plus surprenant , c'est qu'un vénérable vieillard , frere du Patriarche d'Ethiopie , qui étoit dans notre caravane , m'assura qu'ayant fait deux fois le voyage de *Selyme* à *Sudan* dans le pays des Negres , & ayant employé chaque fois quarante jours à passer par les déserts qu'on trouve dans cette route , les chameaux de sa caravane ne burent ni ne mangerent pendant tout ce temps-là (1). Trois ou

(1) Ce que Messieurs des Missions Etrangères marquent en leur dernière Relation , n'est pas moins surprenant. Voici ce qu'ils rapportent de quelques Chrétiens de la Cochinchine , qui sont morts pour la défense de la Foi.

Des quatre autres qui restoient en prison , trois ont combattu jusqu'à la mort contre la faim & la soif , mais plus long temps qu'on ne pourra peut-être croire en Europe. Car je doute que l'on puisse se persuader qu'ils ayent pu vivre autant qu'ils ont vécu sans boire & sans manger. Le premier fut M. Laureçon , qui ne mourut que le quarantieme jour de sa prison. Le saint vieillard Antoine le suivit trois jours après , & Madame Agnès porta ses langueurs jusqu'au quarante-sixieme jour , qu'elle expira doucement. Note de l'ancienne édition.

quatre
soutien
nourrit
qu'après
tremen

Le F
de celu
la haute
& des
de *Suda*
Pour ce
dont on
déserts ,
qu'une p

Le 26

chou , gr
tal du N
droit de
palniers
Machou ,
est dans
tient au
mencem
nous app
Gouvern
appris qu
appelloit
à *Argos* c
est vis-à-
du Nil ,

quatre heures de repos chaque nuit les soutiennent, & suppléent au défaut de nourriture, qu'il ne leur faut donner qu'après les avoir fait boire, parce qu'autrement ils creveroient.

Le Royaume de *Sudan* est à l'ouest de celui de *Sennar*. Les Marchands de la haute Egypte y vont chercher de l'or & des esclaves. Les Rois de *Sennar* & de *Sudan* sont presque toujours en guerre. Pour ce qui est des mulets & des ânes, dont on se sert aussi pour traverser ces déserts, on ne leur donne chaque jour qu'une petite mesure d'eau.

Le 26 Octobre nous arrivâmes à *Machou*, grosse bourgade sur le bord oriental du Nil. Ce fleuve forme en cet endroit deux grandes isles remplies de paliniers, de féné & de coloquinte. *Machou*, le seul lieu habité depuis *Helaoïlé*, est dans la province de *Tungi*; il appartient au Roi de *Sennar*, & fait le commencement du pays des *Barauras*, que nous appellons *Barbarins*. L'*Erbab* ou le Gouverneur de cette province, ayant appris que l'Empereur d'Ethiopie nous appelloit à sa Cour, nous invita de venir à *Argos* où il demeure. Cette bourgade est vis-à-vis de *Machou*, de l'autre côté du Nil, nous y allâmes en bateau. Le

Gouverneur nous reçut avec beaucoup d'honnêteté, & nous régala pendant deux jours; ce qui nous fit plaisir, après les grandes fatigues que nous venions d'essuyer. Le grand Douanier, qui est fils du Roi de *Dongola*, demeure aussi à *Argos*. Ce Prince ne paroît jamais en public, que monté sur un cheval, couvert de deux cens clochettes de bronze, qui font un grand bruit, & qu'accompagné de vingt mousquetaires, de deux cens soldats armés de lances & de sabres. Il vint visiter nos tentes, où l'on lui présenta du café, & où l'on paya les droits qui consistent en savon & en toiles. Il nous fit l'honneur de nous inviter le lendemain à dîner. Nous y allâmes à l'heure marquée. Son palais est grand & bâti de briques cuites au soleil; les murailles sont fort élevées & flanquées d'espace en espace de grosses tours carrées sans embrasures, parce que l'on n'a point en ce pays-là l'usage du canon; mais seulement celui du mousquet.

Après avoir demeuré huit jours à *Machou*, nous en partîmes le 4 de Novembre, & nous arrivâmes le 13 du même mois à *Dongola*. Tout le pays que nous trouvâmes dans notre route jusqu'à cette ville, & même jusqu'à celle de

Senna
il n'a
Ce ne
Le Nil
plaine
ainsi
fleuve
la ferti
dustrie
il ne p
là, ils
de cer
tourne
qu'ils c
dans d
voir; c
ils en o
qui ser
secours
On n
là pour
échang
Avec d
du clou
des iair
France
choses
tent les
On ne
est un p

Sennar, est un pays très-agréable; mais il n'a qu'environ une lieue de largeur. Ce ne sont au-delà que des déserts affreux. Le Nil passe au milieu de cette délicieuse plaine. Les bords en sont hauts & élevés; ainsi ce n'est point l'inondation de ce fleuve, qui cause, comme en Egypte, la fertilité de cette campagne; mais l'industrie & le travail des habitans. Comme il ne pleut que très-rarement en ce pays-là, ils ont soin d'élever, par le moyen de certaines roues, que des bœufs font tourner, une quantité prodigieuse d'eaux qu'ils conduisent par le milieu des terres, dans des réservoirs destinés à les recevoir; d'où ils les tirent ensuite, quand ils en ont besoin pour arroser leurs terres, qui seroient stériles & incultes sans ce secours.

On ne se sert point d'argent en ce pays-là pour le commerce; tout s'y fait par échange comme dans les premiers temps. Avec du poivre, de l'anis, du fenouil, du clou de girofle, du chourga, qui sont des laines teintes en bleu, du spica de France, du mahaleb d'Egypte, & autres choses semblables, les voyageurs achètent les vivres qui leur sont nécessaires. On ne mange que du pain de *Dora*, qui est un petit grain rond, dont on se sert

aussi pour faire une espece de biere épaisse & d'un très-mauvais goût. Comme elle ne se conserve pas, on est obligé d'en faire presque à toute heure. Un homme qui a du pain de *Dora* & une calebasse pleine de cette désagréable liqueur, dont ils boivent jusqu'à s'enivrer, se croit heureux & en état de faire bonne chere. Avec une nourriture si légère, ces gens-là se portent bien, & sont plus robustes & plus forts que les Européens. Leurs maisons sont de terre, basses, & couvertes de cannes de *Dora*. Mais leurs chevaux sont parfaitement beaux, & ils sont habiles à les dresser au manège. Leurs selles ont des appuis fort hauts; ce qui les fatigue beaucoup. Les personnes de qualité ont la tête nue, & les cheveux treffés assez proprement. Tout leur habit consiste dans une espece de veste assez mal-propre & sans manche, & leur chaussure dans une simple semelle qu'ils attachent avec des courroies. Les gens du commun s'enveloppent d'une piece de toile qu'ils mettent autour de leur corps en cent manieres différentes. Les enfans sont presque nuds. Les hommes ont tous une lance qu'ils portent par-tout; le fer en est crochu; il y en a de fort propres; ceux qui ont des épées, les

portent
jureme
usage
d'ailles
ni pud
quoiqu
du Ma
la pro
tous m
ce qui
de Bre
c'est q
pays e
la foi
person
se con
tion ah
core fu
tages &
Nou
Machor
un per
avions
Il n'y
pays a
fut si
année
au serv
qu'il y
ionnes

portent pendues au bras gauche. Les juremens & les blasphêmes sont fort en usage parmi ces peuples grossiers, qui d'ailleurs sont si débauchés, qu'ils n'ont ni pudeur, ni politesse, ni religion; car quoiqu'ils fassent aujourd'hui profession du Mahométisme, ils n'en savent que la profession de foi, qu'ils répètent à tous momens. Ce qui est déplorable, & ce qui tiroit les larmes des yeux au Pere de Bredent, mon cher compagnon, c'est qu'il n'y a pas long-temps que ce pays étoit Chrétien, & qu'il n'a perdu la foi, que parce qu'il ne s'est trouvé personne qui ait eu assez de zèle pour se consacrer à l'instruction de cette nation abandonnée. Nous trouvâmes encore sur notre route quantité d'hermitages & d'Eglises à demi-ruinées.

Nous allâmes à petites journées de *Machou* à *Dongola*, pour nous délasser un peu des grandes traites que nous avions faites en traversant les déserts. Il n'y avoit que deux-ans que tout ce pays avoit été désolé par la peste. Elle fut si violente au *Caire*, où j'étois cette année - là, 1696, & où je m'exposai au service des pestiférés, qu'on assure qu'il y mouroit jusqu'à dix mille personnes chaque jour. Ce terrible fléau

ravagea toute la haute Egypte & le pays des *Barbarins* ; de sorte que nous trouvâmes plusieurs villes & un grand nombre de villages sans habitans , & de grandes campagnes autrefois très-fertiles, tout-à-fait incultes & entièrement abandonnées.

Quand nous fûmes à la vue de la ville de *Dongola* , le conducteur de notre caravanne se détacha , & alla demander au Roi la permission d'y entrer avec sa compagnie , ce qu'on lui accorda avec plaisir. Nous étions alors dans un village qui sert comme de fauxbourg à cette ville , & nous passâmes la rivière dans un grand bateau , que le Prince entretient pour la commodité du public ; les marchandises paient un droit , mais les passagers ne paient rien.

La ville de *Dongola* est située au bord oriental du Nil , sur le penchant d'une colline sèche & sabloneuse ; les maisons sont très-mal bâties , & les rues à moitié désertes , & remplies de monceaux de sable , que les ravines y entraînent de la montagne. Le château est au centre de la ville , il est grand & spacieux ; mais les fortifications sont peu de chose. Il tient dans le respect les Arabes , qui occupent la campagne , où ils font paître

librem
léger
gola. N
plusieu
une ta
la pren
il étoit
qui tra
nombre
personn
vant eu
du deh
Prince
& com
cures c
invita
que no
avons
d'Ethio
instance
mais il

Nou
del'ann
jours a
L'Erbad
nistr
cette f

(1) Le
Achmet

librement leurs troupeaux, en payant un léger tribu au *Mek* (1) ou Roi de *Dongola*. Nous eûmes l'honneur de manger plusieurs fois avec ce Prince, mais à une table séparée de la sienne. Dans la première audience qu'il nous donna, il étoit vêtu d'une veste de velours verd, qui traînoit jusqu'à terre. Sa garde est nombreuse. Ceux qui sont près de sa personne, portent une longue épée devant eux dans le fourreau. Les gardes du dehors ont des demi-piques. Ce Prince nous vint voir dans notre tente, & comme j'avois réussi dans quelques cures que j'avois entreprises, il nous invita à demeurer à sa Cour; mais dès que nous lui eûmes marqué que nous avions des engagemens avec l'Empereur d'Ethiopie, il ne nous fit plus aucune instance. Son Royaume est héréditaire; mais il paie tribu au Roi de *Sennar*.

Nous partîmes de *Dongola* le 6 Janvier de l'année 1699, & nous entrâmes quatre jours après dans le royaume de *Sennar*. L'*Erbad* Ibrahim, frere du premier Ministre du Roi, que nous trouvâmes sur cette frontière, nous reçut avec hon-

(1) Le *Mek* ou *Malek* de *Dongola*, s'appelle Achmet. Note de l'ancienne édition.

neur , & nous défraya jusqu'à *Korty* ; grosse bourgade sur le Nil , où il nous accompagna , & où nous arrivâmes le 13 Janvier. Comme les peuples , qui sont au-dessus de *Korty* , le long du Nil , se sont révoltés contre le Roi de *Sennar* , & qu'ils pillent les caravannes quand elles passent sur leurs terres ; on est obligé de s'éloigner des bords de ce fleuve , de prendre sa route entre l'ouest & le Midi , & d'entrer dans le grand desert de *Bihouda* , qu'on ne peut traverser qu'en cinq jours , quelque diligence que l'on fasse. Ce desert n'est pas si affreux que ceux de la Lybie , où l'on ne voit que du sable ; on trouve de temps en temps en celui-ci des herbes & des arbres. Après l'avoir passé , nous revînmes sur le bord du Nil , à *Deirrera* , grosse bourgade , où nous demeurâmes deux jours. Ce pays est abondant en vivres , & c'est apparemment ce qui fait que les habitans lui ont donné le nom de *Belad-Allah* , qui veut dire , *Pays de Dieu*. Nous en partîmes le 26 , & nous marchâmes vers l'ouest. On ne trouve aucun village dans cette route ; mais les habitans , qui campent sous des tentes , apportent des vivres aux voyageurs.

On
jours
c'est
le pri
les ca
perso
cette
& ne
pays-
Gouv
égard
c'est
thiopi
ranta
lieu-l

La
partic
march
pour
la têt
des c
à me
anima
dans
meur
pas la
rapide
Guerr
couch
pierre
grand

On retrouve le Nil après quelques jours de marche , & on vient à *Guerry* ; c'est la demeure d'un Gouverneur , dont le principal emploi est d'examiner si dans les caravannes qui viennent d'Egypte , personne n'a la petite vérole ; parce que cette maladie n'est pas moins dangereuse , & ne fait pas moins de ravages en ce pays-là , que la peste en Europe. Ce Gouverneur eut pour nous de grands égards , en faveur du Trône d'Ethiopie , c'est ainsi qu'on appelle l'Empereur d'Ethiopie , & il nous exempta de la quarantaine qu'on a coutume de faire en ce lieu-là , où nous passâmes le Nil.

La maniere de passer ce fleuve est particuliere. On met les hommes & les marchandises dans une barque ; mais pour les animaux , on les attache par la tête & par-dessous le ventre avec des cordes , qu'on tire & qu'on lâche à mesure que la barque avance. Les animaux nagent & souffrent beaucoup dans ce passage , plusieurs mêmes y meurent ; car , quoique le Nil ne soit pas large en cet endroit , il est cependant rapide & profond. Nous partîmes de *Guerry* le premier Février , & allâmes coucher à *Alfaa* , gros village bâti de pierres de taille , où les hommes sont grands & bien faits.



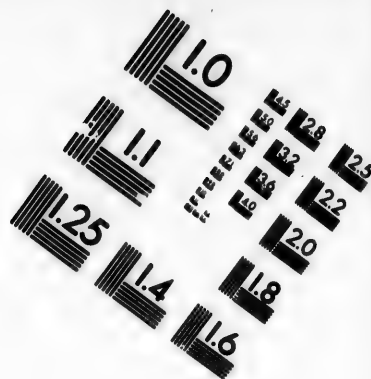
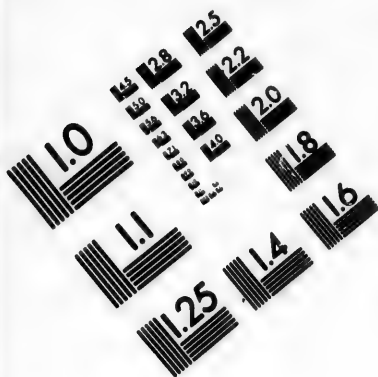
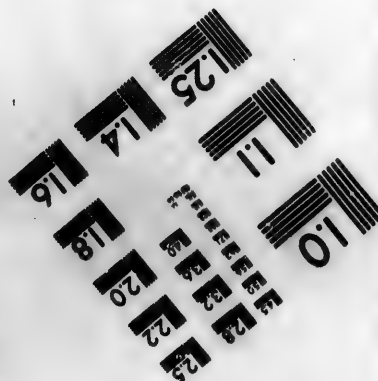
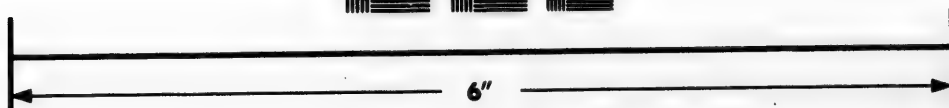
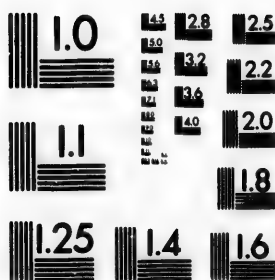


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Après avoir marché au Nord-Est ; pour éviter les grands détours que fait le Nil, passé par les villages d'*Alfon*, de *Cotran*, & de *Camin*, traversé une grande île, qui n'est point marquée dans nos cartes, nous arrivâmes à la ville d'*Harbagy*, où les vivres sont en abondance, & où nous prîmes un peu de repos. Nous passâmes les jours suivans par des forêts d'acacias, dont les arbres hauts & épineux étoient chargés de fleurs jaunes & bleues; ces dernières répandent une odeur fort agréable. Ces bois sont pleins de petits perroquets verts, d'une espèce de gelinottes, & d'un grand nombre d'autres oiseaux qu'on ne connoît point en Europe. Nous ne quittâmes ces charmantes forêts que pour entrer dans de grandes plaines très-fertiles & très cultivées. Après y avoir marché quelque temps, nous découvrîmes la ville de *Sennar*, dont la situation nous parut enchantée.

Cette ville qui a près d'une lieue & demie de circuit, est fort peuplée; mais mal-propre & mal policée. On y compte environ cent mille âmes. Elle est située à l'occident du Nil, (1) sur une hauteur à

(1) C'est peut-être une erreur de chiffre. *Sennar* est à 15 degrés 4 minutes

treize
septem
le Per
Mars
étage,
raffes q
comme
sont q
de can
ronné
cuites
on n'y
timens
apparte
chemen
la mani
On n
demain
par nou
un poin
étrange
du Prin
devant
trâmes
pavée d
rentes
gardes a
mes pr
arrêta
d'un sal

treize degrés quatre minutes de latitude septentrionale, selon l'observation que le Pere de Brevedent fit à midi, le 21 Mars 1699. Les maisons n'ont qu'un étage, & sont mal bâties; mais les terrasses qui leur servent de toit, sont fort commodes. Pour les fauxbourgs, ce ne sont que de méchantes cabanes faites de cannes. Le Palais du Roi est environné de hautes murailles de briques cuites au soleil; il n'a rien de régulier; on n'y voit qu'un amas confus de bâtimens, qui n'ont aucune beauté. Les appartemens de ce Palais sont assez richement meublés, avec de grands tapis à la maniere du Levant.

On nous présenta au Roi dès le lendemain de notre arrivée. On commença par nous faire quitter nos souliers; c'est un point de cérémonial qu'il faut que les étrangers gardent; car pour les sujets du Prince, ils ne doivent jamais paroître devant lui que les pieds nus. Nous entrâmes d'abord dans une grande cour pavée de carreaux de fayance de différentes couleurs. Elle étoit bordée de gardes armés de lances. Quand nous l'eûmes presque toute traversée, on nous arrêta devant une pierre qui est proche d'un salon ouvert, où le Roi a coutume

de donner audience aux Ambassadeurs. Nous saluâmes là le Roi selon la coutume du pays , en nous mettant à genoux , & baissant trois fois la terre. Le Prince , âgé de dix-neuf ans , est noir , mais bien fait , & d'une taille majestueuse , n'ayant point les levres grosses ni le nez écrasé , comme l'ont ses sujets. Il étoit assis sur un lit fort propre , en forme de canapé , les jambes croisées l'une sur l'autre , à la maniere des Orientaux , & environné d'une vingtaine de vieillards , assis comme lui , mais un peu plus bas. Il étoit vêtu d'une longue veste de soie brodée d'or , & ceint d'une espèce d'écharpe de toile de coton très-fine. Il avoit sur sa tête un turban blanc. Les vieillards étoient à peu près vêtus de la même maniere. Le premier Ministre , à l'entrée du salon & debout , portoit la parole au Roi , & nous répondoit de sa part. Nous saluâmes une seconde fois ce Prince , comme nous avions fait dans la cour ; & nous lui présentâmes quelques vstaux & quelques curiosités d'Europe , qu'il reçut avec agrément. Il nous fit plusieurs questions , qui marquent que ce Prince est curieux , & qu'il a beaucoup d'esprit. Il nous parla du sujet de notre voyage , & nous parut avoir beaucoup d'attachement & de res-

pect p
une h
râmes
rence
garde
gions
rempl
rafrai
deux

Ce
dîner
gne ,
l'ordr
à qua
très-h
Le R
grand
soldat
ses lo
de ba
harme
femm
soldat
grand
verse
Ces
sorte
est en
cuivr
de v

peut pour l'Empereur d'Ethiopie. Après une heure d'audience, nous nous retirâmes, en faisant trois profondes révérences. Il nous fit accompagner par ses gardes jusqu'à la maison où nous logions, & nous envoya de grands vases remplis de beurre, de miel & d'autres rafraichissemens, avec deux bœufs & deux moutons.

Ce Prince va deux fois la semaine dîner à une de ses maisons de campagne, qui est à une lieue de la ville. Voici l'ordre qu'il tient dans sa marche. Trois à quatre cens cavaliers, montés sur de très-beaux chevaux, paroissent d'abord. Le Roi vient ensuite, environné d'un grand nombre de valets-de-pied & de soldats armés, qui chantent à haute voix ses louanges, & qui jouent du tambour de basque, ce qui fait une assez agréable harmonie. Sept à huit cens filles ou femmes marchent pêle-mêle avec ces soldats, & portent sur leurs têtes de grands paniers ronds, de paille de diverses couleurs & très-bien travaillés. Ces paniers, qui représentent toute sorte de fleurs, & dont le couvercle est en pyramide, couvrent des plats de cuivre étamés & remplis de fruits & de viandes toutes préparées. Ces plats

sont servis devant le Roi , & on les distribue ensuite à ceux qui ont l'honneur de l'accompagner. Deux ou trois cens cavaliers suivent dans le même ordre que les premiers , & ferment toute cette marche.

Le Roi , qui ne paroît jamais en public que le visage couvert d'une gaze de soie de plusieurs couleurs , se met à table si-tôt qu'il est arrivé. Le divertissement le plus ordinaire de ce Prince est de proposer des prix aux Seigneurs de sa Cour , & de tirer avec eux au blanc avec le fusil , dont ils n'ont pas encore fait grand usage. Après avoir passé la plus grande partie du jour dans cet exercice , il retourne le soir à la ville , dans le même ordre qu'il en est sorti le matin. Cette promenade se fait régulièrement le mercredi & le samedi de chaque semaine. Les autres jours , il tient conseil matin & soir , & s'applique à rendre justice à ses sujets , dont il ne laisse aucun crime impuni. On ne cherche pas en ce pays-là à prolonger les procès. Aussitôt qu'un criminel est arrêté , on le présente au Juge , qui l'interroge , & qui le condamne à mort , s'il est coupable. La Sentence s'exécute sur le champ : on prend le criminel , on le renverse par

terre , &
grands co
expire. C
notre séj
nommé Jo
de quitter
Religion
Mahomét

Après
m'apporta
âgée de c
d'une ma
à l'extrém
le Pere de
texte de l
fille fut as
avoir reçu
semble qu
Providen
perte de
Pere de l
si pénétré
à cette a
transport
quand il
il se tend
toutes les
qu'il avo

Tout e
chameau

terre, & on le frappe sur la poitrine à grands coups de bâton, jusqu'à ce qu'il expire. C'est ainsi qu'on traita pendant notre séjour à *Sennar*, un Ethiopien, nommé Joseph, qui avoit eu le malheur de quitter quelque temps auparavant la Religion chrétienne pour embrasser le Mahométisme.

Après cette terrible exécution, on m'apporta une petite fille Mahométane âgée de cinq à six mois, pour la traiter d'une ma'adie; comme cet enfant étoit à l'extrémité, & sans espérance de vie, le Pere de Brevedent la baptisa sous prétexte de lui donner un remède, & cette fille fut assez heureuse pour mourir après avoir reçu le saint Baptême. En quoi il semble que Dieu, par sa merveilleuse Providence, avoit voulu remplacer la perte de ce malheureux Ethiopien. Le Pere de Brevedent, de son côté, étoit si pénétré de joie d'avoir ouvert le Ciel à cette ame, qu'il m'assuroit, avec un transport que je ne puis exprimer, que quand il n'auroit fait que cela en sa vie, il se tenoit pour bien récompensé de toutes les peines & de toutes les fatigues qu'il avoit eues en ce voyage.

Tout est à grand marché à *Sennar*. Un chameau ne coûte que sept à huit livres,

un bœuf cinquante sols , un mouton quinze , & une poule un sol. Il en est ainsi à proportion des autres denrées. Le pain de froment n'est pas du goût de ces peuples ; ils n'en font que pour les étrangers. Celui dont ils se servent est de *dora* , qui est un petit grain dont j'ai déjà parlé. Ce pain est bon , quand il est frais , mais après un jour il est insipide , & on ne peut en manger ; c'est une espece de gâteau fort large & de l'épaisseur d'un écu. Les marchandises de ce pays sont les dents d'éléphant , le tamarin , la civette , le tabac , la poudre d'or , &c. On tient tous les jours marché dans la grande place , qui est au milieu de la ville , où l'on vend toutes sortes de denrées & de marchandises. On en tient encore un autre dans la place qui est devant le palais du Roi. C'est dans ce marché qu'on expose en vente les Esclaves. Ils sont assis à terre les jambes croisées l'une sur l'autre , les hommes & les garçons d'un côté , les femmes & les filles de l'autre. On a un Esclave des plus forts & des plus robustes pour dix écus ; ce qui fait que les Marchands d'Egypte en enlèvent tous les ans un très-grand nombre.

La monnoie la plus basse de ce Royau-

me, vau
petit mo
croix de
de Turq
fort min
Elle vau
monnoie
de piastr
rondes,
dans le
environ

Les c
support
pendant
mois d
d'Avril
abondan
infecten
mortalit
les anim
habitan
n'ont a
eaux q
ensuite
vapeur

Ces
bes &

(1) S
Note de

me, vaut un double de France; c'est un petit morceau de fer de la figure d'une croix de saint Antoine. Le *fadda* vient de Turquie; c'est une monnoie d'argent fort mince & moins grande qu'un denier. Elle vaut un sol marqué. Outre ces deux monnoies, on ne se sert que de réaux & de piastras d'Espagne, qui doivent être rondes, car les quarrées ne passent point dans le commerce. Les piastras valent environ quatre francs en ce pays-là.

Les chaleurs de *Sennar* (1) sont si insupportables, qu'on a peine à respirer pendant le jour. Elles commencent au mois de Janvier, & finissent à la fin d'Avril, elles sont suivies de pluies abondantes qui durent trois mois, qui infectent l'air, & qui causent une grande mortalité parmi les hommes & parmi les animaux. C'est un peu la faute des habitans qui sont mal propres, & qui n'ont aucun soin de faire écouler les eaux qui croupissent, & qui venant ensuite à se corrompre, répandent des vapeurs malignes.

Ces peuples sont naturellement fourbes & trompeurs, mais d'ailleurs fort

(1) *Sennar* en Arabe signifie poison & feu.
Note de l'ancienne édition.

superstitieux & fort attachés au Mahométisme. Quand ils rencontrent un Chrétien dans les rues, ils ne manquent jamais de prononcer leur profession de foi, qui consiste en trois paroles: *Il n'y a qu'un seul Dieu, & Mahomet est son Prophète.* L'eau-de-vie, le vin & l'hydromel même leur sont défendus, & ils n'en boivent qu'en cachette. Leur boisson ordinaire est une espece de biere, semblable à celle de *Dongola*. Ils l'appellent *Boufa*, elle est fort épaisse & d'un fort mauvais goût. Voici la maniere dont ils la préparent. Ils font rôtir au feu la graine de *dora*, ils la jettent ensuite dans l'eau froide, & après vingt-quatre heures ils en boivent. Ils ont aussi l'usage du café, qu'ils boivent volontiers. On ne s'en sert pas en Ethiopie.

Les femmes de qualité sont couvertes d'une veste de soie ou de toile de coton fort fine, avec de larges manches qui pendent jusqu'à terre. Leurs cheveux sont tressés & chargés d'anneaux d'argent, de cuivre, de laiton, d'ivoire ou de verre de diverses couleurs. Ces anneaux sont attachés à leurs tresses en forme de couronnes; leurs bras, leurs jambes, leurs oreilles & leurs narines même sont chargées de ces mêmes an-

neaux.
bagues
Toute
simples
pieds a
& les t
couver
qu'aux

Les
Royaum
du papi
chal, c
l'arseni
lerie, c
d'Egyp
forte, c
des esp
toutes l
noircir
fort est
s'en se
sourcils
aussi co
férence
de ver
Ethiopi

Les
gros co
temps d
Suaquer

neaux. Elles ont aux doigts plusieurs bagues dont les pierres ne sont pas fines. Toute leur chaussure consiste en de simples semelles qu'elles attachent aux pieds avec des cordons. Pour les femmes & les filles du commun, elles ne sont couvertes que depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

Les marchandises qu'on porte au Royaume de *Sennar*, sont des épiceries, du papier, du laiton, du fer, du fil d'archal, du vermillon, du sublimé, de l'arsenic blanc & jaune, de la clinquailerie, du spica de France, du mahaleb d'Egypte, qui est une graine d'une odeur forte, des couteries de Venise, qui sont des especes de chapelets de verre de toutes les couleurs, & enfin du noir à noircir qu'ils appellent *kool*, & qui est fort estimé en ce pays-là, parce qu'on s'en sert pour noircir les yeux & les sourcils. Toutes ces marchandises ont aussi cours en Ethiopie, avec cette différence, qu'à *Sennar*, les plus gros grains de verre sont les plus estimés, & en Ethiopie les plus petits.

Les Marchands de *Sennar* font un gros commerce du côté de l'Orient. Au temps de la *mousson* ils s'embarquent à *Suaquen* sur la mer Rouge. La pêche des

perles qu'on fait en ce lieu-là & la ville de *Suaquen*, appartiennent au Grand-Seigneur. Ils passent de-là à *Moka*, ville de l'Arabie heureuse, qui appartient au Roi d'*Yemen*, & se rendent ensuite à *Surate*, où ils portent l'or, la civette & les dents d'éléphant, & en rapportent les épiceries & les autres marchandises des Indes. Ils emploient ordinairement deux ans à faire ce voyage.

Lorsque le Roi de *Sennar* est mort, le Grand-Conseil s'assemble, & par une coutume également barbare & détestable, fait égorger tous les freres du Prince qui doit monter sur le trône. Le Prince *Gorech*, qui est demeuré inconnu jusqu'à la mort du Roi son frere, eut le bonheur d'être soustrait par sa nourrice à la cruauté de ce terrible Conseil. On a encore sauvé un des freres du Roi, qui regne aujourd'hui. Ce Prince est à la Cour d'*Ethiopie*, où il se distingue par son mérite & par sa naissance.

Après avoir demeuré trois mois à la Cour du Roi de *Sennar*, qui nous combla d'honneurs, nous prîmes congé de lui. Il eut la bonté de nous donner une sauvegarde qu'on appelle *Soccori*, pour nous défrayer, & pour nous conduire jusqu'aux frontieres de son Royaume.

Nou
tron
que,
1699
gros
Senna
pour
se fû
enfin
châm
grosse
un v
trente
aussi v
quara
Senna
reçut
manda
lui fîn
voya
nous e
contin
vâmes
hamea
vres d
vant
heure
petit
étoit
à *Do*

Nous nous embarquâmes dans un gros tronc d'arbre creusé en forme de barque; nous passâmes le Nil le 12 Mai 1699, & allâmes camper à *Basbock*, gros village à demi-lieue de la ville de *Sennar*. Nous y demeurâmes trois jours pour attendre que toute notre caravane se fût assemblée, & nous en partîmes enfin le 15 de Mai au soir. Nous marchâmes toute la nuit jusqu'à *Bacras*, grosse bourgarde, dont le Seigneur étoit un vénérable vieillard, âgé de cent trente ans, qui nous parut aussi fort & aussi vigoureux que s'il n'en eût eu que quarante. Il avoit servi cinq Rois de *Sennar*. Nous allâmes le voir, il nous reçut fort gracieusement, & nous demanda des nouvelles de l'Europe. Nous lui fîmes un petit présent, & il nous envoya à manger dans notre tente pour nous en marquer sa reconnoissance. Nous continuâmes notre route & nous arrivâmes le lendemain à *Abeq*, méchant hameau, où l'on ne trouve que de pauvres cabanes de bergers; & le jour suivant à *Baha*, après avoir marché dix heures sans nous arrêter. *Baha* est un petit village sur un bras du Nil, qui étoit à sec. Le 19 nous allâmes coucher à *Dodar*, qui ne vaut pas mieux que

Baha, & le lendemain, après quatre heures de chemin, à *Abra*, grosse bourgade, où nous perdîmes deux de nos chameaux, que nous eûmes bien de la peine à retrouver, nous gagnâmes le village de *Débarké* & ensuite celui de *Bulbul*, & après avoir marché par un pays fort beau & fort peuplé, nous nous rendîmes, le 25 de Mai, à *Giesim*, grosse bourgade au bord du Nil & au milieu d'une forêt, dont les arbres sont fort différens de ceux que nous avons vus jusqu'alors. Ils sont plus hauts que nos plus grands chênes, & il y en a de si gros, que neuf hommes ensemble ne les pourroient pas embrasser. Leur feuille est à peu près semblable à celle du melon, & leur fruit qui est très-amer, aux courges; il y en a aussi de rond. Je vis à *Giesim* un de ces gros arbres creusé naturellement & sans art. On entroit par une petite porte dans une espece de chambre ouverte par en-haut, & dont la capacité étoit si grande que cinquante personnes auroient pu aisément s'y tenir debout.

Je vis un autre arbre nommé *Gelingue*, qui n'est pas plus gros que nos chênes, mais qui est aussi haut que ceux dont je viens de parler. Son fruit est de la figure
des

des
petit
rempl
stanc
en p
aigre
& très
dans
l'écor
de ce
comm
blable
Il y
forte
fois pl
miers,
Ses feu
mais e
rond &
jusqu'a
ceux d
fruit es
dures q
Il est ja
écorce
ces arb
fruits se
un bru
choit a
tomber
To

des melons d'eau, mais un peu plus petit. Il est divisé par dedans en cellules remplies de grains jaunes, & d'une substance qui approche fort du sucre réduit en poudre. Cette substance est un peu aigre, mais agréable, de bonne odeur & très-rafraîchissante, ce qui fait plaisir dans un pays aussi chaud que celui-là : l'écorce en est dure & épaisse. La fleur de cet arbre a cinq feuilles blanches comme le lis, & porte une graine semblable à celle d'un pavot.

Il y a encore en ce pays-là une autre sorte d'arbre nommé *Deleb*. Il est une fois plus haut que les plus hauts palmiers, & à peu près de la même figure. Ses feuilles ressemblent à un éventail, mais elles sont plus larges. Son fruit est rond & en grappe ; & depuis la queue jusqu'au milieu, un peu plus gros que ceux dont nous venons de parler. Ce fruit est couvert de cinq écailles fort dures qui forment une espèce de calice. Il est jaune quand il est mûr, & son écorce est si épaisse & si dure, que quand ces arbres sont agités par les vents, ces fruits se heurtant les uns les autres, font un bruit épouvantable. S'il s'en détachoit alors quelqu'un, & qu'il vînt à tomber sur la tête d'un homme, il le

tuerait infailliblement. Quand on a cassé l'écorce de ce fruit, ce qu'on ne fait qu'avec peine, on découvre quantité de filamens, qui soutiennent une substance à peu près semblable au miel. Cette substance, qui a l'odeur du baume, est si douce & si agréable, que je ne me souviens pas d'avoir jamais rien mangé de plus délicieux. On trouve au milieu de cette substance une lentille brune, grosse & fort dure, qui est la semence de cet arbre. Outre le fruit dont je viens de parler, ce même arbre en porte encore un autre, en forme de rave, couvert de trois écorces que l'on leve, & qui a le goût de chataignes cuites.

Le *Domi* est comme le mâle du *Deleb*. Il n'est pas si haut de la moitié qu'un palmier; mais ses feuilles sont presque aussi longues & une fois plus larges. On en fait des paniers, des nattes, & même des voiles pour les vaisseaux de la mer Rouge. Cet arbre pousse un fruit long d'un pied, qui est couvert de cinq ou six feuilles, & dont la substance est blanche & douce comme le lait & fort nourrissante.

L'arbre qu'on appelle *Couglès* est encore d'une grosseur énorme. Ce sont neuf ou dix gros arbres liés & collés ensemble

d'un
feui
mais
sans
forêt
entie
N
Gies
de la
l'Ethi
titude
vatio
Quan
oblig
cause
& des
maux
pie or
cheva
vend
dition
où ce
querir
vane
métan
thiopi
formé

(1)
de latit

d'une maniere fort irréguliere. Il a la feuille petite, & ne porte point de fruit, mais seulement de petites fleurs bleues sans odeur. Il y a encore dans les vastes forêts de ce pays plusieurs autres arbres entièrement inconnus aux Européens.

Nous demeurâmes dix-neuf jours à *Giesim*. Cette bourgade est à mi-chemin de la ville de *Sennar* & des confins de l'*Ethiopie*, & au dixieme degré de latitude septentrionale, (1) selon l'observation qu'en fit le Pere de Brevedent. Quand on est arrivé à *Giesim*, on est obligé de se défaire de ses chameaux à cause des montagnes qu'il faut traverser & des herbes qui empoisonnent ces animaux, & c'est ce qui fait qu'en *Ethiopie* on ne se sert que de mulets & de chevaux qu'on ne ferre point. On ne vend ses chameaux à *Giesim* qu'à condition qu'on s'en servira jusqu'à *Giranna*, où ceux qui les achètent les viennent querir. Nous vîmes à *Giesim* une caravane de *Gebertis*. Ces peuples sont Mahométans & dépendent de l'Empereur d'*Ethiopie*, qui les traite en esclaves conformément à leur nom. La cause du

(1) *Giesim* est à 14 degrés quelques minutes de latitude.

long séjour que nous fîmes dans cette bourgade, dont la situation est belle & agréable, fut la mort de la Reine, mere du Roi de *Sennar*. L'Officier qui nous conduisoit, retourna à *Sennar* prendre de nouveaux ordres du Roi son maître, & nous fûmes obligés de l'attendre. Ce fut pour nous un très-fâcheux contre-tems; car les pluies nous surprirent en ce lieu-là: il ne plut d'abord qu'après le coucher du soleil; cette pluie est toujours précédée d'éclairs & de tonnerres; pendant le jour le Ciel est très-ferme, mais la chaleur est insupportable.

Nous partîmes de *Giesim* le onzieme Juin, & après cinq heures de chemin nous trouvâmes un village qu'on appelle *Deleb*, à cause des grandes allées d'arbres de ce nom qu'on voit à perte de vue. Nous marchâmes long-temps dans ces délicieuses allées, qui sont plantées en échiquier. Nous arrivâmes le lendemain à *Chau*, village sur le Nil, & le jour suivant à *Aboikna* où il y a une espece de bouis, qui n'a pas la feuille ni la fermeté du nôtre. On voit dans toute cette route de grandes forêts de Tamarins toujours verts. La feuille en est un peu plus large que celle du Cypres,

Ce
d'un
peu
pell
Tan
ne l
nuit
au m
jour
ville
prop
que
lieu
on tr
de ce
qui f
Senna
De
20 Ju
thiopi
belles
que c
mais t
d'arbre
& qui
& plus
monta
pyram
bien c
rein in

Cet arbre a de petites fleurs bleues, d'une très-bonne odeur, & un fruit à peu près semblable à la prune. On l'appelle *Erdeb* dans ce pays. Ces forêts de Tamarins sont si touffues, que le soleil ne les peut pénétrer. Nous passâmes la nuit suivante dans la vallée de *Sonnont* au milieu d'une belle prairie; & en deux jours, nous nous rendîmes à *Serké*, jolie ville de cinq à six cens maisons fort propres, quoiqu'elles ne soient bâties que de cannes d'Inde. *Serké* est au milieu des montagnes dans un beau vallon; on trouve un petit ruisseau à la sortie de cette ville, & c'est ce petit ruisseau qui sépare l'Ethiopie du royaume de *Sennar*.

Depuis *Serké*, d'où nous partîmes le 20 Juin, jusqu'à *Gondar*, capitale d'Ethiopie, nous trouvâmes quantité de belles fontaines, & des montagnes presque continuelles de différentes figures, mais toutes fort agréables & couvertes d'arbres, qui sont inconnus en Europe, & qui nous parurent encore plus beaux & plus hauts que ceux de *Sennar*. Ces montagnes, dont les unes s'élevent en pyramides, les autres en cônes, sont si bien cultivées, qu'il n'y a point de terrain inutile; & elles sont d'ailleurs si

peuplées, qu'on diroit que c'est une ville continue. Nous couchâmes le lendemain à *Tambisso*, gros village qui appartient au Patriarche d'Ethiopie, & nous nous rendîmes le jour suivant à *Abiad*, situé sur une haute montagne couverte de sycomores. Depuis *Giesim*, jusqu'à ce village, toutes les campagnes sont remplies de coton. Nous nous arrêtâmes le 23 Juin, dans un vallon plein d'ébeniers & de cannes d'Inde, où un lion nous enleva un de nos chameaux. Les lions sont communs en ce pays-là, & on les entend hurler toute la nuit. On les écarte en allumant de grands feux qu'on a soin d'entretenir. On trouve sur ces montagnes des squinautes (1) & quantité d'autres plantes & d'herbes aromatiques.

Le 24, nous passâmes la rivière de *Gandova*, qui est fort profonde & fort rapide, ce qui rend ce passage fort dangereux. Elle n'est pas tout-à-fait si large que la Seine à Paris. Elle descend des montagnes avec tant de rapidité, que dans ses débordemens elle entraîne tout ce qu'elle trouve. Ils sont quelquefois si grands, qu'il faut dix jours pour la

(1) C'est le Schénante, ou le jonc odorant.

traver
basse,
se décl
appelle
table;
semble
passâ
jour s
bouis
comm
nos b
la car
un ou
gereut
lui ap
& l'an
Nov
plaine
y pass
où no
est un
tagne
pays d
chang
chame
comm
de G
& no
mens.
trente

traverser. Comme elle étoit alors fort basse , nous la passâmes sans peine. Elle se décharge dans une autre riviere qu'on appelle *Tekesel* , c'est-à-dire *l'Epouvantable* ; & ces deux rivieres unies ensemble , vont se jetter dans le Nil. Nous passâmes encore deux grosses rivieres le jour suivant ; elles étoient bordées de bouis d'une grosseur énorme , & hauts comme nos hêtres. Ce jour-là , une de nos bêtes de charge s'étant écartée de la caravane , fut mordue à la cuisse par un ours. La plaie étoit grande & dangereuse : les gens du pays ne firent que lui appliquer un caustique avec le feu , & l'animal fut guéri.

Nous entrâmes le 26 dans une grande plaine remplie de grenadiers , & nous y passâmes la nuit à la vue de *Girana* , où nous arrivâmes le lendemain. *Girana* est un village situé au haut d'une montagne , d'où l'on découvre le plus beau pays du monde. C'est dans ce lieu qu'on change de voiture , & qu'on quitte les chameaux pour prendre les chevaux , comme je l'ai déjà dit. Le Seigneur de *Girana* nous vint rendre visite , & nous fit apporter des rafraichissemens. Nous y trouvâmes une escorte de trente hommes que l'Empereur d'Ethio-

pie nous avoit envoyés pour notre sûreté, & pour faire honneur au frere du Patriarche qui étoit dans notre caravane, & on nous délivra du soin de notre bagage, selon la coutume de cet Empire. Voici la maniere dont on en use.

Quand l'Empereur d'Ethiopie appelle quelqu'un à sa Cour, on confie son bagage au Seigneur du premier village que l'on trouve sur sa route. Ce Seigneur le met entre les mains de ses vassaux, qui sont obligés de le porter jusqu'au village voisin. Ceux-ci le confient aux habitans de ce second village, lesquels le portent jusqu'au premier village qu'ils rencontrent; & ainsi consécutivement jusqu'à la ville capitale. Ce qui se fait avec une exactitude & une fidélité merveilleuse.

Les pluies, la fatigue du voyage, & sur-tout la maladie du Pere de Brevedent, nous obligerent de demeurer quelques jours à *Girana*. Nous en partîmes le premier jour de Juillet; & après trois heures de marche par des montagnes & par des chemins impraticables, nous vîmes à *Barangoa*, & le lendemain à *Chelga*, grande & belle ville, environnée d'Aloès. C'est un lieu d'un grand commerce: il y a tous les jours

marché
vienn
sorte d
Sennar
ment
douani
coton
Ethiopi
égaleme
deux li
tentriou
d'une r
carpée
relle;
L'eau d
différen
pagne,
Nous
Juillet
située a
ble, &
pitale
de nou
j'y tom
mon ch
vedent
dernier
de pign
donna
Syrie.

marché, où les habitans des environs viennent vendre la civette, l'or & toute sorte de bétail & de vivres. Le Roi de *Sennar* a dans cette ville, avec l'agrément de l'Empereur d'Ethiopie, un douanier pour recevoir les droits du coton qu'on porte de son royaume en Ethiopie, & ces droits se partagent également entre ces deux Princes. A deux lieues de *Chelga*, du côté du septentrion, on voit un torrent qui tombe d'une montagne très-haute & très-escarpée, & qui fait une cascade naturelle, que l'art auroit peine à imiter. L'eau de cette cascade étant partagée en différens canaux, arrose toute la campagne, & la rend très-fertile.

Nous arrivâmes enfin le troisieme de Juillet à *Barko*, petite ville fort jolie, située au milieu d'une plaine très-agréable, & à une demi-journée de la capitale d'Ethiopie. Nous fûmes obligés de nous arrêter en ce lieu-là, parce que j'y tombai grièvement malade, & que mon cher compagnon, le Pere de Brevedent, se vit en peu de jours réduit à la dernière extrémité par un violent purgatif de pignons d'inde dit *Cataputia* qu'on lui donna fort mal-à-propos à Tripoli de Syrie. Ce remede toujours dangereux,

selon un très-habile homme , (1) lui avoit causé un flux dont il étoit incommodé , & qu'il m'avoit toujours caché par modestie. Je n'eus pas plutôt appris l'état où il étoit , que je me fis porter dans sa chambre , quoique je fusse alors très-mal. Mes larmes , plutôt que mes paroles , lui firent connoître que je désespérois de sa guérison , & que son mal étoit sans remède. Ces larmes étoient sinceres ; & si j'avois pu le sauver aux dépens de ma vie , je l'aurois fait avec plaisir. Mais il étoit mûr pour le Ciel , & Dieu vouloit récompenser ses travaux apostoliques. Je l'avois connu au Caire , où sa réputation étoit si grande , qu'il passoit pour un homme favorisé de Dieu par des graces extraordinaires , & même par le don des miracles & de prophétie.

C'est l'idée que je m'en étois alors formé sur le bruit commun , mais dont je connus parfaitement la vérité dans la suite par diverses prédictions qu'il fit soit de sa mort , soit de plusieurs autres choses qui me sont arrivées de la manière dont il me les avoit prédites. Pen-

(1) Philos. Cosmopol. Note de l'ancienne édition,

dant-
que d
vives
faisoie
fions.
vie, so
mens
vers I
je ne
ces fen
rut dan
de la V
Saint P
le nom
de la C
trer po
JESUS-C
Pour
vedent
connu
courage
& plus
les inte
deste &
& dans
9 Juille
du soir.
qui fure
si touch
pas qu'

dant tout le voyage, il ne me parla que de Dieu, & ses paroles étoient si vives, & si pleines d'onction, qu'elles faisoient sur moi de profondes impressions. Dans les derniers momens de sa vie, son cœur se répandit en des sentimens d'amour & de reconnoissance envers Dieu, si ardens & si tendres que je ne les oublierai jamais. C'est dans ces sentimens que ce saint homme mourut dans une terre étrangere, à la vue de la Ville capitale d'Ethiopie, comme Saint François Xavier, dont il portoit le nom, étoit mort autrefois à la vue de la Chine, lorsqu'il étoit prêt d'y entrer pour gagner ce vaste Empire à JESUS-CHRIST.

Pour rendre justice au Pere de Brevedent, je puis dire que jamais je n'ai connu d'homme plus intrépide & plus courageux dans les dangers, plus ardent & plus ferme, lorsqu'il falloit soutenir les intérêts de la Religion, plus modeste & plus religieux dans ses manieres & dans toute sa conduite. Il mourut le 9 Juillet de l'année 1699, à trois heures du soir. Plusieurs Religieux d'Ethiopie, qui furent présens à sa mort, en furent si touchés & si édifiés, que je ne doute pas qu'ils ne conservent toute leur vie

un grand respect pour la mémoire d'un si saint Missionnaire. Ces Religieux vinrent le lendemain en corps, revêtus de leurs habits de cérémonie, ayant chacun une croix de fer à la main. Après avoir fait les prières pour les morts & les encensemens ordinaires, ils portèrent eux-mêmes le corps dans une Eglise dédiée à la Sainte Vierge, en laquelle il fut inhumé.

Ma maladie & la douleur dont j'étois accablé, m'arrêterent à *Barka* jusqu'au 21 de Juillet que je partis pour *Gondar* (1) où j'arrivai le soir. J'allai descendre au Palais (2) où l'on m'avoit préparé un

(1) On appelle cette ville capitale *Gondar* à *Catma*, c'est-à-dire, *Ville du cachet*. Note de l'ancienne édition.

(2) La première partie du voyage de M. Poncet est curieuse, sur-tout pour la Géographie : elle est généralement estimée. La seconde l'est beaucoup moins. On est étonné de voir M. Poncet décrire de grandes villes, tandis que l'on sçait que l'Empereur d'Ethiopie campe toujours sous des tentes, & qu'il n'y a point de villes dans ce Royaume. Il y en a même qui prétendent que M. Poncet n'a jamais vu l'Empereur, ou que s'il l'a vu, cela n'a pu être qu'en secret. M. Poncet, qui avoit trompé les Cours de Versailles & de Rome, proposa en 1703 un second voyage d'Ethiopie, où il devoit être accompa-

appart
enfans
dès le
qui m
me m
mon c
conno
m'orde
me ser
de ma
en pu
tous l
qui co
Après
si long
l'honn
public
dix he
dre da
fait tra
j'entra

gné pa
Suez p
porta l
pour y
enfin à
tion d'
pas sup
plusieu
préven

appartement proche de celui d'un des enfans de l'Empereur. J'eus l'honneur dès le lendemain de voir ce Prince, qui me témoigna mille bontés, & qui me marqua être affligé de la mort de mon compagnon, dont on lui avoit fait connoître le mérite & la capacité. Il m'ordonna de prendre tout le repos qui me seroit nécessaire pour me remettre de ma maladie, avant que de paroître en public. Il me venoit voir presque tous les jours par une petite galerie, qui communiquoit à son appartement. Après m'être délassé des fatigues d'un si long & si pénible voyage, il me fit l'honneur de me donner une audience publique. Ce fut le 10 d'Août sur les dix heures du matin. On me vint prendre dans ma chambre, & après m'avoir fait traverser plus de vingt appartemens, j'entrai dans une salle où l'Empereur

gné par le Pere du Bernat. Ils s'embarquerent à Suez pour le port de Gedda, mais Poncet emporta les présens du Roi, se jeta dans l'*Yemen* pour y chercher fortune, alla à Surate, aboutit enfin à Ispaham, où il est mort avec la réputation d'un aventurier & d'un imposteur. On n'a pas supprimé la Relation, parce qu'elle contient plusieurs détails curieux & vrais. Il suffit d'avoir prévenu les lecteurs sur les faits douteux ou faux,

étoit assis sur son Trône. C'étoit une es-
pece de canapé couvert d'un tapis de
damas rouge à fleurs d'or : il y avoit
tout au tour de grands coussins brochés
d'or. Ce Trône dont les pieds sont d'or
massif, étoit placé au fond de la salle
dans une alcove couverte d'un dôme
tout brillant d'or & d'azur. L'Empereur
étoit vêtu d'une veste de soie brodée
d'or avec des manches fort longues.
L'écharpe dont il étoit ceint, étoit bro-
dée de la même maniere. Il avoit la
tête nue, & ses cheveux tressés avec
beaucoup de propreté. Une grande
émeraude brilloit au-dessus de son front,
& lui donnoit de la majesté. Il étoit
seul dans l'alcove dont j'ai parlé, assis
sur son canapé, les jambes croisées à la
maniere des Orientaux. Les grands Sei-
gneurs étoient des deux côtés debouts
& en haie, ayant les mains croisées
l'une sur l'autre, & gardant un silence
plein de respect.

Quand je fus au pied du Trône, je
fis trois profondes révérences à l'Empe-
reur, & lui baisai la main. C'est un
honneur qu'il n'accorde qu'aux per-
sonnes qu'il veut distinguer ; car pour
les autres, il ne leur donne ses mains
à baiser qu'après s'être prosternés trois

fois
pieds
sieur
il se
paru
quest
il m
plus
l'état
deur
avoi
je lu
en p
en d
trav
air p
enco
une
L
med
vire
gim
fut
fure
m'at
l'Em
mili
dans
qu'il
you

fois par terre, & lui avoir baisé les pieds. Je lui présentai la lettre de Monsieur Maillet, Consul de France au *Caire*; il se la fit interpréter sur le champ, & parut en être content. Il me fit plusieurs questions sur la personne du Roi, dont il me parla comme du plus grand & du plus puissant Prince de l'Europe; sur l'état de la Maison Royale; sur la grandeur & les forces de la France. Après avoir répondu à toutes ces questions, je lui fis mes présens, qui consistoient en peintures, en miroirs, crystaux, & en d'autres ouvrages de verre fort bien travaillés. Ce Prince les reçut avec un air plein de bonté; & comme j'étois encore foible, il me fit asseoir & servir une magnifique collation.

Le lendemain il se mit dans les remèdes avec un de ses enfans. Ils suivirent exactement l'un & l'autre le régime que je leur prescrivis. L'effet en fut si heureux, qu'en peu de temps ils furent parfaitement guéris. Ce succès m'attira de nouvelles graces, & fit que l'Empereur me traita avec plus de familiarité qu'auparavant. Je remarquai dans ce Prince une grande piété. Quoiqu'il fût encore dans les remèdes, il voulut communier, & paroître en pu-

blic le jour de l'Assomption de la Vierge ; à laquelle les Ethiopiens ont une dévotion particulière. Il m'invita à cette cérémonie. Je m'y rendis sur les huit heures ; je trouvai environ douze mille hommes rangés en bataille dans la grande cour du Palais. L'Empereur revêtu ce jour-là d'une veste de velours bleu à fleurs d'or, qui traînoit jusqu'à terre, avoit la tête couverte d'une mouffeline rayée de filets d'or, qui formoit une espèce de couronne à la maniere des anciens, & qui lui laissoit le milieu de la tête nud. Ses souliers étoient à l'indienne, travaillés à fleurs avec des perles. Deux Princes du sang superbement vêtus, l'attendoient à la porte du Palais avec un magnifique dais sous lequel l'Empereur marcha précédé de ses trompettes, tymbales, fifres, harpes, hautbois & autres instrumens qui faisoient une symphonie assez agréable. Il étoit suivi par les sept premiers Ministres de l'Empire, qui se tenoient par dessous les bras, & qui avoient la tête couverte à peu près comme l'Empereur, ayant chacun une lance à la main. Celui du milieu portoit la Couronne Impériale tête nue, & sembloit l'appuyer avec peine sur son estomac. Cette Couronne

fermé
pierr
chai
habill
Offici
bras.
tenan
chant
& se
Mouf
rente
juste
étoier
d'arcs
fermé
l'Emp
couv
traîno
étoier
beaut
Le
Ponti
étoit
pagné
de bl
nant
uns d
dehor
par la
Chap

fermée & surmontée d'une croix de pierreries, est très-magnifique. Je marchai sur la même ligne que les Ministres, habillé à la Turquie, & conduit par un Officier qui me tenoit par dessous les bras. Les Officiers de la Couronne se tenant de la même manière, suivoient chantant les louanges de l'Empereur, & se répondant les uns aux autres. Les Mousquetaires vêtus de vestes de différentes couleurs, ferrées en manière de juste-au-corps, venoient ensuite, & étoient suivis par les Archers armés d'arcs & de flèches. Cette marche étoit fermée par les chevaux de main de l'Empereur, superbement enharnachés & couverts de magnifiques étoffes d'or qui traînoient jusqu'à terre & sur lesquelles étoient des peaux de Tigres d'une grande beauté.

Le Patriarche revêtu de ses habits Pontificaux parsemés de Croix d'or, étoit à la porte de la Chapelle, accompagné de près de cent Religieux vêtus de blanc. Ils étoient rangés en haie, tenant une Croix de fer à la main; les uns dans la Chapelle, & les autres en dehors. Le Patriarche prit l'Empereur par la main droite, en entrant dans la Chapelle qui s'appelle *Tensa Christos*,

c'est-à-dire, l'Eglise de la Résurrection, & le conduisit près de l'Autel à travers une haie de Religieux, qui tenoient chacun un gros flambeau allumé à la main. On porta le dais sur la tête de l'Empereur jusqu'à son prie-dieu, qui étoit couvert d'un riche tapis, & à peu-près semblable aux prie-dieux des Prélats d'Italie. L'Empereur demeura presque toujours debout jusqu'à la Communion que le Patriarche lui donna sous les deux especes. Les cérémonies de la Messe sont belles & majestueuses, mais je n'en ai point une idée assez distincte pour les rapporter ici.

La cérémonie étant finie, on tira deux coups de canon, comme on avoit fait en entrant, & l'Empereur sortit de la Chapelle, & retourna au Palais dans le même ordre qu'il étoit venu. Le Ministre qui portoit la Couronne, la remit entre les mains du grand Trésorier, qui la porta au Trésor accompagné d'une Compagnie de Fusiliers. L'Empereur étant entré dans la grande salle du Palais, s'assit sur un Trône fort élevé, ayant les deux Princes ses enfans à ses côtés, & après eux les Ministres. Pour moi je fus placé vis-à-vis de l'Empereur. Tout le monde étoit debout dans un

profond
sur l'
pris d
d'oran
coupe
à den
jusqu
nistre
à ha
aussi
même

Ce
& en
espec
grand
autre
la Co
laille
les n
mais
d'aut
nues
On f
plat
& c
point
voir
de l
mani
coup

profond silence, les mains croisées l'une sur l'autre. Après que l'Empereur eut pris de l'hydromel, & quelques écorces d'oranges qu'on lui présenta dans une coupe d'or, ceux qui avoient des grâces à demander entrèrent, & s'avancèrent jusqu'au pied du Trône, où un des Ministres prenoit leurs placets, & les lisoit à haute voix. L'Empereur se donnoit aussi quelquefois la peine de les lire lui-même, & y répondoit sur le champ.

Ce Prince mangea ce jour là en public & en cérémonie. Il étoit assis sur une espèce de lit, & avoit devant lui une grande table. Il y en avoit plusieurs autres plus basses pour les Seigneurs de la Cour. Le bœuf, le mouton, la volaille, sont les viandes qu'on sert. On les met presque toutes en ragoûts ; mais on y mêle tant de poivre & tant d'autres épiceries qui nous sont inconnues, qu'un Européen n'en peut goûter. On sert en vaisselle de porcelaine & plat à plat. Je ne vis point de gibier, & on m'assura qu'on n'en mangeoit point en Ethiopie. Je fus surpris de voir servir du bœuf crud sur la table de l'Empereur : on l'assaisonne d'une manière particulière. Après qu'on a coupé par morceaux une pièce de bœuf,

on l'arrose du fiel de cet animal , qui est un excellent dissolvant , & on la saupoudre de poivre & d'épiceries. Ce ragoût qui est à leur sens le mets le plus exquis que l'on puisse manger , me paroissoit fort dégoûtant. L'Empereur n'y toucha pas , parce que je l'avois averti que rien n'étoit plus contraire à sa santé. On a encore en ce pays là une autre maniere d'affaisonner les viandes crues. On prend dans la panse des bœufs , les herbes qui ne sont pas encore digérées ; on les mêle avec la viande , & l'on en fait avec de la moutarde un ragoût appelé *Menta* , qui est encore plus dégoûtant que celui dont je viens de parler.

Comme la table où l'on m'avoit placé étoit proche de celle de l'Empereur , ce Prince m'adressoit souvent la parole. Son discours roula presque tout sur la personne du Roi , & sur les merveilles de son regne. Il me dit qu'il avoit été charmé du portrait qu'un de ses Ambassadeurs lui en avoit fait à son retour des Indes , & qu'il regardoit ce grand Prince comme le Héros de l'Europe. On fait l'essai des viandes comme en France ; l'Officier goûte à tous les mets qu'on sert devant le Prince. L'Empereur but d'abord un peu d'eau-de-vie qu'on

lui ser
de l'h
S'il lu
on l'a
leve

On
Pays
se sert
au co
le vin
à caus
il se gâ
pas no
que to
se fait
mer l'e
comme
pulvén
racine
nomm
nifié ;
met un
& sur
eau ,
onces
semble
res da
de tem
on a d
& clar

lui sert dans un vase de crystal, & de l'hydromel pendant tout le repas. S'il lui arrive de faire quelque excès, on l'avertit, & dans ce moment il se leve de table.

On fera peut-être surpris qu'en un Pays où il y a d'excellens raisins, on ne se sert que d'hydromel. J'en fus étonné au commencement; mais j'appris que le vin fait de raisins ne se conserve point à cause de la grande chaleur; & comme il se gâte aisément, l'Empereur ne l'aime pas non plus que le peuple; au lieu que tout le monde aime l'hydromel, qui se fait de cette maniere. On fait germer l'orge, on la rôtit ensuite à peu près comme nous faisons le café, & on la pulvérise. On fait la même chose d'une racine qui croît dans le Pays, & qu'on nomme *Taddo*. On prend un vase vernissé; & sur quatre parties d'eau, on en met une de miel qu'on mêle ensemble; & sur la pesanteur de dix livres de cette eau, on met deux onces d'orge & deux onces de *Taddo*; on mêle le tout ensemble, on le laisse fermenter trois heures dans un lieu chaud, on le remue de temps en temps, & après trois jours on a d'excellent hydromel, qui est pur & clarifié, & qui prend la couleur de

vin blanc d'Espagne. Cette liqueur est très-bonne, mais elle demande un meilleur estomac que le mien. Elle est forte, & on en tire une eau-de-vie, qui est aussi bonne que la nôtre.

L'Impératrice vint rendre visite à l'Empereur après le repas. Elle étoit toute couverte de pierreries & magnifiquement vêtue : elle a le teint blanc & le port majestueux. Aussitôt qu'elle parut, toute la Cour se retira par respect; l'Empereur m'arrêta avec le Religieux, qui me servoit d'interprète. La Princesse me consulta sur quelques incommodités, dont elle se plaignoit, & me demanda ensuite si les Dames de France étoient bien faites, de quelle manière elles s'habilloient, & quelles étoient leurs occupations les plus ordinaires.

Le Palais est grand & spacieux, & la situation en est charmante. Il est au milieu de la Ville, sur une colline qui domine toute la campagne; il a environ une lieue de circuit; les murailles sont de pierre de taille, flanquées de tours, sur lesquelles on a élevé de grandes croix de pierre. Il y a quatre chapelles impériales dans l'enceinte du Palais; on les appelle *Beit Christian*, comme les au-

tres
mai
vie
soin
lire
Palai
L
pere
Ville
perm
pou
un d
pire.
Palai
frere
time
paroi
une n
ses co
tent
cens
des v
tambe
& dé
Gond
mais
à un
Qu
Gond
elle n

tres Eglises de l'Empire , c'est-à-dire ,
maisons des Chrétiens. Elles sont desser-
vies par cent Religieux , qui ont aussi
soin d'un College , où l'on enseigne à
lire l'Ecriture sainte aux Officiers du
Palais.

La Princesse *Helcia* , sœur de l'Em-
pereur , a un magnifique Palais dans la
Ville de *Gondar*. Comme il n'est pas
permis en Ethiopie aux Princesses d'é-
pouser des Etrangers , elle est mariée à
un des plus grands Seigneurs de l'Em-
pire. Elle va trois fois la semaine au
Palais rendre visite à l'Empereur son
frere , qui a pour elle beaucoup d'es-
time & d'amitié. Quand cette Princesse
paroît en public , elle est montée sur
une mule richement enharnaché , ayant à
ses côtés deux de ses femmes qui por-
tent sur elle un dais. Quatre à cinq
cens femmes l'entourent , chantant
des vers à sa louange , & jouant du
tambour de basque d'une maniere vive
& dégagée. Il y a quelques maisons à
Gondar , bâties à la maniere d'Europe ,
mais la plupart des autres ressemblent
à un entonnoir renversé.

Quoique l'étendue de la Ville de
Gondar soit de trois à quatre lieues ,
elle n'a point l'agrément de nos Villes ,

& elle ne peut l'avoir , parce que les maisons n'ont qu'un étage , & qu'il n'y a point de boutiques ; cela n'empêche pas qu'il ne s'y fasse un grand commerce. Tous les Marchands s'assemblent dans une grande & vaste place pour y traiter de leurs affaires ; ils y exposent en vente leurs marchandises. Le marché dure depuis le matin jusqu'au soir. On y vend toutes sortes de marchandises. Chacun a un lieu qui lui est propre , où il expose sur des nattes ce qu'il veut vendre. L'or & le sel sont la monnoie dont on se sert en ce Pays-là. L'or n'est point marqué au coin du Prince comme en Europe ; il est en lingots , qu'on coupe selon qu'on en a besoin depuis une once jusqu'à une demi-dragme qui vaut trente sols de notre monnoie ; & afin que l'on ne l'altère pas , il y a par-tout des Orfèvres , qui en jugent à l'épreuve. On se sert de sel de roche pour la petite monnoie. Il est blanc comme la neige , & dur comme la pierre , on le tire de la montagne *Lafta* , & on le porte dans les magasins de l'Empereur , où on le forme en tablettes , qu'on appelle *Amouly* , ou en demi tablettes , qu'on nomme *Courman*. Chaque tablette est longue d'un pied , large & épaisse de trois pouces.

pouces. Dix de ces tablettes valent trois livres de France. On les rompt selon le payement que l'on a à faire , & on se sert de ce sel également pour la monnoie & pour l'usage domestique.

Il y a environ cent Eglise dans la Ville de *Gondar*. Le Patriarche , qui est le chef de la Religion , & qui demeure dans un beau Palais près l'Eglise patriarchale , dépend du Patriarche d'Alexandrie , qui le consacre. Il nomme tous les Supérieurs des Monasteres , & a un pouvoir absolu sur tous les Moines , qui sont en grand nombre ; car il n'y a point d'autres Prêtres en Ethiopie , comme il n'y a point d'autres Evêques que le Patriarche. L'Empereur a de grands égards pour ce Chef de la Religion. Il m'ordonna de l'aller voir , & me fit donner quelques curiosités pour lui présenter. Ce Prélat , qui s'appelle *Abona Marcos* , me reçut avec civilité ; il me mit d'abord une étole au col ; & tenant en main une croix émaillée , il récita sur ma tête quelques prieres , comme pour me marquer qu'il me regarderoit dorénavant comme une de ses ouailles & de ses enfans. Les Prêtres ont un grand pouvoir sur les Peuples , mais ils en abusent quelquefois. L'Em-

pereur *Ati Basili*, aïeul du Prince qui regne aujourd'hui si glorieusement, en fit précipiter sept mille du haut de la montagne de *Balbau*, pour s'être révoltés contre lui. On peut juger de la grande multitude qu'il y en a dans l'Empire, parce que me dit un jour le prédécesseur du Patriarche d'aujourd'hui, que dans une seule ordination il avoit fait dix mille Prêtres & six mille Diacres. Toute la cérémonie de leur ordination consiste en ce que le Patriarche assis récite le commencement de l'Evangile de Saint-Jean sur la tête de ceux qu'il veut ordonner Prêtres, & leur donne sa bénédiction avec une Croix de fer de sept à huit livres qu'il tient à la main. Pour les Diacres, il se contente de leur donner la bénédiction sans réciter l'Evangile.

Le prédécesseur du Patriarche d'aujourd'hui qui avoit été Gouverneur de l'Empereur, mourut lorsque j'étois à *Gondar*. Quoiqu'il eût été déposé pour ses mœurs peu édifiantes, le Prince plein de reconnoissance pour la bonne éducation qu'il lui avoit donnée, avoit toujours conservé pour lui une affection particuliere. Il tomba malade à *Tenket*, maison de campagne qui lui appartenait,

L'Empe
& me
qu'il air
près de
je vis c
guérir;
aucun r
auprès d
roit peu
arriva c

J'eus
plus ext
venois à
la voitur
pagné d
animal p
rieux, m
retenir.
effroyab
sans me
que, par
Dieu, j
mule, q
roit. Mo
Ambassa
sentemen
dres, &
témoins
Pere de
sa mort.

L'Empereur m'ordonna de l'aller voir , & me pria de lui conserver un homme qu'il aimoit. Je demurai deux jours auprès de lui pour examiner sa maladie ; je vis qu'il étoit hors d'état de pouvoir guérir ; ce qui m'empêcha de lui donner aucun remede , pour ne me pas décrier auprès d'une Nation ignorante , qui m'auroit peut-être attribué sa mort , laquelle arriva deux jours après.

J'eus à mon retour une aventure des plus extraordinaires de ma vie. Je revenois à *Gondar* sur une mule , qui est la voiture ordinaire du Pays , accompagné de mes domestiques , lorsque cet animal prit l'effroi , & comme un furieux , m'emporta sans que je pusse la retenir. Je traversai avec une rapidité effroyable trois précipices très-profonds sans me faire aucun mal. Il me sembloit que , par une protection particulière de Dieu , j'étois comme cloué sur cette mule , qui voloit plutôt qu'elle ne couroit. *Mourat* que l'Empereur a envoyé Ambassadeur en France , & qui est présentement au *Caire* , où il attend ses ordres , & tous mes domestiques , furent témoins de ce fait merveilleux que le Pere de Brevedent m'avoit prédit avant sa mort.

L'Empereur parut inconsolable de la mort de l'ancien Patriarche : il en prit le deuil qu'il porta pendant six semaines, & le pleura les deux premières semaines deux fois chaque jour. L'habit violet est, comme en France, l'habit de deuil des Empereurs d'Ethiopie.

L'horreur que les Ethiopiens ont pour les Mahométans & pour les Européans, est presque égale. En voici l'occasion. Les Mahométans s'étant rendus puissans en Ethiopie au commencement du seizième siècle, s'emparèrent du Gouvernement. Les Abissins ne pouvant souffrir un joug aussi dur & aussi odieux que celui des Mahométans, appellerent à leurs secours les Portugais, qui étoient alors fameux dans les Indes, où ils venoient de s'établir. Ces nouveaux conquérans furent bien aises de trouver une entrée libre en Ethiopie. Ils marcherent contre les Mahométans, les combattirent, les défirèrent entièrement, & rétablirent la famille Impériale sur le Trône. Un service si important rendit les Portugais considérables à la Cour d'Ethiopie. Plusieurs d'entr'eux s'y établirent, & y posséderent les premiers emplois. Leur nombre s'augmenta, leurs mœurs se corrompirent, & ils garderent si peu de mesure,

qu'ils donnerent de la jalousie aux Ethiopiens, qui crurent qu'ils vouloient s'emparer de leur Etat, & le soumettre à la Couronne de Portugal. Ce soupçon mit le peuple en fureur contre les Portugais; on courut aux armes de toutes parts, & on en fit un terrible carnage dans le temps même qu'ils se croyoient les mieux affermis dans cet Empire. Ceux qui échapperent à ce premier mouvement, eurent permission de se retirer. Il sortit d'Ethiopie sept mille familles Portugaises, qui se répandirent dans les Indes & sur les côtes d'Afrique. Il en resta quelques-unes dans le Pays, & c'est de ces familles que sont venus les Abissins blancs qu'on y voit encore, & dont on prétend que descend l'Impératrice qui régne aujourd'hui, & dont je vous ai parlé.

On souffre les Mahométans à *Gondar*, mais dans le bas de la ville & dans un quartier séparé. On les appelle *Gebertis*, c'est-à-dire, esclaves. Les Ethiopiens ne peuvent souffrir qu'ils mangent avec eux, ils ne voudroient pas même manger de la viande tuée par un Mahométan, ni boire dans une tasse dont il se seroit servi, à moins qu'un Religieux ne l'eût bénite en faisant le signe de la

croix, en récitant des prières, & en soufflant trois fois sur cette tasse comme pour en chasser le malin esprit. Quand un Ethiopien rencontre un Mahométan dans les rues, il le salue de la main gauche, ce qui est une marque de mépris.

L'Empire d'Ethiopie comprend une vaste étendue de Pays. Il est composé de plusieurs Royaumes. Celui de *Tigré*, dont le Viceroi s'appelle *Gaurekos*, a vingt-quatre Principautés dans sa dépendance. Ce sont autant de petits Gouvernemens. Le Royaume d'*Agau* est une des nouvelles conquêtes de l'Empereur. C'étoit auparavant une République, qui avoit ses loix & son gouvernement particulier. L'Empereur d'Ethiopie a toujours deux armées sur pied; l'une sur les frontieres du royaume de *Nerea*, & l'autre sur celle du royaume de *Goyame*, où sont les plus riches mines d'or. On porte à *Gondar* tout ce qu'on tire de ces mines, on le purifie, & on le met en lingots qu'on porte dans le trésor Impérial, d'où il ne sort que pour le paiement des troupes, & pour les dépenses de la Cour.

La grande puissance de l'Empereur vient de ce qu'il est le maître absolu

dé t
& l
Qua
s'em
don
ou a
tiers
par-
de l
& d
des
que
qu'i
de
de t
D
cont
de
dom
fesse
des
l'Em
bien
pour
tasse
en l
pie d
vain
cet
mém

dé tous les biens de ses sujets. Il les ôte & les donne comme bon lui semble. Quand le chef d'une famille meurt, il s'empare de tous ses biens-immeubles, dont il laisse les deux tiers à ses enfans ou à ses héritiers. Il dispose de l'autre tiers en faveur d'un autre, qui devient par-là son feudataire, & qui est obligé de le servir à la guerre à ses dépens, & de lui fournir des soldats à proportion des biens qu'il lui donne; ce qui fait que ce Prince, qui a un nombre presque infini de ces feudataires, peut mettre de puissantes armées sur pied en peu de temps & à peu de frais.

Dans toutes les provinces il y a des contrôles où l'on tient un registre exact de tous les biens qui reviennent au domaine Impérial par la mort du possesseur, & qui sont donnés ensuite à des feudataires. Voici la maniere dont l'Empereur les met en possession de ces biens. Il envoie à celui qu'il a choisi pour être son feudataire un bandeau de taffetas, sur lequel sont écrits ces mots en lettres d'or; *Jesus, Empereur d'Ethiopie de la Tribu de Juda, lequel a toujours vaincu ses ennemis*. L'Officier qui porte cet ordre de l'Empereur, attache lui-même en cérémonie ce bandeau au front

du nouveau feudataire, & va ensuite ; accompagné de trompettes, de tymbales, & d'autres instrumens, & de quelques Cavaliers, le mettre en possession des biens dont le Prince vient de le gratifier.

Les ancêtres de l'Empereur avoient des jours réglés pour paroître en public. Ce Prince s'est délivré de cette servitude. Il sort quand il le juge à propos, tantôt en cérémonie & tantôt avec moins d'éclat. Quand il sort en cérémonie, il est au milieu d'un gros de cavalerie, sur un cheval richement enharnaché ; il est précédé & suivi d'une garde de deux mille hommes. Comme le soleil est si brûlant en Ethiopie, qu'il enlève la peau du visage, à moins qu'on ne prenne quelque précaution pour s'en garantir, l'Empereur met sur sa tête un carton plié en voûte ou demi-cercle, couvert d'une riche étoffe d'or, laquelle s'attache sous le menton. C'est pour éviter l'embarras d'un parasol, & pour recevoir l'air par devant & par derrière, qu'il en use ainsi. Le divertissement le plus ordinaire de ce Prince, est de faire faire l'exercice à ses troupes & de s'exercer à tirer ; ce qu'il fait avec tant d'adresse, qu'il passe pour le plus habile tireur de ses Etats.

Les pluies durent six mois en Ethiopie ; elles commencent au mois d'avril , & ne cessent qu'à la fin de septembre. Pendant les trois premiers mois, les jours sont sereins & beaux ; mais dès que le soleil se couche, il pleut jusqu'à ce qu'il se leve ; ce qui est accompagné ordinairement de tonnerres & d'éclairs. On a cherché long-temps la cause du débordement du Nil, qui se fait tous les ans si régulièrement en Egypte. On l'a attribuée mal à propos à la fonte des neiges ; car je ne crois pas qu'on en ait jamais vu en Ethiopie. Il n'en faut point chercher d'autre cause que ces pluies qui sont si abondantes, qu'il semble que ce soit un déluge d'eau qui tombe. Les torrens s'enslent alors extraordinairement, & entraînent avec eux de l'or beaucoup plus pur que celui qu'on tire des mines. Les paysans le ramassent avec un grand soin.

Il n'y a gueres de pays plus peuplé ni plus fertile que l'Ethiopie. Toutes les campagnes & les montagnes mêmes, qui sont en grand nombre, sont cultivées. On voit des plaines entieres couvertes de cardamomum & de gingembre, qui a une odeur très-agréable. La plante en est quatre fois plus grande que ne l'est celle

des Indes. La multitude des grandes rivières qui arrosent l'Ethiopie, & qui sont toujours bordées de lis, de jonquilles, de tulippes, & d'une infinité d'autres fleurs que je n'ai pas vues en Europe, rendent ce pays délicieux ; les forêts sont remplies d'orangers, de citronniers, de jasmins, de grenadiers & de plusieurs autres arbres couverts de très-belles fleurs, qui répandent une odeur merveilleuse. On y trouve un arbre qui porte une espece de roses beaucoup plus odoriférantes que les nôtres.

J'ai vu en ce pays-là un animal extraordinaire. Il n'est gueres plus gros qu'un de nos chats, il a le visage d'un homme & une barbe blanche. Sa voix est semblable à celle d'une personne qui se plaint. Cet animal se tient toujours sur un arbre, & on m'a assuré qu'il y naît & qu'il y meurt. Il est si sauvage qu'on ne peut l'appivoiser. Quand on en a pris quelqu'un qu'on veut élever, quelque soin qu'on se donne, il dépérit & meurt de mélancolie. On en tira un en ma présence, qui s'attacha à une branche d'arbre en s'entrelaçant les jambes l'une dans l'autre, & qui mourut quelques jours après.

Au
l'Emp
camp
de G
plus p
étoien
d'Ethi
des re
joug,
L'Emp
a fom
miers
en on
Il les
ce qu
ples,
paroît
des m
dent c
les y
comm
grand
rissoier
soldats
le fuc
blable
qu'on
on pe
Ethiop
soient

Aussi-tôt que les pluies sont cessées, l'Empereur a coutume de se mettre en campagne. Il fait la guerre aux Rois de *Galla* & de *Changalla*, qui sont ses plus puissans ennemis. Ces Princes qui étoient autrefois tributaires de l'Empire d'Ethiopie, se servirent de la foiblesse des regnes précédens, pour secouer le joug, & pour vivre dans l'indépendance. L'Empereur qui regne aujourd'hui, les a sommés de rentrer dans leurs premiers engagemens; &, sur le refus qu'ils en ont fait, il leur a déclaré la guerre. Il les a vaincus en plusieurs combats, ce qui a tellement intimidé ces peuples, que dès que l'armée Ethiopienne paroît en campagne, ils se retirent dans des montagnes inaccessibles, où ils vendent chèrement leur vie, quand on va les y attaquer. Cette guerre étoit au commencement très-meurtrière, & un grand nombre de braves gens y périssoient tous les jours, parce que les soldats empoisonnoient leurs armes avec le suc d'un fruit, qui est à-peu-près semblable à nos groseilles rouges; ainsi dès qu'on avoit le malheur d'être blessé, on perdoit la vie sans ressource. Les Ethiopiens, désolés des pertes qu'ils faisoient, ont trouvé dans ces derniers

temps un moyen sûr d'arrêter l'effet d'un poison si violent. Ils font un cataplasme avec leur urine qu'ils délayent dans le sable. Ce cataplasme appliqué sur la plaie, en tire le venin avec tant de succès, que le malade se trouve guéri en peu de temps.

L'Empereur, avant que de se mettre en campagne, fait publier le jour de son départ, & dresser ses tentes dans une grande plaine, à la vue de la ville de *Gondar*. Elles sont toutes magnifiques. Celle où loge l'Empereur est de velours rouge, brodée d'or. Trois jours après, ce Prince fait porter par toute la ville ses deux grandes tymbales d'argent, monte à cheval, & se rend à *Arringon*, où est le rendez-vous de toute l'armée. L'Empereur emploie trois jours à en faire la revue, après laquelle on entre en action; ce qui ne dure qu'environ trois mois. Les armées sont si nombreuses, qu'on m'a assuré que celles que l'Empereur commandoit en l'année 1699, étoit de quatre à cinq cents mille hommes.

Le Palais d'*Arringon* n'est pas moins magnifique que celui de *Gondar*, qui demeure presque désert en l'absence du Prince. On y laisse quatre à cinq mille

hom
Cet
des
jama
m'ex
mée
les f
Cap
parc
les
form
en E
nell
le jo
baig
tême
L'En
Kaa
où i
qui
Fête
gran
fait
Offi
deux
O
l'err
Ethi
a co
leur

hommes pour y garder la Couronne. Cette garnison est commandée par un des principaux Ministres, qui ne doit jamais sortir du Palais. Mon peu de santé m'empêcha de suivre l'Empereur à l'armée. Il en revint quelques jours avant les fêtes de Noël qu'il célébra dans la Capitale dix jours plus tard que nous ; parce que les Ethiopiens, aussi bien que les Chrétiens d'Orient, n'ont pas réformé leur Calendrier. L'Epiphanie est en Ethiopie une des Fêtes des plus solennelles, on l'appelle *Gottas*, c'est-à-dire, le jour qu'on se lave ; parce qu'on se baigne ce jour-là en mémoire du Baptême de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST. L'Empereur va avec toute la Cour à *Kaa*, qui est un Palais près de *Gondar*, où il y a un magnifique bassin d'eau, qui sert à cette pieuse cérémonie. Aux Fêtes solennelles, qui sont en assez grand nombre en Ethiopie, l'Empereur fait distribuer un bœuf à chacun de ses Officiers ; ce qui va quelquefois jusqu'à deux mille bœufs.

On a été long-temps en Europe dans l'erreur sur la couleur & le visage des Ethiopiens, cela vient de ce qu'on les a confondus avec les Noirs de la Nubie leurs voisins. La couleur naturelle des

Ethiopiens est brune & olivâtre. Ils ont la taille haute & majestueuse, les traits du visage bien marqués, les yeux beaux & bien fendus, le nez bien pris, les levres petites, & les dents blanches : au lieu que les habitans du Royaume de *Sennar* ou de la Nubie, ont le nez écrasé, les levres grosses & épaisses & le visage fort noir.

L'habit des personnes de qualité est une veste de soie, ou d'une fine toile de coton avec une espee d'écharpe. Les bourgeois sont habillés de la même maniere, avec cette différence qu'ils ne portent point de soie, & que la toile de coton dont ils se servent, est plus grossiere. Pour le peuple, il n'a qu'un caleçon de coton & une écharpe, qui lui couvre la moitié du corps. La maniere de se saluer en Ethiopie est fort particuliere : on se prend la main droite les uns aux autres, & on se la porte mutuellement à la bouche ; on prend aussi l'écharpe de celui qu'on salue, & on se l'attache autour du corps ; ce qui fait que ceux qui ne portent point de vestes, sont demi-nuds quand on les salue.

L'Empereur se nomme *Jesus*. Quoiqu'il ne soit âgé que de quarante-un ans, sa famille est déjà très-nombreuse. Il a

hui
pere
vif
affal
l'ho
Ethi
arts
Il e
bats
pes.
trac
ave
il n
pein
fi g
cran
resp
dire
de
sans
veu
form
crin
pab
tête
per
que
reu
don
err

huit Princes & trois Princeſſes. L'Empereur a de grandes qualités, un eſprit viſ & pénétrant, une humeur douce & affable, & la taille d'un Heros. C'eſt l'homme le mieux fait que j'aye vu en Ethiopie. Il aime les ſciences & les beaux arts; mais ſa paſſion eſt pour la guerre. Il eſt brave & intrépide dans les combats, & toujours à la tête de ſes troupes. Son amour pour la juſtice eſt extraordinaire; il la fait rendre à ſes ſujets avec une grande exactitude; mais comme il n'aime pas le ſang, ce n'eſt qu'avec peine qu'il fait mourir un criminel. De ſi grandes qualités le font également craindre & aimer de ſes ſujets, qui le reſpectent juſqu'à l'adoration. Je lui ai ouï dire qu'il n'eſt pas permis à un Chrétien de répandre le ſang d'un autre Chrétien ſans de grandes raiſons. De-là vient qu'il veut qu'on faſſe d'exaetes & amples informations, avant que de condamner un criminel à la mort. Le ſupplice des coupables eſt de pendre ou de couper la tête. On en condamne quelques-uns à perdre leurs biens, avec déſenſes à qui que ce ſoit, ſous des peines très-rigoureuſes, de les aſſiſter, & même de leur donner à boire ou à manger; ce qui fait errer ces miſérables comme des bêtes

féroces. Comme l'Empereur est humain ; il ne se rend pas difficile à faire grace à ces malheureux. Il est surprenant que les Ethiopiens étant naturellement aussi vifs & aussi prompts qu'ils le sont, on n'entende presque pas parler de meurtres, ni de ces crimes énormes qui font horreur. Outre la Religion, je suis persuadé que la justice exacte que l'on rend en cet Empire, & la grande police qu'on y garde, contribuent beaucoup à l'innocence & à l'intégrité des mœurs.

J'avois porté en Ethiopie une caisse de remèdes chymiques, c'étoit un travail de six à sept ans. L'Empereur s'informa exactement de quelle maniere on préparoit ces remèdes, & comment on s'en servoit ; quels en étoient les effets ; pour quelles maladies on les devoit employer. Il ne se contenta pas de le sçavoir, il le fit mettre par écrit ; mais ce que j'admire davantage, c'est qu'il goûtoit extrêmement les raisons physiques que je lui apportois de toutes ces choses. Je lui appris la composition d'une espece de bezoar, dont je me suis toujours servi avec un succès extraordinaire pour guérir toutes les fièvres intermittentes, comme l'Empereur & deux des Princes ses enfans l'éprouverent, Il voulut voir

aussi
senc
D
Mon
dem
pere
prob
nête
de q
sçav
naux
néce
nito.
prés
secre
curi
ceux
en E
med
tuair
men
senc
men
gré
C
aved
curi
& m
s'inf
voir

aussi de quelle maniere on tiroit les essences.

Dans cette vue il m'envoya à *Tzemba*, Monastere situé sur la riviere de *Reb* à demi-lieue de *Gondar*. L'Abbé que l'Empereur honore pour sa vertu & pour sa probité, me reçut avec beaucoup d'honnêteté. C'est un vénérable vieillard âgé de quatre-vingt-dix ans, & un des plus sçavans de l'Empire. J'y dressai mes fournaux, & je préparai tout ce qui étoit nécessaire. L'Empereur s'y rendit *incognito*. Je fis plusieurs expériences en sa présence, & lui communiquai plusieurs secrets, dont il me parut extrêmement curieux. Je me crois obligé ici d'avertir ceux qui voudront porter des remèdes en *Ethiopie*, de ne prendre que des remèdes chymiques, parce que les électuaires & les syrops se corrompent aisément sous la ligne, au lieu que les essences & les esprits se transportent aisément sans se gâter, & se conservent malgré la chaleur.

Comme je demeurerai trois semaines avec l'Empereur à *Tzemba*, ce Prince curieux me parla souvent de Religion, & me marqua avoir un grand desir de s'instruire de notre croyance, & de sçavoir en quoi nous différions de la Reli-

gion des *Coptes*, qui est celle qu'on fuit en Ethiopie. Je tâchai de le satisfaire autant qu'il me fut possible; mais je lui avouai que n'ayant pas étudié les matières les plus subtiles de la Théologie, je lui avois amené un homme des plus habiles de l'Europe, soit dans les Mathématiques, soit dans la Théologie. L'Empereur jetta alors un profond soupir, & me dit d'un air touchant : *J'ai donc beaucoup perdu.* Je vous avoue que j'eus dans ce moment le cœur pénétré d'une douleur très-vive de voir que la mort m'avoit enlevé le P. de Brevedent, mon cher Compagnon; car ce Pere, qui étoit insinuant & habile, se seroit avantagusement servi d'une occasion si favorable pour convertir ce grand Prince, & pour l'instruire à fond de la croyance de l'Eglise Catholique.

Un jour que nous étions seuls, l'Abbé du Monastère, mon interprete & moi, l'Empereur me pressa de lui expliquer nettement mes sentimens sur la personne de JESUS-CHRIST. Je lui répondis que nous ne croyons pas que la nature humaine fût perdue & absorbée en JESUS-CHRIST dans la nature divine, comme une goutte de vin est perdue & absorbée dans la mer, ainsi que l'enseignent

les Co
pereu
croy
conde
s'étoi
forte
pello
tures
Verbo
très-f
dans
vérita
a end
mort
Aprè
tourn
pus j
je ven
surpr
fort
Cath
conf
plus
séjou
de se
étoit
& fa
est f
Il
qu'e

les *Coptes* & les *Ethiopiens*, comme l'Empereur me l'avoua ; mais que nous croyons que le Verbe, qui est la seconde personne de la très-sainte Trinité, s'étoit fait véritablement Homme ; en sorte que cet Homme-Dieu que nous appelons JESUS-CHRIST, avoit deux natures, la nature divine en qualité de Verbe & de seconde Personne de la très-sainte Trinité, & la nature humaine dans laquelle il a paru vrai Homme, a véritablement souffert en son Corps, & a enduré librement & volontairement la mort pour le salut de tous les hommes. Après que j'eus parlé, l'Empereur se tourna vers l'Abbé, & autant que j'en pus juger, s'entretint avec lui sur ce que je venois de dire. Ils ne me parurent point surpris, & je ne crois pas qu'ils soient fort éloignés des sentimens de l'Eglise Catholique sur ce point. Depuis cette conférence, l'Abbé me marqua encore plus d'amitié qu'auparavant. Pendant le séjour que l'Empereur fit à *Tzemba*, un de ses divertissemens les plus ordinaires, étoit de voir ses Pages monter à cheval, & faire le manège, à quoi cette jeunesse est fort adroite.

Il n'y a de *Tzemba* aux sources du Nil, qu'environ soixante lieues de France,

J'avois dessein de voir ces fameuses sources, dont on a tant parlé en Europe, & l'Empereur avoit eula bonté de me donner une compagnie de Cavalerie pour m'y accompagner, & pour m'y servir d'escorte; mais je ne pus profiter d'une occasion si favorable, m'étant trouvé alors très-incommodé d'un mal de poitrine qui me tourmente depuis long-temps. Je priai *Mourat*, un des premiers Ministres de l'Empereur & oncle de l'Ambassadeur dont j'ai déjà parlé, de m'en instruire. *Mourat* est un vénérable vieillard âgé de cent quatre ans, qui a été employé pendant plus de soixante ans dans des négociations très-importantes auprès du Mogol & dans toutes les Cours des Indes. L'Empereur a tant de considération pour lui, qu'il l'appelle ordinairement *Baba Mourat*, c'est-à-dire, *Pere Mourat*. Voici ce que ce Ministre qui a été souvent aux sources du Nil, & qui les a examinées avec soin, m'en a rapporté.

Il y a dans le Royaume de *Goyame* une montagne fort élevée, au haut de laquelle sont deux grosses sources d'eau, l'une à l'Orient, & l'autre à l'Occident. Ces deux sources forment deux ruisseaux, qui se précipitent avec une grande impétuosité vers le milieu de la montagne

dans un
qui est
Ces eau
lieues d
ment la
peu de
autres
mervei
milieu
lac est
Dembea
Le Pay
on ne v
Bourga
Sa lou
salat
en est d
plus lég
le milie
reur a
celui d
magnifi
soit pas
L'Em
l'honne
seul da
trois ra
veu du
autre. C
tenir qu

dans une terre spongieuse & tremblante, qui est couverte de cannes & de joncs. Ces eaux ne paroissent qu'à dix ou douze lieues de là, où se réunissant, elles forment la riviere du Nil, qui se grossit en peu de tems par les eaux de plusieurs autres rivières qu'elle reçoit. Ce qui est merveilleux, c'est que le Nil passe au milieu d'un lac sans y mêler ses eaux. Ce lac est si grand qu'on l'appelle *Bahal Dembea*, c'est-à-dire, la Mer de *Dembea*. Le Pays qui l'environne est enchanté; on ne voit de tous côtés que de grosses Bourgades, & de beaux bois de lauriers. Sa longueur est d'environ cent lieues, & sa largeur de trente-cinq à quarante. L'eau en est douce & agréable, & beaucoup plus légère que celle du Nil. Il y a vers le milieu de ce lac une Île où l'Empereur a un Palais qui ne cede en rien à celui de *Gondar* pour la beauté & la magnificence des bâtimens, quoiqu'il ne soit pas si grand.

L'Empereur y fit un voyage, & j'eus l'honneur de l'y accompagner: il passa seul dans un petit bateau conduit par trois rameurs; nous le suivîmes, le Neveu du Ministre, *Mourat* & moi, dans un autre. Ces bateaux où il ne peut au plus tenir que six personnes, sont composés

de nattes de jonc jointes ensemble fort proprement, mais sans être goudronnées. Quoique les joncs de ces nattes soient fort ferrés, les uns contre les autres, je ne comprends pas comment ces bateaux sont à l'épreuve de l'eau.

Nous demeurâmes trois jours dans ce Palais enchanté, où je fis quelques expériences de chymie, qui plurent fort à l'Empereur. Ce Palais a une double enceinte de murailles, & deux Eglises desservies par des Religieux, qui vivent en communauté. L'une des deux Eglises est dédiée à saint Claude, & donne le nom à cette Isle, qui s'appelle l'Isle de saint Claude, & qui a environ une lieue de circuit.

Un des trois jours que nous fûmes en ce lieu-là, on vint avertir l'Empereur qu'il paroïssoit sur le lac quatre *Hipopotames* ou chevaux de riviere. Nous eûmes le plaisir de les voir pendant demi-heure. Ils pouffoient l'eau devant eux & s'élançoient fort haut. La peau de deux de ces animaux étoit blanche, & celle des deux autres rouge. Leur tête ressembloit à celle des chevaux, mais leurs oreilles étoient plus courtes. Je ne pus bien juger du reste de leur corps, ne l'ayant vu que confusément. Ces *Hippo-*

potam
de l
vag
vres
rifle
fait
du r
piens
qui c
V
Lors
le fu
coup
ger,
ils ac
pereu
ces A
fut pa
maux
ruren
De
alla à
parlé
qui e
d'Em
mais
plus h
y for
sépar
vives

potames sont des amphibies, qui sortent de l'eau pour brouter l'herbe sur le rivage, où ils enlèvent souvent les chevres & les moutons, dont ils se nourrissent. Leur peau est fort estimée; on en fait des boucliers, qui sont à l'épreuve du mousquet & de la lance. Les Ethiopiens mangent la chair de ces animaux, qui doit être une mauvaise nourriture.

Voici la manière dont on les prend. Lorsqu'on en aperçoit quelqu'un, on le suit le sabre à la main, & on lui coupe les jambes. Ne pouvant plus nager, ils viennent au bord du rivage où ils achevent de perdre leur sang. L'Empereur commanda de tirer le canon sur ces *Hippopotames*; mais comme on ne fut pas assez prompt à le tirer, ces animaux se replongerent en l'eau & disparurent.

De l'Isle de Saint-Claude, l'Empereur alla à *Arringon*, place de guerre dont j'ai parlé, & moi je pris la route d'*Emfras*, qui est à une journée de *Gondar*. La ville d'*Emfras* n'est pas si grande que *Gondar*, mais elle est plus agréable & dans une plus belle situation; les maisons mêmes y sont mieux bâties. Elles sont toutes séparées les unes des autres par des haies vives, toujours vertes & couvertes de

fleurs & de fruits, & entremêlées d'arbres plantés à une distance égale. C'est l'idée qu'on se doit former de la plupart des villes d'Ethiopie. Le Palais de l'Empereur est situé sur une éminence, qui commande toute la ville.

Emfras est fameuse par le commerce des esclaves & de la Civette. On y élève une quantité si prodigieuse de ces animaux, qu'il y a des Marchands qui en ont jusqu'à trois cens. La Civette est une espece de chat : on a peine à la nourrir ; on lui donne trois fois la semaine du bœuf crud, & les autres jours une espece de potage au lait. On parfume cet animal de temps en temps de bonnes odeurs, &, une fois la semaine, on racle proprement une matiere onctueuse, qui sort de son corps avec la sueur. C'est cet excrément qu'on appelle la Civette, du nom de l'animal même. On renferme cette matiere avec soin dans des cornes de bœuf qu'on tient bien bouchées.

J'arrivai à *Emfras* dans le temps des vendanges, qu'on ne fait pas en Automne comme en Europe, mais au mois de Février. J'y vis des grapes de raisin qui pesoient plus de huit livres, & dont les grains étoient gros comme de grosses noix. Il y en a de toutes les couleurs.

Les

Les r
goût,
la rai
niere
parce
Portu
pirent
contre
par ra
priser
blanc.

Em
les Ma
blic d
sons fo
tiens.

Les
mais
fût pe
trouve
qui pû
temps
pereur
pensois
femmes
ni agré
voit cr
que c'e
loit ma
Moïse
Ton

Les raisins blancs , quoique de très-bon goût, n'y sont pas estimés ; j'en demandai la raison , & je conjecturai , par la manière dont on me répondit , que c'étoit parce qu'ils étoient de la couleur des Portugais. Les Religieux d'Ethiopie inspirent au peuple une si grande aversion contre les Européens , qui sont blancs par rapport à eux , qu'ils leur font mépriser , & même haïr tout ce qui est blanc.

Emfras est la seule ville d'Ethiopie où les Mahométans fassent un exercice public de leur Religion , & où leurs maisons soient mêlées avec celles des Chrétiens.

Les Ethiopiens n'ont qu'une femme , mais ils souhaiteroient fort qu'il leur fût permis d'en avoir plusieurs , & de trouver dans l'Evangile quelque chose qui pût autoriser ce sentiment. Dans le temps que j'étois à *Tzamba* avec l'Empereur , il me demanda ce que j'en pensois. Je lui dis que la pluralité des femmes n'étoit ni nécessaire à l'homme ni agréable à Dieu , puisque Dieu n'avoit créé qu'une femme pour Adam , & que c'étoit ce que Notre Seigneur vouloit marquer , quand il dit aux Juifs que Moïse ne leur avoit permis d'avoir plu-

seurs femmes qu'à cause de la dureté de leur cœur ; mais que cela n'avoit pas été ainsi dès le commencement. Les Religieux d'Ethiopie sont fort sévères à l'égard de ceux qui entretiennent plusieurs femmes ; mais les Juges laïques ont beaucoup plus d'indulgence.

Les Ethiopiens font profession du Christianisme ; ils reçoivent l'Ecriture & les Sacremens ; ils croient la Transsubstantiation du pain & du vin au Corps & au Sang de notre Seigneur Jésus-Christ ; ils invoquent les Saints comme nous ; ils communient sous les deux espèces , & consacrent avec le pain levé comme les Grecs ; ils observent quatre Carêmes comme les Orientaux ; le grand Carême , qui dure cinquante jours ; celui de Saint Pierre & de Saint Paul , qui dure quelquefois quarante jours , & quelquefois moins , selon que la fête de Pâques est plus ou moins avancée ; celui de l'Assomption de Notre-dame , qui est de quinze jours ; & celui de l'Avent qui dure trois semaines. Dans tous ces Carêmes , on ne se sert ni d'œufs , ni de beurre , ni de fromage , & on ne mange qu'après le Soleil couché , mais on peut boire & manger jusqu'à minuit , Comme il n'y a point d'oliviers en Ethio,

pie, ils sont obligés de se servir d'une huile qu'ils tirent d'une graine du pays, & qui est assez agréable au goût. Ils jeûnent encore avec la même rigueur tous les mercredis & vendredis de l'année. La priere précède toujours le repas. Une heure avant le coucher du Soleil, les paysans quittent le travail pour aller à la priere, ne voulant pas manger qu'ils ne se soient acquittés de ce devoir. On ne dispense personne du jeûne. Les vieillards & les jeunes gens, même les malades y sont également obligés. On fait ordinairement communier les enfans à dix ans, & dès qu'ils ont communie, on les oblige de jeûner.

La déclaration de leurs péchés est fort imparfaite : voici la maniere dont ils la font. Ils vont se prosterner aux pieds du Prêtre, qui est assis, & là ils s'accusent en général d'être de grands pécheurs & d'avoir mérité l'enfer, sans jamais entrer en aucune circonstance des péchés qu'ils ont commis. Après cette déclaration, le Prêtre tenant de la main gauche le livre des Evangiles, & une croix de la droite, touche de la croix les yeux, les oreilles, le nez, la bouche & les mains du pénitent en récitant quelques prieres ; il lit ensuite l'Evangile, fait plusieurs signes

de croix sur lui, lui impose une pénitence & le renvoie.

Les Ethiopiens ont beaucoup plus de modestie & de respect dans les Eglises, qu'on n'en a ordinairement en Europe. Ils n'y entrent que pieds nus; c'est pour cela que le pavé de leurs Eglises est couvert de tapis; on n'y entend ni parler, ni moucher, & on n'y tourne jamais la tête. Quand on va à l'Eglise, il faut toujours avoir du linge blanc, autrement, on en refuseroit l'entrée à ceux qui se présenteroient. Quand on donne la communion, tout le monde se retire, & il ne reste dans l'Eglise que le Prêtre & les communians. Je ne sçais, s'ils en usent ainsi par un sentiment d'humilité, comme se croyant indignes de participer aux divins mysteres.

Leurs Eglises sont très-propres; on y voit des tableaux & des peintures; mais jamais de statues ni d'images en bosse. L'Empereur ne laissa pas d'accepter des crucifix en relief, que j'eus l'honneur de lui présenter avec quelques mignatures. Il les baïsa avec respect : & les fit mettre dans son cabinet. Les mignatures étoient des images des Saints, dont il fit écrire le nom au bas en Ethiopien. C'est dans cette occasion que ce Prince me dit

que nous étions tous de la même Religion, & que nous ne différions que par le rit. Ils font des encensemens presque continuels pendant leurs Messes & pendant l'Office; quoiqu'ils n'ayent pas des livres notés, leur chant est juste & agréable; ils y mêlent le son des instrumens. Les Religieux se levent deux fois la nuit pour chanter des Pseaumes. Hors de l'Eglise, leur habit est à peu près semblable à celui des séculiers; ils n'en sont distingués que par une calote jaune ou violette, qu'ils portent sur la tête. Ces diverses couleurs distinguent leurs ordres; on les respecte beaucoup en Ethiopie.

Les Ethiopiens ont retenu des Juifs la circoncision. On circonçoit l'enfant le septieme jour après sa naissance, & on le baptise ensuite, pourvu qu'il ne soit pas en danger de mort, car alors on ne différeroit pas le Baptême. La circoncision ne passe pas parmi eux pour un sacrement, mais pour une pure cérémonie qu'on pratique à l'imitation de Jésus-Christ, qui a bien voulu être circoncis. On m'a assuré que les Papes avoient toléré cet usage de la circoncision en Ethiopie, en leur déclarant qu'on ne devoit pas croire que la circoncision fût nécessaire au salut.

Je pourrois ajouter ici plusieurs autres choses très-curieuses, qui regardent l'Ethiopie ; mais comme je n'en suis pas parfaitement instruit, & que je ne veux rien avancer que ce que j'ai vu moi-même, ou ce que j'ai appris de témoins irréprochables, je me bornerai aux remarques que j'ai faites.

Comme je voyois que ma santé s'affoiblissoit tous les jours, par de continuelles rechûtes, je pris la résolution de revenir en France, & de demander mon congé à l'Empereur. Ce Prince témoigna un véritable chagrin de mon dessein, il renouvella ses ordres pour me bien traiter, craignant que je ne fusse pas content ; il m'offrit des maisons, des terres, & même un établissement très - considérable ; mais quelque envie que j'eusse de rendre service à un Prince si aimable, & qui a de si grandes qualités, je lui représentai que depuis la grande maladie dont j'avois pensé mourir à *Barko*, je n'avois pu me rétablir, quelques remèdes que j'eusse faits, & quelques précautions que j'eusse prises, que je ne pouvois recouvrer ma santé que je ne changeasse de climat, & que je ne reprisse mon air natal ; que j'étois au désespoir d'être obligé de m'éloigner d'un si grand Prince,

mai
je m
tem
de b
la g
d'int
tion
tour
enga
il m
que
que
drois
L'
Roi,
ce q
porta
dont
par
un A
préfe
Abbé
cette
la la
avoit
& éc
fit en
confi
parce

mais que je mourrois infailliblement si je m'opiniâtrois à demeurer plus longtemps dans ses états. L'Empereur, plein de bonté, m'accorda, quoiqu'avec peine, la grace que je lui demandai avec tant d'instance ; mais il ne le fit qu'à condition que dès que je serois rétabli, je retournerois en Ethiopie, & afin de m'y engager par ce qu'il y a de plus saint, il me fit jurer sur les saints Evangiles que je ne manquerois pas à la parole que je lui donnois, & que je la tiendrois inviolablement.

L'estime qu'il avoit conçue pour le Roi, sur ce que je lui avois dit, & sur ce qu'il en avoit appris d'ailleurs, le porta à vouloir s'unir avec un Prince dont la réputation faisoit tant de bruit par tout le monde, & à lui envoyer un Ambassadeur avec des lettres & des présens. Il jetta d'abord les yeux sur un Abbé appelé *Abona Gregorios*, & dans cette vue, il m'ordonna de lui apprendre la langue latine. Comme ce Religieux avoit beaucoup d'esprit, & qu'il parloit & écrivoit parfaitement en Arabe, il fit en peu de temps un progrès très-considérable dans cette langue ; mais parce qu'en Ethiopie on se sert plus

volontiers pour les ambassades ; des Etrangers que des gens du pays, il ne fut pas difficile au Ministre *Mourat* de faire nommer son neveu pour l'Ambassade de France. L'Empereur le déclara publiquement, & lui fit préparer ses présens, qui consistoient en Eléphans, en chevaux, en jeunes enfans Ethiopiens & autres présens.

Etant à l'audience de l'Empereur, avant qu'il se fût déterminé sur le choix d'un Ambassadeur, il fit venir les Princes ses enfans, & s'adressant à un des plus jeunes, âgé de huit à neuf ans, il lui dit qu'il avoit envie de l'envoyer en France, qui étoit le plus beau pays du monde. Ce jeune Prince lui répondit, avec beaucoup d'esprit, que ce seroit pour lui une extrême peine de s'éloigner de lui ; mais que si ce voyage lui faisoit plaisir, il l'entreprendroit avec joie. L'Empereur m'adressant ensuite la parole, me demanda de quelle maniere on traiteroit son fils à la Cour de France, s'il prenoit la résolution de l'y envoyer. Je lui répondis qu'on le traiteroit avec tous les honneurs que mérite le plus grand & le plus puissant Prince d'Afrique. *Il est encore trop jeune*, me répartit l'Empereur, & le voyage est trop long & trop

difficile plus av

Mon
me don
les cér
fus en
apporta
reur eu
au son
Cet hor
que for
donnen
donna
comme
me fit
me fair
la sienn
Après c
reur, q
de me
mander

Mon
de Mai
me don
de cent
qu'aux
terprète
vinces p
chaque
liere. P

difficile , mais quand il sera plus fort & plus avancé en âge , il pourra l'entreprendre.

Mon départ étant arrêté , l'Empereur me donna une audience de congé avec les cérémonies ordinaires. Lorsque je fus en sa présence , le grand Trésorier apporta un bracelet d'or , que l'Empereur eut la bonté de me mettre au bras au son des tymbales & des trompettes. Cet honneur répond en Ethiopie à celui que font les Princes d'Europe quand ils donnent leurs Ordres. Ensuite il me donna le manteau de cérémonie , & comme c'étoit le temps du repas , il me fit l'honneur de me retenir & de me faire manger à une table auprès de la sienne , mais qui n'étoit pas si haute. Après dîner je pris congé de l'Empereur , qui ordonna au grand Trésorier de me fournir tout ce que je lui demanderois.

Mon départ fut fixé au second jour de Mai de l'année mil sept cent. On me donna un Officier avec une escorte de cent Cavaliers pour me conduire jusqu'aux confins de l'Empire , & un Interprète qui sçavoit les langues des provinces par où nous devons passer ; car chaque province a sa langue particulière. Plusieurs Marchands qui alloient

à *Messua*, se joignirent à moi, & furent bien aises de profiter de cette occasion pour faire leur voyage plus sûrement. Quoique l'Ambassadeur *Mourat* me pressât de partir de peur des pluies, qui commençoient déjà à tomber toutes les nuits, il ne put se mettre si-tôt en chemin, parce que l'Empereur l'arrêta. Nous nous donnâmes rendez-vous à *Duvarna* pour continuer ensemble notre route. Je ne pus sans être attendri quitter l'Empereur, qui me marqua mille bontés, & me parut être sensible à cette séparation. J'avoue que je ne pense jamais à ce grand Prince qu'avec les sentimens de la plus tendre reconnoissance, & sans mes incommodités, je me serois attaché à sa personne, & j'aurois sacrifié le reste de mes jours à son service. Les principaux Seigneurs de sa Cour, me firent l'honneur de m'accompagner pendant deux lieues, selon les ordres qu'il leur en avoit donnés.

Nous prîmes notre route par la ville d'*Emfras*, dont j'ai déjà parlé. L'Officier qui nous conduisoit, arrivoit une heure avant nous dans les lieux où nous devions loger. Il alloit descendre chez le Gouverneur, ou chez le Chef du village, & lui montrait les ordres de

la Co
de pa
dans
attach
de so
cipau
blent
où en
ge, la
de pa
du pa
mande
avec
neur,
eute,
est so
lettres
marqu
le pre
ensuite
tous
l'Offic
Nou
Gonda
traver
chemi
monta
Eglise
fameu
pélerin

la Cour, qui sont écrits sur un rouleau de parchemin. Ce rouleau est renfermé dans de petites courges qu'il porte attachées à son col avec des cordons de soie. Si-tôt qu'il est arrivé, les principaux de la ville ou du lieu s'assemblent devant la porte du Gouverneur où en leur présence il détache sa courge, la rompt & en tire le petit rouleau de parchemin qui s'appelle en langue du pays *Ati Heses*, c'est-à-dire, *Commandemens de l'Empereur*; il le remet avec beaucoup de respect au Gouverneur, en lui disant, que s'il ne l'exécute, il y va de sa tête; lorsqu'un ordre est sous peine de la vie, il est écrit en lettres rouges. Le Gouverneur pour marquer son respect & son obéissance, le prend & le met sur sa tête; il donne ensuite ses ordres pour défrayer par tous les lieux de son Gouvernement l'Officier & toute sa compagnie.

Nous employâmes un jour à aller de Gondar à Emfras, parce qu'il nous fallut traverser une haute montagne par des chemins très-difficiles. Il y a sur cette montagne un grand Monastere avec une Eglise dédiée à sainte Anne. Ce lieu est fameux, & on y vient de fort loin en pèlerinage. On voit dans ce Monastere

une fontaine d'une eau très-claire & très-fraîche ; les pèlerins en boivent par dévotion ; ils prétendent qu'elle fait plusieurs guérisons miraculeuses par l'intercession de sainte Anne, à laquelle les Ethiopiens ont beaucoup de dévotion.

Nous arrivâmes à *Emfras* le troisieme de Mai, & nous logeâmes dans une belle maison qui appartient au vieux *Mourat*. On m'y régala pendant trois jours. J'entendis en cette ville des concerts de harpe & d'une espece de violon, qui approche fort des nôtres. J'assistai aussi à une espece de spectacle ; les acteurs chantent des vers à l'honneur de celui qu'ils veulent divertir, & font mille tours de souplesse. Les uns dansent des balets au son de petites tymbales, & comme il sont lestes & légers, ils sont en dansant des postures fort extravagantes. Les autres ayant un sabre nud dans une main, & tenant un bouclier dans l'autre, représentent des combats en dansant, & font des sauts si surprenans, qu'on ne le pourroit croire si on ne les avoit pas vus. Un de ces fauteurs m'apporta une bague, & me dit de la cacher ou de la faire cacher par quelqu'un, & qu'il sçauroit bientôt me dire où elle seroit. Je la pris, & je la cachai si

bien, & si
sible d
mome
homm
toujou
cemen
& que
Il y en
d'une
mel de
ment l
goutte

On
de qu
assistan
à-dire,
j'étois
parlé d
au Dér
avoit d
timent
permet
punir c
éclater
un rem
la croi
cun po
C'est ic
Catholi
la guér

bien, que je crus qu'il lui seroit impossible de deviner où je l'avois mise. Un moment après je fus fort surpris que cet homme s'approcha de moi en dansant toujours en cadence, & me dit doucement à l'oreille qu'il avoit la bague, & que je ne l'avois pas bien cachée. Il y en a d'autres qui tiennent une lance d'une main & un verre plein d'hydromel de l'autre, & sautent prodigieusement haut sans qu'ils en répandent une goutte.

On me pria de voir une personne de qualité qui étoit malade. Un des assistans me dit à l'oreille *Mich*, c'est-à-dire, *l'esprit malin la frappé*. Lorsque j'étois à *Gondar*, on m'avoit souvent parlé de cette maladie qu'on attribue au Démon, & l'Empereur même m'en avoit demandé plus d'une fois mon sentiment; je lui répondis que Dieu ne permettoit ces obsessions que pour nous punir de nos péchés, ou pour faire éclater sa puissance; que nous avions un remède infailible dans le signe de la croix, & que le Diable n'avoit aucun pouvoir sur les véritables Chrétiens. C'est ici où les exorcismes de l'Eglise Catholique seroient fort nécessaires pour la guérison de ces maladies; on a vu

souvent dans ces Pays schismatiques des effets merveilleux des prières dont l'Eglise se sert dans ces occasions.

D'Emfras nous allâmes coucher à *Coga*. C'étoit autrefois la demeure des Empereurs d'Ethiopie. La ville est petite, mais la situation en est charmante, & les dehors en sont très-agréables. J'allai loger chez le Gouverneur de la province, qui me fit beaucoup d'honneur aussi-bien que tous les autres Gouverneurs & Chefs des villages, chez qui je logeai dans toute la route. On commença à *Coga* à confier nos bagages aux Seigneurs des villages, qui nous les firent porter jusqu'à la frontiere de la maniere dont je l'ai déjà expliqué. Je n'ai pas marqué exactement les lieux par où nous avons passé; la grande foiblesse où j'étois alors ne me permettoit pas d'écrire comme je l'aurois souhaité.

Nous employâmes sept à huit jours à traverser la province d'*Ogara*, où il ne fait pas de si grandes chaleurs qu'ailleurs, parce qu'il y a plusieurs montagnes fort hautes. On m'a dit qu'on y trouvoit de la glace en certain temps de l'année, je n'oserois l'affirmer. Il y a dans ces montagnes des maisons prati-

quées
un en
allés
furent
conter
qu'on
dans
quand
crois
tions,
quelqu
un si
semble
Elles
la figu
noir r
sur de
ou de
des m
nes d'
de tou
vend
bétail;
infini.

De
trâmes
mence
que d'
provin
Tekefel

quées dans le roc , & on me fit voir un endroit où des jeunes gens s'étant allés cacher pour faire la débauche, y furent tous pétrifiés. Ceux qui me raconterent cette aventure, m'ont dit qu'on voit encore ces jeunes débauchés dans la posture où ils se trouverent, quand ils furent changés en pierres. Je crois que ces figures sont des congélations, dans lesquelles la nature se joue quelquefois. Il y a dans ces montagnes un si grand nombre de maisons, qu'il semble que ce soit une ville continuelle. Elles sont bâties en rond; le toit, dont la figure ressemble à celle d'un entonnoir renversé, est de jonc & appuyé sur des murailles, qui s'élèvent à dix ou douze pieds de terre. L'intérieur des maisons est propre & orné de cannes d'Inde rangées avec art. On trouve de tous côtés des marchés, où l'on vend toutes sortes de denrées & de bétail; l'on voit par tout un monde infini.

De la province d'Ogara nous entrâmes dans celle de *Siry*, où l'on commence à parler la langue de *Tigra*. Avant que d'arriver à *Siry*, capitale de cette province, nous passâmes la rivière de *Tekefel*; c'est-à-dire, l'épouvantable; c'est

le nom qu'on lui donne à cause de sa rapidité. Elle est quatre fois plus large que la Seine n'est à Paris, on la passe en bateau, car il n'y a point de pont. Cette province est le plus beau & le plus fertile pays que j'ai vu en Ethiopie. Il y a de très-belles plaines arrosées de fontaines & remplies de grandes forêts d'orangers, de citroniers, de jasmins, de grenadiers. Ces arbres sont si communs en Ethiopie, qu'ils y viennent en plein sol sans soin & sans culture; les prairies & les campagnes sont couvertes de tulipes, de renoncules, d'œillets, de lis, de rosiers chargés de roses blanches & rouges, & de mille autres sortes de fleurs que nous ne connoissons pas, & qui embaument l'air d'une manière plus forte & plus délicieuse que ces beaux endroits qu'on voit en Provence. L'Officier qui nous conduisoit a dans cette Province un fort beau château, où il me régala pendant huit jours. Je commençai en ce lieu-là à remarquer que la tumeur que j'avois à l'orifice de l'estomac, diminuoit, & que l'exercice & l'air de la campagne me donnoit de l'appétit, & faisoit sur moi un bon effet. Je reçus dans ce château la visite, dont le Gouverneur de la province m'honora par

ordre d
jeune e
condui
Roi. C
fermés

De
sâmes
pitale
neur d
premie
reur a
au fils
dépend
nemens
fûmes
dresser
Palais
dans un
régala
rai che
digne d
fut lui
damme
faire po
rouge,
la plus
du bœu
timent
& très-
de corn
bœufs

ordre de l'Empereur. Il y fit amener un jeune éléphant que l'Ambassadeur devoit conduire en France, & présenter au Roi. C'étoit-là l'effet des ordres renfermés dans les petites courges.

De la province de *Siry*, nous passâmes dans celle d'*Adoua*, dont la capitale porte le même nom. Le Gouverneur de cette province est un des sept premiers Ministres de l'Empire. L'Empereur a donné en mariage une de ses filles au fils de ce Gouverneur, qui a dans sa dépendance vingt-quatre petits Gouvernemens ou Principautés. Lorsque nous fûmes arrivés à sa ville capitale, il fit dresser une tente magnifique dans son Palais pour m'y recevoir; il me logea dans un très-bel appartement, & me régala pendant seize jours que je demeurai chez lui, avec une magnificence digne de sa qualité & de son rang. Ce fut lui qui eut ordre de me fournir abondamment tout ce qui me seroit nécessaire pour mon embarquement sur la Mer rouge, & il le fit de la manière du monde la plus obligeante. Je mangeai par régal du bœuf sauvage que les Ethiopiens estiment fort; la chair en est très-bonne & très-délicate. Ces bœufs n'ont point de cornes, & ne sont pas si gros que nos bœufs de France.

Il y a encore quantité de chevreuils dans cette Province ; mais je n'y vis ni biches , ni cerfs. Après avoir remercié ce Seigneur qui nous combla d'honnêtetés , nous poursuivîmes notre route. Nous traversâmes une forêt pleine de singes de toutes les grandeurs , qui montoient sur les arbres avec une vitesse surprenante , & qui nous divertissoient par mille & mille sauts qu'ils faisoient. Nous entrâmes ensuite dans la province de *Saravi* , où j'eus le chagrin de voir mourir le petit éléphant dont je m'étois chargé.

C'est dans cette Province qu'on trouve les plus beaux chevaux d'Ethiopie , & d'où on tire ceux des écuries de l'Empereur ; c'étoit aussi dans cette Province où l'Ambassadeur avoit ordre de prendre les chevaux qu'il devoit conduire en France. Ces chevaux qui sont pleins de feu , & qui sont aussi gros que les chevaux Arabes , ont toujours la tête haute. Ils n'ont point de fers , parce qu'on ne sçait en Ethiopie ce que c'est que de ferrer les chevaux , ni les autres bêtes de charge.

De *Saravi* , nous arrivâmes enfin à *Duvarna* , capitale du royaume de *Tigra*. Il y a deux Gouverneurs dans cette Province ; je n'en sçais pas la raison , ni quels

sont les
Barnaga
apparen
de la M

Duva

haute &
cupent
Ethiopi

Duvarna

deux li
bureau
chandis

sont bât
des terr

de *Mon*
ville , f
peu lar

la peut
ployâm
rendre

devois

Peu

deux G
velle d
ainé de

ritier d
rut à l'à
toutes

un Prin

extrême

sont leurs départemens. On les appelle *Barnagas*, c'est-à-dire *Rois de la Mer*, apparemment parce qu'ils sont voisins de la Mer rouge.

Duvarna est divisé en deux villes, la haute & la basse; les Mahométans occupent la basse. Tout ce qui vient en Ethiopie, par la Mer rouge, passe par *Duvarna*. Cette ville, qui a environ deux lieues de circuit, est comme le bureau & le magasin général des marchandises des Indes. Toutes les maisons sont bâties de pierres quarrées; elles ont des terrasses au lieu de toîts. La riviere de *Moraba*, qui passe au pied de cette ville, se jette dans le *Tekefel*; elle est peu large, mais fort rapide, & on ne la peut passer sans danger. Nous employâmes deux mois & demi à nous rendre de *Gondar* en cette ville, où je devois attendre *Mourat*.

Peu de temps après mon arrivée, les deux Gouverneurs reçurent la triste nouvelle de la mort du Prince Basile, fils aîné de l'Empereur, & présomptif héritier de l'Empire. Ce Prince qui mourut à l'âge de dix-neuf à vingt ans, avoit toutes les qualités qui peuvent rendre un Prince accompli. Outre qu'il étoit extrêmement bien fait, il avoit de l'es-

prit, du courage, de la droiture & un cœur généreux & libéral, ce qui le rendoit les délices de toute la Cour. Une fièvre maligne l'emporta en huit jours au retour de la campagne qu'il venoit de faire avec l'Empereur son pere, contre les *Galla*, où il s'étoit signalé; car il avoit combattu & poursuivi si vivement les ennemis, qu'il en avoit tué huit de sa main. Ce Prince aimoit tendrement le peuple, dont il auroit été le pere s'il avoit vécu. Il le fit bien paroître la veille de sa mort; l'Empereur l'étant allé voir, accompagné des plus grands Seigneurs de la Cour, le Prince lui dit qu'il n'avoit qu'une grace à lui demander; *c'est que vous vouliez bien, Seigneur, soulager votre peuple qui est opprimé & accablé par l'avarice insatiable des Ministres & des Gouverneurs.* Ces paroles touchèrent si vivement l'Empereur, qu'il ne put retenir ses larmes, & qu'il lui promit d'y prendre garde, & d'y mettre ordre. J'appris cette circonstance de celui qui apporta à *Duvarna* la nouvelle de cette mort, & l'ordre de faire des prières pour le Prince défunt, & de le pleurer selon la coutume. Ce qu'on raconte de ses vertus, est digne d'une éternelle mémoire. L'Empereur son pere

étant un
cade des
courut à
jetta au
gea de to
si grande
son pere

L'Emp
par diver
fois, &
confidens
vient. Il
paroître,
dans de t
chagrin
pereur m

Quelq
rables de
de s'avan
jeune Prin
en main l
déclarer
à craind
présentes
prévint,
Province
leur fidél
sacrifier l
son servi

Le Prin

étant un jour tombé dans une embuscade des ennemis, le jeune Prince accourut à toute bride à son secours, se jetta au milieu de la mêlée, les chargea de tous côtés, & fit des actions d'une si grande valeur, qu'il sauva la vie à son pere au péril de la sienne.

L'Empereur, soit par politique, soit par divertissement, se déguise quelquefois, & s'absente avec deux ou trois confidens, sans qu'on sçache ce qu'il devient. Il fut une fois deux mois sans paroître, ce qui jetta le Prince son fils, dans de terribles inquiétudes & dans un chagrin mortel, parce qu'on crut l'Empereur mort.

Quelques Seigneurs des plus considérables de la Cour, qui étoient bien aises de s'avancer en flattant l'ambition du jeune Prince, lui proposerent de prendre en main le Gouvernement, & de se faire déclarer Empereur; parce qu'il étoit à craindre que dans les conjonctures présentes, quelqu'un de ses freres ne le prévînt, & ne fit soulever quelques Provinces; qu'il pouvoit compter sur leur fidélité, & qu'ils étoient prêts de sacrifier leurs biens & leurs vies pour son service.

Le Prince qui avoit un amour tendre

& un attachement inviolable pour son pere , rejetta avec indignation la proposition de ces courtisans intéressés , & leur déclara qu'il ne vouloit jamais monter sur le trône que quand il auroit vu le corps de son pere , & qu'il seroit certain de sa mort. L'Empereur retourna quelques jours après , & scût par quelque courtisan affidé les perniciousseux conseils que l'on avoit donnés à son fils. Comme il est extrêmement sage & réservé , il n'en fit pas de bruit ; mais les flatteurs disparurent sans qu'on les ait jamais vus depuis ce temps-là. Le présomptif héritier de l'Empire a une Principauté qui est attachée à sa personne.

Je passai par cette Principauté en allant à *Duvarna* ; la ville se nomme *Heleni* : il y a un très-beau Monastere & une magnifique Eglise. C'est la plus belle & la plus grande que j'aie vu en Ethiopie : elle est dédiée à Sainte Helene , & c'est apparemment de cette Eglise que la ville a pris le nom d'*Heleni*. Au milieu de la grande place qui est devant l'Eglise , on voit trois aiguilles pyramidales & triangulaires de granite , toutes remplies de hiéroglyphes. Parmi les figures de ces aiguilles,

je rem
rure,
Ethiop
rures,
l'usage
destaur
d'être
voit d
Rome,
que ce
Saba :
de cett
jourd'h
dans le
cede en
qui est
trouve
rant la
secret q
vai très
Eglise f
portent
& de la
Après
toit la
Prince
blier à f
de leur
prit le
tête ; ce

je remarquai dans chaque face une serrure, ce qui est fort singulier, car les Ethiopiens ne se servent point de serrures, & n'en connoissent pas même l'usage. Quoiqu'il ne paroisse pas de piédestaux, ces aiguilles ne laissent pas d'être aussi hautes que l'obélisque qu'on voit dans la place de Saint Pierre de Rome, posé sur son piédestal. On croit que ce pays est celui de la Reine de *Saba*: plusieurs villages qui dépendent de cette Principauté portent encore aujourd'hui le nom de *Sabaim*. On trouve dans les montagnes du marbre qui ne cede en rien à celui d'Europe; mais ce qui est plus considérable, est qu'on y trouve beaucoup d'or, même en labourant la terre, & on m'en apporta en secret quelques morceaux, que je trouvai très-fins. Les Religieux de cette Eglise sont habillés de peaux jaunes, & portent une calotte de la même couleur & de la même peau.

Après l'arrivée du Courier qui portoit la triste nouvelle de la mort du Prince Basile, les *Barnagas* la firent publier à son de trompe par toutes les villes de leur gouvernement. Tout le monde prit le deuil, qui consiste à se raser la tête; ce qui se pratique par tout l'Em-

pire, tant à l'égard des hommes & des femmes que des enfans. Le lendemain les deux Gouverneurs, escortés de toute la milice & d'une multitude infinie de peuple, allèrent à l'Eglise dédiée à la Sainte Vierge, où l'on fit un service solennel pour le Prince, après lequel on retourna au palais dans le même ordre. Les deux *Barnâgas* s'asfirent dans une grande salle, & me placèrent au milieu d'eux; ensuite les Officiers & les personnes de considération, hommes & femmes, se rangèrent autour de la salle. Des femmes avec des tambours de basque, & des hommes sans tambours, se placèrent au milieu de la salle, & commencerent à faire mutuellement en l'honneur du Prince, des récits en forme de chansons, mais d'un ton si lugubre, que je ne pus m'empêcher d'en être attendri, & de pleurer pendant une heure que dura la cérémonie. Il y en avoit qui, pour marquer leur chagrin, se déchiroient le visage, & se le mettoient tout en sang, ou se brûloient les temples avec des bougies. Il n'y avoit dans cette salle que des personnes de qualité; le peuple étoit dans les cours, où il faisoit des cris si lamentables, qu'il auroit attendri les per-
sonnes

sonnes
durere

Il fa
Ethiop
tés de
voisins
défunt
s'y tro
avec d
après
neuf de
cueil au
beaux
& les
basque.
du défu
sa louan
se déch
chair av
leur do
affreuse
que les
corps.
Pseume
se mette
droite u
prieres
mêmes
dant rou
du défu

Tom

sonnes les plus dures. Ces cérémonies durerent trois jours, selon la coutume.

Il faut remarquer que lorsque quelque Ethiopien meurt, on entend de tous côtés des cris épouvantables. Tous les voisins s'assemblent dans la maison du défunt, & pleurent avec les parens qui s'y trouvent. On lave le corps mort avec des cérémonies particulieres, & après l'avoir enveloppé d'un linceul neuf de coton, on le met dans un cercueil au milieu d'une salle avec des flambeaux de cire. On y redouble les cris & les pleurs au son des tambours de basque. Les uns prient Dieu pour l'ame du défunt : les autres disent des vers à sa louange, ou s'arrachent les cheveux, se déchirent le visage, ou se brûlent la chair avec des flambeaux pour marquer leur douleur. Cette cérémonie, qui est affreuse & touchante, dure jusqu'à ce que les Religieux viennent lever le corps. Après avoir chanté quelques Pseaumes & fait les encensemens, ils se mettent en marche tenant à la main droite une croix de fer & un livre de prières à la gauche : ils portent eux-mêmes le corps, & psalmodient pendant tout le chemin. Les parens & amis du défunt suivent & continuent leurs

cris avec des tambours de basque. Ils ont tous la tête rasée, qui est la marque du deuil, comme je l'ai déjà dit. Quand on passe devant quelque Eglise, le convoi s'y arrête; on y fait quelques prières; ensuite on continue son chemin jusqu'au lieu de la sépulture. Là on recommence les encensemens; on chante pendant quelque temps les Pseaumes d'un ton lugubre, & on met le corps en terre. Les personnes considérables sont enterrées dans les Eglises, & les autres dans les cimetières communs, où l'on plante quantité de croix à-peu-près de la même manière que font les Peres Chartreux. Les assistans retournent à la maison du défunt, où l'on fait un festin. On s'y assemble pendant trois jours matin & soir pour pleurer, & on ne mange point ailleurs pendant tout ce temps-là. Après trois jours on se sépare jusqu'au huitième jour de la mort, & de huit en huit jours on se rassemble pour pleurer pendant deux heures, ce qui se pratique pendant toute l'année. C'est leur anniversaire.

Quand le Prince héritier, ou quelqu'autre d'une qualité très-distinguée meurt, l'Empereur est trois mois sans s'appliquer aux affaires, à moins qu'elles

ne
en
fit
lui
le
tea
pu
ne
dev
che
en
fon
luti
don
I
apre
voi
ord
Offi
prêt
m'es
une
n'en
Dix
& j
dan
Mor
D
villa
par

ne foient preffées. Comme il vouloit envoyer un Ambaffadeur en France , il fit venir *Mourat* , lui donna fes ordres , lui fit remettre fa lettre de créance pour le Roi ; & après l'avoir revêtu du manteau de cérémonie dans une audience publique , il le fit partir. Son voyage ne fut pas heureux. Les chevaux qu'il devoit préfenter au Roi moururent en chemin. *Mourat* renvoya en Cour pour en avoir d'autres : cet accident retarda fon voyage , & me fit prendre la réfolution d'aller l'attendre à *Meffua* , pour donner ordre à notre embarquement.

La veille de mon départ, les *Barnagas* après avoir renvoyé les troupes qui m'avoient conduit à *Duvarna* , donnerent ordre à cent lances à pied, qui avoient un Officier à cheval à leur tête, de fe tenir prêts à marcher le lendemain pour m'escorter jufqu'à *Meffua*. Je renvoyai une partie de mes domeftiques, & je n'en gardai que trente. Je partis de *Duvarna* le 8 Septembre de l'an 1700 , & je paſſai avec bien de la peine & du danger une riviere très-rapide nommée *Moraba*.

Depuis *Duvarna* les Seigneurs des villages ne font plus porter les bagages par leurs vaffaux, mais on fe fert de

certaines bœufs qu'on nomme *Bers*, & qui sont d'une espèce différente de ceux qu'on nomme *Frida*, qui sont les bœufs ordinaires. Ces animaux, dont on ne mange point la chair, font beaucoup de chemin en peu de temps. J'en avois une vingtaine, dont une partie portoit les grandes provisions de notre vaisseau, & l'autre nos tentes; parce, que depuis que les pluies avoient cessé, nous couchions la nuit à la campagne.

Les habitans de ce pays, qui sont en partie Mahométans & en partie Chrétiens, apportent des vivres & des provisions aux caravanes qui passent. J'appris qu'à une journée de notre route on voyoit quelque chose de fort extraordinaire dans un des plus fameux Monastères du pays. Je voulus m'en assurer par moi-même; je quittai le grand chemin, & pris avec moi vingt lances & le Commandant pour faire plus sûrement ce petit voyage. Nous employâmes la moitié d'un jour à monter une montagne fort difficile & toute couverte de bois. Quand nous fûmes au haut, nous trouvâmes une Croix & le Monastere que nous cherchions.

Ce Monastere est au milieu d'une forêt, dans une affreuse solitude. Il est

bien
déc
Il y
qui
qui
que
si é
à s'y
vian
gieu
qués
saint
J'y v
xant
dant
sauv
naire
sang
lui d
pres
doux
très-
L'Ab
beau
fûme
nous
réci
moni
cessio
toujo

bien bâti & a une vue fort étendue, on y découvre la mer Rouge & un vaste pays. Il y a cent Religieux dans cette maison qui y menent une vie très-austere, & qui sont habillés de la même maniere que ceux d'*Heleni*. Leurs cellules sont si étroites, qu'un homme a de la peine à s'y étendre. Ils ne mangent point de viande non plus que les autres Religieux d'*Ethiopie*. Ils sont toujours appliqués à Dieu & à la méditation des choses saintes; c'est-là toute leur occupation. J'y vis un vieillard âgé d'environ soixante & six ans, qui n'avoit vécu pendant sept ans que de feuilles d'olivier sauvage. Cette mortification extraordinaire lui avoit causé un crachement de sang qui l'incommodoit beaucoup. Je lui donnai quelques remedes, & je lui prescrivis un régime de vie un peu plus doux. C'étoit un très-bel homme & très-poli, frere du Gouverneur de *Tigra*. L'Abbé du Monastere nous reçut avec beaucoup de charité. Si-tôt que nous fûmes arrivés, il nous lava les pieds & nous les baïsa, pendant que ses Religieux récitoient des prieres. Après cette cérémonie on nous conduisit à l'Eglise processionnellement, les Religieux chantant toujours, & nous allâmes ensuite dans

une chambre où l'on nous apporta à manger. Tout le régal ne consista qu'en du pain trempé dans du beurre & en de la bierre ; car on ne boit ni vin ni hydromel dans ce Couvent, & on n'y voit même jamais de vin que pour dire la Messe. L'Abbé nous tint toujours compagnie ; mais il ne mangea point avec nous.

Lorsqu'on me mena dans l'Eglise, je vis le prodige qui faisoit le sujet de mon voyage, & que je ne pouvois croire. On m'avoit assuré que, du côté de l'Epître, on voyoit en l'air, sans aucun appui ni soutien, une baguette d'or ronde, longue de quatre pieds, & aussi grosse qu'un gros bâton. Ce prodige me parut si merveilleux, que j'eus peur que mes yeux ne m'eussent trompé, & qu'il n'y eût quelque artifice que je ne découvrois pas, ainsi je priai l'Abbé de vouloir bien me permettre d'examiner de plus près s'il n'y avoit point quelque appui qu'on ne vît pas. Pour m'en assurer d'une manière à ne pas en douter, je passai un bâton par dessus & par dessous & de tous les côtés, & je trouvai que cette baguette d'or étoit véritablement en l'air (1) ; ce qui me

(1) Les légendes Ethiopiennes sont souvent

causa
reveni
relle d
gieux
manier

« Il

» ans,

» nom

» lippe

» nour

» que

» teté

» plusie

» dans

» étoit

» se fit

» bâtir

» bois

» suspe

» vu le

» me di

» pos n

» Dieu

» qui s

» Jesus

Je laisse

fort extr

l'est enco

ou un m

causa un étonnement dont je ne puis revenir, ne voyant aucune cause naturelle d'un effet si prodigieux. Les Religieux m'en raconterent l'histoire de la maniere dont je vais la rapporter.

« Il y a environ trois cents trente-six » ans, me dirent-ils, qu'un Solitaire » nommé *Abona Philippos*, ou Pere Phil- » lippe, se retira dans ce désert, il ne se » nourrissoit que d'herbes & ne buvoit » que de l'eau. La réputation de sa sain- » teté se répandit de tous côtés ; il fit » plusieurs prédictions, qui se vérifierent » dans la suite. Un jour que ce Solitaire » étoit en contemplation, Jesus-Christ » se fit voir à lui, & lui ordonna de » bâtir un Monastere dans l'endroit du » bois où il trouveroit une baguette d'or » suspendue en l'air : l'ayant trouvée & » vu le miracle dont vous êtes témoin, » me dit celui qui parloit, *Abona Philip- » pos* ne douta plus de la volonté de » Dieu. Il obéit & bâtit ce Monastere, » qui se nomme *Bihen Jesus ; Vision de » Jesus*, à cause de cette apparition ». Je laisse au lecteur à faire les réflexions

fort extraordinaires. Ce témoignage de Poncet l'est encore davantage. Il atteste une imposture, ou un mensonge.

qu'il lui plaira sur ce prodige que j'ai vu, & sur ce que ces Religieux m'ont dit là-dessus.

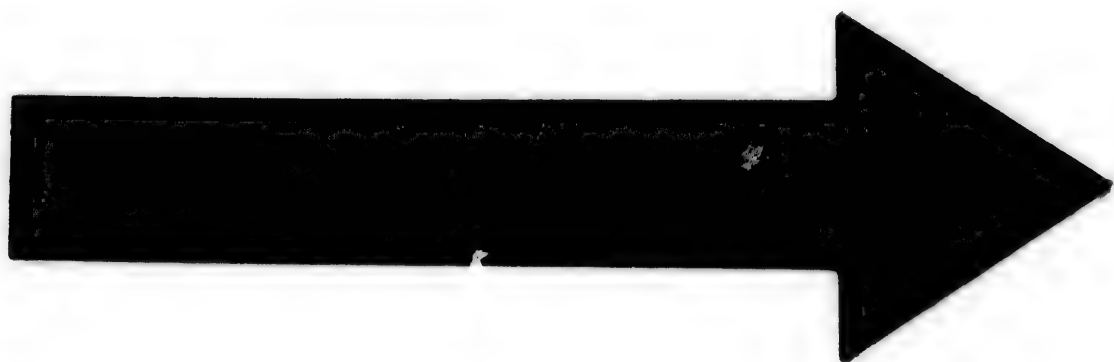
Le lendemain ayant pris congé de l'Abbé & des Religieux qui me firent l'honneur de m'accompagner fort loin, j'allai rejoindre la caravane que j'avois quittée, & je continuai mon voyage. Je ne vis rien dans le reste de ma route qui mérite qu'on y fasse attention. Huit jours après être partis de *Duvarna* nous arrivâmes à *Arcouva*, petite ville sur le bord de la mer Rouge, que les Géographes appellent fort mal *Arequies*; nous n'y demeurâmes qu'une nuit. Nous passâmes le lendemain en bateau un bras de mer, & nous allâmes à *Messoua*, qui est une petite isle, ou plutôt un rocher stérile sur lequel est bâtie une forteresse, qui appartient au Grand-Seigneur, & qui est la demeure d'un Bacha.

C'est peu de chose que cette forteresse, & un vaisseau de guerre bien armé s'en feroit aisément. Pendant que j'y étois, un vaisseau Anglois vint mouiller à la rade, ce qui jeta l'épouvante dans toute l'isle. On songeoit déjà à se mettre en sûreté, lorsque le Capitaine du vaisseau envoya sa chaloupe à terre pour assurer le Commandant, qu'il n'avoit

rien
am
Me
vil
sur
qu'
don
don
rev
ave
con
pie
là,
pou
de
tre
l'ea
obl
il n
I
pie
ten
ave
diff
pui
ori
fie,
veu
ai
jam

rien à craindre des Anglois, qui étoient amis du Grand-Seigneur. Le Bacha de *Messoua* met un Gouverneur à *Suaquen*, ville dépendante de l'Empire Ottoman, sur le bord de la mer Rouge. C'est-là qu'est la pêche des perles & des tortues, dont on fait un grand commerce, & dont le Grand-Seigneur tire un gros revenu. Le Bacha de *Messoua* me reçut avec beaucoup d'honnêteté, à la recommandation de l'Empereur d'*Ethiopie*, qu'on craint beaucoup dans ce pays-là, & avec raison; car les Ethiopiens pourroient aisément se rendre maîtres de cette place, qui leur appartenoit autrefois, en l'affamant, & refusant de l'eau aux habitans de *Messoua*, qui sont obligés d'en faire venir d'*Arcouva*; car il n'y en a point dans l'isle.

Pendant que j'étois à la cour d'*Ethiopie*, j'appris que les Hollandois avoient tenté plus d'une fois de lier commerce avec les Ethiopiens; mais soit que la différence de religion, soit que la grande puissance des Hollandois dans les Indes orientales, leur aient donné de la jalousie, il est certain que les Ethiopiens n'en veulent point avoir avec eux, & je leur ai entendu dire, qu'ils ne se feroient jamais à des Chrétiens qui ne jeûnent



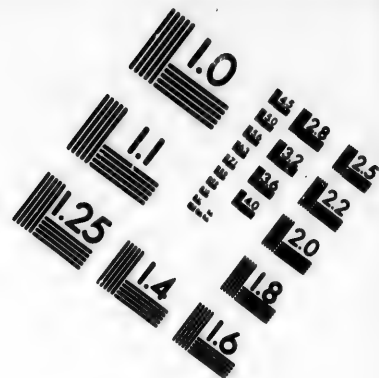
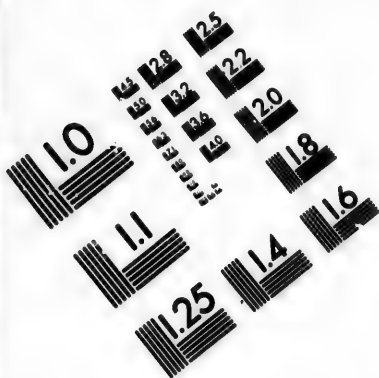
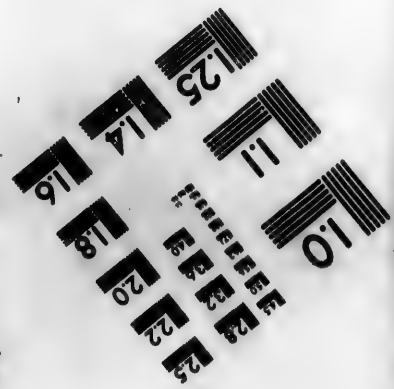
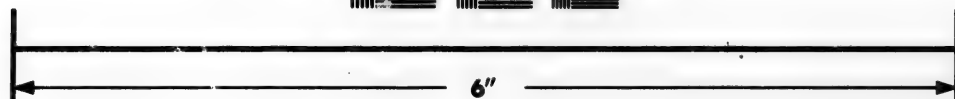
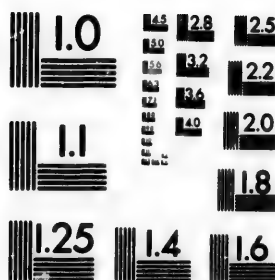


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14590
(716) 872-4503

18 20 22 25
28 30 32 35

10 11 12 13 14 15 16 17

point, qui n'invoquent point les Saints ; & qui ne croient pas la réalité de Jesus-Christ dans le saint Sacrement.

Les Anglois ont aussi envie de se lier avec les Ethiopiens, & je sçais qu'un Marchand Arménien, nommé *Agapyri*, s'étoit associé aux Anglois pour entrer dans ce commerce, qui leur feroit avantageux. Car outre l'or, la civette, les dents d'éléphant, &c. on tireroit de l'Ethiopie l'aloës, la myrrhe, la casse, le tamarin & le café, dont les Ethiopiens ne font pas un grand cas, & qu'on m'a dit avoir été transporté autrefois d'Ethiopie dans l'*Yémen* ou l'Arabie heureuse, d'où on le tire à présent ; car on ne le cultive aujourd'hui en Ethiopie que par curiosité.

La plante du café est à peu près comme le myrrhe ; les feuilles en sont toujours vertes, mais plus larges & plus touffues. Il porte un fruit comme une pistache, & au-dessus une gousse où sont renfermées deux sèves, & c'est ce qu'on appelle le café. Cette gousse est d'abord verte, mais en mûrissant elle devient brune. Il est faux qu'on fasse passer le café par l'eau bouillante pour en gâter le germe, comme quelques-uns l'ont assuré ; on le tire des gousses où il est renfermé, & on l'envoie sans autre préparation.

L
Mou
préh
écriv
ler l'
que j
de s'
Bafile
vés s
me jo
dome
manie
pour
& vo
ne leu
pris c
m'em
que,
Je n
Lâtim
fort n
quoiqu
ensem
des,
sont c
Cepen
& end
beauc
sept o
ils fo
cette

Les retardemens de l'Ambassadeur Mourat m'inquiétoient, parce que j'appréhendois de perdre la *mousson*. Je lui écrivis que j'avois pris la résolution d'aller l'attendre à *Gedda*. Il me répondit que je pouvois y aller, & qu'il tâcheroit de s'y rendre; que la mort du Prince Basile, & les embarras qu'il avoit trouvés sur sa route, l'avoient empêché de me joindre. Ainsi je congédiai tous mes domestiques, & je les récompensai d'une manière qui leur aura donné de l'estime pour les François. Ils fondoient en larmes & vouloient tous me suivre; mais je ne leur permis pas. Cela étant fait, je pris congé du Bacha de *Messoua*, & je m'embarquai le 28 Octobre sur une barque, qui avoit été construite à Surate.

Je ne voulus point me mettre sur les bâtimens du pays, qui me paroissoient fort mauvais & peu sûrs, les planches, quoique goudronnées, n'étant attachées ensemble qu'avec d'assez méchantes cordes, aussi bien que les voiles, qui ne sont que de nattes de feuilles de *domi*. Cependant ces bâtimens si mal équipés, & encore plus mal gouvernés, portent beaucoup, & quoiqu'ils n'aient que sept ou huit hommes pour les conduire, ils sont d'un grand usage dans toute cette mer.

Nous abordâmes, deux jours après notre départ de *Messoua* à une petite île nommée *Deheleq*. Les vaisseaux qui viennent des Indes ont coutume d'y faire aiguade & d'y prendre des provisions qu'on y trouve en abondance, excepté le pain, dont les habitans manquent souvent eux-mêmes, ne vivant la plupart du temps que de chair & de poisson. Nous restâmes huit jours dans cette île, parce que le vent nous devint contraire; mais si-tôt qu'il fut bon, nous passâmes à une autre île nommée *Abugasar*, qui signifie, *Pere du pardon*. Le Capitaine ne manqua pas de descendre, & de porter un flambeau au tombeau de ce malheureux *Abugasar*. Les Mahométans craindroient de faire naufrage, s'ils y manquoient, & ils se détournent même de leur route pour aller visiter ce prétendu Saint. Nous cinglâmes ensuite en haute mer à travers les écueils qui sont à fleur d'eau & très-fréquens, ce qui rend cette navigation fort périlleuse; mais les Pilotes qui connoissent ces écueils, passent sans crainte tout au travers, quoiqu'on en trouve à tous momens. Nous arrivâmes le sixième jour à *Kautumbui*, c'est un rocher fort élevé dans la mer; à une demi-lieue de la terre ferme d'Arabie, nous y jettâmes

l'anc
y pa
coto
à lbr
lage
suite
navig
C'est
Roi d
mer c
abond
qu'un
deux
fins;
débar
par te
Gedda
journe
l'ancr
pour a
merce
qu'il y
chand
On n'y
Les v
en plu
où nou
cembr
Kautu
vigion
tous le

l'ancre entre l'écueil & la terre, & nous y passâmes la nuit. Le lendemain nous cotoyâmes l'Arabie, & nous mouillâmes à *Ibrahim Merfa*, c'est-à-dire, au mouillage d'*Abraham*. Nous continuâmes ensuite notre route, & après huit jours de navigation, nous abordâmes à *Consita*. C'est une jolie ville, qui appartient au Roi de la Mecque, & le premier port de mer de ses Etats du côté du midi. On y aborde volontiers, parce qu'on n'y paye qu'une douane, & qu'il en faut payer deux ailleurs. Il y a de très-beaux magasins; on y met les marchandises qu'on débarque, & qu'on fait passer ensuite par terre sur le dos des chameaux à *Gedda*, qui en est éloignée de cinq à six journées. Nous demeurâmes huit jours à l'ancre à *Consita* pour nous reposer & pour attendre le vent favorable. Le commerce est grand dans cette ville, parce qu'il y vient un grand nombre de Marchands Mahométans, Arabes & Indiens. On n'y reçoit point les Indiens idolâtres. Les vivres y sont à meilleur marché, & en plus grande abondance qu'à *Gedda*, où nous arrivâmes le cinquième de Décembre de l'année mil sept cent. Depuis *Kantumbul* jusqu'à *Gedda*, nous ne navigions que le jour, & nous mouillions tous les soirs à cause des écueils.

Gedda est une grande ville sur le bord de la mer à demi-journée de la Mecque. Le port ou plutôt la rade en est assez sûre, quoiqu'elle ait le nord-ouest pour traversier. Le fond est assez bon en certains endroits, & les petits vaisseaux y sont à flot, mais les gros sont obligés de rester à une lieue. J'allai à terre & je logeai dans un *Oquel*. Ce sont quatre grands corps de logis à trois étages avec une Cour au milieu. L'étage d'en bas est pour les magasins, les passagers occupent les autres étages. Il n'y a point d'autres hôtelleries en ce pays-là non plus qu'en Turquie. Il y a quantité de ces *Oquels* dans *Gedda*. D'abord qu'un voyageur est arrivé, il va chercher des chambres & des magasins qui lui conviennent, & dont il paie au maître un prix réglé qui n'augmente ni ne diminue jamais. Je donnois quatre écus par mois pour deux chambres, une terrasse & une cuisine. Ces *Oquels* sont des asyles & des lieux sacrés, où l'on ne craint ni les insultes ni les vols : ce qu'il y a d'incommode, c'est qu'on n'y fournit rien, il faut se meubler, acheter & préparer soi-même ce qu'on veut manger, à moins qu'on ne le fasse faire par ses domestiques.

De
Gedda
 une
 fit dr
 de la
 le vis
 soixan
 mais
 la lev
 ses su
 de fa
 oblig
 part d
 quinze
 le cha
 champ
 March
 qui y
 il leur
 Il fit
 troupe
 ce qui
 Il vien
 Indes
Mecque
 les Ma
 vanes
 dises
 aux In
 vent à

Deux jours après que je fus arrivé à *Gedda*, le Roi de *la Mecque* y vint avec une armée de vingt mille hommes. Il fit dresser ses tentes & campa à la porte de la Ville qui conduit à *la Mecque*. Je le vis, c'est un homme âgé d'environ soixante ans, d'une taille majestueuse, mais dont le regard paroît affreux; il a la levre inférieure fendue du côté droit, ses sujets & ses voisins ne se louent pas de sa douceur, ni de sa clémence. Il obligea le Bacha qui est à *Gedda* de la part du Grand Seigneur, de lui donner quinze mille écus d'or & le menaça de le chasser, s'il ne lui obéissoit sur le champ. Il fit aussi une avanie à tous les Marchands sujets du Grand Seigneur, qui y sont établis pour le négoce, & il leur fit payer trente mille écus d'or. Il fit distribuer ces deux sommes à ses troupes, qui sont toujours nombreuses, ce qui le rend maître de la campagne. Il vient tous les ans des caravanes des Indes & de Turquie en pèlerinage à *la Mecque*. Il y en a de fort riches; car les Marchands se joignent à ces caravanes pour faire passer leurs marchandises des Indes en Europe, & d'Europe aux Indes. Quand ces caravanes arrivent à *la Mecque*, il s'y tient une grande

foire où se trouvent une multitude infinie de Marchands Mahométans avec toutes les marchandises les plus précieuses des trois parties du monde, qu'on y échange. Le Roi de la *Mecque* s'avisa de faire piller les caravanes des Indes & de Turquie en 1699 & 1700. Ce Prince s'appelle *Chérif* ou *Noble par excellence*, parce qu'il prétend être descendu du Prophete Mahomet. Le Grand Seigneur étoit depuis long-temps en possession de donner l'investiture de ce Royaume; mais ce *Chérif* qui est fier & hautain, s'est soustrait à l'autorité du Grand Seigneur qu'il appelle par mépris *Eton mamluq*, c'est-à-dire, *filz d'une Esclave*.

Médine est la Capitale de son Royaume; elle est fameuse par le tombeau de Mahomet, comme la *Mecque* est célèbre par sa naissance. Le Prince ne demeure pas souvent à *Médine*, parce qu'il est presque toujours à la tête de ses armées. Les Turcs en arrivant à *Médine*, ôtent leurs habits par respect, ne gardant qu'une écharpe qui leur couvre le milieu du corps, ils viennent de trois ou quatre lieues en cet équipage; ceux qui ne veulent pas se soumettre à cette loi, paient une somme d'argent pour faire

un Sac
homet

Ged
tiens p
les Fra
Mecque
roient
comme
vienn
Grand
ment
seaux
difes.
être pe
n'en o
jusqu'à
de tant
d'eau,
trois f
quatre
Ville r
est du
leure;
nir un
pieces
plupart
elles o
à la m
On
à deux

un Sacrifice à Dieu en l'honneur de Mahomet.

Gedda n'est pas un lieu où les Chrétiens puissent s'établir, particulièrement les Francs, à cause du voisinage de la *Mecque*, les Mahométans ne le souffriroient pas. Il s'y fait cependant un grand commerce, car les vaisseaux qui reviennent des Indes, y mouillent. Le Grand Seigneur entretient ordinairement dans ces mers, trente gros vaisseaux pour le transport des marchandises. Ces vaisseaux, qui pourroient être percés pour cent pieces de canon, n'en ont point. Tout est cher à *Gedda* jusqu'à l'eau, à cause du grand abord de tant de nations différentes; une pinte d'eau, mesure de Paris, coûte deux ou trois sols, parce qu'on l'apporte de quatre lieues loin. Les murailles de la Ville ne valent rien : la forteresse qui est du côté de la mer est un peu meilleure; mais elle ne pourroit pas soutenir un siège, quoiqu'il y ait quelques pieces de canon pour la défense. La plupart des maisons sont de pierres; elles ont des terrasses au lieu de toit, à la maniere des Orientaux.

On me fit voir sur le bord de la mer à deux portées de mousquet de la Ville,

un tombeau qu'ils assurent être celui d'Eve notre premiere mere. Les environs de *Gedda* sont tout-à-fait désagréables : on ne voit que des rochers stériles & des lieux incultes pleins de sable. J'aurois bien souhaité voir la *Mecque*, mais il y a défense aux Chrétiens d'y paroître, sous peine de la vie. Il n'y a point de riviere entre *Gedda* & la *Mecque*, comme quelques-uns l'ont avancé mal-à-propos; il n'y a qu'une fontaine où l'on va puiser l'eau qu'on boit à *Gedda*.

Après avoir demeuré un mois dans cette Ville, j'appris que l'Ambassadeur *Monrat* ne viendrait pas si-tôt; & que s'il perdoit la *Mousson*, il seroit obligé de demeurer encore un an en Ethiopie. Cela me fit prendre la résolution de m'embarquer sur les vaisseaux qui se disposoient pour aller à *Suez*, & de visiter le mont *Sinaï* où *Mourat* m'avoit mandé de me rendre, en cas qu'il ne vînt pas à *Gedda*.

Je m'embarquai le douzieme de Janvier de l'année mil sept cent un sur des vaisseaux que le Grand Seigneur avoit fait bâtir à *Surate*. Quoique ces vaisseaux soient forts grands, ils n'ont qu'un pont. Les bords en sont si élevés, qu'un homme

de la
peut y
vaissea
leurs n
férans
ticulies
y prat
lesquel
vent fo
cessaire
quante
bien v
conser
beaucod
dont o
bien d
qui fo
toute
nous o
près d
la droi
l'ancre
écueils
évitent
on les
& ces
vers,
puis le
mers;
nés fu

de la plus haute taille étant debout ne peut y atteindre. Les cordages de ces vaisseaux sont très-épais & très-durs, leurs mâts & leurs voiles sont peu différens des nôtres. Ce qu'il y a de particulier dans ces vaisseaux, c'est qu'on y pratique des chambres ou citernes, lesquelles sont si grandes, qu'elles peuvent fournir pendant cinq mois l'eau nécessaire à un équipage de cent cinquante hommes. Ces citernes sont si bien vernissées en dedans que l'eau s'y conserve très-pure & très-nette, & beaucoup mieux que dans les tonneaux dont on se sert en Europe. Nous eûmes bien de la peine à sortir des écueils qui sont autour de *Gedda*, & dont toute cette mer est remplie; ce qui nous obligeoit à nous soutenir toujours près des terres que nous laissions sur la droite. Nous jettions tous les soirs l'ancre pour ne pas donner dans les écueils, que les Pilotes de ces mers évitent avec une adresse merveilleuse; on les voit à fleur d'eau de tous côtés, & ces Pilotes passent hardiment au travers, par le grand usage qu'ils ont depuis leur enfance de naviger sur ces mers; car plusieurs de ces matelots sont nés sur ces bâtimens, qu'on peut re-

garder comme de grands magasins flottans. Après cinq ou six jours de navigation, nous mouillâmes à l'isle d'*Hassama* à deux lieues de la terre ferme; elle n'est pas habitée, mais on y fait de l'eau qui est très-bonne. De-là jusqu'à *Suez* on mouille tous les soirs près de terre, & les Arabes ne manquent pas d'apporter des rafraichissemens.

Douze ou treize jours après être partis d'*Hassama*, nous arrivâmes à la rade d'*Yambo*. C'est une ville assez grande, défendue par un Château qui est sur le bord de la mer, dont les fortifications sont fort misérables. Elle appartient au Roi de la *Mecque*. Je n'allai pas la voir, parce que les Arabes qui courent de tous côtés dans ces quartiers volent les passans, & maltraitent ceux qui vont à terre. Le vent contraire nous arrêta huit jours dans cette rade. Deux jours après notre départ d'*Yambo*, nous mouillâmes entre deux écueils, & nous y effuyâmes une si furieuse tempête, que nos deux cables se rompirent, ce qui nous mit en grand danger de nous perdre; mais la tempête ne dura pas.

Nous abordâmes à *Micula*. C'est une ville à peu près de la même grandeur qu'*Yambo*, qui a aussi un Château de

peu de
Chiurn
vaisses
a en c
quelqu
Nous a
cause
rêtere
avance
nir pl
barqua
meaux
six jou
gneur
avec u
grand
le villa
rit, le
du mo
l'Arch
Sinai,
été in
avoit
qu'on
mis do
de ce
vai qu
des ch
monta
du mo

peu de défense. De-là nous passâmes à *Chiurma*. C'est un très-bon port où les vaisseaux sont à l'abri des tempêtes. Il n'y a en ce lieu-là ni ville ni village, mais quelques tentes où habitent des Arabes. Nous arrivâmes à *Chiurma* le 12 Avril, à cause que les vents contraires nous arrêterent long-temps. La *Mousson* étant avancée, je désespérai de pouvoir tenir plus long-temps la mer, & je débarquai à *Chiurma*; j'y pris des chameaux qui me conduisirent à *Tour* en six jours. *Tour* appartient au Grand Seigneur : il y a garnison dans le Château avec un Aga qui y commande, & un grand nombre de Chrétiens Grecs dans le village. Ils ont un Monastere de leur rit, lequel dépend du grand Monastere du mont *Sinaï*. J'appris en ce lieu-là que l'Archevêque du Monastere du mont *Sinaï*, qui étoit paralytique, & qui avoit été informé de mon arrivée à *Gedda*, avoit donné ses ordres à *Tour* pour qu'on m'engageât à l'aller voir. Je me mis donc en chemin, & je pris la route de ce fameux Monastere, où je n'arrivai qu'après trois jours de marche par des chemins impraticables, & par des montagnes très-difficiles. Le Monastere du mont *Sinaï* est situé au pied de la

montagne, les portes en sont toujours murées à cause des courses des Arabes. On m'y tira par une poulie avec des cordes, & on y fit entrer mes hardes de la même maniere.

Je salvai d'abord l'Archevêque qui est un vénérable vieillard, âgé de quatre-vingt-treize ans. Je le trouvai paralytique de la moitié du corps; il me fit compassion. Je le connoissois depuis quelques années, parce que je l'avois traité au *Caire* d'une maladie dont je l'avois guéri. Je fus encore assez heureux pour le mettre en état de célébrer pontificalement la Messe le jour de Pâques, ce qu'il n'avoit pu faire depuis long-temps.

Ce Monastere est solidement bâti, ayant de bonnes & fortes murailles. L'Eglise est magnifique, c'est un ouvrage de l'Empereur Justinien, à ce que me dirent les Religieux. Ils sont au nombre de cinquante, sans compter ceux qui vont à la quête. Leur vie est très-austere; ils ne boivent point de vin, & ne mangent jamais de viande, même dans leurs plus grandes maladies. L'eau qu'ils boivent est excellente, elle vient d'une source qui est au milieu du Monastere. On leur donne, trois fois la

femai
qu'on
très-a
qui so
hors c
des lég
levant
vin, &
partie
châsse
riche e
fermé l
ne voir
main d
& don
& d'an
est auss
un Prie
quand
J'eus la
montag
les deu
chevêq
compag
Religie
Nous
degrés
de cett
bâti u
vîmes e

semaine, un petit verre d'eau-de-vie, qu'on fait avec des dates. Ils jeûnent très-austèrement les quatre Carêmes, qui sont en usage dans l'Eglise orientale, hors ce temps-là, on leur sert à table des légumes, & du poisson salé. Ils se levent la nuit pour chanter l'office divin, & ils en passent la plus grande partie au chœur. Ils me firent voir une châsse de marbre blanc, couverte d'un riche drap d'or, dans laquelle est renfermé le corps de sainte Catherine, qu'on ne voit point. On montre seulement une main de la Sainte, qui est fort desséchée, & dont les doigts sont pleins de bagues & d'anneaux d'or. L'Archevêque, qui est aussi Abbé du Monastere, a sous lui un Prieur dont le pouvoir est fort borné, quand l'Archevêque n'est pas absent. J'eus la curiosité d'aller au haut de la montagne, jusqu'au lieu où Dieu donna les deux tables de la loi à Moïse. L'Archevêque eut la bonté de m'y faire accompagner par quelques-uns de ses Religieux.

Nous montâmes au moins quatre mille degrés avant que d'arriver au sommet de cette fameuse montagne, où l'on a bâti une Chapelle assez propre. Nous vîmes ensuite la Chapelle d'Elie; nous

déjeûnâmes à la fontaine, & nous revînmes au Monastere après avoir beaucoup fatigué. La montagne voisine est encore plus haute ; je n'eus pas le courage d'y aller, parce que je me trouvai encore accablé de la premiere journée. C'est sur cette seconde montagne, que le corps de sainte Catherine fut transporté par les Anges, après qu'elle eut été martyrisée.

Je demeurai un mois dans ce Monastere, en attendant l'Ambassadeur *Mourat*. Je commençois à m'y ennuyer, & je désespérois de le voir, lorsqu'on m'apprit qu'il n'étoit pas loin, & qu'il alloit arriver au Monastere. Cette nouvelle me causa une joye très-sensible. J'allai le recevoir, & je le présentai à l'Archevêque, qui le reçut avec beaucoup d'honnêteté. Il me raconta toutes les disgraces de son voyage ; il m'apprit que la mort du Prince Basile avoit d'abord retardé son départ ; que l'Empereur cependant, malgré l'accablement de sa douleur, lui avoit donné audience, & l'avoit expédié ; qu'il s'étoit arrêté à *Duvarna* pour attendre de nouveaux ordres de l'Empereur. Il me dit les mauvais traitemens qu'il avoit reçus de la part du Roi de la *Mecque*, qui lui avoit enlevé

enlevé
noit e
disgra
présen
que n
étoien
qu'ils
avoien
Ce ret
au Cai
Suez,
pour
toiles,
rées q
celles
Apr
reposé
nous re
rejoign
Nous n
ce port
main p
toujour
nous a
Suez
mer Ro
elle est
chemin
un chât
tifié. Il
Tom

enlevé les enfans Ethiopiens qu'il amenoit en France ; & que , pour comble de disgrâce, le vaisseau sur lequel étoient les présens avoit fait naufrage près de *Tour* ; que neuf gros vaisseaux chargés de café étoient demeurés dans ce port, parce qu'ils étoient partis trop tard, & qu'ils avoient perdu le temps de la *mousson*. Ce retardement a rendu le café fort cher au *Caire*, ces vaisseaux n'ayant pu gagner *Suez*, où ils déchargent les marchandises pour en prendre d'autres, qui sont des toiles, du bled, du riz, & autres denrées qu'ils tirent du *Caire* en échange de celles des Indes.

Après que l'Ambassadeur *Mourat* se fut reposé pendant cinq jours au mont *Sinai*, nous reprîmes la route de *Tour*, où nous rejoignîmes ses gens & ses équipages. Nous ne demeurâmes qu'une nuit dans ce port, & nous partîmes dès le lendemain par terre, en côtoyant presque toujours la mer, pour aller à *Suez*, où nous arrivâmes en cinq jours.

Suez est une petite ville au fond de la mer Rouge. C'est le port du *Caire*, dont elle est éloignée de trois journées de chemin. Cette ville est commandée par un château bâti à l'antique & mal fortifié. Il y a un Gouverneur avec deux

cens hommes de garnison , & de très-beaux magasins. Le pays n'est pas agréable, on ne voit que déserts remplis de rochers & de sables. Cette ville n'a point d'eau non plus que *Gedda*, on l'y apporte de dehors, mais elle y est à meilleur marché.

A mon arrivée à *Tour*, j'écrivis à M. Maillet, Consul de France au *Caire*, pour lui faire sçavoir l'arrivée de l'Ambassadeur. Il me pria de me rendre au *Caire* le plutôt que je pourrois. J'obéis, & je me servis de la première caravane qui partit. Elle étoit composée d'environ huit mille chameaux. Je montai un dromadaire ; & après avoir fait trois lieues avec la caravane, je pris les devants, & j'arrivai en vingt-quatre heures au *Caire*. Ces dromadaires sont plus petits que les chameaux ; leur pas est rude, mais fort vite, & ils marchent vingt-quatre heures sans s'arrêter. On ne s'en sert que pour porter les hommes. A mon arrivée au *Caire*, je rendis compte de mon voyage à Monsieur notre Consul, & je fis préparer une belle maison pour loger l'Ambassadeur, qui arriva deux jours après.

M. Maillet lui envoya à son arrivée toutes sortes de rafraîchissemens, &

conv
Franc
cè qu
Je
partic
& par
Empir
des tr
que m
pour c
cherch
longs
de Fra
ne goût
parfait
qui gu
vons f
nous-m

LE pr
de la h
lons Et
sous ce
Jérémie

convint avec lui que je passerois en France, pour instruire la Cour de tout ce que je viens de raconter.

Je pourrois écrire beaucoup d'autres particularités qui regardent l'Ethiopie, & parler du gouvernement de ce grand Empire, de la Religion, des charges, des tribunaux de justice, de la botanique même & de la médecine : mais il faut pour cela que je jouisse du repos qu'on cherche avec empressement après de si longs & si pénibles voyages; & que l'air de France m'ait rendu la santé, dont on ne goûte la douceur que lorsqu'elle est parfaite. Car, nous autres Médecins, qui guérissons les autres, nous ne savons souvent pas l'art de nous guérir nous-mêmes.

M É M O I R E

de l'Ethiopie.

LE premier nom de cette vaste partie de la haute Afrique, que nous appelons Ethiopie, a été *Lud*, Lydie, c'est sous ce nom qu'en parle Moïse, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel. Le sçavant Bochart

R ij

prouve que le cours tortueux du Nil avoit fait donner ce nom à la Lydie Africaine, où il prend sa source, comme les détours du Méandre ont fait donner le même nom à la Lydie Asiatique.

Moïse nous apprend que les Lydiens d'Afrique étoient une Colonie Egyptienne. Vers le temps de l'Exode, ils furent subjugués par les Ethiopiens, c'est-à-dire, les Nègres que l'Ecriture appelle *Chus*, lesquels partis des bords de l'Inde, fonderent un puissant Empire dans la Lydie Africaine, & lui donnerent le nom d'Ethiopie. Ils se répandirent ensuite dans l'Afrique, où ils possèdent encore à présent plusieurs Royaumes.

P'aïdit que les Ethiopiens étoient venus de l'Inde; apparemment on les connoissoit sous le nom d'Indiens, & c'est la vraie cause du mécompte de tant d'Auteurs anciens & modernes, qui ont confondu l'Inde avec l'Ethiopie.

Les Abissins qui y dominent aujourd'hui, ne s'en emparerent que plusieurs siècles après l'invasion des Ethiopiens. On ignore le temps précis de leur conquête. On sçait seulement qu'elle a précédé la fin de l'Empire de Constantin; ils sont originaires de l'Arabie heureuse, du Royaume d'Yemen, c'est-à-dire du

Midi,
ple po
qui vi
& si l
& con
Salom
la Rei
Religi
pie pr
Salom
nous a
d'Ethio
tique j
traditio
feroit r
Royale
Allema
noissan
des mo
fins, p
foibles
ceux q
Il est
ils se co
soient p
regne du
version
tain; el
une par
tres Ara

Midi, dont Saba est la capitale. Le Peuple portoit le nom d'Homerites ; la Reine qui vint voir Salomon regnoit sur eux, & si l'on en croit la tradition ancienne & constante de ce Peuple, elle eut de Salomon un Fils nommé Menilehec ; la Reine & le Peuple embrasserent la Religion Juive. Les Empereurs d'Ethiopie prétendent descendre de ce Fils de Salomon ; & le Pere Tellez, Jésuite, qui nous a donné en Portugais une Histoire d'Ethiopie, généralement estimée, critique judicieux, & juge rigoureux des traditions Ethiopiennes, avoue qu'il n'oseroit rejeter cette origine, de la famille Royale d'Ethiopie. M. Ludolf, docteur Allemand, auquel l'Europe doit une connoissance plus distincte de la Langue, des mœurs, & de l'histoire des Abissins, propose quelques conjectures assez foibles, contre ce fait avoué par tous ceux qui ont écrit la même Histoire.

Il est constant que les Abissins, quand ils se convertirent au Christianisme, faisoient profession du Judaïsme ; depuis le regne du Fils de Salomon jusqu'à leur conversion, leur Histoire n'offre rien de certain ; elle n'apprend pas même, quand une partie des Homerites jointe à d'autres Arabes, passa la mer, conquit la

Province de Tigré sur les Ethiopiens , & fonda le Royaume d'Axuma. Les Homérites les regardoient comme un amas de malheureux , contraints par la misère à chercher une nouvelle demeure , & le nom d'Abissins , selon son étymologie Arabe , est une injure. Les Peuples à qui nous le donnons le refusent ; ils prennent le nom d'Agassiens , c'est-à-dire , dans leur langue , *libres , indépendans* ; ils se servent aussi , en parlant de leur Pays , du nom d'Ethiopie , non qu'ils soient Nègres , leur couleur est olivâtre ; ils sont fort différens des Nègres , & ordinairement ils sont bien faits & ont l'air grand.

Le Royaume d'Axuma étoit gouverné par deux Freres , Abraham & Atzbée ; quand Frumence , fils d'un Marchand Alexandrin & captif , leur annonça l'Evangile ; les deux Rois dont l'histoire & les Hymnes qu'on chante encore , louent la concorde ; renoncèrent au Judaïsme. Saint Athanase ordonna Frumence premier Evêque de cette Nation , qui depuis n'a jamais eu qu'un seul Evêque pour tout le Pays , & a regardé l'Eglise d'Alexandrie comme sa mere spirituelle. Elle ne lui a été que trop soumise , puisqu'elle a reçu d'elle les erreurs de Dioscore , & s'est séparée comme elle de l'E-

glise
encor
leur
lique
Saint
Roi
des
le Tr
tion,
& il
Ethio
Tous
souve
nouv
ronne
grand

On
temps
erreu
de l'E
le mi
des Ja
certai
drie
l'Evê
de ce
dans
de l'E
triarc
ment

glise Catholique. Les Abissins lui étoient encore unis sous l'Empire de Justinien leur Roi. Elesbaam, dont l'Eglise Catholique honore la mémoire, comme d'un Saint, repassa la mer, détrôna Dunaam, Roi des Homerites, Juif & persécuteur des Chrétiens, & mit le Fils Aretas sur le Trône. Après cette glorieuse expédition, il envoya sa couronne à Jerusalem, & il embrassa l'institut Monastique. Les Ethiopiens lui donnent le nom de Caleb. Tous leurs Princes ont deux noms, & souvent plusieurs; car ils en prennent un nouveau, lorsqu'ils parviennent à la Couronne, & quelquefois un autre dans les grands événemens.

On n'a que des conjectures sur le temps où l'Ethiopie fut engagée dans les erreurs des Jacobites. La Nubie voisine de l'Egypte, ne fut pervertie que vers le milieu du huitieme siecle. L'histoire des Jacobites nous fournit une preuve certaine, que les Patriarches d'Alexandrie hérétiques ne consacroient point l'Evêque d'Ethiopie au commencement de ce huitieme siecle. Enfin, on ne voit dans cette Histoire la communication de l'Eglise Ethiopienne, avec les Patriarches Jacobites, qu'au commencement du neuvieme siecle; on peut donc

supposer que l'Ethiopie a conservé la Foi jusqu'au neuvieme siecle. Elle ne la perdit pas sans que ce changement de Religion excitât des troubles. L'Evêque Jacobite envoyé par le Patriarche d'Alexandrie Jacob , éprouva de la résistance dans l'exécution de son projet. Il fut chassé après quelques années ; mais le parti hérétique prévalut enfin. (1) L'Abouna Jacobite fut rappelé. L'Eglise Ethiopienne ne pouvoit alors tirer aucun secours de l'Eglise Grecque , infectée & persécutée par les Iconoclastes.

Une nouvelle Athalie voulut, vers l'an 960, détruire la famille de Salomon ; elle réussit en partie, elle usurpa la Couronne , & elle la laissa à un fils né de son mariage avec un Seigneur Ethiopien. Cette nouvelle race Royale a donné de grands Rôis à l'Ethiopie ; elle finit vers l'an 1300. Ikun-Amlac , descendant du seul Prince de la maison de Salomon échappé à la fureur de l'usurpatrice, recouvra le Royaume de ses peres. Un de ses successeurs , nommé Constantin, envoya ses députés au Concile de Flo-

(1) Abouna signifie Pere , c'est le nom qu'on donne à l'Evêque d'Ethiopie.

renc
de d
grand
nuel
ses en
truifi

Ap
Dav
le li
Roi d
que t
tion,
Portu
Emm
obten
fils &
Le Ro
pes q
Princ
che,
ortho
la Co
III ch
lique
triarc
teurs
Melch
de Lis
Ce

rence. David, son arriere petit-fils, âgé de douze ans, & sous la tutelle de sa grand'mere Hélène, demanda à Emmanuel, Roi de Portugal, du secours contre ses ennemis, & des Prédicateurs qui l'instruisissent de la foi Catholique.

Après la mort de cette sage régente, David se plongea dans l'oisiveté & dans le libertinage, Hamet Ganhé, Visir du Roi d'Adel, Mahométan, le chassa de presque tous ses Etats. Dans cette triste situation, il eut recours à Jean III, Roi de Portugal, comme il avoit eu recours à Emmanuel. Il mourut avant que d'avoir obtenu ce qu'il souhaitoit. Claude son fils & son successeur fut plus heureux. Le Roi de Portugal lui envoya des troupes qui lui furent très-utiles. Ce religieux Prince joignit à ces troupes un Patriarche, des Evêques & des Missionnaires orthodoxes, saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, que le Pape Jule III chargea de cette entreprise Apostolique, choisit Jean Nugnez pour Patriarche, & pour Suffragans & Coadjuteurs du Patriarche André Oviedo & Melchior Carnero. Le Patriarche partit de Lisbonne l'an 1550.

Cependant Claude avoit succédé à

David son pere, sous le nom d'Atznaf (1) Saghed. Le Roi de Portugal n'avoit pas voulu exposer le Patriarche à l'inconstance du Prince Abissin ; il avoit ordonné que Nugnez attendît à Goa le retour de Jacques Dias, son Ambassadeur, vers l'Empereur d'Ethiopie. Gonçalve Rodriguez, Jésuite, accompagnoit l'Ambassadeur. Ils trouverent le nouvel Empereur dans des sentimens fort contraires à ceux que David avoit fait paroître. Claude avoit de grandes qualités, de l'esprit & plus d'étude qu'un Prince n'en a d'ordinaire ; il faisoit le Théologien, & il pouvoit le faire, car les Missionnaires avouerent qu'il en sçavoit plus que ses Docteurs, & que dans les disputes qu'il aimoit, il donnoit à ses erreurs un tour fort subtil & fort imposant. Il publia une confession de foi pour justifier son Eglise suspecte du Judaïsme ; il avoit l'ame grande : avec le secours de quatre cens Portugais, il reconquit ses Etats ; mais après dix-huit

(1) Saghed ou Seghed, signifie en Ethiopien, Auguste, vénérable. Tous les Empereurs d'Ethiopie que nous connoissons depuis David, ont pris ce surnom ; les Historiens pour n'avoir pas fait cette remarque, ont jeté une grande confusion dans l'Histoire d'Ethiopie.

ans
les
ses
avec
glor
A
pie,
pere
ligio
un p
Ac
de C
& se
tagne
huit
aux
farou
conso
on le
persé
nou
cour
du Sa
tôt q
la ca
Jésuit
d'une
dama
res. I
le Ba

ans & quelques mois de guerre contre les Mahométans d'Adel, abandonné de ses troupes dans une bataille, il fit ferme avec dix-huit Portugais, & mourut glorieusement comme eux.

André Oviedo étoit arrivé en Ethio-
pie, dès l'an 1557; & quoique l'Em-
pereur lui eût défendu de parler de Re-
ligion à ses sujets, il en avoit converti
un petit nombre.

Adamas Seghed, frere & successeur
de Claude, Prince féroce, exila Oviedo
& ses compagnons, sur une haute mon-
tagne froide & stérile. Ils y passerent
huit mois, exposés aux injures de l'air,
aux bêtes féroces & à un peuple plus
farouche que les bêtes. Privés de la
consolation de pouvoir dire la messe,
on leur avoit ôté jusqu'à leur calice. On
persécuta encore plus cruellement les
nouveaux fideles; plusieurs obtinrent la
couronne du martyre. Une Princesse
du Sang Royal, que la curiosité ou plu-
tôt que la providence avoit conduite à
la caverne qui servoit de retraite aux
Jésuites exilés, & qu'elle vit environnés
d'une lumière miraculeuse, obtint d'A-
damas le rappel des saints Missionnai-
res. Ils font de nouvelles conversions :
le Barbare Adamas s'irrite. Cinq Abissins,

qui avoient quitté l'erreur, sont exposés à des lions affamés. Le miracle de Daniel se renouvelle, la férocité des lions se change en douceur; mais le cœur du tyran ne changea pas. Il condamna Oviedo, ses compagnons & ses disciples, à un exil plus éloigné & plus affreux que le premier. Ils alloient périr de faim & de soif, quand Dieu touché de la priere d'Oviedo, fit paroître à leurs yeux une riviere, qui s'entrouvrant après avoir apaisé leur soif, leur présenta une multitude de poissons suffisante pour les nourrir. Un de ces saints Confesseurs & un des soldats qui les conduisoient & que le miracle convertit, l'ont attesté avec serment dans des informations juridiques. Le bruit de ce miracle fit rappeler encore une fois les exilés. L'heureux succès du zele d'Oviedo ranima bientôt la rage du persécuteur. Peu s'en fallut qu'il ne tuât de sa propre main le saint Evêque; il le bannit une troisième fois avec tous les Portugais, dont il retint les femmes & les enfans dans l'esclavage. Sa cruauté ne se bornoit pas aux Catholiques; ses sujets maltraités éleverent sur le Trône Tazcar, fils naturel de Jacob son frere: Adamas, pressé par les rebelles, fit reve-

nir d
Jésuit
une f
pateu
heure
Ethio
tent c
pie le
grand
dans
1563

Les
entre
& ce
Malac
tranq
taché
les C
vertu
prend
cence
Jésuit
doctri
mais
son in
Trône
la jus
de m
neveu
qui v

nir dans son camp les Portugais & les Jésuites. D'abord il fut vaincu : dans une seconde bataille , il vainquit l'usurpateur , & lui ôta la vie. Il ne fut pas si heureux contre un grand Capitaine Ethiopien Isaac Barnagas, lequel mécontent d'Adamas , introduisit dans l'Ethiopie les Turcs , & réduisit Adamas à de grandes extrémités : Adamas mourut dans ce triste état de ses affaires , l'an 1563.

Les Grands d'Ethiopie se partagerent entre plusieurs prétendans à l'Empire , & ce ne fut qu'après dix-sept ans que Malac-Seghed , fils d'Adamas , posséda tranquillement la Couronne. Quoiqu'attaché aux erreurs de sa Secte , il laissa les Catholiques en paix. Il aimoit la vertu. Un Historien hérétique nous apprend qu'il étoit fort touché de l'innocence des mœurs & de la vie sainte des Jésuites , quelque'éloigné qu'il fût de leur doctrine. Il n'eut point de fils légitime ; mais il en eut deux naturels : quoique son inclination le portât à mettre sur le Trône Jacob , le plus jeune de ses fils , la justice l'emporta ; & se voyant prêt de mourir , il déclara Zadenghel , son neveu , son légitime successeur. Les grands qui vouloient profiter d'une minorité ,

n'eurent aucun égard à la dernière volonté de l'Empereur , & ils préférèrent Jacob qui n'avoit que sept ans , à Zadenghel. Leur ambition fut trompée : Jacob , sorti de l'enfance , voulut être le maître. Les deux principaux Seigneurs qui l'avoient mis sur le Trône , ramenés à leur devoir par l'ingratitude de celui auquel ils l'avoient sacrifié , tirèrent de prison Zadenghel , leur Roi légitime , & le couronnerent. Il prit le nom d'Aznaf-Seghed II. Jacob fuyant avec huit gardes , qui seuls n'avoient point changés , comme sa fortune , fut arrêté & livré à l'Empereur , qui , sans écouter des défiances assez bien fondées , & une politique cruelle , pardonna à l'usurpateur , & se contenta de le bannir.

Tous les partisans de l'usurpateur éprouverent la clémence de leur Monarque légitime ; il ne se vengea d'eux qu'en leur montrant , par sa conduite , combien il étoit digne de l'Empire , & combien ils avoient été injustes à son égard. L'Ethiopie n'a point eu de Souverain plus accompli : s'il ménageoit la vie de ses sujets même rebelles , il ne ménageoit point la sienne , quand le salut de l'Etat le demandoit. Les Galles , peuple barbare & belliqueux , perpé-

tuels e
fait ma
des tro
Général
défait
nent a
troupe
poussé
poient
Chefs
Que ce
l'infan
pour n
Roi ;
sur l'e
des A
leur P
tant c
pleine
de G
prend
ligenc
rudes
surpre
& la
mée n
Ov
mort
l'an
extrê

tuels ennemis des Ethiopiens, avoient fait marcher trois armées pour profiter des troubles de la Cour Abissine. Le Général envoyé contr'eux, avoit été défait : le Roi marche, les Galles viennent au-devant de lui, attaquent ses troupes fatiguées : déjà les Abissins, poussés avec vigueur, cédoient, rompoient leurs rangs, & fuyoient. Les Chefs presserent le Roi de se retirer : *Que ceux qui craignent la mort plus que l'infamie abandonnent leur Prince*, dit-il, *pour moi je sçaurai vaincre ou mourir en Roi* ; il met pied à terre, & s'élance sur l'ennemi. La honte ranime le courage des Abissins ; ils se rallient autour de leur Prince, & chargent les Galles avec tant d'ardeur, qu'ils remportent une pleine victoire. Il restoit deux armées de Galles à combattre, Atznaf sans prendre aucun repos, fait avancer en diligence ses troupes dans des chemins rudes & coupés par des montagnes, surprend la seconde armée des Galles & la taille en pieces. La troisieme armée n'attendit pas ce rapide vainqueur.

Oviedo, devenu Patriarche par la mort de Nugnez, mourut à Fromena l'an 1577, au mois de Septembre. Son extrême pauvreté, jointe aux persécu-

tions qu'il souffroit avec une patience invincible ; sa charité , les fréquens miracles que Dieu opéroit par son serviteur , le faisoient rechercher également des Catholiques & des Schismatiques. Après sa mort , tous honorèrent son sépulcre. Les guérisons des malades & les conversions qui se firent à son tombeau , le faisoient regarder comme un homme miraculeux , qui exerçoit encore après sa vie son apostolat.

Les cinq compagnons d'Oviedo continuèrent de travailler à la conversion de l'Ethiopie. François Lopès mourut le dernier , l'an 1597. Leur mémoire fut long-temps vénérable aux Schismatiques , dont quelques-uns rendoient un témoignage bien persuasif de leur sainteté dans les informations juridiques que l'Archevêque de Goa en fit faire par Michel de Silva , son Grand-Vicaire.

Le Pere Pierre Paës Castillan , choisi par ses Supérieurs pour la Mission d'Ethiopie , avoit , dès l'année 1580 , tenté ce voyage. Dieu qui voulut lui faire acheter , par de cruelles souffrances , les succès qui lui étoient réservés , l'éprouva par les plus tristes aventures , par de dures prisons , par l'affreux travail des galeres auxquelles les Turcs le

conda
nétra
vorab
Après
légitim
faveu
Seghe
rage ;
brassa
Je ne
pour C
auquel
tre les
il a fo
fuser l
Christ.
avoir
il se
& il é
Philip
che ,
La
Maria
choier
Edits
gion l
qu'ils

(1)
nique.

condamnerent. Enfin l'an 1603, il pénétra jusques dans l'Ethiopie, & fut favorablement reçu par l'usurpateur Jacob. Après la révolution qui rétablit le Prince légitime, Paés trouva encore plus de faveur auprès de ce Prince. Atznaf-Seghed avoit autant d'esprit que de courage; droit & sincere, il aima & embrassa la vérité sitôt qu'il l'aperçut. *Je ne puis, disoit-il, ne pas reconnoître pour Chef de l'Eglise le Successeur de Pierre, auquel Jesus-Christ a donné le soin de paître les brebis & les agneaux, & sur lesquels il a fondé son Eglise. Je crois que lui refuser l'obéissance, c'est la refuser à Jesus-Christ.* (1) Il abjura ses erreurs, & après avoir caché sa conversion peu de temps, il se déclara ouvertement Catholique, & il écrivit l'an 1604 au Roi d'Espagne Philippe III, pour demander un Patriarche, des Evêques & des Missionnaires.

La faveur extraordinaire de Læçamariam avoit irrité les Grands; ils cherchoient un prétexte pour le perdre. Les Edits du Prince, en faveur de la Religion Romaine, leur en offrirent un, qu'ils ne négligerent pas. Zaslacé, homme

(1) Ceci est tiré de Ludolf, Historien hérétique. Note de l'ancienne édition.

d'une naissance obscure, mais que son mérite militaire égaloit aux premiers de la Cour, donna le signal de la révolte, ingrat & perfide à son Souverain, qui l'avoit rappelé de l'exil, auquel l'usurpateur Jacob l'avoit condamné. L'Empereur suivit le rebelle pour le combattre; mais dans la marche il fut abandonné de Ras-Athanase. Ce premier Officier de la Couronne, fier d'avoir donné deux Maîtres à l'Ethiopie, ne sçavoit point obéir. Plusieurs des principaux Officiers suivirent son exemple. Le Pere Paès & le Général Portugais conseilloyent au Roi de modérer son zele & sa valeur, de traîner en longueur la guerre, d'attendre que l'ambition de commander divisât les conjurés. L'Empereur n'écouta pas leur conseil. L'Abouna ou l'Evêque hérétique Pierre, étoit parmi les révoltés. Par un attentat inoui en Ethiopie, il osa absoudre les Abissins du serment prêté à l'Empereur. On combattit, & l'Empereur trahi par ses propres troupes, mourut en combattant; Læça-Mariam justifia l'amitié que son Prince avoit pour lui, & fut tué en le couvrant de son corps.

Susneios, arriere-petit fils de l'Empereur David, & héritier légitime de

l'Emp
retiré
cruau
l'occa
il en
avec
déjà
mais
tion,
pes le
délíb
le co
fut r
mée
à la
vel E
ne d
dema
la pa
en le
ajout
tout
gager
pour
mal
teme
s'ava
assez
pour
les n

l'Empire après Atznaf-Seghed , s'étoit retiré parmi les Galles , pour éviter la cruauté de l'usurpateur Jacob ; il faisoit l'occasion de monter sur le Trône , & il envoya un de ses amis pour traiter avec le fameux Ras-Athanasé , qui avoit déjà disposé deux fois de la Couronne ; mais pour assurer l'effet de la négociation , il suivit lui-même avec ses troupes le député qu'il envoyoit. Athanasé délibéroit , quand l'arrivée de Susneios le contraignit à se déterminer. Susneios fut reconnu Souverain par toute l'armée d'Athanasé. Zaslacé étoit encore à la tête d'une armée rebelle. Le nouvel Empereur lui mande fièrement qu'il ne diffère pas de se soumettre. Zaslacé demande du temps , sous prétexte de la parole qu'il avoit donnée à Jacob , en le mettant sur le Trône ; mais il ajouta que si Jacob , dans un mois pour tout délai , ne venoit le joindre , il dégageroit sa parole , & se déclareroit pour Susneios. La réponse de Zaslacé fut mal reçue ; l'Empereur marcha promptement contre lui. Zaslacé, sans s'effrayer, s'avança de son côté ; Susneios s'aperçut assez tôt de l'inégalité de ses forces , pour faire une retraite prudente dans les montagnes d'Amhara ; la lenteur de

Jacob le servit mieux que sa propre précipitation ne l'eût servi. Les Chefs de l'armée de Zaslacé voyant que Jacob ne paroissoit pas , s'impatientserent & forcèrent le Général d'envoyer dix Députés rendre hommage à Susneios. Les Députés partent ; mais par un contre-temps bizarre Jacob arriva : Zaslacé change encore une fois de parti , rappelle ses Députés & couronne Jacob. Ras-Athanasé abandonne Susneios , qui aussi sage que vaillant cède au malheur, & attend en sûreté dans des montagnes impraticables des circonstances plus favorables. Jacob , pour s'assurer l'Empire , envoie lui offrir trois Provinces , avec le titre & l'autorité de Roi. Susneios refuse tout partage. Jacob ayant perdu toute espérance de paix , crut pouvoir finir la guerre ; il alla chercher son rival dans sa retraite. L'Empereur , après avoir éludé la première impétuosité des troupes rebelles par des contre-marches adroites , & étant instruit que Zaslacé campoit séparément , & que , par un mépris de l'ennemi toujours funeste , il négligeoit de faire bonne garde , tomba subitement sur cette partie des rebelles & la défit entièrement : Zaslacé n'eut point d'autre parti à pren-

dre q
fance
déma
qui c
ne fû
son ex
il se c
pes. S
de co
les re
ne po
grand
Jacob
bouna
Pierre
teur,
munic
lancée
deles
inque
se van
qu'il f
thiopi
doient
dans u
il s'éc
veaux
à com
par de
guere

dire que celui de rentrer dans l'obéissance de Susneios; il crut effacer, par cette démarche, la honte de sa défaite. Jacob qui craignoit que l'exemple de Zaslacé ne fût contagieux, cherchoit à engager son ennemi dans une bataille décisive; il se confioit à la multitude de ses troupes, Susneios, en grand Capitaine, évita de combattre jusqu'à ce qu'il eût attiré les rebelles dans un terrain ferré, où il ne pouvoit être enveloppé & où le grand nombre devenoit inutile à son rival. Jacob perdit la bataille & la vie. L'Abouna, c'est-à-dire, l'Evêque hérétique Pierre, qui combattoit pour l'Usurpateur, périt dans le carnage, & l'excommunication qu'il avoit criminellement lancée sur l'Empereur & ses sujets fideles retomba sur lui. Zaslacé toujours inquiet, chagrin de ne pas dominer, se vantoit déjà qu'il lui avoit été prédit qu'il feroit mourir trois Empereurs d'Ethiopie, que Zadenghel & Jacob attendoient le troisieme. Susneios le relégua dans un desert du Royaume de Goïame; il s'échappa & tenta d'exciter de nouveaux troubles: mais méprisé & réduit à commander des voleurs, il fut tué par des paysans. Ras-Athanasé n'eut guere un meilleur sort: privé de ses

emplois , chassé de la Cour , abandonné par sa femme , il mourut bientôt dans l'obscurité & dans l'indigence ; justes châtimens de son ambition & de ses perfidies. Un faux Jacob ne parut que comme un éclair ; il prit bientôt la fuite , & la fuite ne le déroba pas au supplice. Un autre imposteur tenta vainement de former un parti en Ethiopie , & vint mourir en France sous le nom de Zagaechit , fils de Jacob.

Susneios , qui avoit pris le nom de Seltan-Seghed , étant tranquille sur son trône , s'attacha à rétablir la justice , & à remédier aux maux que les guerres civiles avoient causés. La Religion eut sa première attention : il fit venir à la Cour le Pere Pierre Paès Jésuite , qui avoit converti son prédécesseur , Atznaf-Seghed ; le Pere Paès gagna la confiance de Susneios , aussi promptement qu'il avoit gagné le cœur d'Atznaf ; ce digne Missionnaire , selon le témoignage des hérétiques même , joignoit à une vertu héroïque , à un esprit universel , une prudence rare , & une politesse perfectionnée par la vraie charité. Il ouvrit les yeux du Prince aux lumières de la foi. Susneios , sans être effrayé par les disgrâces d'Atznaf , pensa sérieusement à rendre l'E-

thiopie
& l'A
furent
rence
l'Emp
sieurs
schism
diffé
reçu
bouna
emple
fortes
qui ab
on fit
cation
Christ
& d'
donna
appaie
bouna
levere
même
d'heur
sa con
feste,
Patriar
politai
tiques
fois re
aux ca
ridicul

thiopie Catholique. Les Moines Abissins & l'Abouna ou Métropolitain hérétique, furent confondus dans plusieurs conférences. Ras-Zelachrist, frere utérin de l'Empereur, beaucoup de Grands & plusieurs Officiers distingués renoncèrent au schisme. L'Empereur crut ne devoir plus différer à ordonner que tous ses sujets reçussent le Concile de Calcédoine; l'Abouna Siméon, à la tête des Moines, employa d'abord les sollicitations les plus fortes; enfin, il excommunia tous ceux qui abandonneroient l'ancienne religion; on fit peu d'attention à des excommunications si téméraires. La révolte d'Emana Christo, frere utérin de l'Empereur, & d'Æluis, gendre de l'Empereur, donna plus d'inquiétude; elle fut bientôt apaisée par la mort d'Æluis & de l'Abouna Siméon. D'autres rebelles qui s'éleverent l'un après l'autre, eurent le même sort. L'Empereur profita de tant d'heureux succès. Il déclara à ses peuples sa conversion par une espece de manifeste, où il faisoit d'affreux portraits des Patriarches d'Alexandrie, & des Métropolitains d'Ethiopie. Les Moines schismatiques, que les Jésuites avoient tant de fois réduits au silence, eurent recours aux calomnies; ils en répandirent de bien ridicules pour rendre les Peres odieux;

ils disoient qu'ils étoient des descendans de Pilate , parce qu'ils étoient Romains comme ce mauvais Juge.

La Mission d'Ethiopie fit l'an 1622 , au mois de Mai , une grande perte. Le Pere Pierre Paès , appelé par l'Empereur pour entendre sa confession générale , mourut d'une maladie contractée par la fatigue du voyage & d'un jeûne rigoureux , qu'il n'avoit point voulu interrompre. Son corps usé par les travaux apostoliques n'y put résister. La Cour le regretta , mais l'Empereur en fut inconsolable. Il vint dans l'Eglise des Jésuites se jeter sur le tombeau du Pere , & l'arrosa de ses larmes : *Ne me parlez point de modérer ma douleur , s'écrioit-il , j'ai perdu l'ami le plus fidele , j'ai perdu mon Pere ; le Soleil qui a dissipé les ténèbres dont l'Ethiopie étoit couverte , s'est donc éclipsé , nous n'aurons plus devant les yeux ce modele de pénitence , de dévotion , d'humilité ; c'est ainsi que son affliction s'exprimoit. Quatre ans après la mort du Pere Paès , l'Empereur avoit écrit au Pape & au Roi d'Espagne , pour demander un Patriarche & des Missionnaires. Alphonse Mendez , Jésuite Portugais , fut nommé Patriarche , & sacré à Lisbonne l'an 1624. Il arriva à la Cour d'Ethiopie vers la fin de*

de l'
rable
trou
les C
Cler
d'un
S. Pi
on de
faites
On o
nou
tholic
Que
comm
de no
gendr
belles
arbre
son cr
plice
point
du Ro
abolir

(1) C
la cérém
le Patri
l'Evang
veut or
contente
éciter l
Ton

de l'année suivante. Il profita des favorables dispositions dans lesquelles il la trouva ; l'Empereur , le Prince son fils , les Grands , plusieurs Moines , plusieurs Clercs firent leur profession solennelle d'une sincere soumission au successeur de S. Pierre , comme au Chef de l'Eglise (1); on douta de la validité des ordinations faites par les Métropolitains hérétiques. On ordonna de nouveaux Diacres & de nouveaux Prêtres , le nombre des Catholiques se multiplioit tous les jours. Que ne promettoient pas de si beaux commencemens ; ils furent troublés par de nouvelles révoltes. Tecla Georges , gendre du Roi , se mit à la tête des rebelles ; vaincu & pris , il fut pendu à un arbre ; la Princesse sa sœur , complice de son crime , fut condamnée au même supplice , dont l'infamie irrita au dernier point les Princesses de la Cour. Le zèle du Roi fut trop vif , il voulut trop tôt abolir tous les anciens Rits de l'Eglise

(1) Ce n'étoit pas sans raison , puisque toute la cérémonie de l'ordination consiste en ce que le Patriarche assis récite le commencement de l'Evangile de S. Jean sur la tête de ceux qu'il veut ordonner Prêtres : pour les Diacres , il se contente de leur donner la bénédiction , sans réciter l'Evangile. Note de l'ancienne édition.

Ethiopienne , & réduire tout aux loix & aux usages de l'Eglise Romaine. Ces nouveautés aigriront les esprits : les Grands, le Peuple animé par les Moines, demanderont fièrement le rétablissement de l'ancienne Liturgie. Le Patriarche fut obligé de céder, il y fit quelques corrections; mais elles furent mal observées; on prit les armes dans plusieurs Provinces. Les Agaves, nation féroce, avoient pour Chef Melca Christ, jeune Prince du sang Royal, qui prit les titres d'Empereur & de défenseur de l'ancienne Religion. L'Empereur accoutumé à vaincre, poussa les rebelles dans les rochers de Lasta, il ne put les y forcer, & il s'en fallut peu que l'aîle gauche de son armée ne fût taillée en pièces. De trois Généraux auxquels il laissa ses troupes, Zela-Christ, qui avoit pris la place de Ras-Zela-Christ, envoyé par le Roi pour soumettre la Province d'Amhara révoltée, fut vaincu & périt dans le combat. Melca-Christ battit encore une fois l'armée Impériale; les hérétiques imputerent ce malheur à Zela-Christ; ils obtinrent de l'Empereur, que le Prince son frere fût dépouillé d'une partie de ses biens & exilé; c'est ainsi qu'on récompensoit sa valeur toujours

vidé
n'av
on le
de l'i
avoir
teur
affair
des re
étoit
ment
de Go
& ten
le Prin
Le tra
expéd
belles
réussit
taille
tage.
cette d
ces cad
des enn
versé le
Chrétien
Religio
gens gre
touché
presque
compa
ils, n'é

Victorieuse; on lui faisoit un crime de n'avoir point vaincu là où il n'étoit pas; on le rendoit responsable des fautes ou de l'infortune de son successeur. Après avoir ôté aux Catholiques leur protecteur, on ne cessa de leur susciter des affaires, & de fatiguer l'Empereur par des représentations vives sur le péril où étoit l'Etat, s'il ne rétablissoit promptement l'ancienne Religion. Le Vice-Roi de Goiam se déclara pour les rebelles, & tenta d'engager dans la conspiration le Prince héritier de l'Empire, Faciladas. Le traître fut bientôt puni; la troisième expédition de Susneios contre les rebelles fut malheureuse, mais la quatrième réussit; huit mille périrent dans une bataille, dont l'Empereur eut tout l'avantage. Les partisans de l'hérésie saisirent cette occasion, ils montrèrent au Prince ces cadavres: *Ce n'est point, lui dirent-ils, des ennemis de la nation dont nous avons versé le sang, ce sont nos freres, ce sont des Chrétiens; leur attachement à l'ancienne Religion est outré, mais pardonnable à des gens grossiers & prévenus.* L'Empereur fut touché. L'Impératrice, le Prince héritier, presque toute la Cour profita de cette compassion; *les deux Religions, disoient-ils, n'étoient pas si opposées; on reconnoissoit*

des deux côtés Jesus-Christ pour vrai Dieu & pour vrai homme. L'Empereur fut ébranlé, & fit publier un Edit, par lequel il accordoit aux hérétiques liberté de conscience; le Patriarche tâcha de restreindre cette liberté à ceux qui n'avoient point encore embrassé la religion Romaine, & d'en faire exclure les relaps, il ne put l'obtenir; le Roi affoibli par l'âge, étonné par tant de révoltes, obsédé par sa Cour, par sa famille, crut faire assez en continuant de protéger les Catholiques. Il ne rétracta point la profession qu'il avoit faite si solennellement de la foi Romaine; il fut fidèle à la grace de sa conversion jusqu'à la mort, qui arriva avant la fin du troisième mois depuis la publication de l'Edit de tolérance.

Faciladas son fils lui succéda, & prit le même nom que son pere avoit porté, Seltan-Seghed. Il fit d'abord éclater son aversion pour la religion Romaine; on ôta aux Missionnaires les Eglises, les principaux des Catholiques furent condamnés à la mort ou à l'exil, du nombre de ces derniers étoit le Secrétaire d'Etat, qui avoit toute la confiance du dernier Empereur. Zela-Christ, oncle de l'Empereur, fut amené devant lui chargé de chaînes; Faciladas lui offrit de le réta-

blir
rète
à la
fesse
ce
trion
sante
l'arr
pas
releg
tude
chass
linair
sept
mort
donn
l'Ethi
de la
de le
de no
sécut
naire
pour
Gasp
marty
& les
Frang
heur
Bru
rent p

blir dans ses dignités , de le mettre à la tête de ses armées , s'il vouloit renoncer à la religion Romaine. Le généreux Confesseur de Jesus-Christ , plus grand dans ce moment que dans les jours de ses triomphes , refusa des offres si éblouissantes. Il entendit avec joie prononcer l'arrêt de sa mort. Faciladas ne voulut pas qu'il fût exécuté , il se contenta de releguer ce grand homme dans une solitude fort éloignée. On ne tarda pas à chasser le Patriarche & les Jésuites. Apollinaire d'Almeida , Evêque de Nicée , & sept Jésuites résolus de s'exposer à la mort la plus cruelle , plutôt que d'abandonner les fidèles , demeurèrent dans l'Ethiopie & se disperserent ; la violence de la persécution n'empêcha pas le fruit de leurs travaux ; ils donnerent à l'Eglise de nouveaux Catholiques , dont les persécuteurs firent des Martyrs. Les Missionnaires reçurent eux-mêmes , en mourant pour la foi , la récompense de leur zèle. Gaspard Paès & Jean Pereira , furent martyrisés l'an 1635 ; l'Evêque de Nicée , & les Peres Hyacinthe Franceschi & François Rodriguez eurent le même bonheur , l'an 1638.

Bruno Bruni & Louis Cardeira , finirent par un glorieux supplice leur course

Apostolique, l'an 1640. Le Pere Bernard de Noguera resta long-temps seul Prêtre Catholique, & suivit enfin au martire le Prince Zela-Christ, l'an 1653.

Faciladas avoit pris d'exactes mesures pour empêcher qu'aucun Prêtre Catholique n'entrât dans ses Etats. La Congrégation de la Propagande tenta deux fois d'y faire passer des Capucins; de sept qu'elle envoya d'abord, le Pere Cassien de Nantes, & Agathange de Vendôme pénétrèrent jusqu'à la Cour de l'Empereur, & furent incontinent mis à mort, deux furent massacrés sur la route par des voleurs, trois qu'on envoya ensuite, furent décapités par l'ordre du Bacha Turc de Suaquen, auquel Faciladas avoit demandé leurs têtes. Les Moines d'Ethiopie, principaux auteurs de la persécution, se crurent tout permis. Après l'expulsion des Catholiques, ils irritèrent l'Empereur, qui tourna contre eux la fureur qu'ils avoient allumée contre les Catholiques; il en fit périr sept mille.

Faciladas, né l'an 1607, étoit monté sur le trône l'an 1632, & il avoit pris le nom de Seltan-Seghed, que portoit aussi son pere. Juste son fils aîné lui succéda; Jean son frere regnoit en 1673, sous le nom d'Aclaf-Seghed; Jesus fils

de J
fous
Cha
entr
dans
d'y
cin
a éc
fait
d'Et
Roy
Her
dou
les h
la G
tête
Il a
repo
Il est
& se
dans
va p
mod
maxi
du sa
rares
soit

(1)
édition

de Jean, commença de regner l'an 1680 sous le nom d'Adiam-Seghed. Le Pere Charles de Brevedent, Jésuite François, entreprit, vers l'an 1700, de porter la Foi dans l'Ethiopie; il mourut avant que d'y être arrivé. Monsieur Poncet, Medecin François, qui l'accompagnoit, & qui a écrit la relation de son voyage (1), fait un portrait charmant de l'Empereur d'Ethiopie: c'est, dit-il, l'homme de son Royaume le mieux fait, il a l'air d'un Heros, l'esprit vif, pénétrant, l'humeur douce, affable; il aime les sciences & les beaux arts, mais sa passion est pour la Guerre, intrépide, & toujours à la tête de ses troupes, toujours victorieux. Il a conquis le Royaume d'Agave & repoussé les Galles dans leurs montagnes. Il est inviolablement attaché à la Justice, & son exactitude tient tous les Juges dans le devoir; cette exactitude ne va pas jusqu'à la rigueur. Sa clemence moderne, sa justice, *il faut (c'est sa maxime) qu'un Prince Chrétien soit avare du sang des Chrétiens*; les crimes étoient rares sous son regne, & il ne les punissoit qu'après bien des recherches & de

(1) Elle est imprimée dans cette nouvelle édition avant ce Mémoire,

soigneuses informations. Ses Sujets le craignoient & l'aimoient jusqu'à l'adoration. Ce grand Prince fit paroître à Monsieur Poncet du penchant pour la Religion Romaine, & un grand desir de s'instruire; il regretta sur-tout le Pere de Bredevent; ce Prince avoit quarante & un an en 1699, & sa santé étoit affoiblie. On ne sçait pas quand il a cessé de régner. Les Peres Liberat, Veis; Pié de Zerbe, & Samuel de Bienno, Religieux Allemans de l'Ordre de saint François, envoyés par le Pape Clément XI en Ethiopie, trouverent en 1714 Juste, successeur de Jesus, sur le trône. Peut-être regnoit-il depuis plusieurs années; il reçut favorablement les Missionnaires; il leur promit de les défendre aux dépens de sa vie & il leur a tenu parole, comme on va le voir. Il étoit charmé de leur pauvreté & du refus constant des biens qu'il leur offroit. Il leur défendit seulement de prêcher publiquement, dans la crainte d'émouvoir le peuple; *L'ouvrage, disoit-il, que nous entreprenons est difficile, il demande du temps, du ménagement & de la patience; Dieu n'a pas créé le monde en un instant, mais en six jours.* Les Missionnaires firent quelques conversions; mais les Moines s'ap-

perç
Etra
pou
Euro
la M
tre e
le pa
étoit
& d
songe
Les
tion
le de
sonne
unive
à sa
Missio
dans
peupl
times
homme
David
les M
d'Ethi
1718.
corda
la vie
gion
reur
touch

perçurent bien-tôt du dessein de ces Etrangers, & de l'inclination du Roi pour eux; on fit passer les Religieux Européens pour les ennemis déclarés de la Mere de Dieu. On osa répandre contre eux les plus noires calomnies; que le pain qu'ils consacroient à la Messe, étoit fait avec de la moëlle de chiens & de porcs, que ces incirconcis ne songeoient qu'à s'emparer de l'Ethiopie. Les calomnies ont leur effet, la sédition devient presque générale. On parle de déposer l'Empereur, on l'empoisonne, le poison lui cause une paralysie universelle, on le chasse du Palais; fidele à sa parole, il avoit fait conduire les Missionnaires par une nombreuse escorte dans un lieu de sureté. La fureur du peuple à qui l'on avoit enlevé ces victimes s'augmenta. Il couronna un jeune homme de la maison Royale, nommé David; le nouvel Empereur fit ramener les Missionnaires à Gondar, capitale d'Ethiopie, ils y arriverent le 17 Février 1718. Le second de Mars, David les condamna à être lapidés. On leur offrit la vie s'ils vouloient renoncer à la Religion Romaine; ils rejeterent avec horreur cette proposition; l'Empereur fut touché de leur fermeté, se contenta de

les exiler, mais les saints Religieux s'offrirent sans peine à mourir, ils furent lapidés le troisieme de Mars 1718. Un Prêtre Ethiopien jetta la premiere pierre, en criant : *Maudit, excommunié de la sainte Vierge, qui ne jettera pas cinq pierres sur ses ennemis.*

On a donné d'abord en Europe le nom de Prêtre-Jean à l'Empereur d'Ethiopie. On ne fut pas long-temps à reconnoître combien cette erreur étoit grossiere & que l'Empire du Prêtre-Jean avoit été dans l'Asie, voisine de la Chine. Scaliger & d'autres sçavans allerent chercher dans le Persan, dans l'Arabe, l'étymologie de ce nom. Le simple & le naturel, n'est pas du goût de certains Sçavans; malheureusement leurs idées ne s'accordoient ni avec le Persan ni avec l'Arabe; sans s'épuiser en conjectures, ils auroient dû faire ce qu'a fait Monsieur du Cange, chercher la vérité dans les Auteurs contemporains. Guillaume de Tripoli, Alberic & Vincent de Beauvais leur auroient appris que vers le milieu du douzième siècle, un Prêtre Nestorien nommé Jean, plus propre à combattre qu'à prêcher, assembla des troupes de sa secte, & leur faisant croire qu'il étoit de la race des

Ro
rien
rir;
&
&
116
pere
reun
frere
le fa
quer
Chri
man
glise
d'aut
les E
Foi
proc
ces p
état
pecte
qui la
pas d
après
aussi
eux d
préve
quent
toute
teroit

Rois Mages, s'empara des états de Choriem-Chan son Roi, qui venoit de mourir; soumit 72 Rois dans la haute Asie, & étendit sa domination dans les Indes & dans la Tartarie. Il envoya, l'an 1165, des Ambassadeurs à Manuel, Empereur d'Orient, & à Frederic, Empereur d'Occident. David Ungean son frere, lui succeda & fut détrôné par le fameux Ghengis-Chan. Le Prêtre conquérant n'avoit pas appris de Jesus-Christ, mais de Mahomet, cette étrange maniere de convertir les Infideles. L'Eglise s'est établie, & elle s'étend par d'autres moyens. Un Esclave convertit les Ethiopiens; une Captive soumet à la Foi les Iberiens; une autre Captive procura le même bonheur à l'Arménie; ces personnes que Dieu choisit dans un état bas & vil en apparence, font respecter leur vertu & aimer l'Evangile qui la leur a inspirée. Ne voyons-nous pas des hommes Apostoliques marcher après les Apôtres à travers les croix, aussi pauvres qu'eux, triompher comme eux de l'orgueil, de la volupté & des préventions de leurs ennemis. Ils manquent de tout, & ils exécutent ce que toute la puissance du monde n'exécuteroit pas; ils gagnent les cœurs & les

soumettent à la pratique de l'Evangile de Jesus-Christ. Les champs qu'ils ont arrosé de leurs sueurs, ne sont souvent fertiles qu'après avoir été arrosés de leur sang. C'est ainsi que l'Eglise Catholique a fait adorer dans tous les temps la Croix du Sauveur à tant de nations différentes.

Pour les Sectes hérétiques, soit qu'elles imitent la violence du Prêtre-Jean, soit qu'elles usent des artifices, qui leur sont ordinaires, elles n'établiront jamais nulle part le Royaume de Dieu, & le mauvais arbre ne sçauroit porter de bons fruits. La conversion des Gentils est un des plus brillans caractères de la vraie Eglise, Dieu ne le donnera point aux assemblées Schismatiques. Ils pourront corrompre les mœurs des fideles, & corrompre ensuite leur foi; mais les Infideles n'écouteront jamais favorablement des Hérétiques & des Schismatiques : leur sincere conversion est l'ouvrage de la grace de Jesus-Christ, des prieres & des travaux de ses véritables enfans.



E R
fron
titud
situé
meu
aprè
mier
mon
que
com
tions
gran
doub
terre
rond
trem
Il y e
que
verse
velis
abon
vales
fives
dant

M É M O I R E*De la Mission d'Erivan.*

ERIVAN est une ville bâtie sur la frontière de Perse, au 40^e degré de latitude, & au 63^e de longitude. Elle est située au bout de cette grande & fameuse plaine, où l'on croit que Noé, après le déluge, offrit à Dieu son premier Sacrifice; & elle a près d'elle le mont *Ararat*, où l'on dit communément que s'arrêta l'Arche, lorsque les eaux commencèrent à décroître. Les fortifications d'Erivan ne sont ni belles, ni de grande défense; elles consistent dans une double enceinte de murailles toutes de terre, & dans quelques grosses tours rondes qui flanquent les courtines. Les tremblemens de terre y sont fréquens. Il y en eut un si terrible il y a quinze ans, que toutes les maisons en furent renversées, & la moitié des habitans ensevelis dans les ruines. Les fruits y sont abondans, mais mal-sains, les eaux n'y valent rien; les chaleurs y sont excessives; l'air y est si corrompu, que pendant les mois de Juillet & d'Août, on

est obligé d'en sortir, & d'aller dresser des tentes à la campagne pour y mettre sa vie en sûreté.

Le Monastere d'Echmiadzin, où le grand Patriarche des Arméniens tient son Siège, n'est pas éloigné d'Erivan. Il fait par sa proximité le principal ornement de cette Ville. Comme les Eglises Arméniennes se conforment en matiere de religion au sentiment de leur Patriarche & de son Monastere, nos Missionnaires furent persuadés que leur conversion à la Foi Catholique, dépendoit principalement de celle du Patriarche.

Dans cette persuasion, ils chercherent les moyens de s'approcher de ce Prélat, & de gagner ses bonnes grâces, afin de le gagner lui-même & sa Nation, à la seule & véritable Eglise, qui est celle de Jesus-Christ. Pour réussir dans ce projet, ils crurent devoir commencer par se procurer un établissement à *Erivan*, où ils fussent à portée de rendre souvent leurs devoirs au Patriarche. Le mauvais air de cette ville, & sur-tout pour les Etrangers, ne fut pas capable de les détourner de ce dessein. Ils l'appréhendoient beaucoup moins que les obstacles presque invincibles, qu'ils auroient à surmonter pour parvenir à leur fin; car

il fal
tente
dans
dit,
fallo
la pa
& le
stant
naire
tectio
vre.
près
entre
temp
ouvr
Trôn
de M
Prov
ferme
dont
Saint
conv
enco
de q
ni di
fenta
mais
traite
nemi
ligion

il falloit d'abord avoir des Lettres Patentes du Roi de Perse, pour s'établir dans cette Ville, & ils n'avoient ni crédit, ni patron à sa Cour : de plus, il falloit n'y pas trouver d'opposition de la part du Patriarche & des Vertabiets, & leur opposition étoit certaine. Nonobstant toutes ces difficultés, nos Missionnaires se confiant en la puissante protection de Dieu, mirent la main à l'œuvre. Ils chercherent d'abord accès auprès de Sa Majesté Persienne; mais les entrées chez ce Prince leur fut longtemps fermées. La Providence enfin leur ouvrit un chemin pour parvenir à son Trône. En voici l'occasion. La Province de *Nachivan*, qui est une des principales Provinces de la grande Arménie, renferme plusieurs villages catholiques, dont les habitans doivent aux Peres de Saint Dominique, non-seulement leur conversion à la Foi de Jesus-Christ, mais encore leur fervente piété, que l'espace de quatre cens ans n'a pu interrompre ni diminuer. Ces fideles Arméniens se sentant de jour en jour, & plus que jamais accablés du poids des mauvais traitemens qu'ils recevoient de leurs ennemis, ou plutôt des ennemis de la Religion, crurent pouvoir trouver un re-

mede à leurs maux dans la protection de Louis le Grand. Ils entendoient souvent dire que son zele le portoit à étendre la Religion Catholiques jusques dans les pays les moins connus & les plus reculés. Ils n'ignoroient pas d'ailleurs la haute estime que le Roi de Perse avoit conçue pour ce grand Monarque, dont la Renommée publioit par-tout tant de merveilles. Ces considérations leur firent prendre la résolution de s'y adresser, & voici l'occasion qu'ils en eurent.

Messire François Piquet, Evêque de *Césaropole*, fut alors nommé par le Saint Siège à l'Evêché de Babylone, avec la qualité de Vicaire Apostolique. Louis XIV le choisit en même-temps pour être Consul de la Nation Françoisé en Perse. L'opinion que l'on avoit de la sainteté de ce Prélat, jointe à ses autres titres d'honneur & de dignité, qui lui attiroient le respect & la vénération de tout le pays, furent autant de motifs qui déterminèrent les Catholiques de *Nachivan* à recourir à ce saint Evêque, pour faire porter leurs très-humbles Requêtes au Trône du Roi de France : Dieu bénit leurs intentions. Le Prélat fut si touché de la misere extrême, où la dureté & l'avarice des Infideles les

avoien
Pere d
auprès
teur d
Le
mieux
cœur
port d
son Co
pour i
ment.
tion d
au Sop
un de
sujet
Perse :
des pr
prépar
être le
sienne.
sort, t
vu, no
en Fr
grande
de fac
présen
vemer
diaque
Eclips
leur c

avoient réduits, qu'il en écrivit au feu Pere de la Chaife, pour l'engager d'être auprès du Roi, l'Avocat & le protecteur de ces fideles & fervens Chrétiens.

Le Pere de la Chaife, qui connoissoit mieux que personne les dispositions du cœur de ce grand Prince, lui fit le rapport de leur Requête, & de la lettre de son Consul. Il n'en fallut pas davantage pour intéresser le Roi à leur soulagement. Il prit à l'heure même la résolution d'écrire une lettre en leur faveur au Sophi, & chargea en même-temps un de ses Ministres d'écrire pour le même sujet au premier Ministre du Roi de Perse : il fit plus, car il voulut joindre des présens à sa lettre, & ordonna qu'on préparât ceux qu'on croiroit devoir être les plus agréables à Sa Majesté Persienne. On fit faire des ouvrages à ressort, tels qu'on n'en avoit point encore vu, non-seulement en Perse, mais même en France. Ces ouvrages étoient de grandes montres qui avoient trois pieds de face, ou environ. Ces montres représentoient à chaque moment le mouvement ordinaire du Soleil sur son Zodiaque, & celui de la Lune, leurs Eclipses, le mouvement des Planetes & leur conjonction; les heures du jour &

de la nuit ; les mois & les années , & tout cela dans son ordre successif & naturel.

On entretenoit le mouvement continuél de ces machines par le moyen des clefs qui les montoient , comme nous montons nos pendules.

On crut devoir confier ces ouvrages si magnifiques & si rares à des personnes capables de les bien gouverner. Le Pere Longeau , & le Pere Potier , Jésuites , qui devoient partir de France pour être Missionnaires en Perse , furent chargés des Lettres du Roi & du soin de ces riches présens.

Ils partirent de Paris le 15 Octobre 1682 , & après bien des dangers & des fatigues inséparables d'un si long voyage par mer & par terre , ils arriverent à Ispahan , capitale du Royaume de Perse , au mois d'Octobre , précisément au même jour qu'ils étoient partis de Paris l'année précédente. A leur arrivée , ils allerent rendre leurs respects à l'E-vêque de Babylone , & lui rendre compte de leurs ordres. Ils en furent reçus avec autant de joie , que le Prélat avoit de bonté & d'affection pour notre Compagnie. Les deux Peres Missionnaires , après quelques jours de re-

pos , n
offerts
lone de
les lui
son ma
occasio
distinct
du Roi
dience
avoit d
la Pers
vêtus.
gracieu
lettre d
recevan
qui ma
faite de
lui prés
fionnain
porteur
mé ; il
confidé
les diffé
donnoit
présent
la face
tous les
la déli
ces ou
sent à

pos, mirent les présens en état d'être offerts à Sa Majesté. L'Evêque de Babylone demanda audience du Sophi, pour les lui présenter avec les lettres du Roi son maître. Le Sophi voulant dans cette occasion faire connoître à ses sujets la distinction que méritoit l'Ambassadeur du Roi de France, lui donna une audience magnifique, où tout ce qu'il y avoit de Seigneurs les plus qualifiés de la Perse assistèrent, étant superbement vêtus. Le Roi, avec un visage affable & gracieux, reçut des mains du Prélat la lettre du Roi son maître, & fit, en la recevant, un éloge du Roi de France, qui marquoit la haute idée qu'il s'étoit faite de ce grand Monarque. Le Prélat lui présenta ensuite les deux Peres Missionnaires, & les présens dont ils étoient porteurs. Le Sophi en fut d'abord charmé; il se les fit approcher, pour les considérer de plus près, & examiner les différens mouvemens que les ressorts donnoient à ces machines, qui lui représentoient dans un petit objet toute la face du Ciel. Il faisoit remarquer à tous les Seigneurs qui l'environnoient, la délicatesse & la nouveauté de ces ouvrages inconnus jusqu'à présent à tous les Persans. Il mêloit dans

Les discours des louanges du Roi, qui avoit des Sujets capables d'inventer & d'exécuter de si grands prodiges de l'art. Enfin Sa Majesté ajouta plusieurs choses obligeantes pour l'Evêque de Babylone, elle l'assura de la joie qu'elle avoit de le voir à sa Cour. Le Prélat crut alors devoir profiter d'une audience si favorable pour présenter au Roi sa supplique. Elle contenoit plusieurs articles, qui étoient autant de graces qu'il demandoit à Sa Majesté : entr'autres, il la prioit de la part du Roi de France, d'avoir la bonté d'accorder aux deux Peres Missionnaires la permission de s'établir à Erivan, & d'y faire leurs fonctions conformément à leur usage. Dans un autre article de sa Requête, il supplioit très-humblement Sa Majesté Persienne de donner sa protection à ses fideles Sujets de la Province de *Naschivan*, qui souffroient une continuelle oppression contre ses intentions royales. Le Roi le fit lire & interpréter la supplique de l'Ambassadeur. Il l'assura de l'égard qu'il y auroit, & accorda, sur le champ & très-volontiers, aux deux Peres Missionnaires leur établissement à Erivan. L'Evêque de Babylone & les deux Peres firent au Sophi leurs respectueuses ac-

tions
que te
fionna
partire
van, &
la mē
Palais
Lettre
lui or
dans la
faire a
Chrēti
très-fa
il, le
je fera
vous r

Ces
bien p
des co
vue. L
bientôt
les deu
van. I
étoien
rent ri
Missio
lui rep
près de
vont y
celle de

tions de graces, & se retirerent. Quelque temps après, les deux Peres Missionnaires ayant pris congé du Roi, partirent d'Isphahan pour aller à Erivan, & ils y arriverent le 18 Juillet de la même année. Ils allerent d'abord au Palais du Kan, & lui présenterent leurs Lettres Patentes, par lesquelles le Roi lui ordonnoit d'établir les deux Peres dans la ville d'Erivan, & de leur laisser faire avec liberté leurs instructions aux Chrétiens ses sujets. Le Kan les reçut très-favorablement : choisissez, leur dit-il, le terrain qui vous conviendra, & je ferai défense à qui que ce soit de vous molester.

Ces commencemens alloient trop bien pour n'être point troublés par une des contradictions qu'ils avoient prévue. Le Patriarche d'Echmiadzin fut bientôt instruit de l'établissement que les deux Peres s'étoient procuré à Erivan. Les Vertabiets schismatiques qui étoient auprès de sa personne, n'omirent rien pour l'animer contre les deux Missionnaires. *Ils ont méprisé votre Trône, lui représentoient-ils, ils veulent habiter près de vous, sans votre permission; ils vont y enseigner une doctrine opposée à celle de votre Monastere, & vous enlever*

vos sujets. Il n'en fallut pas davantage pour irriter le Patriarche. Jaloux de son autorité, & animé de l'esprit de schisme, il envoya sur le champ faire défense expresse aux deux Missionnaires de passer outre, sous peine d'excommunication, & défendit pareillement, sous la même peine, aux Arméniens de s'adresser à eux, & de favoriser leur entreprise. Cette signification ayant été faite aux deux Peres, ils demanderent conseil aux Arméniens Catholiques de ce qu'ils avoient à faire pour adoucir l'esprit du Patriarche. Leur avis fut qu'ils allassent lui rendre une visite de civilité qui pourroit le gagner, & détruire par leur présence, les préventions qu'on lui avoit données contr'eux; ils suivirent ce conseil, ils allerent au Monastere; mais le Patriarche ne voulut pas les voir. Le Kan en ayant été informé, appella les deux Missionnaires, & leur dit que sa seule protection leur suffiroit pour les mettre en possession de leur établissement, conformément aux ordres qu'il en avoit du Roi son maître, mais un triste & subit événement pensa détruire leurs projets dans leur naissance, ce fut la mort du Pere Longeau.

Ce Pere tomba tout-à-coup dans des

convul
d'une
dévora
à mort
de l'Eg
tinent
huit an
dernier
sa mort
vit des
qu'il en
celui q
fondem

Le Pa
gna sa
la mort
à tous l
la sépul
trois jou
employ
rendre a

Nous
digne M
joignoit
rare ver
une cha
austere s
mens te
après sa
bien sen

Convulsions effroyables, accompagnées d'une soif continuelle, & d'une faim dévorante. Le malade se sentant frappé à mort, demanda les derniers Sacremens de l'Eglise; il les reçut & mourut incontinent après, âgé seulement de trente-huit ans. Ceux qui l'assistèrent dans les derniers jours de sa vie, jugerent que sa mort n'étoit pas naturelle, & on en vit des marques après son décès : quoi qu'il en soit, la nouvelle Mission perdit celui qui en avoit jetté les premiers fondemens.

Le Patriarche, toujours irrité, témoigna sa mauvaise volonté, même après la mort du Missionnaire; car il défendit à tous les Prêtres Arméniens de donner la sépulture à son corps, qui demeura trois jours sans être inhumé; & il fallut employer l'autorité du Kan, pour faire rendre au défunt les derniers honneurs.

Nous devons, à la mémoire de ce digne Missionnaire, dire de lui qu'il joignoit un excellent esprit à une très-rare vertu, & une douceur, une bonté, une charité pour tout le monde, à une austère sévérité pour lui-même : les instrumens teints de son sang, qu'on trouva après sa mort, en furent des preuves bien sensibles. Son courage fut toujours

au-dessus de toutes les contradictions qu'il eut à soutenir, rien n'étant capable de le rebuter, quand il s'agissoit de la gloire de Dieu; dangers, persécutions, menaces, travaux, fatigues, voyages, maladies; il étoit sur-tout très-propre pour aller annoncer notre foi aux personnes d'une condition distinguée; mais il disoit qu'on gagnoit beaucoup plus à l'annoncer aux petits qu'aux grands. Dieu voulut récompenser son serviteur, après avoir travaillé la première heure dans sa vigne. Le pere Roux, qui étoit Supérieur de la Mission d'*Ispahan*, apprit avec une très-sensible affliction la mort du Pere Longeau, & comprit la perte que faisoit la Mission naissante; c'est ce qui lui fit prendre la résolution de venir à son secours, pour continuer ce qui y avoit été commencé. Il partit d'*Ispahan* le 29^e Novembre 1684, & arriva à Erivan le 16 Janvier 1685.

A son arrivée, il alla rendre ses devoirs au Kan, & lui demander la continuation de sa protection. Le Kan le reçut favorablement, lui fit l'éloge du feu Pere Longeau, il visita ensuite les principaux Arméniens: sa modestie & son humilité lui gagnèrent en peu de temps l'affection de la nation; mais il s'agissoit

s'agis
l'espr
Arme
voir
vint l
Le Pa
jours
dit à
Missio
Le
temps
naître
Pere f
de dor
& de r
bord p
davant
les mo
blissem
pour le
humble
comme
impress
demand
Il l'entr
à venir
qu'il le
sans diff
sainte M
les autr
To

s'agissoit particulièrement de se concilier l'esprit du Patriarche. Il se servit d'un Arménien , ami de ce Prélat , pour sçavoir de lui s'il auroit pour agréable qu'il vînt lui rendre ses respects à Echmiadzin. Le Patriarche qui entendoit dire tous les jours beaucoup de bien du Pere Roux , dit à l'Arménien son ami , que le Pere Missionnaire pourroit venir.

Le Pere Roux ne perdit point de temps , & se rendit incontinent au Monastere. Le Patriarche le fit entrer : le Pere se présenta à lui d'un air si plein de douceur , de modestie , de politesse & de respect , que le Patriarche fut d'abord prévenu en sa faveur. Il le fut bien davantage lorsque le Pere lui eut expliqué les motifs de son voyage , & de l'établissement qu'il desiroit faire à Erivan , pour lequel il venoit lui demander très-humblement son agrément. Le Patriarche commençant à revenir de ses premières impressions, bien loin de s'opposer à la demande du Pere , lui fit un bon accueil. Il l'entretint assez long-temps , & l'invita à venir souvent au Monastere , l'assurant qu'il le verroit volontiers. Il lui accorda sans difficulté la permission de dire la sainte Messe , de prêcher , & de faire les autres fonctions dans les Eglises Ar-

méniennes ; il lui offrit même ses services dans les occasions où il pourroit en avoir besoin. Le Pere Roux se retira bien content de sa premiere audience. Quelques jours après , il revint au monastere. Le Patriarche lui témoigna beaucoup de joie de le voir. Il le retint même pour passer quelque temps auprès de lui ; il prenoit un singulier plaisir à l'entretenir , soit en particulier , soit en présence de ses Vertabiets & de ses Evêques.

Le Pere , de son côté , se conduisoit si bien , qu'ayant gagné la confiance du Patriarche , il parvint à le détromper absolument sur tout ce que les schismatiques lui avoient dit contre les Missionnaires. Dans une des visites que le Pere rendit au Patriarche , le Prélat lui mit entre les mains une lettre qu'il écrivoit au Révérend Pere Général , dans laquelle il lui témoignoit la satisfaction qu'il avoit du Pere Roux , & prioit sa paternité de lui envoyer de nouveaux Missionnaires , qui seroient très-utiles à la nation Arménienne , voulant au surplus en avoir quelqu'un auprès de lui pour son conseil , & pour faire des instructions dans son Monastere.

Cette lettre arriva très-à-propos à Rome, Elle procura des ouvriers à l'Ar-

ménie
pertes
core p
usé de
labori
lade.
une de
l'envo
jour p
lui do
dont i
voir d
travau
fini sa
1686.
obséqu
de pleu
lement
dans ce
appello
Le S
en Perf
résidenc
pas plu
Roux ,
lui succ
Mission
le Patria
faitemen
toute la

ménie ; & à la Perse , qui réparèrent les pertes passées , & celles qu'on étoit encore prêt d'y faire ; car le Pere Roux , usé des fatigues continuelles de sa vie laborieuse , tomba dangereusement malade. Sa maladie causa au Patriarche une douleur qu'on ne peut exprimer. Il l'envoya visiter plusieurs fois chaque jour par quelqu'un de ses Evêques , & lui donnoit libéralement tous les secours dont il avoit besoin. L'heure de recevoir dans le Ciel la couronne de ses travaux Evangéliques , étoit venue. Il finit saintement sa vie le 11^e Septembre 1686. Le Patriarche lui fit faire des obsèques magnifiques , & ne cessoit point de pleurer sa perte. Il parloit continuellement des vertus qu'il avoit remarquées dans ce grand serviteur de Dieu , qu'il appelloit son pere.

Le Supérieur général de nos Missions en Perse & en Arménie , qui fait sa résidence ordinaire à Ispahan , ne fut pas plutôt averti de la mort du Pere Roux , qu'il envoya le Pere Dupuis pour lui succéder. Ce Pere étant arrivé à la Mission d'Erivan , alla incontinent saluer le Patriarche. Le Patriarche le reçut parfaitement bien , & lui donna dans la suite toute la confiance qu'il avoit eue en son

prédécesseur. Le Pere Dupuis voulut plusieurs fois s'en servir pour lui persuader d'écrire au Pape , & de lui témoigner , par un acte public & solennel , qu'il vouloit vivre & mourir dans l'union & Communion avec le Saint-Siège. Il lui représenta que cette action , si digne de lui , & si convenable à la place qu'il occupoit , seroit capable de détruire le schisme qui désoloit l'Eglise Arménienne ; que plusieurs Evêques & Prêtres suivroient son exemple , & qu'une grande partie de sa nation étant Catholique , celle qui ne l'étoit pas se déclareroit plus hardiment pour l'Eglise Romaine. Le Patriarche , à toutes ces instances , se contentoit de répondre , en termes généraux , que l'Eglise Arménienne n'avoit point d'autre créance que celle de l'Eglise Romaine. Il s'en tenoit à cette décision fort équivoque. A cela près , il est certain qu'il se conduisoit en Catholique , du moins à l'extérieur : il protégeoit hautement les Catholiques , punissoit sévèrement les Evêques & les Prêtres schismatiques qui les molestoient. Cette conduite du Patriarche faisoit espérer au Pere Dupuis qu'il en obtiendrait une profession de foi authentique : Dans cette espérance , il le cultivoit

avec
présen
de Lo
Le Pa
inexpl
& le
trois E
Le P
explica
nastere
Evêque
& y ét
quoit à
plus m
cere &
Mais
humain
la persé
tout de
mander
tifs le re
ce dern
la Religi
exigeoie
la justice
souvent
la voie
politique
vât en ef
pas prév

avec assiduité ; il lui faisoit de petits présens ; il lui offrit un jour le portrait de Louis XIV , qu'il souhaitoit avoir. Le Patriarche le reçut avec une joie inexplicable ; il le baisa plusieurs fois, & le fit placer sur une des portes des trois Eglises qui sont à *Echmiadzin*.

Le Pere lui ayant proposé de faire des explications de Théologie dans son Monastere, il y consentit. Il y invitoit les Evêques, les Vertabiets & les Prêtres, & y étoit toujours présent. Il ne manquoit à sa conduite qu'une déclaration plus manifeste & plus ouverte de sa sincere & véritable catholicité.

Mais le point d'honneur, le respect humain, la crainte politique de s'attirer la persécution des schismatiques, & surtout des Vertabiets qui pourroient demander sa déposition, tous ces vains motifs le retinrent & l'empêcherent de faire ce dernier pas, que sa conscience, que la Religion, & que les bons Catholiques exigeoient de lui. Quelque-temps après, la justice ou la bonté divine, qui punit souvent dès ce monde nos résistances à la voie de Dieu, permit que ce que sa politique lui faisoit craindre, lui arrivât en effet par un endroit qu'il n'avoit pas prévu. Je rapporterai ici la lettre que

le Pere Ricard , l'un de nos Missionnaires, qui étoit alors à Erivan, nous écrivit à ce sujet.

LETTRE du Pere Ricard, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, du 7 Août 1697.

Après bien des tentatives inutiles ; pour engager notre Patriarche à envoyer au Saint-Siège sa profession de foi, nous en avons enfin obtenu une lettre qu'il écrivoit à Sa Sainteté. Par cette lettre , il reconnoissoit la Chaire de S. Pierre comme la premiere Chaire du monde Chrétien, d'où sortoit une abondance de lumières qui éclairoit l'univers. Elle contenoit d'ailleurs des termes magnifiques, que les Orientaux sçavent si bien employer pour donner des louanges , & faire des complimens. En persuadant au Patriarche d'écrire cette lettre , notre vue étoit de donner occasion au Pape de répondre au Patriarche, par un bref qui l'exciteroit à s'unir de cœur & de sentimens à l'Eglise de Rome, à détester tout schisme, à faire une profession plus ouverte que jamais de la doctrine Catholique , & à faire ses efforts pour réunir toute la nation dans la seule &

unique
Christ
qui ne
lorsqu
que S
des plu
avait c
Roi de
triarch
trop v
instrui
où le P
de sa d
gné to
sa dis
se proc
non-seu
tion ,
dont il
ment ;
se décl
regarda
étoit pa
Patriarc
deux b
les fond
Nous
premier
où il pro
pucins a

unique Eglise, qui est celle de Jesus-Christ. Nous attendions le Bref du Pape, qui ne pouvoit avoir qu'un bon effet, lorsqu'il se répandit tout-à-coup un bruit que Stéphanos, Evêque d'Isphahan, l'un des plus grands ennemis des Catholiques, avoit obtenu par ses intrigues auprès du Roi de Perse, la déposition de notre Patriarche. Cette nouvelle ne se trouva que trop véritable. Sitôt que nous en fûmes instruits, nous courûmes à Echmiadzin, où le Patriarche avoit déjà appris l'ordre de sa déposition. Après lui avoir témoigné toute la part que nous prenions à sa disgrâce, nous lui conseillâmes de se procurer des témoignages favorables, non-seulement des principaux de sa nation, mais encore des Mahométans, dont il étoit très-aimé. Il les obtint aisément; les Arméniens d'Erivan sur-tout se déclarèrent très-vifs pour sa défense, regardant comme un affront qui leur étoit particulier, la déposition de leur Patriarche, qui venoit de leur bâtir deux belles Eglises, & qui avoit jeté les fondemens de deux autres.

Nous ajoutâmes un second conseil au premier, qui étoit de se retirer à *Tauris*, où il profiteroit du crédit des Peres Capucins auprès du grand Chancelier de

Perse, qui étoit alors dans cette ville. Sur ces entrefaites, la déposition du Patriarche lui fut signifiée par un ordre exprès du Roi de Perse. Une troupe de gardes se saisit à l'heure même de sa personne pour le conduire à un Monastere où il devoit être renfermé le reste de ses jours. Le Patriarche n'eut que le temps de ramasser au plus vite ce qu'il put d'argent, & ce qu'il fit très-à-propos; car, comme ce métal a autant de vertu en Perse que par-tout ailleurs, moyennant une gratification qu'il en fit à chaque soldat & à leur Commandant, ils le laisserent échapper. Le prisonnier étant en liberté, s'enfuit à *Tauris*. Les Peres Capucins le recurent chez eux, & employèrent volontiers en sa faveur leur crédit auprès du Chancelier. Ils lui présentèrent le Patriarche, qui lui exposa tout ce que l'injustice & l'ambition de Stéphanos, Evêque d'Ispahan, qui vouloit usurper sa place, avoit fait contre lui. Il lui en donna les preuves, produisant les certificats que sa nation & que les Turcs mêmes lui avoient donnés de sa bonne & fidele conduite. Il fut aisé au Chancelier de découvrir l'inique procédé de Stéphanos, qui avoit obtenu par surprise, la déposition de *Nahabiet*, & son intro-

nifat
prote
peu d
droit
qu'ils
roit a
arriv
Taur
avec
en po
celier
ensem
l'affair
d'en i
Minist
de séj
à Eriv
déjà c
l'orag
Kan c
selon l
prend
Le jou
le mar
le son
march
dix T
monté
bales f
& leur

nisation. Le Chancelier lui promit sa protection, & lui dit qu'il attendoit dans peu de jours un nouveau *Kan*, qui prendroit le Gouvernement d'Erivan, & qu'ils verroient ensemble ce qu'il y auroit à faire pour son service. Le *Kan* arriva en effet peu de temps après à *Tauris*, accompagné de *Stéphanos*, avec ordre de la Cour de le mettre en possession du Patriarchat. Le Chancelier prévint le *Kan*, & ayant pris ensemble une exacte connoissance de l'affaire dont il s'agissoit, ils résolurent d'en instruire le *Sophi* & son premier Ministre. Le *Kan*, après quelques jours de séjour à *Tauris*, partit pour se rendre à Erivan: *Stéphanos* le suivit, se croyant déjà en place, sans s'appercevoir de l'orage prêt à tomber sur sa tête. Le *Kan* étant arrivé à Erivan, consulta, selon la coutume, des *Astrologues*, pour prendre un jour favorable à son entrée. Le jour étant pris, il fut annoncé dès le matin par le bruit du canon, & par le son des fifres & des trompettes. La marche de son entrée commença par dix *Timbaliers* & douze trompettes, montés sur des chameaux. Leurs timbales sont plus grosses que les nôtres, & leurs trompettes sont plus longues.

Cinquante soldats les suivoient le fusil sur l'épaule, la crosse du fusil tournée derrière le dos. Le Kan marchoit ensuite à cheval. Sa longue veste, toute brillante d'or, & le superbe équipage de son cheval, le faisoit distinguer au milieu d'une nombreuse troupe d'Officiers de sa maison, qui l'escortoient. Enfin, plusieurs Palfreniers conduisoient les chameaux & les chevaux de main, tous richement caparaçonnés, & fermoient la marche.

Stéphanos, pour faire sa cour au Kan, avoit fait dresser une grande tente sur sa route, & l'y attendoit en habit de cérémonie, accompagné de ce qu'il avoit pu ramasser de Vertabiets, de Prêtres & de Moines qui s'étoient déclarés pour lui. Lorsque le Kan approcha de sa tente, il s'avança vers lui, & lui fit une harangue que le Kan entendit froidement, & sans y répondre. Il continua sa marche jusqu'à la maison qui lui avoit été préparée. Il y reçut les complimens & les honneurs ordinaires en pareille occasion.

Stéphanos avoit grand soin de lui aller faire tous les jours sa cour; mais craignant que le Patriarchat ne lui échappât, il demanda au Kan la per-

missi
Echn
enco
doit
nos,
fit in
nien
ce M
vit e
craint
invasi
& de
tere d
effet
extrac
forme
monar
ment
solitu
lules.
décess
truiso
démol
fait co
le sch
trepris
ques.
noient
pour n
vut pa

mission d'en aller prendre possession à Echmiazdin. Le Kan qui n'avoit point encore reçu le contre-ordre qu'il attendoit de la Cour, le laissa aller. Stéphanos, sans vouloir perdre de temps, se fit introniser par le Patriarche Arménien de *Jérusalem*, qui étoit alors dans ce Monastere. Sitôt que Stéphanos se vit en place, il crut n'avoir plus rien à craindre; mais pour mieux affermir son invasion, il voulut s'assurer de l'estime & de la considération de tout le Monastere & des Arméniens; il affecta à cet effet un air de sévérité & de régularité extraordinaire. Il ne parloit que de réforme dans le vivre & dans les habits monastiques. Il prêchoit continuellement aux Moines & aux Vertabiets la solitude & la résidence dans leurs cellules. Il parloit avec mépris de son prédécesseur. Il blâmoit sa conduite. Il détruisoit tout ce qu'il avoit fait, jusqu'à démolir des bâtimens que Nahabiet avoit fait construire. Enfin, il se déclara pour le schisme & les Schismatiques, & entreprit de faire la guerre aux Catholiques. De tels commencemens nous donnoient sujets de craindre pour nous & pour notre Mission; mais Dieu y pourvut par l'événement que je vais rap-

porter. *Curgekan*, Prince Géorgien, disgracié du Roi de Perse depuis quelques années, par des raisons de politique, fut rappelé à la Cour. Il vint à Erivan pour y voir le Kan son ancien ami. Ce Prince y arriva malade : le Kan, qui avoit appris le bon effet de quelques remèdes que nous avions reçus de France, m'envoya chercher, & me pria instamment d'aller visiter le Prince son ami, & de lui procurer, s'il y avoit moyen, une prompte guérison. J'y allai ; & comme sa maladie n'étoit qu'une fièvre double-tierce, je lui donnai du quinquina. Dieu bénit ce remède ; il en fut guéri, & sa guérison nous concilia sa faveur, & augmenta celle du Kan pour nous : nous en profitâmes pour leur parler en faveur de Nahabiet, & ils nous assurèrent que nous serions contents.

Stéphanos, qui ne trouvoit plus son entrée bien libre chez le Kan, & qui n'y recevoit que des audiences courtes & froides, commença à juger qu'il n'en étoit pas où il croyoit être. Son trône lui parut chancelant sous ses pieds ; mais quelque temps après, il se crut près d'en être chassé, lorsqu'on vint lui signifier, de la part du Kan, une taxe de mille sequins, parce qu'il avoit re-

fusé
eaux
coutu
son c
lettres
alloie
Stéph
en co
monte
bien
se fi
mille
l'envo
Ce
& aux
celier
qu'elle
opérer
le réta
étoit à
lorsqu
cier de
mande
ment l
qu'il le
d'amen
Ses pa
clares
efforts
ordre ;

fusé de venir à Erivan, pour bénir les eaux de la rivière le 6 janvier, selon la coutume des Arméniens. Nahabiet, de son côté, apprit d'Ispahan, par des lettres de ses amis, que ses affaires alloient aussi-bien que celles de l'intrus Stéphanos alloient mal, & qu'il ne lui en coûteroit que de l'argent pour remonter sur son trône. Nahabiet entendit bien ce que cet avis vouloit dire; il se fit en peu de temps la somme de mille écus qu'on lui demandoit, & il l'envoya à Ispahan.

Ce puissant moyen, joint aux lettres & aux informations du Kan & du Chancelier, aussi favorables à Nahabiet, qu'elles étoient contraires à Stéphanos, opérèrent la déposition de celui-ci, & le rétablissement du premier. Stéphanos étoit à table avec ses amis un jeudi gras, lorsqu'il reçut le compliment d'un Officier de la Cour, qui lui signifia un commandement du Sophy, qui non-seulement le déposoit du Patriarchat, mais qui le condamnoit encore à mille écus d'amende, & à une prison perpétuelle. Ses partisans, c'est-à-dire, les plus déclarés Schismatiques, firent tous leurs efforts pour suspendre l'exécution de cet ordre; mais le Roi fut toujours inexo-

nable, & ordonna qu'on ne lui en parlât plus.

Nahabiet fut rétabli dans le même moment avec éloge, tant de la part des Arméniens, que de celle des Turcs dont il s'étoit fait aimer. Son rétablissement, dont il se dit redevable à nos conseils & à nos sollicitations, a augmenté son affection pour les Catholiques, & en particulier pour nous. Dieu veuille que sa bienveillance nous soit un moyen pour l'unir parfaitement & constamment à l'Eglise catholique, & que toute sa Nation, à son exemple, par la grace de Jesus-Christ, rentre dans le seul chemin qui conduit à la vie. Accordez-nous pour le succès de ce grand ouvrage, le secours de vos prières. Ici finit la lettre du Pere Ricard.

Cette lettre nous renouvelle la douleur d'avoir perdu un des plus vertueux & des plus courageux Missionnaires que l'Arménie ait jamais possédé. Il y avoit environ trente ans qu'il s'étoit dévoué au service de nos Missions, & en particulier à l'instruction des Arméniens. Pour se rendre capable de faire du fruit parmi eux, il avoit étudié leurs dogmes, leurs erreurs, leurs usages, & il en étoit parfaitement instruit : il s'étoit

fait u
comb
intro
Eglise
dans l
loit f
Il acc
tain a
insinu
plaisir
affecti
récon
niens
mais
cruell
nemis
trouve
vais t
corps.
fin par
été en
exerci
vant &
du ma
fait ce
vages
admini
des mo
de le
consol

fait une méthode claire & efficace pour combattre tout ce que le schisme avoit introduit de mal à propos dans leur Eglise. Il s'étoit de plus rendu très-habile dans la langue Arménienne, & ii la parloit facilement, & même élégamment. Il accompagnoit ses discours d'un certain air de bonté, & d'une douceur si insinuante, qu'il se faisoit écouter avec plaisir de ses auditeurs, & gagnoit leurs affections. Dieu lui a fait la grace de réconcilier un grand nombre d'Arméniens schismatiques à l'Eglise Romaine ; mais ce n'a pas été sans effuyer de cruelles persécutions de la part des ennemis de la Religion : car sa vie s'est trouvée souvent en danger par les mauvais traitemens qu'il a éprouvés sur son corps. Sa vie apostolique méritoit une fin pareille à la sienne. Car il nous a été enlevé le 6 Août 1719, dans les exercices de la plus pure charité, servant & assistant les Catholiques, frappés du mal contagieux de la peste, qui a fait cette année dans le Levant des ravages effroyables. Le mal le saisit en administrant les derniers Sacremens à des moribonds. Nos Arméniens ne cessent de le pleurer comme leur pere. Notre consolation & la leur est qu'il sera dans

le Ciel leur protecteur auprès de Dieu, après avoir été sur la terre leur pere, qui les a engendrés en Jesus-Christ.

Avant que de finir ce chapitre de la Mission d'Erivan, je ne dois pas omettre ce qui a donné occasion à nos Peres Polonois de venir en cette Mission. Un Arménien né en Pologne, nommé Simon *Pétrosvitz*, après avoir fait ses études à Rome, & y avoir reçu l'ordre de Prêtrise, revint en Pologne, où son mérite le fit employer dans plusieurs affaires importantes, qui réussirent au gré du Roi Jean *Sobieski*. L'amour de ce bon Prêtre pour sa patrie, & son zele pour le salut de ses compatriotes, lui firent concevoir le dessein de retourner en Arménie, pour y travailler à la réunion de sa Nation à l'Eglise Romaine. Il proposa au Roi son dessein. Sa Majesté Polonoise y entra si volontiers, qu'elle le fit son Ambassadeur auprès du Roi de Perse, afin que ce caractère lui donnât, & à son ministère, plus de considération & de crédit. Il le chargea de ses lettres pour le Sophi, & pour le Patriarche d'Echmiadzin. Le Roi, dans sa lettre au Patriarche, l'invitoit à se réunir à l'Eglise Romaine, & lui représentoit, dans les termes les plus tou-

chans
Dieu
noit,
lui for
qui es
roit, e
du Pap
la sien
deux
écrivir
sur ce
Pétri
lettres,
gneur,
trables
Il tomb
avant d
& celle
près, d
pérance
relevem
ques-un
venus à
trosvitz
Ils se ch
en part
leurs tr
fruits.

chans, l'honneur qu'il se feroit devant Dieu & devant les hommes, s'il parvenoit, par son exemple, à ramener avec lui son troupeau au véritable bercail, qui est celui de Jesus-Christ. Il l'assuroit, en finissant sa lettre, de l'assistance du Pape, de celle de l'Empereur & de la sienne. Le Cardinal Primat, & les deux grands Généraux de Pologne, écrivirent aussi des lettres au Patriarche sur ce même sujet.

Pétrosvitz, muni de ces puissantes lettres, partit de Pologne; mais le Seigneur, dont les secrets sont impénétrables, l'arrêta au milieu de sa course. Il tomba malade en chemin, & mourut avant que d'arriver à Erivan. Sa mort, & celle du Roi Sobieski, qui suivit de près, détruisirent nos projets & nos espérances; mais, grâces à Dieu, elles se relevent aujourd'hui à l'arrivée de quelques-uns de nos Peres Polonois qui sont venus à Erivan, animés du zele de Petrosvitz, pour cultiver nos Arméniens. Ils se chargent du soin de cette Mission en particulier, & nous espérons que leurs travaux y produiront de grands fruits.



M É M O I R E

De la Mission d'Erzeron.

LA ville d'Erzeron est la capitale de la petite Arménie, dépendante du Turc. On compte en cette ville sept ou huit mille Arméniens, & une centaine de familles Grecques; elle est le passage des Turcs & des Persans, & l'entrepôt du commerce qui se fait entre ces deux Nations. Ce fut cette considération qui nous fit penser à l'établissement d'une Mission dans cette ville: car, disions-nous, nous y trouverons à instruire non-seulement les Grecs & les Arméniens qui y habitent, mais encore tous les Etrangers qui vont & viennent ici sans cesse par caravanes, & qui rapporteront ensuite à leurs compatriotes les instructions qu'ils auront reçues de nous.

Mais avant que d'en venir à l'exécution de notre projet, nous crûmes devoir le proposer à M. de Guilleragues, alors Ambassadeur à la Porte, pour nous assurer de sa protection. Ce fidele Ministre du Roi, aussi attentif au progrès de notre sainte Religion, qu'au

service
dessein
nous
Seigne
autant
les av
plus q
lemen
M. d
Visir,
Roi so
étoient
Erzeron
cordée
Mission
toutes
guliere
constan
deux M
Roche
destiné
1688;
alleren
du Gra
Le
plus do
ordinai
cieusen
lettres
tholiqu

service de son maître, approuva notre dessein, & voulut bien se charger de nous obtenir une Patente du Grand-Seigneur, pour nous mettre à couvert, autant qu'il seroit possible, de toutes les avanies où les Prêtres étrangers, plus que tous autres, sont continuellement exposés en ce pays-ci.

M. de Guilleragues s'adressa au Grand Visir, & lui demanda, de la part du Roi son maître, les lettres qui nous étoient nécessaires pour nous établir à Erzeron. Elles furent promptement accordées. Il les remit au Supérieur des Missionnaires, & joignit à ce bienfait toutes les marques d'une affection singulière. Le Supérieur profita des circonstances favorables, pour envoyer deux Missionnaires à Erzeron; le Pere Roche & le Pere Beauvoilier y furent destinés. Ils y arriverent au mois d'Août 1688; &, sans perdre de temps, ils allerent présenter au *Bacha* les ordres du Grand Seigneur en leur faveur.

Le *Bacha*, qui étoit d'un caractère plus doux & plus humain que ne le sont ordinairement les Bachas, les reçut gracieusement, & ordonna l'exécution des lettres dont ils étoient porteurs. Les Catholiques instruits de l'arrivée des Mis-

fionnaires, & du fujet qui les avoit fait venir à Erzeron, en témoignèrent toute la joie poffible, & s'emprefſerent à les loger, & à leur trouver un lieu commode pour y commencer les exercices de la Miſſion.

Dieu avoit donné de grands talens au Pere Roche & au Pere Beauvoilier , pour remplir heureusement la fonction de Missionnaire. Le Pere Roche avoit une douceur & une patience inaltérable , jointe à un air modeste , affable , gracieux & gagnant. Il possédoit d'ailleurs la science des controverses , & s'en servoit toujours avantageusement contre le schisme & l'hérésie. Le Pere Beauvoilier avoit un courage capable de tout entreprendre & de tout souffrir pour la gloire de Dieu : il disoit souvent que le caractère propre des œuvres de Dieu étoit d'être contredites ; ainsi , bien loin de se laisser rebuter des difficultés , elles ne servoient qu'à l'animer. Son esprit alors étoit fertile en expédiens , dont il y en avoit toujours quelqu'un qui lui réussissoit.

Avec ces heureuses qualités, les deux Missionnaires travaillaient conjointement à l'établissement de leur nouvelle Mission. Ils gagnèrent d'abord l'Evêque

d'Erze
lard, d
rité,
Quelq
& Pré
vêque
l'Episc
dans t
laissent
font à l
suivre
des Mi

Les
Mission
Pere Be
vœu q
jours au
lesquell
tiné. L
naire à
Mission
Ainsi il
à partir
le condu

Le Pe
préparat
faisoit sa
pendant
vœu du
congé l'

d'Erzeron. Ce Prélat étoit un bon vieillard, qui cherchoit de bonne foi la vérité, & qui s'y rendoit sincèrement. Quelques autres Evêques, Vertabiets & Prêtres suivirent l'exemple de l'Evêque d'Erzeron. Son ancienneté dans l'Episcopat le rendoit recommandable dans tout le pays : les peuples, qui se laissent aisément conduire par ceux qui sont à leur tête & qui les gouvernent, suivirent la voix de leur Pasteur & celle des Missionnaires.

Les heureux commencemens de la Mission d'Erzeron n'empêcherent pas le Pere Beauvoilier de penser toujours au vœu qu'il avoit fait de consacrer ses jours aux Missions de la Chine, & pour lesquelles ses Supérieurs l'avoient destiné. L'arrivée d'un nouveau Missionnaire à Erzeron lui fit juger que cette Mission étoit en état de se passer de lui. Ainsi il ne songea plus qu'à se préparer à partir pour chercher un chemin qui le conduisît à la Chine par la Tartarie.

Le Pere Roche vit avec douleur ces préparatifs ; car il sentit la perte que faisoit sa Mission naissante. Il ne put cependant s'opposer à la destination & au vœu du Pere Beauvoilier. Ils prirent congé l'un de l'autre : en s'embrassant

mutuellement , le Pere Roche lui dit qu'ils ne se reverroient que dans une meilleure vie ; & par un pressentiment de sa mort prochaine , il conjura le Pere Beauvoilier de demander à Dieu tous les jours pour lui une sainte mort , & de s'en souvenir particulièrement au saint Sacrifice de la Messe.

En effet , quelque temps après le départ du Pere Beauvoilier , la peste s'alluma dans tout le pays. Erzeron en fut d'abord attaquée ; le Pere Roche & son compagnon coururent aussi-tôt dans les maisons pour y assister ceux que le venin avoit déjà saisis. Il en mourut un grand nombre entre leurs bras , après avoir entendu leur Confession , & avoir donné l'Extrême - Onction & le saint Viatique à ceux qui furent en état de le recevoir. Le Pere Roche , qui avoit souvent demandé à Dieu la grace de mourir d'un martyre de charité , s'il ne pouvoit mourir en versant son sang , eut un pressentiment que cette grace lui étoit accordée. Il fit une Confession générale à son Compagnon , dit la sainte Messe ; & continuant ensuite la visite de ses malades , pour s'apprendre à bien mourir , en préparant les autres à la mort , il fut arrêté tout-à-coup , &

mouru
ceux
mains.

Il s
homme
la mon
gile, p
que le
avec t
suscita
lax &
contre
cerent
eux , n
bliquer
res , &
traire ,
le Pape
excomm
les tern
tens de
calomni
vouloir
Seigneu
de s'ent
les faire
chez eu
pour fai

Fesula
de la v

mourut peu de temps après du mal de ceux qui en étoient morts entre ses mains.

Il semble que l'ennemi du salut des hommes n'attendoit que le moment de la mort de ce digne ouvrier de l'Evangile, pour semer la zizanie dans le champ que le Serviteur de Dieu avoit cultivé avec tant de soin. Cet esprit infernal suscita deux Vertabiets, nommés *Tcholax* & *Aviedik*, hérétiques emportés contre l'Eglise Romaine, qui commencerent avec un Prêtre hérétique comme eux, nommé *Arourhoir*, à décrier publiquement la doctrine des Missionnaires, & à prêcher une doctrine contraire, à vomir des blasphêmes contre le Pape & les Catholiques, à lancer des excommunications contre eux, & dans les termes les plus injurieux. Non contents de tout cela, ils y ajouterent la calomnie, accusant les Missionnaires de vouloir révolter les Sujets du Grand Seigneur contre leur Prince légitime, de s'entendre avec les Moscovites pour les faire entrer en Arménie, & d'avoir chez eux à cet effet un magasin d'armes pour faire armer leurs Néophytes.

Fesulach Effendi, le premier Magistrat de la ville, sentit le ridicule de cette

accusation : mais soit qu'il appréhendât que son silence sur cette accusation ne lui fût une affaire à la Porte , soit qu'il fût de ces Seigneurs Turcs , qui ont coutume de donner gain de cause à la partie qui fait le mieux contenter leur avarice , il ne voulut rien écouter de tout ce que le Bacha lui pût dire pour la défense des Missionnaires & des Chrétiens. Il persista au contraire à vouloir leur faire un crime d'Etat de cette extravagante accusation.

On seroit trop long à faire le détail de cette affaire. Je dirai sommairement que des Prêtres zélés & très-bons Catholiques furent bâtonnés ; que plusieurs Arméniens furent condamnés à payer deux mille écus de taxe , qu'ils la payèrent avec joie , s'estimant heureux de sacrifier une partie du gain de leur commerce pour une si bonne cause ; qu'un Missionnaire fut mis aux fers , & que les autres furent chassés d'Erzeron. Mais Dieu qui tient toujours en main la cause des innocens , & qui peut quand il veut , submerger dans les eaux de la mer Rouge , les ennemis de son peuple , punit exemplairement les auteurs d'une si criante injustice. *Fézulach Effendi* , le plus coupable de tous , eut ordre

ordre
voyer
de Ma
part à
l'avoit
gnités
richess
sa fort
corps ,
les rues

Le B
pable q
des Mir
la Porte
par son
cordon

Tcholo
nous av
le mérit
dont il fu
que fut e
mende. I
trer les

M. le
alors Am
protesteu
leur rétab
à la Porte
qu'il l'obt

Un fain
Tome

ordre du Grand Seigneur de lui envoyer sa tête. Il avoit été Précepteur de Mahomet IV, & avoit eu grande part à la confiance de Mustapha, qui l'avoit fait Grand Mufti. Toutes les dignités dont il avoit été revêtu, & les richesses qu'il avoit amassées pendant sa fortune, n'empêcherent pas que son corps, après sa mort, ne fût traîné par les rues de la Ville.

Le Bacha d'Erzeron, qui ne fut coupable que par sa mollesse dans la défense des Missionnaires, ayant été accusé à la Porte de quelques vexations, causées par son avarice, perdit la vie par le cordon, selon la coutume ordinaire.

Tcholax, un des Vertabiets dont nous avons parlé, fut puni comme il le méritoit, pour un crime infâme, dont il fut atteint & convaincu. L'Evêque fut condamné à cinq cens écus d'amende. Il ne restoit plus qu'à faire rentrer les Missionnaires dans Erzeron.

M. le Marquis de Château-Neuf, alors Ambassadeur à la Porte, & zélé protecteur des Missionnaires, entreprit leur rétablissement. Il en fit la demande à la Porte : son crédit y étoit si grand, qu'il l'obtint aisément & promptement.

Un saint Prêtre Arménien, qui avoit

été banni avec les Missionnaires ; prévint secrètement leur retour à Erzeron , & s'employa très-utilement en leur faveur auprès des Catholiques. C'est un grand sujet de joie & de consolation pour nous , lorsque nous pouvons nous associer de vertueux Ecclésiastiques , qui veulent bien partager avec nous les occupations de la Mission.

Les Missionnaires étant rentrés dans Erzeron , reprirent leurs fonctions avec plus de ferveur que jamais. Les persécutions ont cela d'avantageux , qu'elles purifient & animent le zèle des hommes Apostoliques , & rendent leurs disciples plus dociles à leur voix. On voit dans les actes des Apôtres , que le nombre des premiers fideles croissoit au milieu des persécutions. Le sang des Martyrs , dit Tertullien , étoit une semence de nouveaux Chrétiens. La Mission d'Erzeron persécutée , eut le même avantage : le Pere Ricard & le Pere Monier , qui l'ont cultivée pendant plusieurs années , envoyerent il y a quelque-temps au Pere Général des Jésuites , & au Pere Fleuriu , un Journal de tout ce qui s'étoit passé sous leurs yeux. Ils y expriment d'abord que la grande étendue de leur Mission les obligea de la partager en deux parties,

L
nom
nien
com
Cars
Villa
Ignac
Bayb
michk
que
plus
Pere
partic
par e
utile
de Di
Méde
trée d
dans
étoit t
se pro
protég
Pere M
les inf
y allo
éviter
réveill
Schisin
Les de
nos Fr

La premiere , disent-ils , porte le nom de Saint-Grégoire , que les Arméniens ont surnommé l'Illuminateur ; elle comprend les Villes de *Torzon*, *Affankala*, *Cars*, *Béazit*, *Arabkice*, & quarante Villages. La seconde nommée Saint-Ignace , renferme les Villes d'*Ispire*, *Baybourt*, *Akaska*, *Trébizonde*, *Gumichkané*, & vingt-sept Villages. Chaque Ville compte dans son enceinte plus de quinze cens Catholiques. Le Pere Ricard , qui avoit fait une étude particuliere de la Médecine , sçachant par expérience combien elle lui étoit utile pour annoncer par-tout la parole de Dieu , se donnoit publiquement pour Médecin : cette qualité lui ouvroit l'entrée dans toutes les maisons , & même dans celles des Officiers Turcs , où il étoit très-bien reçu. Par ce moyen , il se procuroit & à son compagnon , la protection qui leur étoit nécessaire. Le Pere Monier visitoit les Chrétiens pour les instruire dans leurs maisons ; mais il y alloit plus de nuit que de jour pour éviter l'éclat , qui n'auroit servi qu'à réveiller la jalousie & l'animosité des Schismatiques contre les Catholiques. Les deux Peres avoient avec eux un de nos Freres , très-bon Pharmacien. Leur

sage conduite , & les services qu'ils rendoient aux malades de la Ville , avec un parfait désintéressement , leur gagna la protection du premier *Aga* , qui , par amitié pour eux , leur donna une maison très-propre & commode à leur usage. Soutenus de cette puissante protection , ils exerçoient paisiblement le ministère Evangélique ; ils assembloient devant le jour les fideles de l'un & de l'autre sexe , tantôt dans une maison , & tantôt dans une autre. Les Missionnaires faisoient séparément le Catéchisme aux enfans , & des instructions aux personnes plus âgées ; ensuite ils écoutoient les confessions de leurs Disciples , & leur administroient la Sainte Eucharistie. Lorsque le jour les surprenoit , des Prêtres Arméniens , moins observés que les Peres Missionnaires , alloient les communier chez eux.

Comme les Arméniens célèbrent la fête de Pâques plus tard que les Catholiques , suivant l'ancien Calendrier , les Missionnaires , pour éviter un concours qui auroit été suspect , commençoient dès l'entrée de notre Carême , à disposer leur troupeau à la Communion Paschale. Pour le faire plus facilement , & avec plus de fruit , ils séparoient la

Ville
toier
à to
faisa
se fu
quitt
des
Le
les en
pour
ges d
les m
l'éclat
fait c
confid
sionna
les dev
voie à
Ils r
& les
Les Ca
naires
voient
occasio
du Sac
charisti
sans qu
mentaff
Le Pe
fit jusqu

Ville en différens quartiers. Ils les visitoient les uns après les autres, donnant à tous les instructions nécessaires, & faisant en sorte que tous leurs disciples se fussent toujours religieusement acquittés du devoir Paschal avant la Pâque des Arméniens.

Leurs occupations dans la Ville ne les empêchoient pas de prendre un temps pour parcourir les bourgs & les villages de leur district; mais toujours avec les mêmes précautions, évitant sur-tout l'éclat & le grand jour qui les auroit fait connoître. Ils avoient dans leur confiance des Prêtres Arméniens, Missionnaires comme eux, qui prenoient les devants, & qui alloient préparer la voie à ces deux Peres.

Ils marquoient les lieux d'assemblées, & les temps propres pour s'y rendre. Les Catholiques attendoient les Missionnaires avec impatience, & les recevoient avec joie. Tous profitoient de ces occasions favorables pour s'approcher du Sacrement de Pénitence & d'Eucharistie. Ces visites ne se passoient pas sans que quelques Schismatiques n'augmentassent le troupeau de Jesus-Christ.

Le Pere Ricard, dans la course qu'il fit jusqu'à *Trébizonde* en 1711, réconci-

lia à l'Eglise un Evêque , 22 Prêtres , & 875 autres personnes que le schisme en avoit séparées.

Le Pere Monier , de son côté , pénétra jusques dans le Curdistan , Pays sous l'obéissance d'un Prince particulier , situé entre la Turquie au couchant , & la Perse à l'orient , & à cinq journées d'Erzeron. Il est habité par les *Jézidies* , ou *Curdes* , & par des Arméniens qui y ont plusieurs grands villages.

Les Jézidies , ainsi que les Manichéens , reconnoissent deux principes , un bon & un mauvais , Dieu & le diable ; mais ceux-là , plus insensés que les Manichéens , partagent leur culte entre l'un & l'autre. Ils menent une vie vagabonde , & presque uniquement occupée à exercer le brigandage :

*Semperque recentes
Conveclare juvat pradas , & vivere rapto.*

Ils passent l'été sur des montagnes , où ils trouvent du fruit & de bons pâturages , & ils tiennent la plaine pendant l'hiver.

Les Arméniens qui habitent le Curdistan , & qui avoient été très-longtemps sans voir de Missionnaires parmi eux , reçurent le Pere Monier , comme

ané
e'est-
tendr

Le
les pa
des A
d'un

L'E
à sa s
témoi
des P
au Tr
volte
de les
covite
nombr
tholiqu
parti.
pour l
dire ,
reçut v
une b
Bacha
valoir
bruit ;
il leur
mettre
Pere M
que de
Toute

une terre sèche reçoit l'eau du Ciel ;
c'est-à-dire , avec un desir ardent d'en-
tendre la parole de Dieu.

Les deux Missionnaires , instruits par
les paroles de Jesus-Christ & par le sort
des Apôtres , ne s'attendirent pas à jouir
d'un long calme.

L'Evêque de *Cars* , & quelques Prêtres
à sa sollicitation , tous Schismatiques ,
témoins du progrès de la sainte doctrine
des Peres Missionnaires , les accusèrent
au Tribunal du Bacha d'inspirer la ré-
volte aux sujets du Grand Seigneur ,
de les affectionner au service des Mos-
covites , d'en avoir déjà gagné un grand
nombre , & nommément plusieurs Ca-
tholiques qu'ils soutenoient être dans ce
parti. Le Bacha étoit alors en chemin
pour la Crimée. Le Muffelin , c'est-à-
dire , son Lieutenant qui tenoit sa place ,
reçut volontiers cette accusation comme
une bonne aubaine , que l'absence du
Bacha lui donnoit. Pour la bien faire
valoir , il commença par faire grand
bruit ; il remplit les prisons des accusés ;
il leur fit donner la bastonnade , & fit
mettre aux fers le Pere Ricard & le
Pere Monier , & ne parloit pas moins
que de les faire expirer sous le bâton.
Toute la Ville qui connoissoit l'inno-

